La vie d'un artiste : art et nature

JULES BRETON

MEMBRE DE L'INSTITUT

La Vie d'un Artiste

ART ET NATURE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC

LA VIE D'UN ARTISTE

DU MÊME AUTEUR :

Poésies : *Les Champs et la Mer. — Jeanne.* 1 vol. in-12. 6 fr.

JULES BRETON

MEMBRE DE L'INSTITUT

La Vie d'un Artiste

ART ET NATURE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC

A

Mme VIRGINIE DEMONT-BRETON

ma fille,

Chère Virginie,

Je te dédie ce livre dont les premiers chapitres avaient été écrits surtout pour toi.

Cédant aux conseils de mes amis, je me décide à le livrer au public. Mais il t'appartient d'abord et je t'en dois l'hommage.

Tu es mon plus pur orgueil et ma joie la meilleure.

En m'occupant si peu de toi dans le cours de cet

ouvrage, je sens que je sacrifie les pages où j'aurais répandu ma plus chère tendresse. Mais je dois respecter les scrupules de ta modestie.

Accepte donc cette dédicace, chère enfant; puissent ces souvenirs rencontrer ailleurs l'indulgence que ta piété filiale a mise à les lire!

Ton père,

JULES BRETON.

La Vie d'un Artiste

I

Ce jardin délicieux, le berceau d'Adam, nous l'avons tous connu.

Les allégresses soudaines dont nous ignorons les causes, sourires mystérieux qui, sans raison, s'épanouissent dans nos cœurs, n'en sont que de lointaines réminiscences. Ainsi l'œil conserve l'image du soleil longtemps après l'avoir regardé.

Nous avons tous dans le souvenir l'éblouissement d'un âge merveilleux où la lumière était plus claire, l'aurore plus vermeille, l'air plus sonore, le ciel plus profond, l'azur plus doux.

Qui ne se souvient de ce premier printemps, quand les bourgeons d'un vert si tendre mêlaient à l'odeur de la terre leur sauvage arome; quand on sentait

fermes et souples, sous les pieds, les voyettes des jardins encore humides de l'hiver et à moitié durcies par le soleil.

En ce temps-là, de joyeux arbrisseaux ouvraient des étoiles roses et blanches et, toujours frémissants, bourdonnaient dans des tourbillons de mouches d'or.

Où sont ces arbres qui vivaient et chantaient?

Et dans les jardins que d'animaux on ne rencontre plus! Ainsi cet éléphant tout petit, moins gros qu'une souris, qui passait sa trompe ténue par les fentes du mur et dont les yeux microscopiques me regardaient malignement dans l'ombre; qui vite disparaissait lorsque je m'approchais. Des oiseaux verts et pâles, ressemblant à nos sauterelles, chantaient dans les blés.

J'entendais des voix qui parlaient toutes seules et je n'en avais point peur; c'était le bon Dieu!

Et le soleil! Comme il se couchait plus grand et, par les chaudes soirées orageuses, que plus magnifiquement il resplendissait dans le troupeau des nuages d'or qui erraient, transformant à chaque instant leurs figures étranges. J'y voyais des animaux, des hommes ou bien la Vierge. — Pourtant ma mère ne m'y apparaissait jamais et mes yeux l'attendaient en vain aux célestes processions; cela me manquait, car je l'avais très peu connue sur la terre et je savais bien qu'elle était là-haut.

La vieille cousine qui venait, l'été, scier l'herbe de notre pelouse, l'y avait vue, elle! Cette femme et moi nous nous comprenions toujours : elle était si vieille et j'étais si petit. Elle savait tant de choses, elle chantait d'une voix traînante de si belles chansons!

Un jour de grand orage, elle se sentit soulevée avec son fardeau d'herbe et rejetée plus loin, et elle avait vu... passer le tonnerre « sous la forme d'un coq de feu avec des sabres dans la queue... »

Je l'aimais bien. Elle me semblait vénérable, surtout

lorsque, partant au crépuscule, sa silhouette nocturne s'enfonçait dans l'ombre.

Je l'aimais à cause de tout cela et aussi à cause de sa faucille qui ressemblait tant à la lune.

II

Donc ma mère était au ciel, je n'en doutais point, mais je n'avais jamais bien su de quelle façon elle nous avait quittés.

Je gardais d'elle un souvenir à la fois très vague et très intense qui, à certaines heures délicieuses, me poursuivait partout, apporté par des réminiscences de couleurs, d'odeurs, de sons ou de lumière.

Je revoyais alors sa beauté languissante, son doux visage si pâle, sa bouche bonne et triste et, dans leur orbite creuse et sombre, sous leur large et pure paupière, ses yeux bruns qu'allumait une flamme si tendre!

Je croyais sentir encore ses étreintes passionnées. Oh! je l'aimais!

Elle avait été longtemps, longtemps malade. Je la revois au coin de la grande cheminée de la petite cuisine, parfois la poitrine découverte que mordaient d'horribles bêtes noires; et c'est là qu'elle me dit un jour : « Je vais mourir! » Avais-je compris? Pourquoi ai-je pleuré?... Je me rappelais ce mot, puis un autre bien ordinaire : — Comme je devais quitter mes robes de fille et revêtir, pour la première fois, mes habits de garçon, elle vit, de la fenêtre, arriver le tailleur et me dit : « Jules, voici tes habits! »

Il m'est arrivé, étant déjà grand, de pleurer de douces larmes en songeant à ma mère et de répéter

pour moi tout seul cette phrase adorée : « Jules, voici tes habits ! »

Mère ! Je vois encore le chapeau de paille orné de fleurs des champs et le châle jaune et rouge que tu portais dans tes lentes promenades au jardin où tu devais dire adieu aux fleurs que tu aimais et qui te regardaient mourir !

J'étais méchant, puisque en un tel moment je t'ai fâchée :

J'avais reçu le matin, de mon parrain, mon premier sabre. Je me crus garde-champêtre ! Et j'allais au bout du village à la recherche de quelque délinquant. J'arrivai fort à propos : un garçon à peu près de mon âge traversait le premier champ labouré. Je le somme d'en sortir et, comme il résiste, je fais usage de mon arme. Frappé en plein visage, le pauvre petit se mit à saigner du nez. A la vue du sang, j'eus le sentiment de ma mauvaise action ; je m'en revins penaud. Du jardin où je m'étais sauvé, je ne tardai pas à entendre des cris furieux emplir la cour. J'étais cause que la mère du petit blessé injuriait ma pauvre maman.

Maman m'appelle et, comme je ne réponds pas, elle accourt à ma poursuite. Alors me voyant sur le point d'être pris, je me glisse et me mets en sûreté au milieu d'une forêt vierge d'asperges montées impénétrable à tout autre qu'à moi et où j'attendis l'apaisement de l'orage.

Bientôt la jeune malade n'erra plus au jardin. Elle garda la chambre, puis le lit et, tous les soirs, avant de nous coucher, mes frères et moi, nous montions l'embrasser.

Avec son tendre baiser, elle nous donnait des bonbons. Et puis, un jour, comme les bonbons se trouvèrent épuisés, maman alla pour en acheter à Arras. Je ne me suis pas expliqué alors pourquoi elle y resta. Je ne m'expliquai pas non plus pourquoi, au moment

de son départ, on nous avait menés chez une parente qui demeurait au loin dans le village; pourquoi nous y avions passé toute la journée et reçu plus de caresses que d'habitude. Cependant, au retour, je soupçonnais quelque chose d'extraordinaire à la maison. Car étant entré dans la chambre vide, j'y trouvai Mlle Rosalie qui pleurait. Elle pouvait donc pleurer, cette Mlle Rosalie, elle si méchante, lorsqu'elle frappait les petits de sa longue gaule, à l'école de sévrage qu'elle dirigeait et où nous allions.

III

Mais, laissons Mlle Rosalie.

Je voudrais remonter plus loin encore dans le passé, jusqu'aux toutes premières sensations qui se détachent vaguement de cette brume confuse où ma mémoire se perd de plus en plus affaiblie : aube du commencement, lueur qui tremble indécise sur le néant. J'y vois remuer de vagues blancheurs, et se pencher sur moi des visages aux traits effacés, sauf les yeux qui brillaient comme des étoiles; des sourires, des tourbillons vertigineux.

Lorsque je discernai un peu plus la forme des choses, on bâtissait chez nous : on ajoutait une aile au vieux corps de logis. D'immenses murailles se dressaient et, sur des échelles, dans les profondeurs de l'azur, des hommes, toujours, montaient et descendaient.

Dans un coin on avait fait un trou pour creuser une pompe, et l'eau que l'on en tira d'abord était toute blanche, et je crus que c'était du lait; du lait de la Terre! Je voulus en boire.

A cause de la santé languissante de ma mère, j'avais eu une nourrice; elle se nommait Henriette, je l'appelais *Mémère*. C'était une jeune veuve, brune et vive d'allure, qui m'aimait autant que ses enfants; attachement que je lui rendis jusqu'à la fin.

Pauvre et très propre, elle habitait, dans une chaumière du voisinage, une seule pièce qu'elle divisait en deux avec une étoffe commune à fleurs bleues sur fond blanc. Une fenêtre unique, s'ouvrant sur la rue, éclairait vivement une armoire de chêne soigneusement cirée, surmontée d'une étagère où brillaient, toujours luisants, quelques pots d'étain et quelques faïences rustiques. Haute cheminée crépie à la chaux, foyer noir couvert de suie gluante, quelques chaises de paille.

Lorsqu'on soulevait le rideau, on devinait à la faible lueur d'une petite vitre enchâssée dans le mur, une double alcôve que l'ombre emplissait et dont on voyait à peine les lits. C'est là que Mémère m'endormit souvent au son traînard de ses complaintes villageoises.

Lorsque je pus marcher, j'allais encore tout naturellement chez Mémère pour jouer avec ses deux petits garçons, un peu plus âgés que moi. Je préférais leur nourriture grossière à la nôtre, et j'arrivais à l'heure des repas. Henriette apportait sur le seuil de la porte ouverte la grande marmite noire toute fumante de succulentes pommes de terre fendues par la chaleur, et alentour, assis sur le sol, avec nos mains pour fourchette, nous mangions à belles dents.

Un jour, j'arrivai étourdiment et, heurtant du pied un obstacle, j'allai, de toute la force de mon élan, tomber, le menton en avant, sur le bord de la marmite qui me coupa profondément le dessous de la lèvre. Henriette accourut à mes cris et, à la vue du sang qui jaillissait, folle de désespoir, elle m'étreignit et me

berça dans ses bras, marchant à pas précipités vers son jardinet ouvert sur les champs.

Or, c'était une belle après-midi de printemps, tout ensoleillée.

Ma douleur s'apaisa ; je rentrai mes larmes et balbutiai : « Mémère, pleure pas, c'est rien ! » Tout à coup, je montrai du doigt, au bout du jardin, une grande masse jaune, si claire, si extraordinairement claire que, rien que d'y penser, je ressens encore comme un ravissement ébloui.

Henriette comprit mes élans et mes bras tendus, et me porta vers cette merveille qui n'était autre qu'un champ de colza en fleurs. Je n'ai jamais revu de pareil champ de colza, mais tous les autres me réjouissent à cause de celui-là.

Ma nourrice m'en cueillit une branche et, depuis, tous les colzas sentent bon.

C'est vers ce temps que je connus la peur.

Mémère me rapportait un soir d'une maison assez éloignée où nous nous étions attardés. Les rues étaient noires, les toits se perdaient dans le ciel noir, et tout semblait plus noir encore à cause des filets de lumière s'échappant à travers les fentes des volets fermés, flèches de feu qui, par l'épaisse nuit, rayonnaient toutes vers mes yeux avec une obstination fascinante. J'enfonçai ma tête dans le sein d'Henriette et ne bougeai plus. On m'avait déjà parlé des horreurs de l'enfer, ce qui doubla ma peur. Tout à coup, au détour d'une rue, éclata un tumulte inouï en même temps que j'entendais une foule passer, repasser et tournoyer à mes côtés. Nous étions au milieu du vacarme : grincements de crécelles, claquements de fouets, hurlements de trompes, tonnerre de ferrailles et de casseroles. Glacé de terreur, je me serrai de plus en plus sur Henriette. Je fermais convulsivement les yeux, fronçant les paupières, et pourtant je voyais...,

je voyais une légion de diables noirs qui me poursuivaient en brandissant de longues barres de fer rouge et en poussant des ricanements féroces et d'abominables cris.

Lorsque nous fûmes rentrés, j'entendis ma nourrice dire : « On *corne* Zaguée. »

Corner quelqu'un veut dire, chez nos paysans, lui donner un charivari.

Donc on cornait Zaguée, vieille mendiante ressemblant plus à une sorcière qu'à une personne naturelle ; une tête de hibou avec des yeux rouges.

J'ai su plus tard qu'on cornait Zaguée parce que, ce jour-là, on avait baptisé un enfant attribué à une infidélité de son mari.

IV

J'ai vu depuis de bien magnifiques jardins, mais aucun ne m'a fait oublier celui de mon père, le premier, le seul jardin.

Entouré de murailles tapissées d'espaliers que les vignes couronnaient de leur frise verdoyante, il était régulièrement partagé par de larges voies sablées qui allaient rejoindre les voyettes bordées d'oseille, faisant le tour des côtés. A l'endroit où elles se croisaient, des poiriers se recourbaient en dôme.

Un vrai jardin français, avec ses divers plans de légumes et ses plates-bandes fleuries.

A l'entrée, entre deux pelouses, au milieu d'une corbeille d'anémones, s'élevait une basse colonne de marbre dont le chapiteau servait de table à un cadran solaire.

Mais la merveille du jardin, c'étaient, aux quatre

coins, les marmousets de pierre qui luisaient au soleil, juchés sur de hauts fûts de bois peints en vert.

Ils représentaient les Saisons.

Le *Printemps*, l'*Été* et l'*Automne*, dodus et joufflus, portaient, l'un sa corbeille de fleurs, l'autre sa gerbe, et le troisième son pampre chargé de raisins noirs. Quant à l'*Hiver*, je ne sais pourquoi il ne ressemblait pas aux autres. Une femme nue, la tête et les épaules seules couvertes d'une façon de sac, le représentait dans de plus grandes proportions.

Repliée sur elle-même, ratatinée par le froid, cette figure semblait grelotter malgré quelques tièdes tisons flambant à ses pieds.

Cette différence inharmonique me rendait rêveur. Sans doute, cette statue, après un désastre, remplaçait l'ancien *Hiver* à jamais brisé, car elle était plus neuve et ses formes, plus sveltes, ne disparaissaient pas encore sous les nombreuses couches de badigeon qui, depuis bien longtemps, chaque année, rafraîchissaient les marmots.

Tel ce jardin mon paradis ! Là, au milieu des insectes et des fleurs, s'ouvrirent mes premières sensations, mes premières rêveries.

Souvent, loin de tout bruit, je m'étendais au soleil, le dos sur la pelouse. Je voyais contre mes joues s'allonger les grandes herbes qui semblaient hautes comme des arbres, et je laissais ma fantaisie errer au loin, au plus profond de l'air, avec les nuages, tandis que chez le voisin un immense peuplier étendait à l'infini ses rameaux remuant dans l'azur.

A chaque secousse de la brise, chaque branche agitait des flocons de graines cotonneuses qui, se détachant, venaient mollement tomber à mes pieds. Et, tout au fond, au plus noir de l'arbre, des échappées de ciel scintillaient comme des étoiles bleues. Et les hirondelles passaient, tournoyaient, planaient, et

elles montaient si haut et elles devenaient si petites, que je les confondais avec les pucerons qui s'abattaient à mes côtés sur les pissenlits.

Des massifs de fleurs mêlées entouraient la pelouse. Parmi les abeilles et les mouches aux vols d'or, d'émeraude et de pourpre, le sphinx de jour, tout à coup, comme un éclair, fondait et, sans jamais s'arrêter, errait par bonds rapides, de corolles en corolles, et, planant, les ailes invisibles, il y enfonçait sa trompe ténue, qui s'allongeait puis s'enroulait comme un cor de chasse. Et quel délicat orchestre accompagnait ces visions pures ! Ce n'étaient que bourdonnements, bruissements, murmures, bruits d'insectes frôlant les roses et d'oiseaux aiguisant leurs becs.

Où retrouver l'ineffable volupté de ces bruns crépuscules, quand les fleurs rouges étaient déjà noires et que les bleues brillaient claires encore. Les scarabées étourdis se heurtaient à mon visage, les papillons de nuit décrivaient vaguement dans l'ombre les brusques zigzags de leurs vols, et, à travers les arbres, la lune faisait trembler de pâles fantômes sur les murs. J'éprouvai du plaisir à m'enfoncer dans les endroits les plus noirs, sous les ramures, et à sentir de mystérieux frissons d'effroi me courir dans le dos en voyant s'agiter à terre quelque bête nocturne, musaraigne ou salamandre.

Le silence profond n'était interrompu que par le frisson furtif d'un oiseau que je réveillais, ou par cet étrange bruit que la brise apportait en sourdine du marais lointain, le coassement saccadé des mille grenouilles qui poussaient là-bas leur vacarme coutumier et par le crépitement grêle et touffu des innombrables sauterelles. Un de ces soirs qu'on m'avait laissé m'attarder au bout de l'allée, l'idée d'en faire tomber des hannetons, je suppose, me fit secouer fortement un rosier; mais ce qui tomba de l'arbuste se mit à

sauter dans la plate-bande. Les hannetons ne sautent pas, les grenouilles ne vont pas sur les rosiers?... Il y avait là je ne savais quel mystère, qui me fit tressaillir de plaisir et de peur... Oui, de petites bêtes sautaient et caracolaient entre les fleurs...

Je tremblais, mais j'eus la hardiesse de mettre la main sur un de ces petits êtres extraordinaires... O joie! je sentis des plumes! Ce rosier abritait un nid!...

Lorsque je reporte mes regards bien loin dans le mystère du passé, je retrouve, mêlée aux fleurs du jardin, une petite fille toute blonde, toute rose, aux yeux bleus. C'était ma sœur Julie, qui m'avait précédé de deux ans dans ce monde, et qui devait si tôt le quitter.

Les grands événements frappent peu les enfants, et je ne me souviens pas de sa mort, qui, m'a-t-on dit, a entraîné celle de ma mère inconsolée. — Mais je me rappelle qu'un jour elle s'était suspendue à un échelon, les pieds rasant le sol, et, se balançant, et renversant sa charmante tête d'où ruisselaient les blondes boucles, elle chantait, de sa petite voix douce, un couplet que je n'ai plus entendu depuis, et dont j'ai retenu les deux vers suivants :

« Des souliers gris
Pour aller au Paradis... »

Je retrouve encore parmi les reliques de ma famille une boucle de ses cheveux, qui semble avoir gardé un rayon du soleil d'autrefois.

V

Tous les ans, à l'entrée des beaux jours, arrivait le peintre Fremy, et c'était un grand événement.

Je le vois encore, l'air important, avec son nez de

travers et sa veste de drap marron, déballer ses outres d'huile et ses pots de couleurs.

La première fois que je vis cet homme, je me dis : « Je serai peintre ! »

Il me jetait des regards sévères lorsque je touchais à ses pinceaux ou à ses cahiers de feuilles d'or.

C'était un personnage grave et presque muet. Cependant, lorsqu'il se sentait en train, il me parlait des châteaux où il avait travaillé.

Il m'en disait des merveilles ; mais je ne pouvais alors rien imaginer de plus beau que la maison paternelle, surtout lorsque ce même Fremy avait repeint, d'une couche à l'huile rose et luisante, la large façade plâtrée, au fronton orné d'une lyre, à la grande porte jaune et aux persiennes d'un vert si gai.

Ce gros travail fini, le peintre arrivait aux détails, et là surtout éclatait ma joie. Je voyais sortir de ses boîtes de fer-blanc les petits pots contenant les couleurs fines et brillantes. Il s'agissait de raviver un soleil couchant au plafond de l'escalier, de rafraîchir la *marchande d'amour*, qui, au salon, formait le dessus de glace de la cheminée... Enfin, venait le tour du Chinois.

La cour de la maison formait un carré mi-pavé et mi-semé d'herbe, enfermé par le grand corps de logis et par deux ailes latérales comprenant la salle à manger, les cuisines, le fournil et divers hangars. Cette cour était séparée de la basse-cour et du jardin par une grille.

Dominant cette basse-cour, s'élevait un pigeonnier carré, posé sur quatre piliers et que terminait un chef-d'œuvre d'architecture.

Au faîte du toit aigu, c'était d'abord une façon de petit temple en bois, rond, porté par une tige de fer et entouré de colonnettes dont les bases, ne reposant sur rien, emboîtées dans un plancher circulaire, res-

taient en l'air. Comme couronnement à ce diminutif du temple de la Sibylle, surplombait une sorte d'éteignoir orné de clochettes sourdes et dominé par une boule qui laissait ressortir la tige de fer sur laquelle tournait enfin, en énorme girouette, fumant sa pipe, assis au milieu d'un paysage, le fameux Chinois. Vous en voyez l'effet ! Tout cela prenait bien le tiers de la hauteur du pigeonnier et n'effrayait pas les pigeons. Je me souviens que quelques années plus tard, pendant une nuit d'ouragan, on entendit un bruit sinistre et que le lendemain on trouva à terre le temple en pièces et le Chinois disloqué. Mais ne devançons pas les événements.

Fremy, aidé d'un ouvrier, dressait son échelle, décrochait et descendait le Chinois qui grandissait à chaque échelon et je pouvais bientôt le contempler de près et mesurer l'épaisseur de sa tôle que solidifiaient des lames de fer piquées de gros clous.

Et si je battais des mains, lorsque le peintre rehaussait d'un chrome magnifique la jaquette du magot, quelle ne fut pas ma joie lorsque je le vis, pour repeindre sa culotte, mêler du bleu au jaune et obtenir un vert du plus bel éclat!

Puis les *Quatre Saisons* venaient se ranger sous le hangar, laissant derrière elles leurs grands fûts efflanqués et le jardin désert.

Et certes, elles avaient grand besoin du secours du peintre, car elles étaient comme couvertes de lèpre, la vieille couleur soulevant des ampoules et tombant en écaille. Là-haut ça ne se voyait guère, mais de près c'était hideux. Fremy les grattait soigneusement, leur donnait une première couche de blanc et puis, vrai magicien, il leur rendait l'apparence de la jeunesse et de la vie, frottait de carmin leurs lèvres et leurs joues rebondies, et repiquait de brun leurs yeux fixes et louches, tandis que des milliers de petits moucherons,

s'abattant étourdiment sur la couleur fraîche, y co
laient leurs ailes jusqu'au printemps prochain.

VI

Je fis la connaissance de mon oncle Boniface, que j'appelais alors mon oncle de Lille, vers 1830. Ma mère ne gardait pas encore la chambre et vaquait aux petits soins du ménage.

Personne ne se doutait autour de nous de l'influence que mon oncle allait avoir sur nos destinées. Mais on eût dit que je le pressentais, car bien que je n'eusse pas trois ans, je me souviens des menus détails qui précédèrent et accompagnèrent son arrivée.

Il faisait du soleil. J'étais gai comme un pinson. J'avais promis d'être bien sage et j'y étais d'autant plus disposé que j'espérais quelque joli cadeau d'un homme venant d'une grande ville et qui devait avoir de l'importance, à en juger par les apprêts empressés que je remarquais.

Dès le matin, la maison avait pris un air de dimanche et d'attente heureuse qui réjouissait les maîtres, les domestiques et même les objets inanimés, les frais bouquets de la cheminée, la table toute blanche avec sa luisante argenterie, et ces vieilles bouteilles couvertes d'une buée bleuâtre, irisées par le temps et dont les bouchons commençaient à tomber en poussière. Je me rappelle avec quel respect et quelle main attentive mon père déposait ces fameuses bouteilles, toujours à la même place, sur la table-console attachée au mur du salon.

Ma mère allait, venait, et mon père, debout, les yeux sur son journal, tout en lisant pour lui seul, pro-

longeait un bourdonnement inarticulé, comme pour entendre le son des mots qu'il ne prononçait pas. Ayant ramassé une feuille de papier, j'imitais cette façon bizarre de lire, ce qui fit rire mes parents qui voyaient là une marque d'esprit précoce, lorsque (mon cher oncle, tu n'étais pas un homme ordinaire, puisque à ton occasion je me rappelle et je me plais à raconter des choses si insignifiantes), lorsqu'un roulement de voiture gronda dans la rue et entra dans la cour. Nous accourûmes en poussant de joyeux cris de bienvenue, et, pour la première fois, je me sentis soulevé par les bras de l'homme généreux à qui je dois tout. Je reparlerai longuement de lui. Tout ce que je pus remarquer, ce jour-là, c'est que mon oncle était un élégant monsieur de grande taille, portant un habit à la française bleu à boutons d'or, un pantalon clair et une haute cravate blanche tenant droite sa tête dont le front large et élevé se terminait par un superbe toupet recourbé en volute qui devait être l'objet d'un souci tout particulier.

Je n'avais pas trop espéré de lui : il m'apportait un brillant cor de chasse. Je l'aimai tout de suite.

VII

Outre les personnes déjà citées, il y avait encore à la maison : ma grand'mère maternelle Scholastique Fumery, depuis longtemps veuve de mon grand-père le médecin Platel; puis nos domestiques, Joseph Carpentier, ancien soldat de l'Empire, et sa femme Philippine. Si l'on y ajoute les gens à la journée, le jardinier Buisine, dit Frisé, souvent accompagné de ses fils; les *bueresses* (laveuses), le charpentier qui fendait le

bois à brûler, long travail ; un menuisier qui, pendant des mois et des mois, tapa, rabota, et fuma d'interminables pipes dans le salon inachevé du nouveau bâtiment ; la bande de camarades ornés de leurs sœurs, qui venaient jouer avec nous ; on comprendra qu'il y avait chez nous une certaine animation.

Mon père, receveur du duc de Duras, dont il régissait d'importantes propriétés, entre autres la forêt de Labroye, se voyait contraint à de fréquentes absences.

De plus, les fonctions de suppléant à la justice de paix qu'il remplissait, le retenaient souvent à Carvin et le mêlaient à de nombreuses affaires dans le canton. Aussi était-il rarement à la maison et lorsque cela lui arrivait, toujours à ses occupations, ne quittait-il guère son bureau, rempli de cartons et de registres.

Avant son mariage, il avait été clerc de notaire à l'étude de mon oncle Platel à Henin-Liétard.

Il avait fait partie de la musique municipale de cette ville, ce qui expliquait la lyre de notre fronton.

J'ai connu son buccin abandonné qui traîna longtemps dans les coins et qu'on finit par suspendre dans le couloir sombre derrière l'escalier. Ce serpent à tête de crocodile m'a souvent rendu rêveur, avec sa grande gueule démesurément ouverte et ses yeux de vermillon. Sa tête et son cou portaient encore au milieu du vert-de-gris, quelques écailles de laque et d'or.

Ma grand'mère ne quittait pas la maison ; je dirai même qu'elle ne quittait pas sa petite cuisine, toujours sur sa chaise près de la fenêtre, regardant la cour, à gauche d'une grande cheminée Louis XV, marbre joliment sculpté, qui provenait d'un château démoli que Fremy avait connu. Elle marchait difficilement à cause de son âge, de son embonpoint et de ses pieds trop courts. Seulement, par les belles après-midi d'été, elle portait sa chaise dans la pelouse de la cour, sous le grand cerisier. Elle passait là de longues heures à

tricoter, à éplucher des légumes ou écosser des pois.

La nourrice d'Émile, avec son nourrisson, venait aussi s'asseoir auprès d'elle, à l'ombre, tandis que je jouais sur l'herbe avec mon petit frère Louis.

VIII

On comprendra que, dans ces conditions, je devais jouir d'une liberté presque sans frein, gâté par les domestiques et par mes camarades d'une position inférieure à la mienne, et combien facilement j'échappais à la surveillance d'un père souvent absent, d'une mère mourante et d'une grand'mère presque infirme. J'en abusai. Je courus les rues.

J'en ramenais des bandes de petits polissons qui me donnèrent des leçons de gaminerie dont je ne profitai que trop. J'allai jusqu'à briser, un jour, à coups de pierres, toutes les vitres d'une fenêtre qui s'ouvrait sur le jardin, rien que pour prouver aux garnements qui m'applaudissaient que j'étais bien au-dessus d'un pareil dégât.

Cependant il y avait du bon chez moi. Je me sentais rempli de tendresse pour mes parents et de compassion envers les pauvres qui, le samedi, abondaient dans notre cour.

J'éprouvais même un contentement intérieur à surmonter l'effroi que me causaient les loques de la misère et surtout la vue des difformités physiques; effroi qui, dans certains cas, allait jusqu'à l'horreur. Je me sentais parfois pris d'un tremblement lorsque j'avançais le sou que j'étais chargé par ma grand'mère de donner

à certains estropiés. Je frissonnais rien que d'entendre le bruit de certaines béquilles sur le pavé.

Mais l'idiot Bénési ne m'inspirait aucune répugnance, parce qu'il était bon et toujours propre dans sa casaque grise et sa grosse chemise, dont les cols sciaient ses oreilles énormes ornées d'anneaux.

C'est à peine si je me moquais de son bégaiement lorsqu'il mettait deux minutes, s'adressant à mon oncle, pour dire : *M. Béébeééénifaice*. Il était pourtant bien étrange : la tête faite d'un grand nez, d'une large bouche et d'un crâne gros comme le poing, rasé court et rayé de sillons comme un champ de pommes de terre.

Quelle sollicitude de chien fidèle il montrait pour sa sœur aveugle, dont il était le guide et le soutien toujours attentif !

Aussi nous protégions Bénési et nous le défendions contre les gamins, qui lui jetaient des pierres et se moquaient de ses colères bleues mais inoffensives.

Mes parents, s'apercevant de la tournure un peu trop sauvage que je commençais à prendre, essayèrent de me mettre chez une brave femme du voisinage qui tenait une école de petits enfants. Mais une fois là, je me précipitai vers la porte, et, m'y cramponnant, je fis une telle résistance, je mis tant d'acharnement et de persistance à mes cris, qu'il fallut bien me ramener à la maison. Quelque temps après, ils eurent recours à la terrible Mlle Rosalie, vieille fille, ancienne servante de curé, et qui tenait une école de sévrage.

Je fus plus docile à m'y laisser conduire, d'abord parce que mon frère Louis, qui commençait à grandir, m'y accompagna, et puis, parce que la petite calèche qu'on ne se rappelait plus avoir commandée au menuisier du grand salon se trouvant terminée, après de bien laborieuses pipes, nous eûmes la gloire d'être tirés par Joseph dans ce brillant équipage.

D'ailleurs, l'implacable gaule de la maîtresse me réduisit bientôt au respect. Je crois encore sentir ses coups, lorsque, au moindre signe de rébellion, elle me tombait lourdement sur le sommet du front.

IX

Nous étions là, dans une petite pièce sans air, une masse d'enfants, nous touchant les coudes. Nos parents ne tardèrent pas sans doute à s'apercevoir du mauvais effet de ce régime au point de vue de notre santé, car ils nous retirèrent d'eux-mêmes de chez Mlle Rosalie. Ces quelques mois d'esclavage malsain me firent mieux apprécier les joies de la liberté.

Nous recommençâmes notre vie sous le grand ciel avec les petits camarades, et ce fut un bon temps.

Chaque saison amenait ses jeux et ses fêtes.

J'aurai assez occasion de parler de l'été, je voudrais dire un mot de nos joies d'hiver, qui valaient bien les autres. L'hiver n'est pas toujours, comme nous le personnifions, ce triste vieillard tremblant, la barbe chargée de glaçons, ni cette femme frileuse, presque nue, la tête couverte d'un sac, qui, dans le jardin, grelottait repliée sur elle-même, malgré la flamme de plâtre figée que Fremy allumait d'un si beau vermillon. L'hiver, à certains moments, ne ressemble-t-il pas plutôt à une froide et belle jeune fille vêtue d'éblouissante blancheur, dont les yeux de pervenche rient à travers la brume d'un voile constellé de diamants!

Oh! lorsque la première neige tourbillonnait dans l'air en nuée de papillons blancs, et qu'avec un insaisissable bruit de velours effleuré elle touchait le sol, peu à peu recouvert de son froid et virginal éclat!

Comme nos cris de joie retentissaient sonores dans ce frémissant silence! Quel réveil, le lendemain! Le rose soleil illuminait en écharpe les toits blancs; l'azur, d'une fraîcheur extraordinaire, laissait tomber une cendre bleue dans la cour, sur la nappe lisse et blanche; au travers du cerisier tout blanc, de capricieux rayons se jouaient en rose parmi les innombrables étincelles du givre irisé.

Mes yeux s'ouvraient larges et ravis; toute cette merveilleuse gloire y pénétrait à la fois, toute cette blanche splendeur reflétait mon âme, qui devenait blanche aussi.

Je me levais bien vite, impatient d'imprimer mes pas dans la pureté qui couvre les allées.

Comme ce vif roitelet qui, ébloui, saute de branche en branche, et fait à chacun de ses bonds tomber une fine pluie de blancs flocons, mon cœur battait dans un débordement d'ivresse immaculée.

Que de surprises! Tout a changé d'aspect : le Chinois, dont le chapeau s'est orné d'une garniture de peluche, fume de la neige, immobile et gelé sur son temple; les murs du pigeonnier, ordinairement roses, sont comme badigeonnés de brun rouge. Voici Mylord, notre épagneul, qui bondit vers moi, fouettant joyeusement la neige; mais il s'est donc roulé dans l'argile? lui si propre et si blanc, comme il est sale et jaune!

Le jardin, dans sa robe de givre, est plus gai qu'au printemps.

Je rentre dans la cuisine, dont le plafond, contrairement à Mylord, est plus blanc que les autres jours. Comme il y fait clair! quelle mystérieuse dentelle a brodé de fleurs toutes les vitres?

Je crois que tout le monde doit se réjouir comme moi, et je suis bien étonné d'entendre ma grand'mère dire :

« Voici la neige, les pauvres vont souffrir! »

Les pauvres vont souffrir!...

Pour nous, tout à nos jeux, c'étaient des glissades sur les ruisseaux, de joyeux combats à coups de boulets de neige, bombardement du pigeonnier, parfois interrompu par l'onglée qui bleuissait et raidissait nos doigts où nous ne tardions pas à éprouver de piquantes angoisses lorsque nous les approchions du feu.

Bientôt la neige devint plus souple, plus grasse, et nous apprîmes à la rouler sur elle-même et à l'amonceler en énormes blocs, qui devinrent laids et durs, se percèrent de petits trous et mirent une éternité à fondre.

Alors comme le jardin apparut sale et laid avec ses dalhias et ses petits chrysanthèmes aux fleurs flétries, et qui laissaient pendre lamentablement leurs lambeaux de feuilles, recroquevillés et noircis!

Comme ces plantes avaient dû souffrir!...

X

Le soir, Joseph nous menait au jardin, tout baigné de brume et de lune bleue. Il tendait haut sa lanterne vers les arbres qu'il secouait : parfois, un moineau, réveillé en sursaut, effaré, fondait sur la lumière qu'il éteignait. Mais Joseph avait brusquement refermé la lanterne, emprisonnant l'oiseau.

D'autres fois, c'était la chasse aux *pactoires*. Nous appelions pactoire une sorte de filet fixé au bout d'une longue perche et tendu sur des cercles au moyen de bâtons fourchus. C'était une façon plus sûre et plus solennelle d'attraper les moineaux.

Certes, j'étais ému lorsque nous partions, dans la nuit, la pactoire à l'épaule. Les choses de la nuit pre-

naient un aspect fantastique. Nous étions là cinq ou six gamins, retenant notre souffle, nous si bruyants le jour; Joseph posait à terre sa lanterne au milieu de nous, et nos ombres s'allongeaient à l'infini sur le brouillard, comme les sombres rayons d'une immense roue. Une lueur pâle tremblait aux murs des granges, sous les vieux chaumes noirs perdus dans le ciel.

Joseph appliquait çà et là le pavillon de la pactoire. Des moineaux s'envolaient dans toutes les directions, aveuglés, se heurtant, poussant de petits cris d'épouvante avec ce bruit d'ailes nocturne inconnu au jour. Les prisonniers se débattaient convulsivement.

Nous restions muets de plaisir et de peur.

Parfois les bâtons fourchus se détachaient des cercles, la pactoire périclitait et c'était toute une affaire pour la remettre d'aplomb. Nous allions, cherchant les chaumes; nous traversions des cours dont Joseph connaissait les chiens. Ceux-ci commençaient par gronder, puis arrivaient amicalement, balançant leur queue. Mais il y avait là des fumiers, qu'on voyait trop tard, et où on enfonçait jusqu'aux genoux; nous passions dans des granges, où des objets se présentaient tout à coup, étranges; des charrues grimaçantes, moins effrayantes que le noir insondable des trous...

XI

Lorsqu'il faisait mauvais temps, lorsque le vent hurlait dans la cheminée, que le magot furieux et tourmenté grinçait sur le pigeonnier, Louis Mémère (le fils d'Henriette) nous disait des contes.

Il en savait beaucoup, les ayant appris de son grand-

père et des ouvriers briquetiers qui l'employaient parfois comme manœuvre.

Ces récits naïfs et fabuleux émerveillaient notre imagination naissante. Les sorciers, les ogres, les diables s'y confondaient avec la Vierge et le bon Dieu. A mesure que se déroulait la grossière trame de ces contes, j'en voyais passer devant mes yeux les tableaux vivants : Je voyais le paysan qui faisait bouillir sa soupe au soleil par l'effet d'un sifflet magique ; je voyais Jean d'Arras, le cordonnier, qui, rien qu'à l'aide de ses outils, chassait dans la forêt.

Quel habile homme que Jean d'Arras ! Avec quelle adresse il atteignait un lièvre au front, d'un morceau de poix qu'il lui lançait ! Ce lièvre ne tardait pas à se heurter à un confrère, et les voilà tous les deux collés ensemble, front à front, et dans l'impossibilité de courir. Qu'habilement aussi Jean d'Arras sut se dérober au sanglier furieux qui, un jour, se ruant sur lui, le manqua et alla, de sa terrible défense, frapper et traverser un arbre de part en part. Comme Jean eut vite fait un demi-tour, pris son marteau, rivé la défense et tué le monstre d'un coup de tranchet !

Mais, lorsque s'étant perdu, bien loin, bien loin dans la forêt, il entra, poussé par la faim, dans une maison isolée ; je tremblais avec lui en songeant que cette maison était habitée par un ogre en train de dîner et à qui sa femme servait de la bouillie, maigre repas pour un géant.

Aussi, flairant d'avance le délicieux souper qu'il en ferait le soir, quels regards de convoitise il jetait au pauvre Jean transi de peur.

En attendant, comme il était poli, il engagea notre cordonnier à partager sa bouillie. Mais le malheureux, qui claquait des dents, n'en put manger aucune cuillerée, et, pour ne pas désobliger un hôte si aimable, faisait semblant de porter sa cuillère à la bouche et en

versait le contenu dans le sac de son tablier de cuir, tout en jetant un regard effaré vers la porte entre-bâillée.

Enfin! l'ogre étant sorti un instant, Jean s'enfuit. O terreur! il ne tarda pas à entendre derrière lui son féroce ennemi qui le talonnait. Jean était un rude coureur, mais ce maudit sac, lourd de bouillie, lui battait le ventre et le gênait... Il saisit son tranchet, y fait une large entaille, et toute la bouillie s'échappe. Alors, l'ogre: « Ah! malin compère, je comprends ta ruse! moi aussi, cette bouillie me gêne pour courir! » Et, avec son grand sabre, il s'ouvre le ventre et tombe mort.

On ferait un volume des contes que nous disait Louis Mémère, mais il faut nous hâter. On voit que l'hiver, décidément, était une bonne saison.

C'est aussi par ces jours blancs de givre et de frimas, où des trouées d'azur s'ouvrent si claires, que descendent, enveloppés d'un adorable mystère, les envoyés du paradis préposés aux joies des enfants.

Sainte Catherine arrivait la première, apportant des cœurs de pain d'épices, au milieu desquels s'appuyait, sur sa roue, son portrait en amidon entouré d'arabesques en petits grains de sucre coloriés.

François L..., le secrétaire de mon père, la rencontrait ordinairement la veille sur la route de Carvin, lorsqu'il revenait de la justice de paix.

Il nous annonçait sa venue et nous la représentait sous la forme d'une simple paysanne sur un âne, entre deux paniers. Une fois même, il nous apporta des bonbons qu'il lui avait pris, après l'avoir menacée de sa fourche et les avoir fait tomber, elle et son âne, dans le fossé du chemin.

Et, petits ingrats que nous étions, nous ne trouvions pas un mot pour blâmer ce vilain procédé et venger la pauvre sainte.

Ensuite venait saint Nicolas. Il devait suivre les routes de l'air, et c'était par la cheminée qu'il descendait pour emplir nos souliers de hannetons de chocolat.

C'est ainsi qu'il échappait à François L..., qui jamais ne l'a dévalisé.

Nous nous régalions de ses bonbons sans lui témoigner, non plus, une reconnaissance excessive.

Par exemple! petit Jésus avait toute notre tendresse, lui, petit garçon comme nous, quoique fils du bon Dieu! Quelle admiration! quel respect, quel trouble il éveillait en nous!

Avez-vous remarqué que les enfants les plus hardis envers les grandes personnes, deviennent timides et émus en tête-à-tête avec d'autres enfants inconnus? C'est ce qui nous arrivait devant ce mystérieux camarade, rayonnant de gloire céleste. Quel prestige! Un pur idéal rose enveloppé de blancs nuages de ouate, vêtu de gaze aux paillettes d'or, qui souriait avec des yeux de porcelaine!

En ce temps-là, il n'apportait pas encore, dans nos villages, ces arbres de Noël, ardents de mille lumières, et cependant quel délicieux réveil, lorsque nous trouvions sous notre oreiller ces gâteaux de forme bien connue, que l'on appelle ici *coquilles*, et qui nous inspiraient une telle vénération, qu'avant d'y plonger les dents nous restions longtemps hésitants, entre la gourmandise et le respect.

Et le Nouvel An! quelle fête!

A minuit nous étions réveillés par des roulements de tambour, des tumultes de grosse caisse et des piaulements criards de clarinettes et de petites flûtes. C'étaient des sérénades données à tous les membres de cinq ou six compagnies d'archers. Cela faisait plus de quatre cents fois la même aubade, jouée à l'unisson; un air qui devait remonter aux temps les plus reculés, tant il était étrange et barbare.

Nous l'entendions ici, là-bas, tantôt faible comme un murmure, tantôt bruyant comme un tonnerre, s'éloignant, se rapprochant, et quand il résonnait sous la maison, toutes les vitres grinçaient et nos lits frémissaient aux boums-boums de la grosse caisse, tandis que le fifre aigu nous entrait dans les oreilles comme une vrille.

Nous ne dormions pas de la nuit, mais nous nous amusions bien, d'abord parce que c'était drôle, et puis parce que ça nous annonçait de belles étrennes, les gros sous et les pièces blanches qu'attendaient depuis quelques jours déjà les magnifiques bourses en velours, confectionnées par notre grand'mère!

Le jour levé, nous sautions à bas de nos lits pour aller embrasser nos parents.

Combien de monde il venait à la maison! Comme tous les visages rayonnaient, enluminés! Les cònfrères Archers entraient dans notre cour, enseigne déployée, suivis des femmes, et l'on dansait. Les aubades de la nuit recommençaient dans le jour, et l'on voyait les musiciens, maintenant. L'un d'eux surtout, le vieux flûtiste Gaspard, nous réjouissait avec ses cheveux et sa figure rouges, et ses très gros yeux d'un bleu d'azur. Fort buveur et grand mangeur, il devait bientôt finir à table, au banquet de la Saint-Sébastien, sans même avoir fini sa soupe. Comme il restera là sans manger, son voisin le poussera doucement, en lui disant: « Ça ne va donc pas, Gaspard? » Et, pauvre vieux, il tombera mort.

Mais il ne prévoyait pas ce malheur et jouait de sa flûte avec une verve tranquille, tandis que nous sortions pour aller chez les voisins et amis, piétinant dans la neige, les mains en avant, tenant notre grande bourse tout ouverte.

XII

Le souvenir de ces heures de l'enfance m'arrive comme à travers un rêve ravissant. O l'adorable tendresse que revêtent ces lointains de la vie! Quel poignant éblouissement lorsqu'ils apparaissent au cruel désenchantement de l'âge!

Quelles effusions vers le ciel! et en même temps comme nous nous sentions mêlés aux fleurs et aux bêtes aimées! O les premiers soleils!

Être soi-même aurore et voir l'aurore! Jours de merveilleuses découvertes! Courir partout où cela plaît, comme cela plaît, sur des chemins qui parfois finissent tout à coup, comme s'il n'y avait plus rien plus loin, comme si c'était le bout du monde.

N'entrevoir au retour que les gâteries de la grand'-mère.

Et toutes ces émotions si délicieuses parce qu'elles sont inexprimables et infinies, il faut, pour les rendre, que je me serve de mots que j'ignorais alors. Mais s'il fallait parler comme l'enfant, on ne dirait rien... Il a bien assez de sentir!

C'étaient de fraîches matinées d'été dans le jardin avec des roses mouillées, où l'on fourrait son nez tout entier pour en aspirer tout le parfum et même ces pucerons noirs qui font éternuer.

Mais est-ce qu'alors il pleuvait comme aujourd'hui? Je ne me rappelle guère qu'il y eût des temps maussades... J'ai beau chercher, je ne revois que du soleil. Je crois que cela venait de ce que le Chinois tournait toujours sa pipe du bon côté. Car il y avait une sorte de sorcellerie chez ce magot, qui prédisait la pluie et

le beau temps, selon la position qu'il daignait prendre. Tous le consultaient, même Joseph, qui avait vu tant de choses en Russie! Lorsque la pipe était tournée du côté de la salle à manger, nous entendions la « bête » :... pan, pan, pan! — pan, pan, pan! Alors son cri se répétait toute la journée, à temps égaux, avec une monotonie et une persistance effrayantes.

Nous savions seulement qu'elle était loin dans les champs, et qu'elle s'appelait le *Torgeos*.

Lorsque, au contraire, le Chinois se tournait du côté de la basse-cour, on ne l'entendait plus, ou si faiblement, que nous collions notre oreille à terre pour percevoir, à peine sensible, un tout léger pan-pan-pan-pan-pan-pan! Et, ainsi enveloppé de mystère, ce cri éveillait en nous comme une crainte sacrée.

Cette bête étrange devait aussi avoir une puissance secrète, car j'ai parfois entendu Joseph dire : « On entend plus fort le torgeos, il va pleuvoir... »

Mais cela devait arriver rarement, car je ne me rappelle guère, je le répète, que de beaux soleils et des jours de fête.

Lorsque les premières cerises commençaient à rougir, au temps des pivoines et des joncs nouveaux, ô les gais dimanches avec leurs chapelles aux carrefours, blanches comme la neige, dans les charmilles, et parées pour la procession!

Comme la joie chantait en nous! Comme nous étions beaux! tout le monde s'était extasié, avec de bruyantes exclamations, sur nos chemises si blanches, nos belles casquettes et nos frais habits! Et nous allions ravis, nous tenant raides, et serrant dans nos doigts le bout de nos manches trop longues...

La rue était claire, claire.

De bonnes femmes, respectueusement empressées, attachaient aux chapelles improvisées, sur la fraîcheur éclatante des draps de lit tendus aux murs, des rubans

roses et bleus en zigzags, des bouquets, des cœurs d'argent.

Joseph, aidé du jardinier, transportait devant notre grand'porte nos beaux lauriers aux caisses vertes, dont il recouvrait la terre de blanches serviettes. Nous restions là sur des chaises, un peu empêchés par nos habits du dimanche, dans une attente émue.

Cela nous semblait long, nous retournions au jardin, collant notre oreille à terre; nous écoutions si rien ne se faisait entendre.

Les cloches sonnaient à toute volée, puis, des vibrations connues nous annonçaient des chants lointains. La procession approchait.

Nous retournions à nos chaises de la grand'porte. Joseph finissait précipitamment de répandre, sur le pavé, les joncs, les hautes herbes, les roseaux qu'il avait, le matin, coupés au marais, auxquels il mêlait des fleurs du jardin. Des parfums de menthe sauvage, de pivoines et de roses embaumaient l'air.

Les chants traînards devenaient plus distincts, et bientôt, dans un soulèvement de poussière, au tournant de la rue, un éclat de soleil piquait la croix d'argent du premier enfant de chœur.

Les vieillards, assis à la grille de leur cour, s'agenouillaient lentement, avec précaution. A côté du cortège qui s'avançait, des gamins portaient sur leurs épaules les étais destinés à recevoir les civières des saints devant les reposoirs et dont ils s'étaient emparés après force bousculades, à cause des deux sous qui devaient payer ce service. Ils accouraient au galop et déposaient ces étais devant notre chapelle.

Puis apparaissaient les saints eux-mêmes, sous de maigres arceaux feuillus et fleuris; saint Piat, notre patron, en robe d'argent; saint Roch, montrant la plaie de sa cuisse, son barbet à ses pieds; saint Sébastien, haut de deux pieds à peine, mais dont les flancs

étaient percés de flèches de grandeur naturelle, de vraies flèches, et suivi de sa confrérie dont l'enseigne gonflait au vent ses broderies de soie représentant le supplice du martyr; sainte Catherine avec sa roue et la Sainte Vierge soutenue par de blanches jeunes filles.

Tous ces bienheureux, d'une étrange laideur, peints, dorés et argentés par notre peintre Fremy, passaient triomphalement, branlants et cahotés sur leur tige de fer émergeant des pivoines qui couvraient les planches des civières et parmi lesquelles les porteurs naïfs ne manquaient pas de déposer leurs rustiques casquettes.

Les frustes difformités de tous ces saints m'inspiraient un vague effroi et jamais elles ne me faisaient rire. Parfois même les nuages de l'encens, le flamboiement ondoyant des cierges les transfiguraient. Alors ils semblaient vivre d'une vie surnaturelle, et de leur bouche sacrée semblaient s'exhaler des psaumes mystiques mêlés aux beuglements des chantres et aux plaintes molles de l'ophicléide.

Le curé montait à l'autel de notre reposoir, et, tandis que les enfants de chœur balançaient leurs encensoirs, agitaient leurs sonnettes, que les roses pleuvaient, il bénissait les humbles campagnards, et le rustique cortège défilait de nouveau.

Derrière le dais de M. le curé, suivaient les notables entourant la municipalité. Je les connaissais bien; c'étaient bien les mêmes figures, et pourtant elles m'apparaissaient différentes et comme si une auréole mystique les eût entourées. Ces hommes perdaient toute vulgarité.

Ils semblaient se mouvoir dans une atmosphère divine. Et ils allaient gravement, inclinant la tête et portant respectueusement leurs gros flambeaux dont la flamme tremblait, presque invisible, et qu'ils incli-

naient de temps en temps pour en répandre la cire à distance de leurs habits.

Ils s'éloignaient pour aller bientôt se perdre dans les blés, au bout du village, et disparaître comme depuis, hélas! presque tous les personnages qui composaient ce cortège se sont un à un éteints dans l'oubli.

XIII

Ils sont oubliés aussi, tous les amis de mon père qui, à la *ducasse*, emplissaient la maison et dévoraient en trois jours la montagne de viandes que le boucher de Carvin amenait dans sa charrette, la veille de la fête.

Je crois encore voir déballer les filets, les foies de veau, les rouelles, les côtelettes, les aloyaux, les saucisses, les têtes de veau, les gigots, les pieds de mouton, les jambons, les langues fumées, que sais-je? L'office en était pleine. Je sens encore le fort fumet se dégageant de la cuisine, et, par bouffées, s'échappant dans la rue au-devant des invités qu'il réjouissait. Ils arrivaient rouges et échauffés par la marche, les yeux allumés et s'épongeant le front de leur mouchoir; tous bien vivants, bien joyeux et tout au présent.

Il y avait parmi eux des types curieux et excellents. Les repas se prolongeaient toute l'après-midi.

Où a passé tant de vive gaieté?...

XIV

« Des épaulettes rouges..., des épaulettes jaunes..., jaunes comme les *coucous* (primevères) que l'autre

jour j'ai cueillis dans les prés... Les rouges, je les connais (les pompiers de Carvin aux beaux plumets tricolores, qui dernièrement sont venus ici, avaient des épaulettes rouges) ; mais les jaunes ?... »

Je faisais cette remarque tandis que devant notre porte défilaient d'innombrables soldats. Il y avait longtemps que les épaulettes rouges et les épaulettes jaunes passaient, passaient, se succédaient, sans compter les épaulettes en trèfle et sans franges de ceux qui portaient des tambours. Se peut-il qu'il y ait tant de soldats au monde ! Je croyais toujours que c'était fini et ça recommençait toujours.

Ils avaient de grandes capotes grises, de larges schakos où luisaient des mentonnières de cuivre et des sabres très gros, mais pas plus longs que le mien.

De temps en temps, à l'entrée du village, des clairons retentissaient.

Ces soldats semblaient fatigués. Mes yeux aussi se fatiguaient à ce mouvement perpétuel, mais je ne pouvais les en détacher ; car c'était très beau et très amusant, surtout les épaulettes jaunes comme les *coucous*, comme les *coucous* que Joseph, Louis et moi nous avions cueillis aux prés *Malaquis*, qui en étaient tout jaunes et embaumés... Nous en avions rapporté un grand panier plein... Puis quel plaisir, le soir, lorsque nous les eûmes serrés en beaux bouquets, où pendait un long bout de ficelle, de les jeter après les chauves-souris en criant :

Katt' soris
Rapasse par chi,
T'auras du pain musi
Et de l'eau à boire
Katt' soris tout' noire !

Enfin les épaulettes rouges et les épaulettes jaunes ont fini de passer, et les dernières se sont arrêtées sur

la place du village, où on leur a distribué quelque chose.

Le soir, je fus fort gai de voir venir quelques soldats à la maison, dont un officier supérieur qui avait tant d'or sur son costume, que je le pris pour un roi.

Un spectacle si nouveau m'avait embrouillé la tête, et j'en rêvai la nuit et je revis notre brillant officier. Il était revêtu, comme le Charles X de la chambre de mon père, d'un grand manteau d'hermine, et portait une couronne d'or. Il était gravement assis sur la grand'place, contre le pignon de la mairie, dans le fauteuil rouge de Mlle Rosalie, et, à côté, au lieu de sceptre, se dressait la terrible gaule. Il apprenait l'alphabet aux soldats rangés devant lui, et son alphabet n'était autre chose que la mentonnière en cuir verni de ma casquette, que j'avais perdue à quelque temps de là.

Mais bientôt le soir monta, et ce fut le moment de la récréation. Les chauves-souris tournoyèrent dans le ciel, et les soldats leur jetaient leurs épaulettes jaunes en criant :

Katt' soris
Rapasse par chi...
. . . .

XV

Le lendemain les troupes partirent et je n'y songeai plus; mais, pendant quelque temps, j'entendis constamment parler d'une chose que je ne connaissais pas, de la *Citadelle d'Anvers*. Cela devait se rapporter à un gros événement. Contrairement à beaucoup d'enfants,

je n'interrogeais guère, je préférais chercher moi-même l'explication des choses, soit par paresse, soit pour conserver une plus grande indépendance d'appréciation.

Or, le grand événement du jour, c'était la petite fanfare que mon père était en train d'organiser, et dont les répétitions se faisaient chez nous. Je finis par découvrir que ces mots, *Citadelle d'Anvers*, devaient être le titre du pas redoublé que jouait cette musique naissante.

Cette musique devait faire partie de la compagnie de pompiers créée dernièrement aussi par mon père, et où il n'avait accepté aucun grade, afin de relever la dignité de simple pompier et étouffer ainsi le germe d'ambitieuses discordes.

Tous les esprits étaient donc occupés de cette fanfare.

Une quinzaine de jeunes gens vinrent s'exercer dans notre cour; d'abord sans instruments, pour apprendre à marcher au pas (unn', deuss, unn', deuss), parfois sautant sur une jambe pour retomber en mesure.

Et cela amena du monde sous notre grand'porte, et les Lhiver, nos voisins, se hissèrent sur le mur qui sépare notre basse-cour de leur petite ferme.

Puis, après deux ou trois épreuves de ce genre, arrivèrent les brillants instruments de cuivre, la plupart inconnus ici.

Mon père avait adopté le piston, alors une nouveauté; cependant son buccin, cette hydre déchue qui avait si longtemps gardé l'escalier, fit sa réapparition au grand jour sur l'épaule d'un rustre, après avoir été si radicalement nettoyée que la laque et l'or avaient disparu, laissant seulement un peu de vermillon au fond des yeux.

Enfin cette musique vint, tous les samedis soir, faire

sa répétition dans notre grand salon inachevé, immédiatement au-dessous de ma chambre, et je trouvais un très grand charme à m'endormir au son des couacs de la *Citadelle d'Anvers*.

Ce fut une belle journée que celle qui vit et entendit les pompiers et leur musique à la messe de la première Sainte-Barbe.

Ils s'y rendirent martialement, serrant bien leurs fusils qui luisaient comme de l'argenterie, entre deux haies de gamins et de jeunes filles ébahies.

Tous portaient la tenue du génie : l'habit avec plastron de velours et boutons d'or. Mais quelle variété dans cette unité !

Chez les uns, cet habit, trop serré au ventre, écartait ses pans comme des pétales ; ou, trop peu soutenu chez d'autres, les laissait retomber en queue de chien craintif. Il y avait aussi une grande variété de schakos : on en voyait en toile cirée, forme tromblon, le sommet bordé d'une bande de velours, et dont les flammes et les haches étaient peintes ; d'autres, en feutre, allaient se rétrécissant par le haut et portaient les ornements symboliques en vrai cuivre.

Même différence dans les pompons ; les uns, piteux et énervés, se recourbaient en tristes plumeaux ; les autres s'étendaient orgueilleusement, épanouis comme de fraîches pivoines.

Et personne ne songeait à rire.

XVI

Ce matin je me suis éveillé plus tôt que d'habitude ; pourquoi ? Pourquoi aussi cette allégresse qui chante en moi ? Ma mémoire, encore embrumée d'un reste de

sommeil, n'en voit pas clairement la cause; mais elle se réjouit en songeant confusément à quelque chose d'extraordinairement heureux. Je me laisse bercer par cette vague pensée, et je fais hypocritement semblant de dormir pour prolonger cet état d'engourdissement délicieux. Ma grand'mère est levée, et j'entends tous ses mouvements : le frôlement de sa jupe, le bruit lent et un peu lourd de ses pas traînant sur le plancher, qui tremble par instants; le frémissement léger et sonore de l'eau qu'elle remue dans son bassin.

Au dehors, les coqs chantent partout; ceux de notre basse-cour vibrent comme des clairons; ceux de la vieille cousine Catherine, des Lhiver, de Charles Ambroise, nos voisins, poussent des sons déjà un peu étouffés; je perçois ceux qui viennent de très loin à un frissonnement de l'air presque insensible.

Qu'il est bon d'écouter tout cela dans la molle chaleur du lit!

J'entr'ouvre les yeux. Un rayon d'or illumine la corniche du plafond et le haut du mur qui, plus bas, est couleur de ciel.

Mes regards errent sur le cadre suspendu au-dessus de mes pieds: un retour de chasse où il y a de belles dames allant au-devant de beaux messieurs qui ont des fusils, des guêtres noires et des domestiques chargés de lièvres et de perdrix.

Enfin ma grand'mère vient me secouer de ses caresses rieuses...

Ah! je sais maintenant..., je sais pourquoi mon cœur chante, pourquoi le mur se couvre d'or tremblant... Le soleil orangé me regarde tout grand, emplissant la fenêtre de ses glorieux rayons. Je sais pourquoi il se hausse sur les chaumes pour me sourire ainsi; c'est que cette journée qui commence sera marquée par un mémorable événement: mon premier voyage!

Hier soir ma grand'mère m'a dit : « C'est demain la Saint-Druon, et il faudra nous lever de bonne heure, car il y a loin d'ici à Épinoy où nous irons, » une lieue! Songez donc..., et moi qui jusque-là étais à peine sorti du village. Aussi comme je saute vivement à bas de mon lit et comme je me laisse habiller sans résistance taquine, sans hérisser mes pieds lorsque ma grand'mère me présente mes bas, et sans serrer ma tête contre sa poitrine au moment où elle me passe ma chemise.

Un voyage!...

D'abord nous traversâmes des choses connues, des colzas éblouissants et embaumés où des milliers de petits pucerons noirs se gorgeaient; des blés en herbe d'où filaient des alouettes qui montaient, planaient, battant de l'aile et saluant notre départ par des chansons de plus en plus sonores. Je retrouvais les mêmes boutons d'or, les mêmes pissenlits, les mêmes papillons, les mêmes brillants scarabées qui se dandinent sur le chemin et qui puent.

Mais comme nous traversions la riviérette sur le pont de bois, ô première surprise! Un oiseau merveilleux s'élance de la rive en prolongeant un cri aigu. Son ventre était de feu et son dos d'un vert splendide, plus brillant que les pierres du bracelet que ma mère à oublié d'emporter lorsque... — « Un martin-pêcheur! » me dit ma grand'mère.

Là commencent les régions inexplorées.

Voici une rivière! une vraie rivière, trois ou quatre fois plus large que notre riviérette, avec de vrais bateaux qui portent de petites maisons mignonnes, fenêtres blanches, cheminées vertes. La rivière était comme un grand ruban de ciel.

Un peu plus loin, nous nous trouvons en face de montagnes presque aussi hautes que les murs de notre jardin, et, comme ma grand'mère s'y asseoit, fatiguée,

j'explore en vain leur cime sans rien trouver de particulier. Enfin je pousse un cri : j'avais découvert une fleur nouvelle, une petite clochette blanche finement ciselée.

De là nous apercevions la chapelle de Saint-Druon, avec sa grêle flèche d'ardoises luisantes.

« Saint-Druon, me racontait mon aïeule, simple berger, habitait Épinoy, et nous irons tout à l'heure voir son puits, seul reste de sa ferme. Il avait le don d'être à plusieurs endroits à la fois : à l'église, où il disait sa prière, et aux champs, où il gardait ses moutons. Il a guéri miraculeusement des malades, et c'est pourquoi tu vois ces gens se rendre à son pèlerinage. »

En effet, à chaque instant, sur notre chemin, arrivaient des groupes qui avaient vite fait de nous atteindre et de nous dépasser. Nous y distinguâmes la silhouette grise de l'idiot Bénési, toujours conduisant sa sœur aveugle. Il était déjà loin que nous entendions encore ses psaumes, dont l'écho augmentait le bégaiement étrange.....

XVII

Un des endroits de la maison que j'affectionnais le plus, c'était le grenier, vaste et rempli d'une foule d'objets bizarres.

J'y passai de longues heures à fureter dans les coins poudreux.

Cet endroit me semblait vénérable à cause de tant de vieilles choses hors d'usage et qui me paraissaient mortes. Et puis, à travers les petites lucarnes, le jour tombait si austère, si solennel ! l'air s'y engouffrait bleu et visible, comme une poussière de ciel qui viendrait s'ajouter à toute cette poussière terrestre.

Seul, dans le silence sombre, j'étais pris d'une délicieuse crainte, et j'entendais parfois battre mon cœur comme un marteau. J'augmentais encore ce sentiment de secrète horreur en plongeant mon bras dans de mystérieux trous..., par soif de l'inconnu! Un jour, une sensation trop connue me fit retirer vivement la main; car le chat, le génie familier du lieu, m'avait précédé là pour de singulières discrétions.

Il y avait, au fond de ce grenier, deux grands coffres vermoulus, l'un plein de morceaux de papiers insignifiants, dont mon père se servait pour bourrer son fusil et que j'ai su, depuis, être des assignats ayant représenté une petite fortune, l'autre contenant des livres fort intéressants.

Tandis qu'au dehors les pigeons, dans leurs habituels ébats, grinçaient de l'ongle sur les tuiles du toit, je m'oubliais à feuilleter ces gros bouquins jaunis, dont la tranche rouge, les épaisses reliures et les coins de cuivre m'inspiraient tant de vénération.

Le dit chat, je le voyais à certaines taches rousses, les visitait avec moins de respect; mais je me disais que, sans lui, les souris les eussent depuis longtemps rongés...

Les merveilleuses images que contenaient ces bouquins!

On y voyait des agneaux, des aigles, de belles fleurs grimpantes et toute la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ représentée par de grandes foules de figurines très expressives.

Il y avait d'abominables pelotons de Juifs hérissés de lances, avec Jésus au milieu, qui baissait tristement la tête, pauvre victime aux longs cheveux; des vieillards à barbes avec de gros turbans, des villes aux tours massives, aux épaisses murailles, des femmes et des enfants effarés, des gueux couverts de loques, horriblement estropiés; et tout cela grouillait à chaque

page, s'avançait, s'éloignait, se perdait pour reparaître dans d'autres situations.

De qui étaient ces gravures? J'y ai repensé depuis en voyant des Callot. Elles furent pour moi la première manifestation d'un art qui devait passionner ma vie, la plus troublante...

Elles ne pouvaient, d'ailleurs, être l'objet d'aucun enseignement direct, étant trop compliquées.

Mon premier maître fut un inconnu qui avait tracé à la craie, sur un portail de grange, un profil, l'œil de face, et ayant en bouche une pipe dont le fourneau renversé envoyait à terre son tire-bouchon de fumée. Je l'imitai et je fis preuve d'une originale initiative en corrigeant la fausse position de la pipe.

En même temps, les vieilles paperasses abandonnées au grenier me fournirent l'occasion de découper aux ciseaux mille arabesques de mon invention, avec une adresse qui remplissait d'admiration ma grand'-mère et les domestiques.

Plus tard, je couvris de griffonnages au charbon de braise les murs du grand salon inachevé que le menuisier avait enfin quitté.

Outre les merveilleuses gravures du grenier, je voyais encore, en fait d'œuvres d'art, les statues et les tableaux de l'église couverts d'ambus et d'écailles, dont une *pieta* qui me faisait rêver. Elle se trouvait placée très haut, au-dessus du maître autel. On y devinait douloureusement l'extrême maigreur du Christ, ses lèvres bleuies et les yeux affligés de sa mère!

Des colporteurs, parfois, passaient, vendant des images : le Juif errant, l'enfant prodigue, des saints sacrements sur des fonds vermillon. L'une d'elles me tira de mon erreur relativement à la citadelle d'Anvers. Elle reproduisait le siège de cette ville où je revis les épaulettes jaunes et, dans le ciel, une grêle de boulets rouges qui traçaient de grandes courbes de couleur garance.

XVIII

Vers ce temps-là, ma curiosité fut vivement éveillée. On déballa dans notre cour une voiture pleine de livres, presque tous soigneusement reliés, qui excitèrent mon admiration.

Ces livres, toute une bibliothèque, avaient été expédiés par mon oncle Boniface, qui, d'ailleurs, ne tarda pas à nous arriver en personne.

Répondant au vœu suprême de ma mère mourante, il venait demeurer près de nous et nous consacrer son existence.

Il s'installa dans notre maison en sévère réformateur. Adieu vagabondage des rues ! Adieu les grandes parties de *barre* dans la cour qu'une cinquantaine de petits polissons emplissaient parfois de leurs cris sauvages.

Il chassa sans pitié toute cette marmaille où se glissaient quelques grands garçons et grandes filles.

Cependant Louis Mémère et nos voisins Lhiver furent exceptés de cette mesure rigoureuse.

Bientôt, il nous fallut rester de longues heures dans le cabinet de mon oncle, le front penché sur l'alphabet et l'insipide Lhomond.

Ce cabinet occupait à l'étage, au-dessus de la grand'-porte, le milieu de la maison.

Il prenait la lumière au Nord, du côté de la cour et du jardin, par un losange vitré de magnifiques verres de couleur où se découpait la date de 1830; et au Sud par la grande fenêtre à balcon qui arrondissait son cintre sous le fronton.

Près de cette fenêtre, le bureau de mon oncle avec

sa double rangée de tiroirs que dominaient les deux sphères, terrestre et céleste, une plante marine pétrifiée et de menus coquillages; puis, après un poêle de faïence, notre bureau divisé en trois cases et flanqué de trois tabourets de crin.

Près du losange dormait un grand orgue de Barbarie qui jouait autrefois l'ouverture du *Jeune Henri* et qui avait perdu presque toutes les touches de son registre supérieur, de sorte que sa basse n'accompagnait plus que quelques notes isolées s'échappant en plainte criarde.

Tout un côté de la pièce était occupé par la bibliothèque qui dissimulait ses livres derrière les battants vitrés de ses compartiments discrètement tendus de soie verte.

Ajoutez à cela le fauteuil de mon oncle, deux ou trois chaises souvent couvertes de journaux et de brochures, un renard empaillé, une petite caisse contenant un flageolet et un bugle en bois, un pupitre portant de la musique, un cor posé sur l'orgue et, pendus au mur, les tableaux synoptiques des principales montagnes et des principaux fleuves; puis deux gravures coloriées, les éruptions du Vésuve et de l'Etna, et lorsque je vous aurai dit que tous ces meubles en mérisier, soigneusement médités, mesurés, rabotés, ajustés, raclés, polis et vernis, avaient lentement vu le jour aux moments perdus que les pipes laissaient au menuisier du grand salon, vous aurez une idée complète de ce cabinet d'étude.

XIX

C'est là, sous l'œil terrible du maître, que nous avons longuement travaillé et rêvé plus longuement encore.

Que de distractions punies par de brusques bourrades ! Car si mon corps pliait sous la domination d'une main de fer, mon esprit se mutinait et, laissant ce corps cloué à son tabouret de crin, s'élançait soit dans le jardin, à travers les belles vitres de couleur, soit vers la rue par la fenêtre que mon oncle laissait l'été presque toujours ouverte, aimant le grand air.

Nous restions là, d'éternelles heures, assis sur ces sièges durs qui nous blessaient les os, et, pendant l'énervante langueur des journées chaudes, nous entendions tous les bruits de la liberté : les joyeux éclats de rire des anciens camarades tout à leurs jeux de *marbres* et de *toupie* ; les bonnes femmes qui se chuchotaient des cancans ; les roues de brouettes qui chantaient en roulant ; le marchand de *plats et télettes* (quincaillier ambulant) qui, entre deux cris, sifflait dans une flûte de Pan et qu'on entendait graduellement s'approcher ou s'éloigner au bruit plus ou moins retentissant de sa charrette cahotant sur le pavé inégal et sonore ; et le marchand de cochons si habile à faire claquer son fouet, et les grognements de ses gorets qui parfois s'égosillaient en glapissements aigus ; et la douceur traînarde des chants des brodeuses qu'en imagination je voyais là-bas, où la rue tourne, penchées sur leur métier...

Oh ! comme le soleil ruisselait, allumant les poules et le fumier dans la cour ouverte de la vieille Thasie, que j'apercevais juste en face du balcon ! Comment ne pas s'intéresser aux injures que cette commère lançait à son mari, le sourd Jeannot, personnage si étonnamment drôle dans sa petite taille, avec sa chemise toujours débraillée, qui laissait voir sa poitrine rouge et cuite par le soleil ; avec sa face plus rouge encore, son front chauve, son nez gros et rond et sa grande bouche toujours fermée d'ivrogne sérieux et endurci ; Comment ne pas écouter son fléau, qui, en cadence,

battait le blé ; comment ne pas suivre ce fantastique paysan (dont Von Ostade me montrera plus tard l'équivalent), lorsque, pour se rafraîchir, il montait à son cerisier tout chargé de fruits dont la pourpre brillait dans le ciel bleu ; comment ne pas suivre sur le plancher et sur le mur de notre cabinet d'étude, le lumineux rayon où montait et descendait un tourbillon de paillettes de poussière, que traversaient les bonds affolés de la mouche bleue qui fondait étourdiment dans la place et, de sa tête et de son dos, frappait éperdûment les vitres et le plafond blanc ! Oh ! surtout, comment ne pas me tordre d'impatience sur le crin de mon tabouret, le jour où j'entendis arriver les troupes qui revenaient du siège d'Anvers !...

Mais, cette fois, la consigne fut moins sévère et je pus bientôt, appuyé au balcon, voir, tout à mon aise, passer, passer, passer les épaulettes rouges et les épaulettes jaunes.

XX

Donc nous avons de nouveau des soldats dans le village.

Nous allons sur la place où on leur distribue des vivres. Il y a là quantité de sacs, sur l'un desquels Louis Mémère va s'asseoir. Le sac se délie et il en sort du riz qui se répand à terre. Ce que voyant, le pauvre garçon se relève effaré, car un soldat furieux lui allonge une vigoureuse taloche qu'il esquive subtilement en filant vite et en dérobant sa tête à la façon des tortues. Le bras va frapper l'air. Et c'était très drôle. Mais rien ne m'amuse aujourd'hui. Je suis triste. Mon frère Louis ne nous a pas suivis, parce qu'il est malade à la mai-

son. On a descendu son lit dans la petite salle où marraine (c'est ainsi que nous appelons notre grand'-mère) ne le quitte pas. Ce matin elle se penchait sur son lit, l'œil triste...

Cependant il m'a souri. C'est un charmant enfant et nous nous aimons tant! Je ne puis jamais faire un pas sans l'entendre derrière moi.

On l'appelle Mademoiselle Louise, à cause qu'aucune fille n'a de plus beaux yeux bleus, des cheveux plus clairs, plus blonds et plus capricieux. Ces cheveux font le désespoir de mon oncle, impuissant à les maintenir érigés en toupet. Il a beau les tirer, les tordre, les mouiller, ils finissent toujours par reprendre leur ondulation naturelle. Notre voisin, le père Lhiver, barbier et coiffeur, a déclaré qu'on n'en viendrait jamais à bout, « parce qu'*il y a là un nid.* »

Hier, les clairons qui logent chez la cousine Catherine, sachant qu'il y a un malade chez nous, ont demandé si cela le distrairait d'entendre de la musique. Ils sont venus dans notre cour, se sont mis en rond et ont joué. Louis a dit que cela l'amusait, mais je crois que c'est pour leur faire plaisir, par bonté, car il est encore meilleur que beau.

Ce matin, le malade ne va pas mieux. Les clairons reviennent dans la cour pour recommencer... Louis me dit tout bas que cela lui fait mal à la tête. Je vais les prier de ne plus jouer, et ils partent tout tristes... Tout le monde est triste, papa absent...

On ne travaille pas aujourd'hui. Marraine ne rit pas, elle qui rit toujours... Mon oncle va, vient dans la maison, erre d'une place à l'autre, de la cour au jardin... Me voyant chagrin, il me dit : « Ça ne sera rien, viens, nous irons faire une promenade au marais. »

De notre salle d'étude, j'ai souvent regardé le marais, qui, selon la vitre de couleur, apparaît rouge, jaune, violet, vert ou bleu.

XXI

Le printemps avait, ce jour-là, comme un pâle sourire de soleil malade.

Nous longeâmes la Souchez, qui, traînant lentement ses eaux grises à fleur de ses rives, reflétait, sous les herbes et les pissenlits, le ciel tendre et neutre à peine azuré à sa voûte. Les premières hirondelles rayaient l'air de leurs traits noirs, si près de l'eau, qu'elles y trempaient, par instants, leur ventre blanc...

Nous prîmes le sentier vert qui s'enfonce dans le bois. Des taillis d'aulnes, de saules et de trembles s'entre-croisaient, innombrables, semblables à un brouillard violâtre, et se couvraient comme d'une poussière verte de leurs feuilles naissantes.

De temps en temps, les fossés qui les traversaient venaient finir à nos pieds, dans des mares, au milieu des joncs droits et immobiles.

A leur limpidité, à leur tranquillité, on pouvait compter les plantes moussues qui s'élevaient de leur lit et d'où s'échappaient d'adorables fleurs blanches, si fraîches, si fragiles, légèrement rosées, en forme de candélabres.

A chacun de nos pas, c'étaient des plongeons de grenouilles bronzées et dorées. Au milieu des verdures pâles, des demoiselles d'émeraude et de feu cinglaient les roseaux de leurs ailes rapides; et, presque à fleur d'eau, des nichées de têtards, fraîchement éclos, pullulaient, ivres d'un premier soleil, et faisaient incessamment vibrer les mille queues flamboyantes de leur fol et noir tourbillon.

J'avais le cœur gros.

Je cueillis des poignées de joncs pour en faire des *gayolles* (petites cages), et des branches de saule pour

les transformer en sifflets, comme cela se fait, en décollant adroitement l'écorce après l'avoir longtemps frappée du manche du couteau.

Sur les bords des fossés, des plantes dressaient de hautes aigrettes pourprées.

J'avais le cœur gros.

Mon oncle ne parlait pas.

Nous entrâmes dans le bois, où les anémones blanches et des violettes très pâles tremblaient au passage.

Là, mes regards furent attirés, pour la première fois, par ces charmants pompons jaunes si parfumés qui fleurissent en touffes aux branches d'une espèce de saule que nous appelons *paquet*. Des essaims d'abeilles les enveloppaient de leur vol bourdonnant, et celles qui les fouillaient en détachaient une poussière d'or embaumée qui s'attachait à leurs pattes et dont une partie s'écroulait en minuscule avalanche de lumière.

Je jetai mes joncs et mes sifflets et je me fis un bouquet de ces radieux pompons jaunes, qui, soudain, avaient fait passer dans mon âme triste comme un éclair de gaieté.

Je cueillis ce bouquet pour l'apporter à Louis. Il me semblait que la joie qu'il en ressentirait le guérirait aussitôt.

Le cœur me battait en rentrant à la maison. Mais Louis ne fit pas mine de voir mon bouquet et je compris qu'il était bien malade...

Alors je me coulai dans un coin du jardin et mes larmes tombèrent silencieusement...

XXII

Aux souffles tièdes d'avril, rien de plus charmant pour l'enfant que le renouvellement de la vie végétale.

Les jardins surtout exhalent une tendressse infinie. Partout les bourgeons rompent leur gaîne luisante d'où s'échappent à la fois les jeunes feuilles et les boutons; je ne sais quelle rougeur timide revêt leurs naissants mystères.

Mille plantes soulèvent le sol humide, tout heureuses de revoir le jour, tandis que d'autres, plus hâtives, épanouissent leurs fleurs dans toute la fraîcheur et l'éclat des éclosions premières.

Les pivoines n'ont pas fini d'étendre leurs pousses couleur lie de vin et enroulées comme des crosses pastorales, mais les violettes, les tulipes, les pensées, les narcisses jaunes, les couronnes impériales qui ont au fond de leur calice de petits larmiers toujours en pleurs, les jacinthes roses et bleues, au parfum pénétrant, les primevères enfin, ouvrent leurs corolles aux premiers papillons blancs, et les pêchers frileux abritent aux briques du mur leurs étoiles roses sans cesse enveloppées du bruissement des mouches à miel.

Cependant, ce qui aujourd'hui emplit mes yeux d'une ineffable extase, ce sont les anémones dont la corbeille entoure la colonne du cadran solaire.

Avec quelle merveilleuse intensité, quelle exquise douceur éclate le velours pourpre, cramoisi, vermeil ou blanc de leurs fleurs au cœur de satin noir!

Mais, superbes d'habitude, elles le sont davantage aujourd'hui; pourquoi?

C'est que mon frère est convalescent.

L'aurais-je quitté pour les anémones si, en ce moment, il ne reposait dans un doux sommeil!

Hier il a joué sur son lit avec une arbalète. Chaque fois qu'il avait lancé la flèche, j'allais la lui ramasser et la lui rapportais.

Ce matin, il s'est levé un instant. Il a essayé de marcher sur ses jambes amaigries et trop faibles encore. Il a grandi.

La joie rayonne dans la maison.

Mon oncle joue du cor là-haut, et moi je ne travaille pas, car c'est double fête, c'est le dimanche des Rameaux.

XXIII

La joie rayonne à la maison. La cloche tinte. Joseph m'apporte une énorme *Pâque*, tout embaumée et ruisselante de rosée, cueillie dans le voisinage, car nous n'avons pas d'aussi grand buis.

Louis Mémère et François Lhiver arrivent endimanchés, tenant à la main deux grêles et misérables *Pâques*. Il faudra qu'ils les tendent bien haut en montant sur le banc, lorsque M. le curé passera avec son goupillon. Ils ont bien, en sortant, la ressource de les tremper dans le bénitier; mais c'est défendu.

Le *din-din* sonne le dernier coup.

Nous suivons les fidèles qui se rendent à l'église : les hommes en vestes courtes dont les poches laissent sortir l'étui de leur pipe; les femmes en larges mantelets noirs ou lilas, avec capuchon, les plus riches ornés de fourrures. Les femmes pauvres portent des carrés d'étoffe noire couvrant la tête et tombant sur la taille avec un seul petit ornement brodé en soie de couleur : une croix, un saint sacrement.

Nous rencontrons des petits camarades fiers de leurs *Pâques;* les grandes personnes se contentent d'une mince branche de buis tenue entre les doigts.

L'église regorge de monde et s'emplit de la senteur des mille rameaux.

M. le curé fait le tour de l'église avec son goupillon

et, à son passage, toutes les pâques se lèvent comme un massif de buis.

Sur les degrés du banc de communion qui traverse l'église, fermant le chœur et les autels latéraux de sa haie de feuillages sculptés, se presse, s'agenouille ou s'asseoit une longue file d'écoliers, les uns dégourdis et polissons, les autres sages comme des images.

Il y a là toute une variété de têtes larges ou pointues avec des oreilles plus ou moins écartées, des cheveux où domine le blond ardent, allant parfois jusqu'au blanc jaune, si hérissés qu'ils font penser aux éteules d'un champ après la moisson et que leur rébellion résiste à une épaisse couche de saindoux.

Parfois un profil, couvert de taches de rousseur, se retourne, le nez retroussé, les dents longues et blanches, l'œil bleu, pétillant de malice. Tout ce petit monde se pousse du coude, remue les épaules et se gratte.

Le curé sort de l'église avec les chantres et les enfants de chœur : on lui ferme la porte au nez et il faut qu'il frappe trois coups pour qu'on la lui rouvre. Ce jeu m'amuse. Après l'*ite, missa est*, les gamins, se dérobant aux taloches du maître, se précipitent au bénitier où ils trempent leurs *Pâques*, et soulèvent une tempête qui agite l'eau bénite et la répand sur les dalles.

Trois jours après mon frère Émile, étant au bras de sa bonne, affirme avoir vu passer dans le ciel les cloches partant pour leur long voyage de Rome, tandis qu'au village on entendait le bruit crépitant des premières crécelles.

XXIV

Bim, bem, boum! Bim, bem, boum! Les cloches sont de retour. Vite au jardin! Nous y arrivons essoufflés, fous d'ivresse enfantine, courant çà et là, et si pressés de voir que nous ne voyons rien.

Enfin voici un œuf, deux, trois, quatre... Qu'ils sont beaux! rouges, violets, bleus ou jaunes! Ils brillent comme des fleurs dans la fraîcheur des plantes.

Nous courons toujours çà et là, de plate-bande en plate-bande, écartant les feuilles...

Bim, bem, boum! Nous en trouvons dans les couronnes impériales, dans les lys, dans les primevères, dans l'oseille, dans l'herbe de la pelouse, dans le cerfeuille, partout... Quelques-uns sont restés accrochés aux branches des rosiers, l'écale brisée.

Comme les cloches ont généreusement pondu! Bim, bem, boum!...

XXV

Le lendemain nous assistons aux solennelles cérémonies de Pâques.

L'église resplendit de toutes ses richesses.

Les chandeliers d'argent, libres de leurs housses, brillent sur l'autel entre les roses trémières en papier.

On allume tous les flambeaux, dont les plus grands, détachés de la muraille où ils sont d'habitude accrochés (à quoi croire désormais?), me dévoilent leur super-

cherie de faux flambeaux creux, en fer-blanc peint, où l'on introduit de petites chandelles. Des flammes piquent des étoiles sur le tableau du maître autel (la Résurrection) et font trembler sous leurs ondes vacillantes les abominables soldats juifs qui gardent le tombeau. Au-dessus, la douce Pieta s'adoucit encore sous de fumeux nuages.

Je suis au banc des marguilliers contre le gros pilier, près du chœur.

Les chants commencent traînards et glapissants; je les écoute machinalement, plongé dans mes rêves. Mes regards errent sur l'assemblée, que je domine de ma place, plus élevée d'une ou deux marches. Lorsqu'ils rencontrent une tête connue, ma pensée s'y fixe un instant. D'abord, c'est la terrible Mlle Rosalie, l'œil dur, qui fait semblant de lire son missel, mais en réalité surveille sa petite troupe. Oh! je me tiens bien sage! Elle a beau m'épier de sa froide prunelle en coulisse, elle n'aura rien à raconter à mon oncle.

Derrière les poussins de Mlle Rosalie, c'est l'école des filles plus grandes. Mes rêves s'égarent souvent de ce côté. Je suis sûr de la revoir, là, au premier rang! Qui? Elle! Celle que j'appelle dans le secret de mon cœur, ma petite *bueresse* (laveuse), parce qu'elle ressemble à une de nos laveuses. Je l'aime et je n'ose demander son nom à personne. Elle est toute rose et prie comme un ange.

Plus loin des vieilles femmes marmottent leurs *oremus;* et, sous le portail, se perdant un peu dans l'ombre, des hommes couleur de brique, où des crânes chauves, tout blancs, brillent comme de la porcelaine. Là, Bénési prie avec de pieuses grimaces. Je me laisse doucement engourdir par les chants, qui vont toujours bercés par le mol ophicléide. Au fausset gras, à la basse nasillarde, aux cris étranglés du trio des chantres, se mêlent, par instant, détonnant toujours, les notes

sèches et saccadées de M. le curé, voix de trombone. Mes oreilles sont faites à ce charivari.

M. le curé, maigre et long, le nez et le menton saillants, les cheveux noirs ondulés, a revêtu sa brillante chappe d'or.

Par instants il se retourne brusquement, poussant des *chut* irrités aux gamins du banc de communion.

Le curé ! nous en avons tous peur. Parfois sa face se crispe singulièrement. Lorsqu'il lit le prône, il jette des sons inarticulés. L'autre jour pourtant il a été aimable : j'étais allé à confesse *aux raisins ;* c'est notre confession à nous, petits enfants. J'avais apporté au confessionnal un panier plein d'oignons pour M. le curé qui, après avoir écouté mes péchés, m'avait remis le paquet de raisins secs d'usage.

Marraine avait choisi les plus beaux oignons et il m'avait paru bien content.

Mais on dit que le diable le tourmente parfois. Ainsi, l'autre semaine, quel effroi dans le village ! On allait, on venait dans la rue, on se demandait s'il était toujours là ? On retournait voir : Oui, il était toujours là, debout à l'autel, roide et la tête agitée de contorsions ; et il tenait haut l'hostie consacrée ; et il ne pouvait pas la porter à sa bouche ! De grosses gouttes de sueur roulaient sur sa face crispée. Et cela dura trois heures, le temps d'aller à Carvin chercher le doyen, qui chassa le maléfice *...

Des trois chantres, deux sont remarquables et aussi différents que leurs voix.

Celui qui chante en fausset est vieux, laid et décharné. Il ne chante qu'aux grands jours, car c'est un personnage...

Il porte une sorte de perruque de chiendent. Sa

* Ce prêtre si scrupuleux, calmé par l'âge, est mort il y a quelques années, très tolérant, et aimé de ses fidèles.

peau est moussue comme une vieille pelure d'arbre, avec deux ou trois emplâtres noires au hasard des clous. Ses sourcils, en accent circonflexe, sont très loin des yeux dont les paupières se découpent dans l'ombre de leur trou : nez retroussé, loin aussi de la bouche sans lèvres, menton long, cravate blanche, lunettes et boucles d'oreilles en or, grand col, gilet jaune à raies brunes, grande redingote grise à tout petits boutons.

Je tremble tant il devient violet, lorsque, entre deux accès de toux, il module, en se rengorgeant plein d'orgueil, son trémolo gras de petit enfant.

L'autre, celui dont le nez psalmodie la basse, est le chantre attitré.

Lorsque plus tard mon oncle achètera le Béranger illustré, nous serons très surpris d'y trouver son portrait absolument exact. Dans un trait de génie, Grandville l'avait deviné : cela fait honneur à tous les deux.

C'était une face carrée, plus large à sa base, front très bas, cheveux gras, ondulés, sourcils droits touchant presque les yeux fort petits et bleus d'azur dans la carnation rouge; gros nez, bouche immense et lippue, ne pouvant se fermer complètement et faisant saillie en bourrelets retroussés; grosse tête, dans les épaules, portée par un buste rentré, voûté, un creux à la place du ventre, tout cela se balançant sur des jambes cagneuses, où bâille le pantalon, et que terminent des pieds en dedans, difformes, et qui fauchent en marchant.

Il est aussi prétentieux que l'autre, mais plus plaisant. Il n'a jamais dit *oui* ni *non*, il est de ceux qui répondent : « On le dit, vous le dites, on a vu cela, et quand cela serait, mais encore... »

En qualité d'ivrogne il consomme beaucoup de genièvre, et, dans les nombreux cabarets où il ne fait

que passer, il n'a jamais demandé un petit verre, il dit : « Il me manque quelque chose..., j'ai un sou qui me gêne..., puisque j'ai encore un sou !... » Et l'on comprend, et il arrive à vider son litre sans compromettre sa langue.

Un jour qu'il était tombé dans le chœur, ivre à ne pouvoir se relever, il répondit à son curé, qui le tançait vertement : « Donnez-moi la main, vous parlerez après ! » En punition de ce scandale, il lui fut défendu, durant deux ou trois mois, de mettre son surplis.

Tel est l'homme qui pousse au lutrin des sons traînards, où le nez seul prend part.

Ces chants sont si monotones et l'ophicléide qui les accompagne prolonge des plaintes si endormantes, que j'ai peine à tenir mes paupières ouvertes.

Et puis cette messe se fait si longue... Je m'ennuie comme ce moineau prisonnier qui va se heurter aux fenêtres et tantôt se pose sur les statuettes qui sortent du mur et font cul-de-lampe sous les arches du plafond. Ces statuettes n'ont plus de tête ; les méchants (à ce que me dit ma grand'mère) la leur ont coupée à la Révolution. Le vieux charpentier P... en était ; aussi m'inspire-t-il le même effroi que ces Juifs qui frappent Jésus.

La fadeur de l'encens m'assoupit de plus en plus, et je me mets à rêvasser en contemplant, à travers mes cils, ma petite *bueresse*, si sage, et qui prie si simplement le bon Dieu.

XXVI

Après la fête de Pâques et la guérison de Louis, nous reprîmes nos occupations habituelles. Nous

avions nos petites chambres contiguës à celle de mon oncle, au fond de la partie neuve de la maison.

Mon oncle se levait, en toute saison, à cinq heures, et venait se raser dans ma chambre, qui lui servait de cabinet de toilette. J'entends encore le bruit gras et précipité de sa savonnette, les coups glissés de ses rasoirs sur la plaque à repasser, leur grincement lorsqu'ils coupaient la barbe dure.

Bientôt il criait, invariablement : « Jeunesse, debout ! » Et sortant de notre engourdissement nous nous levions, à la lumière dont les vacillements faisaient danser des ombres sur les bouquets de reines-marguerites de la tapisserie.

Aussitôt habillés, nous allions à nos tabourets de crin, sous prétexte d'étudier jusqu'à sept heures et demie. Que de fois j'ai souhaité d'être malade pour rester au lit! Le jour montait peu à peu, la lampe pâlissait. Ses rayons jaunes frissonnaient sur nos livres, dans les lueurs bleues du matin.

La vie rustique recommençait alentour, toujours pareille; dans les étables où des mugissements, par instants, se réveillaient; dans les basses-cours où des poules gloussaient; des portails de grange criaient sur leurs gonds.

Mon oncle ouvrait la persienne.

Lorsque l'aurore s'allumait, plus rose et plus belle, il nous appelait au balcon : il nous parlait de la Nature et de ses enchantements. Il nous disait cet air de je ne sais quel vieil opéra :

« Quand on fut toujours vertueux
On aime à voir lever l'aurore... »

Sous la pourpre du ciel, les champs très loin s'étendaient, encore plongés dans le sommeil des brouillards que bientôt le disque embrasé du soleil trouait violemment.

Sur cette claire et tranquille gloire, le vieux chaume de Jeannot tranchait vigoureusement comme un carré de velours noir, bordé d'une crête de flamme sombre, tandis que dans l'ombre grise, la mare de sa cour fumait silencieusement. Tout cela si paisible et si doux!...

A sept heures et demie nous descendions pour déjeuner. Le dîner avait lieu à midi et demi, le souper vers huit heures du soir.

Le temps consacré à l'étude durait de neuf à onze heures le matin et de deux à quatre heures le soir.

Bien que la rue et les environs nous fussent interdits, la maison, la cour, la basse-cour, les hangars, les greniers, le jardin surtout offraient un champ suffisant à nos longues récréations.

Il serait trop long de décrire nos rapports journaliers avec toutes les bêtes qui y pullulaient : oiseaux et papillons divers, grenouilles et salamandres, abeilles, bourdons, scarabées au ventre d'or, hannetons qui avec les gouttes de rosée tombaient des rosiers le matin ; musaraignes dont le nez s'aiguise en petite trompe, les yeux comme des grains de poudre ; taupes et mulots, limaçons et vous, bêtes à bon Dieu, et bêtes des asperges avec des persiennes dans le dos, et bêtes d'un si beau rouge qui habitez le cœur des lys, qui, retenus dans la main, lorsqu'on vous approche de l'oreille, poussez comme un gémissement de petit chien naissant! Et cet insecte à mandibules terribles, qui dresse sa queue menaçante et que nous n'osions pas toucher..., et celui, couleur de poussière, qui se tient tout raide quand on le met sur le dos et saute tout à coup, tic-tac!

Que de fois les abeilles nous piquèrent! Quant aux bourdons, surtout les *culs roux* qui sont les plus forts, nous les prenions avec notre mouchoir, enlevions leur dard entre nos ongles et les faisions tirer de petits chariots par des bouts de fil liés à leurs pattes. Quel-

quefois, c'était bien drôle, ils s'envolaient avec leur fil dont le poids les empêchait de s'élever et ils tournoyaient à un pied du sol, au bord de la pelouse pauvres forçats traînant leur chaîne...

Ailleurs nous exercions la patience des nécrophores en poussant plus loin les taupes qu'ils avaient presque fini d'enterrer.

Que de fois il m'est arrivé de guetter pendant de longs quarts d'heure les sauterelles qui chantaient dans les arbustes, retenant mon souffle, car elles se taisent au moindre bruit, tendant l'oreille de côté et d'autre, sans pouvoir discerner l'endroit précis d'où venait le cri. Le même mystère enveloppe le coassement des petites grenouilles, si vertes, qui hantent les vignes.

Par exemple les crapauds me remplissaient d'horreur, soit qu'après l'orage ils se traînassent gluants et mouillés, ou que, par les temps secs, ils remuassent, couleur du sol, comme de vivants morceaux de terre, visibles seulement à leurs yeux d'or.

Tout cela frôlait, bruissait, bourdonnait, sifflait, chantait, et là-bas, là-bas, tout au loin dans les champs inconnus, ce bruit de mystère qui faisait tressaillir notre cœur d'un effroi plein de charme, ce cri de la Bête, du *Torgeot :* pan-pan pan ! pan-pan pan !...

Il y avait aussi la plainte si triste de la fauvette dont nous avions pris le nid, âme en peine qui gémissait, dans sa douleur inquiète, lamentablement, d'arbre en arbre, et sans repos...

XXVII

Lorsque les bêtes manquaient, nous nous rattrapions sur le jardinier.

J'ai déjà parlé de Buisine dit Frisé, vieillard respectable, d'aspect patriarchal, le teint frais, les yeux bleus admiratifs, le front couronné d'une épaisse forêt de cheveux gris et ondulés.

Lorsque certains travaux le retenaient courbé vers la terre, il nous arrivait de sauter tous trois en même temps sur son dos et de nous suspendre à sa blouse avec des trépignements taquins. Il se fâchait : « il irait le dire à notre oncle, nous l'empêchions de travailler, nous le *lapidions* sans cesse, insupportablement. »

Mais, comme ses bons yeux n'étaient point faits pour la colère, nous nous en moquions. Il finissait par rire lui-même, nous menaçant comiquement de sa serpe; ou bien il nous donnait de la barbe, c'est-à-dire qu'il nous frottait les joues avec son menton hérissé et piquant comme le cylindre d'une serinette.

Frisé avait aussi de la serinette, des redites sans fin de vieilles complaintes. Il chantait entre autres celle de *Joseph vendu par ses frères*, cent et un couplets dont il marquait le rythme lent au balancement machinal de *ramasse-tout* (son râteau) sur la voie ou au bruit de son sécateur, faisant tomber les branches en mesure:

O Joseph, mon fils aimable,
Mon fils affable,
Les bêtes t'ont dévoré...

Comme mon oncle, un jour, avait eu la patience de l'écouter jusqu'au bout, admirant sa grande mémoire et constatant que telle était bien l'histoire de Joseph, Frisé, charmé de ce compliment, cherchait toutes les occasions de lui répéter sa chanson, et lorsqu'il parvenait à en placer quelques couplets, il ajoutait gravement: « Voyez-vous, monsieur Breton, c'est l'histoire! »

Cela nous amusa. Nous en fîmes une scie au petit Émile qui avait des colères de jeune moineau, lorsque nous le poursuivions du zézaiement de la dite com-

plainte; et, s'il se retournait furieux, nous lançant des flèches de son petit arc heureusement inoffensif, nous ajoutions d'un air moqueur : « Voyez-vous monsieur Breton, c'est l'histoire ! »

Nous faisions aussi au jardinier la spirituelle charge de cacher ses outils qu'il affectionnait et dont sa main rude avait poli et usé les manches, ou sa large casquette qui avait une odeur singulière.

Bien des années plus tard, mon père rapporta d'un de ses voyages un ananas, fruit jusqu'alors inconnu pour nous. Au moment où il le découpa, un parfum étrange se répandit dans la salle et mon père, très gourmet, nous en faisait remarquer l'odeur exquise. Oui, le parfum était exquis, d'autant plus qu'il réveillait en nous un souvenir mystérieux... Nous avions autrefois senti quelque chose de semblable..., mais quoi et où ? Nous cherchions, lorsque Émile, l'air inspiré, s'écria : « La casquette à Frisé ! » Oui, c'était bien cela.

Nous affectionnions particulièrement l'un des coins du jardin, le plus humide, le moins propre ! On avait creusé là le trou au fumier où Frisé jetait les herbes folles, les vaines plantes, les légumes morts dépouillés de leur semence.

Un mur de brique, à hauteur d'appui, entourait le trou. De là on voyait bien tout le jardin avec ses enfilades de tuteurs peints à l'huile et terminés par des boules blanches.

Oh ! l'adorable papillon de nuit que je découvris un matin, endormi sur la mousse humide de ce trou au fumier. De quelle fraîcheur, de quel éclat il brillait avec ses ailes de velours noir carrelé de raies jaunes et son dos de pourpre et ses ailes de dessous d'un rouge superbe bordées de pois bruns !

Lorsque nous montions sur le mur, nous découvrions le château de Courrières, ancienne demeure des seigneurs du village, dont le dernier avant la Révo-

lution fut le baron de Saint-Victor. Cette construction style Louis XV avait eu pour intendant ce laid vieillard que nous avons vu au lutrin le dimanche de Pâques. Mon père, orphelin dès son bas âge, avait été confié à cet homme et avait passé, au château, une partie de de son enfance. Il n'en gardait pas un agréable souvenir.

Il y subit de durs traitements et même des coups dont l'un sur l'oreille l'avait rendu un peu sourd.

Un jour on l'enferma dans une chambre, et, comme cet emprisonnement se prolongeait outre mesure, mon père, au risque de se casser le cou, s'évada en se retenant aux moulures de la façade, puis alla se cacher au fond d'un bois, où, pendant trois jours, un camarade lui apporta à manger.

Depuis longtemps abandonné, ce château silencieux, cette prison paternelle aux fenêtres mortes, au perron désert où poussaient les chardons, aux larges cheminées sans fumée, au toit délabré dont les ardoises s'en allaient au vent, s'associait bien plus aux contes appris des camarades qu'à la réalité vivante. Il m'impressionnait. Quelque chose d'étrange devait habiter les ténèbres, derrière les persiennes fermées.

Ce fantôme du passé surgissait, muet, au milieu des moissons qui doraient l'ancien parc ceint de son fossé. Il n'était plus fréquenté que par les hiboux, mais je ne pouvais en détacher l'image du laid tyran qui l'avait habité.

Ainsi s'écoulaient le plus souvent nos heures de récréation dans ce jardin que nous ne quittions qu'à la nuit tombante.

Ah! que j'ai vécu là de beaux soirs d'été!

Les coins du jardin s'emplissaient d'ombre brumeuse, tandis que le haut des poiriers en quenouille et les marmousets se doraient aux derniers feux de l'Occident. Un souffle de fraîcheur se réveillait, intermittent,

et courait avec un léger frémissement parmi les chauds effluves assoupis à terre.

Le ciel s'embrunissait de volées de moucherons bourdonnants et de vagues et flottantes rousseurs entraînées vers l'infini, où, toutes blanches, s'allumaient les étoiles!

Dans des bruissements d'ailes et de feuillage, les moineaux arrivaient, tour à tour, se blottir sous les guirlandes de vigne couronnant la muraille.

Par instants, les sphinx de nuit passaient avec la rapidité d'une flèche, vibrant dans le silence rêveur; d'autres phalènes tourbillonnaient confusément autour des volubilis pâlis.

La volupté, l'extase tranquille du crépuscule enveloppait tous les objets adoucis, par endroits, baignés d'un reste de lumière mourante. La brune Nature s'éteignait peu à peu, dans une sorte de sommeil qu'interrompaient, par instants, quelques frissons rôdeurs. Tout respirait une saine et intense poésie.

Par un de ces soirs délicieusement paisibles, des éclats de voix sonores nous arrivèrent, tout à coup, de la rue, et voici que retentit tumultueusement le même vacarme qui m'avait autrefois glacé de terreur sur le sein d'Henriette.

Et véritablement on *recornait* Zaguée, aux yeux rouges, à cause d'une nouvelle escapade de son volage mari.

XXVIII

Cependant mon père était en train de créer un second jardin, trois ou quatre fois plus grand que l'autre, et qui devait réaliser, selon nous, des merveilles.

Le lieu choisi s'étendait sur les bords de la Souchez, dans le *marais d'en bas*, à six ou sept minutes de la maison.

Nous passions là une partie de nos récréations, et je vous assure que rien ne pouvait nous amuser davantage que de voir tant d'hommes pleins de boue, presque nus, le pantalon retroussé jusqu'au haut des cuisses, qui creusaient de grands trous, édifiaient des montagnes, passant et repassant avec leurs brouettes sales sur des planches qui parfois se dressaient et retombaient en claquant.

Nous appelâmes ce jardin *la Carperie*, à cause des étangs.

Mon père en avait fait le tracé, ménageant les bosquets qui poussaient là, utilisant les mares et les fossés. Il combina les surprises. Ainsi la grille s'ouvrait sur un simple potager, que continuait un verger ordinaire; mais là vous vous trouviez tout à coup, sans vous en douter, devant la fontaine, qui, parmi des thuias, faux-ébéniers, cytises et lilas, jetait sa gerbe d'eau naturelle avec un adorable glouglou, au milieu de son bassin aimé des grenouilles.

On avait trouvé cette source sans peine, à deux pieds sous terre, tandis qu'une châtelaine des environs dépensait des sommes folles en forages inutiles*. La Providence s'en était mêlée.

Puis c'étaient des ponts jetés sur des fossés, trois petits étangs constellés de nénuphars où les carpes dorées sautaient avec des éclaboussures de soleil; des tunnels de feuillage abritant des jeux d'arc, d'arbalète et de boules; un pavillon, de rondes pelouses bordées de roses, un bois sombre dont on ne voyait pas la fin à cause du chemin en labyrinthe; une petite salle de

* Ces forages ne furent point inutiles puisqu'ils amenèrent la découverte de veines de charbon; point de départ des houillères du Pas-de-Calais.

bains avec terrasse, bassin et autre jet d'eau, celui-ci artificiel.

Au-dessus de la Souchez, un étang plus grand, bordé de tournesols, de roses trémières et de diverses plantes hautes à grandes fleurs et à large feuillage, enfermait une île boisée en forme de poire, le réduit le plus mystérieux du jardin, où l'on abordait sur une légère barque.

Grâce aux plantations anciennes, qu'on avait conservées, et à la fécondité du terrain, cette propriété ne tarda pas à offrir ce que l'on appelait alors un *séjour enchanteur*.

Mon oncle l'aimait passionnément et y passait une partie de ses journées.

Aux ducasses, le matin, les couples amoureux s'y promenaient comme dans un jardin public. Mon père, alors, y appelait des ménétriers qui jouaient sur la plate-forme de la salle de bains, et l'on dansait sur la pelouse comme dans les gravures d'après Téniers, qui ornaient le salon de mon parrain.

C'étaient des rires, des chants et des cris auxquels répondaient mille oiseaux sur les branches; des promenades sur l'eau : « et vogue la nacelle ! »

Des bourgeois de Lille, anciens amis de mon oncle, ayant pour un instant secoué l'ennui de leurs sombres demeures, arrivaient parfois s'y griser aux verdures, au champêtre soleil et s'ébattre comme des enfants, avec leurs épouses follement épanouies au milieu des fleurs.

Sur l'étang, les hommes secouaient la barque pour effrayer « ces dames, » qui poussaient des cris d'effroi suivis des fines plaisanteries du temps.

Un jour un de ces Lillois, homme d'âge mûr, marié à une jeune femme, excité par les effervescences ambiantes, se démena si bien sur cette barque, qu'il perdit l'équilibre et fit un plongeon. On le retira englué,

l'air grave, couvert de plantes aquatiques collées à ses habits ruisselants comme une cascade, tandis que Madame, prise d'une furieuse attaque de nerfs, l'accablait d'imprécations étranglées par le spasme.

On courut à la maison lui chercher des habits. En attendant, revêtu d'une couverture, le monsieur se séchait dans le pavillon et (Madame s'étant apaisée) il se drapait à l'antique en déclamant : « Du plus grand des Romains, » etc.

J'ai aussi gardé de ce jardin le délicieux souvenir de belles soirées d'été, où nous nous attardions avec mon oncle, sur la terrasse de la salle de bains, à chanter des nocturnes dans le silence et la solitude, sans autre accompagnement que celui des grenouilles des étangs :

« Berger, cours à ta belle
Jurer flamme éternelle.
L'Étoile du soir luit ! »
. . . .

Et en réalité, l'étoile du soir luisait là-bas, au-dessus des rameaux noirs du bois !...

La carperie eut l'insigne faveur d'être chantée en pompeux alexandrins. L'abbé D..., vicaire de Courrières, composa, en son honneur, un poème en cinq ou six chants.

Cet ecclésiastique, qui cultivait les muses et la bonne chère, pour embellir notre jardin, fit appel à ses souvenirs mythologiques, et Flore, Pomone, Cérès, les Nymphes, les Sylvains, les Naïades et les essaims des Zéphires vinrent poétiquement peupler nos parterres, nos vergers, nos étangs et nos bois.

Vénus, elle-même, ne dédaigna pas d'y descendre et d'aborder l'île de Cythère. C'est ainsi qu'il appelait la petite motte de terre boisée, en forme de poire, émergeant de notre pièce d'eau. Il la faisait naturellement rimer avec solitaire.

Ce solitaire n'était autre que mon oncle, déguisé probablement, par la fantaisie du poète, en heureux Jupiter. Cette désignation d'ailleurs lui allait bien, car, quoique ne vivant que pour les autres, il vécut presque toujours seul.

Quant à moi, j'avoue n'avoir jamais découvert à la Carperie aucune divinité mythologique, ni même ces fées qui nous étaient plus familières; mais j'y vis un jour l'idiot Bénési qui, ayant mis sa chemise par-dessus ses habits, psalmodiait les vêpres, sous un berceau de faux-ébéniers que sans doute il prenait pour un oratoire. Mille fleurs jaunes pendaient en grappes à la treille feuillue et le soleil, qui s'y infiltrait, en allumait quelques-unes dans l'ombre, ainsi qu'une illumination de chapelle.

XXIX

En ce temps-là il y eut du remue-ménage chez nous.

Fremy lavait, revernissait ses peintures; Joseph se dépêchait à enlever jusqu'au moindre brin d'herbe entre les grès de la cour; Philippine frottait, grattait, nettoyait et, le reste du temps, dansait sur sa brosse à cirer, lissant tous les planchers qui devenaient luisants comme glace.

Tout le monde se hâtait.

Ramasse-tout râtelait si vivement les allées que la complainte de Joseph passa de l'andante à l'allegro (nous commencions la musique).

Une grande préoccupation agitait la maison. Bientôt, dans la basse-cour, retentirent les cris de détresse des poulets, canards et dindes qu'on y égorgea.

Il arriva chez nous des objets inconnus.

Tout cela me réjouissait d'autant plus que nous pouvions, au milieu de cette fébrile agitation, négliger impunément nos devoirs.

Bref, nous allions recevoir l'un de nos plus grands seigneurs du royaume, le duc de Durfort de Duras.

Je le connaissais d'après son portrait en costume de pair de France qui, dans la chambre de mon père, faisait pendant à celui de Charles X.

Il était là, jeune encore, majestueux et beau.

Le jour venu, chaque maison se tendit de guirlandes de feuillages et de fleurs. Des groupes se formaient aux angles des murs. Nous étions à notre grand'porte large ouverte.

Enfin, un mouvement se fit au tournant de la rue qu'enveloppa soudain un nuage de poussière; des hommes, des femmes, se précipitèrent vers une chaise de poste attelée de quatre chevaux qui arrivaient galopant à travers les cris : « Vive Monseigneur! »

Les postillons portaient des culottes rouges, de hautes bottes, des vestes galonnées et des chapeaux de toile cirée. Je les trouvai superbes. Mais je fus désappointé lorsque je vis Monseigneur qui, hélas! ne ressemblait plus guère au portrait.

Il descendit de voiture à l'aide d'une chaise qu'on lui apporta. Il m'apparut vieux, les joues un peu flasques, le teint coloré, le nez trop gros; une verrue sur la tempe gauche, je crois, et coiffé, sous une casquette de drap, d'un bonnet de soie d'où s'échappaient quelques cheveux blancs.

Moi, qui m'étais attendu à une pompe royale, je restai les yeux grands ouverts, tout surpris devant ce vieillard si pareil aux autres.

Cependant un air de bienveillance aimable éclairait son visage.

Il nous embrassa avec bonté, s'informant non seule-

ment de nos santés, mais de nos petits travaux. Il alla même, l'après-midi, s'asseoir au coin de la grande cheminée Louis XV de la petite cuisine et causer assez longtemps avec ma grand'mère.

Je me souviens qu'au dîner, mon oncle lui parla de ses ancêtres, de certain de ses amis illustres et des romans de la duchesse, sa première femme.

Le duc, charmé de trouver un homme des champs si lettré et possédant si bien son histoire, l'en complimenta en termes courtois et même affectueux.

Quant à nous, nous trouvâmes bientôt un camarade dans la personne de son valet de chambre, M. Michel, un Polonais d'une quarantaine d'années, très sémillant et très bègue, ce qui lui donnait un côté comique.

Il était de très haute taille (six pieds au moins). J'ai entendu dire par mon père que son dévouement à son maître allait jusqu'à ajouter de sa propre bourse aux pourboires que celui-ci le chargeait de distribuer. Où trouver encore un valet sacrifiant ses économies à sauvegarder la gloire d'un grand seigneur?

Michel aimait les enfants et, dès le lendemain, nous le taquinions comme un simple *Frisé*.

On était à la Saint-Jean d'Eté.

En ce temps-là les femmes et les jeunes filles se réunissaient à tous les carrefours du village, y enlaçaient des rondes qui tourbillonnaient dans le crépuscule et parfois prolongeaient leurs chants jusque bien avant dans la nuit.

Celles de notre rue ne manquèrent pas de venir sous les fenêtres du duc, qui se couchait tôt, et déjà reposait sur son lit, dont les matelas n'étaient pas horizontaux, mais s'inclinaient un peu obliquement vers les pieds, particularité qui m'avait paru étrange.

Ces rondes, ces chants rustiques divertirent d'abord Monseigneur; mais au bout d'un quart d'heure, il en fut las. Cependant, ne voulant pas désobliger ces villa-

geoises qui s'en donnaient à cœur joie, il leur dépêcha Michel, avec ordre de les réunir dans une auberge, après les avoir remerciées, et de leur offrir des rafraîchissements.

Le gai valet, comme d'habitude, ajouta du sien aux libéralités de son maître; non content de régaler les femmes dans la dite auberge, il les promena de cabaret en cabaret, recrutant en route les autres rondes, de sorte que toutes ces têtes féminines ne tardèrent pas à s'échauffer et que, passé minuit, la bande effervescente parcourait encore les rues de Courrières en criant : « Vive Monsieur Michel! Vive Monsieur de Duras! »

Ce ne fut pas l'unique voyage du duc à Courrières. Il y revint une autre fois, accompagné de la duchesse, une grande Espagnole aux traits allongés sous une voilette verte. Nous revîmes notre ami Michel. Cependant nous le négligeâmes un peu pour la femme de chambre de Madame, jeune et jolie brunette très enjouée, qui nous roulait dans l'herbe de la pelouse, nous embrassait, nous chatouillait, ce qui nous allait beaucoup. Et si nous lancions nos flèches vers le ciel, elle s'écriait d'un air étonné : « Oh ! que c'est haut! » Il y avait dans le voisinage une confrérie de petits archers de dix à quinze ans, dont le *berceau* (la cible) se trouvait établi au bout d'un fossé toujours à sec, qui longeait la rue à l'entrée du village.

Les cris joyeux de ces gamins arrivaient jusqu'à nous et attirèrent l'attention de la grande dame qui, voulant voir le spectacle de près, se fit porter une chaise au bord du fossé. Le jeu, un instant interrompu, recommença gaiement. L'idée vint à la duchesse de donner deux sous à qui percerait le collet rose entourant le but. Cela redoubla l'ardeur des combattants, qui firent des prodiges d'adresse.

Un petit malade, la tête couverte jusqu'aux yeux,

d'un bonnet de laine bleue, fut l'objet d'un intérêt tout particulier.

Cependant les coups de collet devinrent si fréquents qu'ils ne valurent plus qu'un sou.

Encore une économie que n'eût pas faite Michel.

XXX

Les idées, dans le cerveau de l'enfant, naissent sous la forme d'images. Avant d'être penseur l'homme est voyant. La vision ! Je ne sais pourquoi cette faculté merveilleuse, au lieu de se développer, va s'atrophiant à mesure que grandit la puissance de la pensée. Ceci éteint cela, et c'est dommage.

Rien de plus adorablement exquis que cette puissance créatrice qui, sous les paupières fermées, évoque et déroule, hors de la réalité diurne, tant de formes charmantes et étranges, impalpables et pourtant évidentes et comme éclairées par une lumière surnaturelle.

Comme j'aspirais au moment où, niché dans mon lit bien chaud, la lampe éteinte, j'allais assister au spectacle quotidien !

D'abord, des lueurs pâles, crépusculaires, mêlées à des ombres brunes et flottantes, s'agitaient devant mes yeux clos, dans les remous d'un informe chaos, ébauche de création où bientôt scintillaient des points clairs comme des étoiles. Et puis les formes naissaient, s'aggloméraient, se massaient, se dessinaient, se transformaient, absolument involontaires, amenant toutes sortes de surprises.

Les tableaux se succédaient, charmants, bizarres, insensés ou horribles, suivant les dispositions de mon humeur.

Je les regardais tous curieusement, voluptueusement et sans peur.

Parfois je voyais de grandes plaines couleur de sang, très sombres, où de hideux serpents rampaient, roides comme des pieux, dans un mouvement saccadé correspondant au bruit battant de mes artères. Et voici que cela s'éclairait, s'illuminait, s'emplissait de rayons; les serpents s'allongeaient en guirlandes de fleurs; des oiseaux fabuleux passaient et repassaient; des moulins tournaient sur le ciel et le tout s'envolait dans un essor vertigineux, où je me sentais entraîné avec mon lit, ébloui, enivré! Oh! que cela était beau!

Ce paysage s'effaçait et voici que la mer se montrait à mes yeux comme on me l'avait décrite, semblable à une immense toile s'enroulant et se déroulant, et je me sentais pris dans ses plis, emporté, délicieusement bercé. Puis c'était le ciel, rien que le ciel avec de magnifiques nuages d'or sur lesquels marchaient saint Nicolas, sainte Catherine, la Vierge et le petit Jésus et où passaient des tournoiements joyeux d'anges aux ailes bleues.

D'autres fois je voyais des intérieurs pleins d'ombre et d'ustensiles bizarres comme dans notre grenier, de vastes cuisines avec de grands feux où le diable tournait la broche.

Ou bien ma chambre s'emplissait de fusées multicolores avec des tourbillonnements que j'ai revus plus tard aux feux d'artifice.

Par instant, je voyais des jouets vivants marcher tout seuls, processionnellement; des tambours, des polichinelles, des flûtes de Pan, des trompettes et aussi des choses plus naturelles, la véritable procession avec M. le curé, les chantres, Mlle Rosalie, Bénési... Un jour, ô douceur! ma mère surgit brusquement et m'étreignit dans ses bras...

Et tous ces tableaux m'apparaissaient spontanément, positivement vus par les yeux intérieurs et non comme

ces vagues images qui hanteront plus tard notre cerveau, images si lentes à prendre la forme définitive dont nous les revêtirons.

Je crois que beaucoup d'enfants possèdent ce don de double vue. Mes frères et moi, nous nous racontions ces visions et parfois, d'une chambre à l'autre, au moment où elles se produisaient.

XXXI

Mon oncle aimait beaucoup Lille où il avait passé la meilleure partie de sa jeunesse.

Il nous parlait souvent de cette ville, de son théâtre, de ses concerts, de ses riches appartements dorés aux cristaux resplendissants.

Je ne pouvais me faire une idée de tout cela et, dans mes visions nocturnes, Lille m'apparaissait comme un vague éblouissement, un tourbillon de personnages et de carrosses avec de beaux postillons et, sur d'immenses maisons éclatantes de blancheur, un féerique amas d'or et de pierreries. Ces chimériques images me hantèrent surtout la nuit qui précéda notre premier voyage à Lille.

Nous partîmes de bonne heure, mon oncle, Louis et moi. Nous allâmes prendre la Messagerie de Carvin-Lille, service entrepris par Maximilien Robespierre, de la famille du conventionnel, originaire de Carvin *.

La voiture était déjà au complet, ce qui n'empêcha pas que non seulement on parvînt à nous y fourrer tous trois, mais encore à y entasser les divers paquets que

* En voyant, depuis, le masque du célèbre tribun, j'ai été frappé de sa ressemblance avec les Robespierre que j'ai connus.

le conducteur, Maximilien lui-même, récolta en route. Dire qu'il y a aujourd'hui des gens qui maudissent les chemins de fer !

Nous n'avions pas encore le break que mon père se procura plus tard ; d'ailleurs nous n'aurions pu en profiter, car ce break servait tant à ses amis, que nous ne le trouvions jamais lorsque nous en avions besoin.

On mit trois heures et demie pour faire cinq lieues, car Maximilien avait le culte du dieu genièvre et lui faisait d'assez fréquentes libations.

Cependant l'idée des merveilles que j'allais admirer me faisait prendre en patience ce long supplice.

Enfin nous voilà à Lille !

La porte de Paris avec sa grosse masse d'architecture Louis XIV me fit une certaine impression.

J'avais aussi été très frappé par l'immense quantité de moulins qui, comme une nuée de hannetons monstres, remuaient leurs ailes.

Mais que dire lorsque, arrivés à l'auberge (*Moulin de l'Arbrisseau*) où arrêtait la voiture, après nous être étirés et un peu remis de notre courbature (on comprend l'état où devaient se trouver des gens qui pendant trois heures n'avaient pu remuer que le bout des doigts), lorsque, dis-je, j'aperçus enfin à mon aise les merveilles promises.

Les voilà, ces maisons de mes rêves, ces maisons jaunes, noires de crasse et laides !

C'est derrière ces façades chagrines que ruissellent les lustres des salons dorés !...

Nous n'eûmes pas l'occasion de les voir cette fois, ces salons dorés. Où nous allâmes nous fûmes reçus dans de grandes pièces emplies de laids objets, de hauts poêles de faïence et de ballots de toute sorte.

Là, des messieurs à favoris noirs ou roux nous regardaient à peine, continuant d'écrire ; puis l'un d'eux, sa plume d'oie à l'oreille, allait chercher le

patron. Celui-ci arrivait à nous avec de bruyantes protestations d'amitié, nous faisait traverser des couloirs tout vitrés et non moins sombres pour cela, nous introduisait, au coin d'une petite cour que le soleil ne connaît pas, dans quelques pavillons d'architecture jolie comme le couronnement de notre pigeonnier ; et mon oncle babillait interminablement avec son camarade, et c'étaient des rires, mille souvenirs où nous n'avions que faire ; et nous restions là à bâiller, l'œil sur une pendule d'albâtre ou sur le Napoléon qui dirigeait une bataille imaginaire du haut de sa colonne de faïence.

Et lorsque nous sortions, mon oncle nous disait : « Voilà un gaillard qui a des écus ! »

A l'hôtel où nous logions, mêmes couloirs sombres, même cour étroite et noire, mêmes tristes objets en faïence. Et partout la même chose ! Et mon oncle, à tout propos, hochait la tête avec une expression qui voulait dire : « Eh bien ! petit, comment trouves-tu tout cela ? » Et pour ne pas le désobliger, il fallait bien ouvrir de grands yeux et faire semblant d'admirer.

Nous dînâmes chez des amis où, du moins, nous trouvâmes des enfants ; mais au moment où nous pensions nous dédommager par quelque amusante folie, nous vîmes que nous avions affaire à de sages garçons qui ouvrirent bientôt leur histoire de France, et il fallut regarder les Mérovingiens de profil dans leur ovale traditionnel. Et de fait, lorsque ces petits citadins à la peau blanche remuaient le coude un peu vivement, leur mère, l'œil grave et sévère, les réprimandait aussitôt.

Va pour les Mérovingiens !...

Nous dûmes, d'ailleurs, constater le savoir prodigieux de ces bambins à côté de qui nous nous sentions de vrais ânes villageois.

Après le champagne il nous fut permis de nous étirer un peu dans la cuisine basse où ces messieurs

avaient leurs jouets. O la triste pièce avec ses fenêtres obscures, où le jour pénétrait à peine, tombant du ciel invisible, entre de hauts murs de brique noire, au pied desquels une étroite rivière charriait son eau fangeuse dans de sordides remous, sur les mille tessons de bouteilles, les débris d'assiettes et le tas d'objets innommés qui encombraient son lit.

Le soir, tout changea d'aspect. La ville s'illumina et je pris un vrai plaisir à la longue promenade que nous fîmes entre les rangées de boutiques de la foire qui se dressaient sur la grand'place.

Une bonne odeur de pain d'épice, d'oranges et de parfumerie circulait dans ces allées improvisées que les marchands emplissaient de leurs cris. Que d'objets charmants s'y étalaient, transfigurés dans les flots de lumière que les lampes et les candélabres répandaient à profusion : Jouets ingénieux, bonbons appétissants, armes, cannes sculptées, couteaux de toute forme, tabatières fantastiques, et ces magnifiques pendules tout en or avec de jolies bergères et des sauvages tout nus!

Je vis aussi là des fruits inconnus que vendait un Turc pareil à ceux du *Magasin pittoresque*, ce nouveau journal qui nous amusait tant.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir ce Turc tendre la main à mon oncle, et ils causèrent familièrement. Comme je me sentis fier d'avoir un oncle qui connaissait si bien un Turc!

Je l'étais moins de mon frère Louis qui, malgré mes remontrances, boitait ridiculement devant tout le monde, car le pauvre garçon s'était fait, quelques jours auparavant, une brûlure au pied, en renversant une cafetière placée dans les cendres, au coin du feu.

Il avait tant pleuré pour venir avec nous, que mon oncle l'avait laissé nous accompagner, le pied malade chaussé d'une pantoufle. J'en éprouvais une sotte humiliation.

Nous visitâmes le Musée :

Je trouvai tous ces grands tableaux rouges et bruns, comme enfumés, bien vénérables, mais, je dois l'avouer, peu réjouissants. Louis avoua franchement qu'il préférait le cabinet d'histoire naturelle où il y avait une grande baleine et de jolis oiseaux multicolores; j'aurais bien été de cet avis, s'il n'eût été indigne d'un aspirant peintre.

J'étais encore plus à la portée de Fremy que de Rubens. Heureusement je fus sincère dans mon admiration pour une petite toile flamande, où une lampe, si naturelle! éclairait deux vieux lisant dans un gros livre. Le foyer de cette lampe était parfait; la petite flamme passait si bien du bleu au jaune et au roux fumeux : seulement elle colorait les personnages trop en rouge.

Le soir mon oncle nous conduisit au théâtre, où l'on jouait la *Muette de Portici*. Nous arrivâmes des premiers. La salle était encore vide, à peine éclairée du jour bleuâtre qui tombait du plafond. On abaissa le lustre. Un homme le fit tourner et retourner, allumant un à un chaque quinquet.

Bientôt la salle resplendit de tout son éclat, sans réaliser toutefois l'effet de nos visions nocturnes.

L'orchestre préluda; des doigts passaient par les petits trous du rideau où parfois brillaient des yeux. J'eus encore l'orgueil de voir mon oncle faire un signe amical au premier cor, son ancien professeur, un musicien hors ligne... et dont le profil ressemblait tellement à celui des chrysalides du papillon le *Vulcain* que, comme il s'appelait Laoust, nous appelons depuis ces chrysalides des *Monsieur Laoust*.

La pièce commença; mais on y chantait trop. Je n'y comprenais rien. Je m'amusais aux costumes et aux décors.

Au dernier acte, je vis, de grandeur naturelle, le Vésuve de notre cabinet d'étude. Encore une décep-

tion : Je découvris de suite les fils qui tiraient les pierres de l'éruption, et puis la *Muette* se jeta visiblement, non dans le cratère, mais à côté.

Quant à mon oncle, par instant il bondissait sur son siège avec de tels élans d'enthousiasme, qu'il éveillait l'attention railleuse de ses voisins.

XXXII

Te reverrai-je, enfant qui traversas mon rêve,
Le temps que met l'étoile à passer dans la nuit?...
C'était un jour de mai tranquille où pour tout bruit
Aux branches on croyait ouïr monter la sève.

Lorsqu'elle arriva avec son père, ami du mien, il me sembla qu'un rayon du paradis entrait à la maison, tant son regard céleste vibrait dans ses yeux bleus, tant sa chevelure s'imprégnait de lumière blonde, et tant éblouissait la blancheur rose de son teint.

D'où venait-elle? Qu'est-elle devenue? Je l'ignore. Le nom de son père seul est resté dans mon souvenir, vague lui-même, Dubois, ne précisant personne tant il désigne de gens.

Et d'où venait le charme qui nous entraîna aussitôt vers elle, tout en nous tenant à distance? Car nous fûmes tout d'abord interdits et honteux.

Les autres petites filles ne nous faisaient pas cet effet.

Pourquoi oubliâmes-nous nos jouets?

Je la vois encore seule au jardin, allant, sans se retourner, le long de la voie.

Nous la regardions de loin, en silence.

Puis, simulant l'audace, nous nous bousculâmes bruyamment, poussant des rires clairs pour attirer son

attention. Nous ne savions pas comment commencer sa connaissance.

Mais, le soir, avant de nous coucher, lorsque marraine lui eut mis sa camisole d'indienne et emprisonné ses boucles dans un bonnet de nuit, elle nous apparut sous un aspect plus familier, plus semblable à nous, et nous l'embrassâmes, et je me mis à l'aimer tout à fait.

Et le lendemain? O la belle journée, toute pleine d'elle! Comme dès mon réveil elle dut me paraître gaie, la traînée rose que l'aurore traçait sous le plafond de ma chambre! rose comme la robe de la petite fille.

Au dîner, on la mit à mes côtés.

L'intimité s'établit.

Nous partageâmes nos desserts. Nous avions bu du champagne, nos langues se délièrent.

Oh! plus de timidité, alors!

Elle nous suivit sur la pelouse. Là nous nous ébattîmes follement, tournant comme des moulins à vent, les bras étendus, jusqu'à nous griser et tomber l'un sur l'autre dans l'herbe. Nous nous relevions en trébuchant, la terre se soulevait, se dérobait sous nos pas, les murs du jardin continuaient à tourner: douce ivresse! Et elle criait, et elle riait; ses dents et ses yeux luisaient adorablement.

Un peu calmés, nous lui fîmes les honneurs de la basse-cour où le paon magnifique (un nouveau venu aussi) se rengorgeait au soleil, ouvrant sa ronde queue étoilée d'yeux.

Mon oncle nous appelle... On va à la *Carperie.* — « Qu'est-ce que la Carperie? — Tu verras! » On part. Nous traversons les champs. Je lui explique les blés, les avoines, les colzas, les œillettes; car elle ignorait tout, la petite bourgeoise ingénue.

Nous passons le château dont nous longeons le fossé à sec, plein de chardons, d'orties et de pissen-

lits. Voici la Carperie toute verdoyante et toute fleurie. Nous nous enfonçons dans les hautes herbes du verger où elle se perd parmi les reines-marguerites.

Le glouglou de la fontaine nous attire. Les grenouilles vertes sautent dans le bassin où se joue au soleil un gros bouillon liquide, car l'appareil qui en fait une gerbe, n'est pas placé sur l'orifice de la source. Nous allons par les massifs de roses, de reines-des-prés, de boules-de-neige et nous regardons les carpes s'ébattre dans les étangs. Mon père fait jouer le jet d'eau de la salle de bains, celui qui monte si haut! Nouveau ravissement de ma petite amie.

On entend des cris à la grille où une dizaine de petits camarades demandent la permission d'entrer. Je vais la leur ouvrir, et nous organisons une partie de cache-cache. Nous courions dans le bois sombre où déjà le soleil, à son déclin, dardait presque horizontalement des traits de feu à travers les branches. On se cachait partout : dans les noisetiers touffus, dans les huttes des jeux d'arc et d'arbalète, dans les buissons de roses.

Là, on se taisait, on se tenait tranquille, on frissonnait doucement en entendant passer les fureteurs. Oh! c'était adorable d'être là bien cachés, à deux, et de se regarder avec de grands yeux un peu égarés par la crainte d'être pris.

On nous découvrait. Nous sautions comme des chèvres en poussant des cris fous; et des volées d'oiseaux s'effaraient et fuyaient à grands bruits d'ailes dans les branches.

C'est ainsi qu'elle et moi, nous restâmes longtemps sans être vus, derrière le berceau de faux ébénier où naguère Bénési chantait les vêpres. Nous étions dans un réduit étroit, tapis dans l'herbe dont le vert intense rendait plus vermeilles ses joues roses d'ardeur enfantine.

Nous étions là protégés par des touffes de feuillage,

à l'angle d'un fossé dont l'eau dormante et claire foisonnait de végétation multiple aux menus rameaux, Devant nous, sur l'autre rive, de grandes plantes humides ouvraient leurs larges feuilles dentelées, d'un vert presque blanc, et leurs fleurs de même couleur qui sortent de longs fourreaux aigus; de hautes ombellifères dressaient leurs parasols; végétation extraordinairement vivace et d'une tendresse infinie... Nous restions là muets, palpitants, au milieu de cette exubérance de vie. Comme elle avait couru, de moites effluves montaient à son visage et j'entendais les battements de son cœur. Lorsque le danger semblait plus imminent, nous nous serrions plus fort l'un contre l'autre.

Nos regards se croisaient, fixes, dans une sorte d'anxiété pleine de tendresse. Rien ne nous avait trahis! Les pas et les voix s'éloignaient, se rapprochaient. Je ne sais combien dura ce moment délicieux.

Tout à coup, elle fit un brusque mouvement et me montra du doigt, là, tout près de l'eau, à deux pas, dans une touffe verte, un nid d'oiseau! Un nid d'oiseau fait de mousse et de brindilles, gracieusement arrondi. — La mère, les ailes un peu entr'ouvertes, avec de petits mouvements nerveux, protégeait de son corps ses petits nouvellement éclos et nous regardait avec des yeux immobiles d'effroi.

Ma petite amie, toute frémissante de plaisir, se lève, se penche pour mieux voir; mais son mouvement nous découvre.

La bande folle accourt criant : « Les voilà! les voilà! » et nous bondîmes hors de notre cachette, tandis que l'oiseau filait dans les joncs en poussant de petits cris de terreur.

XXXIII

Elle est partie... laissant derrière elle je ne sais quelle morne solitude; partie... emportant les plus beaux rayons du soleil qui ne verse plus qu'une lumière triste et décolorée sur les fleurs aux corolles chagrines. Le petit Émile, lui-même, a pleuré ce matin, car depuis deux jours nous ne nous étions réjouis qu'en elle, enveloppés de son charme.

Il faut maintenant nous remettre à nos leçons, à nos pages d'écriture, sur ces maudits tabourets de crin, et nous contenter, pour distraction, de voir les poules de Thasie gratter le fumier et son cochon labourer du groin le bourbier noir et fangeux.

Heureusement, depuis la création de la Carperie, mon oncle, souvent attiré de ce côté, fait de longues absences et nous laisse davantage à notre liberté.

Vers les dix heures, après les leçons récitées, après avoir taillé nos plumes, il met sa casquette jaune barrée de raies brunes en spirale et descend. Nous l'entendons, dans la cour, commander quelque travail à Joseph ou à Philippine, puis il traverse le jardin d'un pas droit et rapide.

Nous le suivons des yeux à travers les vitres de couleurs où nos fronts impatients se pressent déjà.

Au bout de l'allée, sous le berceau de clématites, il ouvre la porte qui donne sur les champs et disparaît.

Le mur le cache une ou deux minutes, et nous revoyons poindre la rapide casquette jaune entre les blés et les avoines, le long des fossés du château.

C'est le signal de l'émancipation.

Émile, qui ne fait qu'apprendre ses lettres, s'échappe

le premier. Louis et moi, qui devons écrire, traçons quelques mots pour la forme, et, vite, nous émoussons le bec de notre plume, et elle ne va plus; plus moyen de continuer.

Louis file à son tour. Et moi, je reste en proie à la voluptueuse passion des découvertes défendues.

Il y a là, sous la bibliothèque, cinq ou six basses armoires du plus haut intérêt au point de vue des fouilles.

On y trouve des instruments étranges, enfermés dans des boîtes en cuir; des ustensiles mystérieux, des boîtes à compas, des rouleaux de plans, des médailles, des parchemins avec des cachets de cire rouge, des coquillages, des lorgnettes, des loupes, et, ceci m'intéresse plus que tout le reste, des boîtes à couleurs pour aquarelles, et même des vessies contenant des couleurs à l'huile; des flacons de vernis à l'odeur plus exquise que celle des fleurs; enfin, des lithochromies auxquelles mon oncle, qui avait voulu toucher un peu à tout, s'était exercé.

Le cœur tremblant, l'oreille au guet, avec quelle émotion inquiète je remuais toutes ces curiosités!

Peut-être mon oncle m'aurait-il permis l'usage de quelques-uns de ces objets, mais jamais je n'aurais osé les lui demander, tant ils me semblaient précieux et sacrés. Je ressentais des remords de profanateur en les touchant, comme si j'entrevoyais l'infini des arts dont ces objets m'offraient les infimes attributs.

Mais la passion l'emporta bientôt sur le respect. Je poussai l'indiscrétion jusqu'à user de ces objets. J'essayai d'abord, sur le dos de ma main, toutes les tablettes d'aquarelle, dont ensuite je vernis la boîte par-dessus le couvercle, de sorte que mon oncle ne put plus l'ouvrir, la coulisse ne jouant plus. Et, dans son honnête naïveté, il ne devina rien.

Je perçai aussi, avec la pointe de mon canif, la

peau des vessies, si bien qu'une d'elles, crevant sous mes doigts, emplit mes mains de bleu de Prusse et en tacha le tapis. Grand émoi !...

Si mon oncle allait rentrer sur le fait !...

Vite je cours au fournil me laver avec du sable, disant à Philippine que je m'étais embarbouillé de son bleu à lessive ; puis, à force de savonner le tapis et de le frotter avec une éponge, je finis par en dissimuler la souillure.

Si mon oncle revenait avant l'heure de la récréation, on entendait grincer sa clef dans la serrure de la porte du jardin, et, en un clin d'œil, on courait s'asseoir à son pupitre et ouvrir sa grammaire. Il arrivait, inspectait les cahiers. On lui montrait les plumes...

Alors, avant de s'absenter, il en tailla cinq ou six, et il fallut bien désormais faire sa page. Nous nous dépêchions de la griffonner tant bien que mal. Nous avions ordre de rester à l'étude jusqu'à onze heures et demie le matin, et quatre heures l'après-midi. Le signal, longtemps attendu, nous arrivait d'une haute horloge derrière l'escalier. En me penchant sur la rampe, je pouvais en toucher le cadran.

Or il se fit que cette horloge, qui avait toujours marché avec une grande régularité, se mit, par instants, à précipiter son mouvement d'une façon folle. L'horloger vint la prendre une dizaine de fois et finit par déclarer qu'il y perdait son latin. Plus il la travaillait, plus elle avançait.

O naïveté des parents ! Ils ne songèrent jamais que c'était moi qui, contrairement à Josué, hâtais la marche des heures, afin de n'être pas pris en défaut lors des retours imprévus de mon oncle.

XXXIV

Un de mes plaisirs défendus que je savourais avec des battements de cœur au moindre bruit de pas montant l'escalier, c'était aussi, pendant les absences de mon oncle, de feuilleter les livres de la bibliothèque discrètement voilée de soie verte, mais dont le propriétaire, dans sa confiance aveugle, négligeait de retirer les clefs.

Ses cinq ou six compartiments enfermaient une série de très beaux volumes, tous reliés en veau. Il y avait une quantité de belles gravures, même *sur acier!* si fines, qu'il fallait approcher les yeux tout près pour en voir les hachures.

Les illustrations de Moreau le jeune des romans de Voltaire, celles de la *Pucelle*, par exemple, me révélant vaguement de très troublants mystères, me plongeaient dans des rêveries profondes...

J'eus bientôt plus de loisir pour me livrer à ces recherches haletantes; car mon oncle, qui continuait toujours ses promenades au jardin du marais, fut de plus retenu dans le salon inachevé, où, durant des semaines, il donna des leçons de chant à des jeunes filles. Il leur apprit des cantiques, d'abord pour la plantation d'un Calvaire que mon père devait ériger dans un coin du cimetière, et plus tard pour d'autres occasions.

J'entendais distinctement ces chants, le grand salon se trouvant sous notre cabinet d'étude.

Je ne puis dire le charme que prenaient alors ces jeunes voix m'arrivant à travers le plancher.

Une sorte de rapport mystérieux associait, dans mon esprit, ces voix aux personnages des gravures

qui semblaient s'animer d'une vie surnaturelle. Ce vertige me troublait délicieusement.

Une de ces images, tout en m'initiant aux cruautés humaines, m'ouvrait comme une perspective d'angoisses inconnues. Elle représentait des esclaves noirs à la file, liés et retenus ensemble par une sorte d'échelle qui, pesant lourdement sur leurs épaules, laissait passer leurs têtes entre chaque échelon.

Ils allaient ainsi, ployant le jarret, et geignant sous le fouet impitoyable de leur conducteur. C'était affreux !...

Lorsque les voix languissantes des jeunes filles gémissaient sous mes pieds, il me semblait que ces pauvres noirs exhalaient leurs plaintes et remuaient leurs jambes machinalement; ou bien je croyais ouïr les supplications des anges qui imploraient du ciel la fin de leur supplice. Mon cœur se prenait d'une immense pitié. De la contemplation, je passais à l'extase, les malheureux esclaves s'agitaient de plus en plus convulsivement et je les entendais, avec les chanteuses, gémir en cadence monotone :

> « *Venez, divin Messie,*
> *Sauver nos jours infortunés!...*
> *Venez! venez! venez!* »

XXXV

J'allais souvent chez la cousine Catherine que vous connaissez, la vieille à la faucille.

Sa petite ferme touchait à notre maison.

J'aimais la rusticité du vieux logis, sa cour étroite où traînaient des objets aratoires, la majesté du haut

portail de grange qui ne s'ouvrait, avec de longs grincements, qu'au temps de la moisson.

J'aimais le mystère de cette grange obscure; l'odorante buée sortant des étables où le soleil plongeait de clairs rayons, tandis que les vaches dormaient paisiblement à l'ombre, dans l'or des reflets ambiants.

J'aimais la cuisine à grande cheminée noire où bouillait le boire des bestiaux répandant sa senteur d'herbages dans toute la maison; sa fenêtre aux petits carreaux verdâtres, et son horloge à haute caisse de chêne, au monotone balancier, enfin, piqué de clous de cuivre brillants, son dressoir où s'étalait toute l'humble céramique et les pots d'étain.

Mais j'aimais surtout la vieille Catherine, le bon génie de cette paisible retraite.

J'avais à peine connu le cousin *Zidore*, son mari, l'un des rares hommes à qui j'ai vu porter la queue, les culottes et les souliers à boucles d'argent. Coiffé d'un bonnet de coton blanc, il sommeillait presque toujours, souriant doucement, dans son fauteuil de paille.

A ses courts réveils, il me tressait des *clachoires* (des fouets). Je ne me rappelle que cela de lui et puis qu'il était tout parcheminé de vieillesse.

Marraine me dit un jour : « Ton cousin Zidore est mort, il ne te fera plus de clachoires. » Et je me le figurais pareil à ces petits oiseaux que j'avais trouvés roides et immobiles, mangés par les fourmis.

J'en éprouvai une sorte de terreur, surtout de ce qu'on l'avait mis dans un trou de terre, tandis que les cloches pleuraient.

La cousine Catherine, petite, alerte encore, quoique pliée en deux par l'âge et les rudes travaux des champs, chantait et souriait toujours.

Elle était tout amour, la bonne vieille !

Lorsqu'elle relevait la tête, son œil gris pétillait de tendresse sous son sourcil gris et les mèches de che-

veux gris et rebelles que ne pouvait retenir le bonnet d'une blancheur éclatante.

Quelles aimables rides sillonnaient son visage dont la bouche s'avançait comme pour les baisers! Car le temps, en usant toutes ses dents sans les faire tomber, avait rapproché le menton du nez sans rentrer les lèvres plissées en dehors. Ses mains noueuses, aux ongles carrés, serraient les miennes avec de vives étreintes.

Elle était gaie et pourtant elle avait traversé des temps bien durs.

A la belle saison, elle passait de longues heures à tricoter, assise sur la borne de sa grand'porte, ou à filer au seuil de sa cuisine. Je crois entendre encore la ronflement de son rouet. Les soirs d'orage nous regardions, elle et moi, passer les fantasques nuages prenant des formes de bêtes et de personnages, se transfigurant de minute en minute. Je me sentais pris de je ne sais quel trouble pieux devant ces éternelles images du ciel parmi lesquelles Catherine avait autrefois vu ma mère *.

J'allais aussi assez souvent un peu plus loin, au bout du village, à la ferme de Jean L...

Jean L... et sa femme Augustine, ménage sans enfants, fermiers jouissant d'une honnête aisance, restèrent jusqu'à la fin de fidèles amis de ma famille.

Ils approchaient alors de la quarantaine, la femme un peu plus âgée que son mari, ce qui n'est pas rare au village.

Ils se ressemblaient comme s'ils eussent été frère et sœur : deux faces rondes comme la lune, celle de l'homme souriant toujours et celle de la femme riant

* Les paysans, dans leur langage pittoresque, appellent ces nuages flamboyants, *des fleurs d'orage.*

aux éclats; celle-ci toujours vive et enjouée, l'autre respirant un calme éternellement serein.

Jean L... parlait lentement, et, dans aucune occasion, il ne prononça un mot plus haut que l'autre. Les paysans disaient de lui : « C'est un homme à la longue pensée. »

Ses récits, d'ailleurs, ne manquaient pas de charme amusant. Il racontait ses colères dont lui seul avait été témoin, du ton dont il eût murmuré ses sommeils.

Ses pittoresques tours de phrases prenaient un singulier comique au contraste de la vigueur naturelle des mots et de la tranquillité avec laquelle il les prononçait.

Nullement curieux, rien ne l'étonnait.

C'est Mme Jean L... qui la première me mena voir le *Torgeot*.

Ayant besoin de parler au meunier, elle m'emmena un jour avec elle. Car la fameuse Bête était un moulin, un moulin à l'huile à foulons : pan-pan-pan! pan, pan, pan... Je le savais depuis mon voyage à Lille.

En avais-je entendu là des *Torgeots!*

Cependant le vague effroi qu'il m'inspirait persistait quand même, et je ne l'approchai pas sans une forte émotion.

Nous y allâmes par une toute petite sente circulant entre les meules, dans les champs. Cette promenade est restée dans mon souvenir comme l'une des plus poétiques de mon enfance, comme le voyage à Saint-Druon. J'y fis une connaissance plus approfondie de ces jolis scarabées bleus qui venaient me heurter étourdiment dans le jardin, lorsque j'étais tout petit, qui tombaient à terre et que je ramassais pour jouer familièrement avec eux.

Fi! les vilaines habitudes que je leur découvris! Qui eût cru cela? J'en fus pour toujours dégoûté.

Mais n'était-ce vraiment pas une bête que ce torgeot? N'était-ce pas un immense scarabée avec ses quatre ailes mi-transparentes, mi-opaques ? Avec quel épouvantable grincement elles craquaient en tournant dans le vent !

Et puis comme il retentissait, son bruit, que je ne connaissais que de loin : Pan, pan, pan ! pan, pan ! pan !

C'était toujours Jean L... qui nous menait sur son rustique véhicule, à la ducasse de F...

Dès le matin, de bonne heure, nous pouvions voir, du balcon de mon oncle, Mme Jean L... préparer le chariot.

Elle y étendait de la paille fraîche, y plaçait des chaises et disposait, sur des demi-cercles, la toile blanche dont l'ombre devait nous protéger contre l'ardeur du soleil.

Nous suivions d'un regard gai ces préparatifs qui nous promettaient une journée de plaisirs inaccoutumés.

Jean L... attelait la jument, la grise, « *l'bète de l'main*, » et le poulain, « *l'bête de l'vergue*, » et nous prenions place sur les chaises, arrangeant nos pieds dans la paille.

Hue! L'équipage s'ébranlait et partait, cahin caha (les routes alors n'étant guère planes), lentement, à l'unisson de son flegmatique conducteur.

Les maisons du village disparaissaient une à une, puis les meules en longues files enveloppées de brume matinale que buvait peu à peu le soleil.

Dans cette brume, au loin, surgissaient d'autres villages, Hénin, Dourges, Noyelles, Harnes, Fouquières. On y remarquait, dominant les chaumes et les toits rouges, quelques ardoises brillantes et tuiles vernies indiquant les maisons des personnes les plus considérables.

On disait leurs noms et l'on expliquait l'origine de leurs fortunes.

La route se continuait à perte de vue, monotone. Cela durait... durait...

Enfin voici F...

Nous quittions la grande route et nous arrivions bientôt, par une allée de grands peupliers, à la ferme de M. D..., notre hôte; une vraie ferme! dont depuis longtemps nous avions aperçu les deux hauts pigeonniers près du clocher, avec lequel ils luttaient d'importance, émergeant, l'un des arbres tonffus du verger, l'autre des immenses toits des granges.

A notre arrivée, sous le portail, la cour s'ouvrait vaste et blonde, étincelante de soleil sur les fumiers d'or et toute grouillante de volaille: dindons multicolores, paons fastueux, poules, coqs, pintades. Les pigeons neigeaient sur les toits, tourbillonnant autour du pigeonnier et semant le purin de leurs plumes. Des oies arrivaient, bruyantes et menaçantes, nous tirant par le bas du pantalon.

Plus accueillant que ses oies, le maître nous attendait sur le seuil de sa porte, entouré de sa dame et de ses fils, souriant amicalement. On s'embrassait. Nous allions à la salle à manger dont les murs avaient pour tapisserie des vues de Lyon, les quais du Rhône et de la Saône, regorgeant de monde et de bateaux. Quelques invités nous y attendaient. Les autres arrivaient bientôt en chars couverts comme le nôtre, en carriole, en cabriolet; société mêlée: de riches fermiers, un médecin, des jeunes gens de Douai plus élégants, amis des fils D..., un artiste vétérinaire, un ancien prêtre défroqué qui jurait comme un cuirassier, enfin M. le curé de F..., Rabelais de village, publiant, au profit de son église, des brochures ordurières et niaises n'ayant pas le génie du maître, mais où ses crudités étaient dépassées.

De même que chez nous, le dîner composé de quinze

ou dix-huit plats se prolongeait depuis deux heures jusqu'au soir.

Mais dès que nous étions rassasiés, nous quittions la table où nous ne revenions qu'un instant, une courte apparition au moment du champagne.

Pendant que les maîtres mangeaient et buvaient, il faisait bon courir dans tous les coins et recoins de la ferme que personne alors ne surveillait. Nous prenions d'assaut les tas de blé des granges où nous trouvions des garçons de cour endormis, cuvant leur genièvre.

Nous allions au verger abattre des mûres qui parfois saignaient sur nos chemises propres; nous poursuivions les paons pour leur arracher des plumes que nous cachions sous la paille de notre chariot.

Lorsque nous rentrions à la brune dans le salon, les convives s'échauffaient, les discussions s'animaient; le défroqué jurait plus fort, les fils D... se disputaient, tandis que leur père conservait, dans le bruit, sa gravité de patriarche, car c'était un petit vieillard aux cheveux blancs, toujours majestueux, quoique comme Abraham il eût épousé sa servante qu'il avait, d'ailleurs, fidèlement gardée.

Quant à notre ami Jean L..., l'homme à la longue pensée, il apparaissait aussi tranquille qu'au départ; seulement lorsqu'il se rendait à la cuisine pour y allumer sa pipe à la chaufferette, nous remarquions que sa marche festonnait légèrement.

Nous repartions à la nuit. Mon père et mon oncle se communiquaient leurs impressions de la journée, et nous, fatigués d'avoir tant couru, tout en songeant, dans un demi-sommeil, à nos belles plumes de paon, nous regardions défiler, au bord du chemin, les grands peupliers dressant leurs fantômes noirs dans l'obscurité de l'espace.

XXXVI

Arriva le jour de la plantation du Calvaire.

Le christ attendait chez nous.

Il nous impressionnait par sa beauté qui contrastait avec la fruste laideur des saints de l'église.

Un peintre vint de Lille pour le badigeonner; un peintre pâle avec de longs cheveux, ce qui dans mon estime nuisit considérablement à Fremy. D'ailleurs, au lieu de peindre la chair uniformément rose, il sut la nuancer de veines bleues et en varier les teintes fondues avec un art parfait.

Il avait fait sortir séparément de la plaie du côté trois gouttes d'eau et trois gouttes de sang. Mon oncle lui fit observer que le sang et l'eau devaient être mêlés. Il fit le changement en admirant la perspicacité de la remarque. Les grands artistes sont tous modestes!

Ce fut une grosse affaire que cette plantation de Calvaire et qui n'alla pas sans quelque peine.

Au village on ne peut s'occuper de n'importe quoi, sans rencontrer des tracas sur son chemin.

D'abord s'agita la question du costume pour les chanteuses. La robe blanche fut unanimement acceptée, mais lorsque mon oncle proposa la ceinture noire parce que la cérémonie devait revêtir un caractère de deuil, une vive opposition s'éleva dans le féminin troupeau. On voulait la ceinture bleue. Mon oncle tint bon et imposa la ceinture noire. Cela amena des démissions: la plus jolie et aussi la plus coquette se retira et ne revint plus. Autre difficulté: une des chanteuses avait une voix de garçon, ce qui, selon les autres, gâtait l'harmonie. Elles l'expulsèrent. De là des fureurs

d'amour-propre qui gagnèrent les amants et les parents des mécontentes.

Tout le village en fut troublé.

On en vit bientôt les effets. Ainsi les musiciens des pompiers qui devaient, à la dite cérémonie, exécuter des marches funèbres, excités par l'amoureux de la belle coquette démissionnaire, se mutinèrent et refusèrent de jouer.

Ce fait minuscule fut le point de départ d'une foule de déboires que mes parents, dans leur sollicitude pour la chose publique, rencontrèrent plus tard. Dès lors il ne se passa plus de jour que je ne les entendisse se plaindre de l'ignorance, de la stupidité et de la méchanceté jalouse d'une partie de nos paysans.

Cependant je me hâte d'ajouter que la très grande majorité leur a toujours montré beaucoup de reconnaissance.

XXXVII

Je pouvais avoir huit ans environ, lorsque mon père m'emmena dans l'un de ses voyages à Regnauville, petit village des environs d'Hesdin, sur la lisière de la forêt de Labroye.

Cette forêt, vaste et superbe domaine, appartenait au duc de Duras, dont mon père, on le sait, était le régisseur et receveur.

Le souvenir de cette excursion m'arrive comme le lointain écho d'une longue fête ensoleillée.

A Lens, nous visitâmes ma grand'tante Platel, veuve du notaire de ce nom, oncle de ma mère. Son aspect me sembla d'une grande dame très vieille, à la noble attitude.

Je ne me rappelle rien d'autre d'elle, sauf un perroquet à queue rouge, très bavard, qui doit vivre encore; et au fond d'un long jardin, trois *postures* en terre cuite, peintes au naturel, deux mendiants, la femme portant une hotte sur le dos, et l'homme une croûte de pain dans la poche de sa veste, enfin un chasseur mettant éternellement en joue un lièvre éternel.

Et la maison aussi était vieille et tous les arbres du jardin étaient vieux.

Je me trouvais avec mon père dans la petite cour de ma tante, lorsque j'aperçus, à la fenêtre d'une chambre, un homme de taille immense, presque un géant, portant un costume vert à boutons et galons d'argent. Il me jetait, de là-haut, un bon et bruyant rire fendu jusqu'aux oreilles et montrant toutes les dents.

— Mon père me dit : « Sois sans crainte, c'est un très brave serviteur qui t'aimera beaucoup et chez qui tu coucheras à Regnauville, c'est mon premier garde. Il s'appelle Bonaventure. »

Je ne sais pourquoi il était venu au-devant de nous.

Nous partîmes en diligence, au grand trot des chevaux secouant leurs crinières.

Oh! que l'air était léger! ô la course interminable et jamais ennuyeuse!

Au bruit roulant des roues massives, quel emportement à travers les vastes plaines, sur les routes poudreuses et blanches qui, par instant, s'arrêtaient dans le ciel, comme si tout à coup la terre allait finir! Bientôt les montagnes succédèrent aux montagnes, les villages aux villages, ceux-ci de loin semblables à des bois, leurs chaumes moussus et leur clocher d'ardoise enfouis dans de hauts arbres noirs sous lesquels des rayons se jouaient dans l'ombre avec de grands éclats lumineux.

Aux abords des rues des mendiants tendaient, en

geignant, leur chapeau de feutre usé. On relayait, avec de clairs cliquetis de chaînes, dans des auberges pareilles à des fermes où l'on mangeait, à la hâte, au milieu des poules qui picoraient les miettes tombées de la table sans nappe. On voyait des choses extraordinaires, des enseignes barbares, des difformités inconnues ; et toujours le soleil, le soleil qui embrasait les plaines, filtrait entre les branches, accrochait les toits, tachait les rues de larges plaques claires, glissait, rayonnait, s'engouffrait et éclaboussait, repercuté par les mares en aveuglants éblouissements.

De gros pigeonniers de brique bariolés de grès blancs, comme d'énormes ruches, dans un incessant tourbillon d'ailes, dressaient leurs pesantes masses carrées, reflétés avec leurs tuiles lépreuses et leurs girouettes grimaçantes, par les purins où neigeaient les plumes, où barbotaient des légions de canards.

Habité par de pauvres bûcherons, Regnauville était alors un tout petit, un tout modeste village sur les bords de la grand'route ; des rangées de maisons couvertes de paille où les arbres fruitiers jetaient leurs ombres, les pieds perdus dans l'herbe.

A peine plus élevé que ces maisons, l'espèce de pigeonnier, la sorte de grange qui servaient de clocher et d'église s'abritaient de même sous un vieux chaume noir taché de mousses vertes et fleuri de plantes grasses.

Rien de plus humble que l'étroit cimetière qui les entourait.

Le presbytère qui dormait derrière, sous un sombre bouquet d'ormes, ne sortait pas de cette rustique harmonie ; rien ne le distinguait des chaumières voisines.

Là vivaient paisiblement trois vieillards : M. le curé, son frère, ancien professeur de philosophie, et leur servante qui, naturellement, se nommait Marie.

La maison de Bonaventure, la dernière du village,

petite ferme soigneusement bâtie, proprette et blanche, exceptionnellement couverte de tuile rouge, regardait, de la fenêtre de son pignon, la haute forêt dont l'épais et sévère rideau se déroulait sur l'horizon à six ou huit cents mètres plus loin.

Elle faisait face à un bâtiment carré, dépendance du domaine de Labroye, qui contenait une assez grande salle pour les ventes de bois, le bureau et la chambre de mon père.

Des rosiers à fleurs jaunes tapissaient extérieurement ses murs, entre une grille s'ouvrant sur la rue et un jardin qui, derrière, fuyait vers des prairies.

Lorsqu'elle nous reçut à notre arrivée, je découvris sans peine que Mme Bonaventure était une femme de corpulence énorme, d'environ cinquante ans, très vive pourtant, et que ses yeux francs et clairs animaient un ample visage aux charnus contreforts.

Les Bonaventure n'avaient pas d'enfant, mais je remarquais avec plaisir une jeune nièce qui vivait avec eux. Elle se nommait Antoinette.

Elle me prit par le bras, me fit monter un escalier étroit, bas et raide, ouvrit une porte et me dit : « Voici ta chambre; je me charge de toi; si la nuit tu avais besoin de n'importe quoi, appelle-moi, je suis à côté. »

L'arrivée de mon père à Regnauville était toujours un événement. Bientôt la maison s'emplit de monde; des bûcherons, des marchands de bois, des gardes, des gens qui venaient réclamer pour des procès...

Fatigués du voyage, nous nous couchâmes de bonne heure.

Antoinette m'enroula, m'emmaillotta dans mes couvertures, m'embrassa et je m'endormis profondément.

XXXVIII

Lorsque je commençai à me réveiller, j'éprouvai une sorte d'engourdissement léger, plutôt un souvenir qu'un reste de fatigue, juste assez pour mieux apprécier la jouissance du repos que je goûtais.

Dans ce demi-sommeil, que j'aimais à prolonger, flottaient des idées confuses sans rapport avec les événements de la veille.

Je me croyais chez moi, comme si j'allais entendre le pas de mon oncle, le frémissement de son rasoir et de sa savonnette. Il ne venait pas ; serait-il paresseux comme moi ?

Cependant le silence était plus profond que d'habitude et interrompu par des bruits inaccoutumés ; les coqs, plus rares, chantaient aussi un peu différemment. J'ouvris les yeux. Je fus surpris de ne plus revoir les bouquets de reines-marguerites de la tapisserie ; alors tout me revint à la mémoire.

Je repassai délicieusement les incidents du voyage ; je savourai à l'avance tout ce qu'il me promettait de nouveaux enchantements.

Mes regards tombèrent d'abord sur les rideaux de mon lit faits d'une étoffe d'indienne avec figures représentant, dans un ton lilas, deux scènes se répétant alternativement : un vieux curé monté sur un âne et à qui une servante offre une tasse de lait, puis le même curé à qui la même servante apporte une chaise pour l'aider à descendre de sa monture.

Par endroits, les plis déformaient étrangement les personnages, les contournant, les allongeant.

La chambrette était toute blanche, crépie à la chaux,

extrêmement claire, bien que la fenêtre fût toute petite.

Une ardente gerbe de soleil s'y engouffrait, frappant le bas de la porte et le plancher, effleurant mon oreiller et rayonnant partout en reflets tremblants; une gerbe de soleil si glorieuse qu'elle semblait avoir conscience d'éclairer un dimanche et la ducasse de Regnauville.

Mais voici qu'un pas rapide et léger monte l'escalier et Antoinette frappe du poing la porte en criant : « Petit paresseux ! »

Elle l'ouvre et je vois la jeune fille, les dents luisantes, les cheveux plus roux et la face plus rose dans le reflet où ses yeux d'oiseau pétillent de câline étourderie.

Elle se penche sur moi et se prend à me chatouiller éperdument avec de grands rires bruyants qui ne finissent pas et recommencent, tandis que je saute comme une carpe sur mon lit, entraînant dans le branle le curé, l'âne et la servante qui dansent avec le rideau.

Et elle me dévorait de baisers comme une folle maman, et ses mains ne cessaient de courir, frémissantes, sur la couverture.

Puis, lorsqu'elle se redressait, dans le rayon, sa chevelure rousse prenait feu et flambait comme une quenouille allumée.

Enfin lorsqu'elle eut mis mes bas, je sautai de mon lit, m'habillai et courus rejoindre mon père dans son logement dont les roses jaunes semblaient redoubler d'éclat.

Je le trouvai très joyeux; il respirait ici en plein dans son élément.

En allant à l'église, où nous nous rendîmes après le déjeuner, je pus regarder à mon aise les pauvres et sauvages chaumières que la veille je n'avais fait qu'entrevoir au trot de la voiture.

L'église me parut excessivement étroite, triste et

nue; rien que des bancs de bois, sauf deux chaises pour nous, près du chœur.

M. le curé, petit vieillard cassé dont la tête fine se couronnait de cheveux blancs, ce qui donnait de l'éclat à ses yeux très noirs, nous envoya un sourire affectueux.

Nous devions dîner chez lui.

Au moment du sermon, voici à peu près le discours qu'il tint à ses paroissiens :

« Mes chers enfants, je ne vous retiendrai pas longtemps. C'est aujourd'hui la ducasse et chacun de vous doit avoir son *ducassier;* moi-même j'ai le mien, M. Breton, que vous aimez bien parce que, vous le savez, les pauvres sont ses amis.

« Amusez-vous; le bon Dieu ne défend pas le plaisir honnête; dansez tant qu'il vous plaira. J'irai vous voir au bal : Mais n'oubliez pas que le bon Dieu défend aux couples de s'égarer dans la forêt, le soir surtout. »

Le dîner du curé fut très cordial et très gai. Si pauvre que parût le presbytère, il n'était pas dénué de tout. Un vénérable caveau, qui ne s'ouvrait qu'aux grands jours, renfermait un vin pelure d'oignon presque aussi vieux que son propriétaire.

Mon père ne tarit pas en anecdotes qu'il excellait à conter avec une verve et un naturel qui excitèrent, par instants, jusqu'aux larmes, l'hilarité des vieillards. On causa du pays : « le ménage de M. le maire n'allait pas très bien et mon père ferait bien de le raccommoder; M. un tel et M. tel autre étaient à couteau tiré à cause d'une haie » et autres cancans.

Le curé était bonhomme, fin d'esprit et tolérant; son frère, sous son bonnet de coton, cachait une instruction solide et (à ce que disait mon oncle) une indépendance d'idées puisée aux philosophes du XVIIIe siècle.

Nous prîmes le café dans le jardin que Frisé eût

trouvé bien négligé. Tout y poussait à la diable et les églantiers sauvages s'élançaient au hasard et grimpaient aux poiriers non taillés. Mille plantes rampaient dans les plates-bandes; des buis centenaires s'arrondissaient en « Pâques » géantes et le soleil ruisselait sur les dômes en verre des ruches dans une nuée d'abeilles bourdonnantes.

L'après-midi, mon père reçut beaucoup de monde dans son bureau et moi je babillais avec Antoinette qui me fit faire la connaissance de la vache, du cheval et du cochon à qui elle parlait comme à une personne.

On entendait au loin le violon et la clarinette de la danse et, d'après ce qu'il avait dit, je voyais en imagination danser M. le curé.

Du seuil de Bonaventure, j'apercevais à gauche le village en fête plongé dans une lumière claire et blonde, et à droite (troublant mystère!) se dressait l'impénétrable et sombre rideau de la forêt muette...

XXXVIII

Même réveil que la veille, même fête de soleil dans la chambrette éblouie, même apparition couleur d'aurore de la jeune fille, mêmes jeux folâtres.

Nous déjeunâmes en toute hâte et bientôt nous fûmes sur la route de la forêt, mon père devisant avec Bonaventure et moi courant et sautant sur les monts de cailloux aux côtés du gravier. Mon père m'en expliqua l'usage et profita de cette occasion pour me parler des haches de pierre dont, avant l'âge de fer, se servaient nos ancêtres qui habitaient des forêts comme celle que j'allais voir.

La forêt!... Elle était là; elle émergeait, montant de

plus en plus dans le ciel, des vagues buissons de sa lisière. Et elle ouvrit tout à coup ses immenses nefs ténébreuses, pleines d'éclairs, sublime et surtout formidable pour un enfant qui ne connaît que les tendres bois de saules et d'aulnes.

Une solennelle fraîcheur, des parfums étranges, ce je ne sais quoi de silencieux et de nocturne où éclataient, tout à coup, d'éblouissants jets de lumière; l'austère et mystérieux recueillement, comme si l'on sentait la présence d'une puissance invisible, d'un Dieu caché, tout cela m'emplissait d'une volupté pénétrante, mêlée d'une secrète peur.

A temps égaux, une sorte de gémissement vague nous arrivait, un coucou lointain exhalait sa plainte si triste...

Tout près de nous, dans les hautes cimes des merisiers, une voix d'or semblait lui répondre, si sonore, si douce, si perlée et si cristalline qu'elle résonnait comme à travers l'eau d'une claire fontaine. J'y reconnus un ami, le loriot; mais son chant qui se perd dans nos plaines n'a pas cet éclat.

Le coucou reprenait; puis c'était comme un silence d'église et nos pas frôlaient l'herbe courte et les ronces avec des frémissements étranges, tandis que dans les hautes voûtes obscures remuaient des trous de ciel éblouis comme des étoiles.

Et les hêtres géants dressaient leurs fûts blancs tachés de velours noir et les chênes tordaient leurs branches rugueuses.

Parfois, je clignais des yeux aux vertes fulgurations du soleil courant plus bas sur les touffes de bruyère et de fougère qui semblaient flamber dans le gazon noir et roux, rayé comme une peau de chat sauvage.

Le lierre couvrait le sol et, sautant aux arbres, les étreignait de ses mille bras jusqu'à leur faîte.

Une légère brise, par instants, errait dans un soupir,

entre de larges nappes de verdures sombres, très obscures et lentement balancées sur les transparences de feuillage d'une lumière profonde.

— Mais je me sens incapable d'exprimer cette impression, l'une des plus fortes de mon enfance.

L'enfant, tout à la sensation, n'a aucune formule. Il ne dit rien et il faut que je dise et que j'emploie pour tâcher de rendre ce qu'il a éprouvé des mots qu'il n'aurait pas compris. C'est décourageant!

Mon père rayonnant d'enthousiasme m'apparaissait sous un aspect nouveau. Il me semblait plus beau. Oh! l'enfant qui, au péril de sa vie, avait fui l'esclavage du château pour aller se cacher au fond des bois, cet enfant vivait encore en lui.

On verra plus tard que sa passion des forêts a amené sa ruine.

Cependant toutes les parties de la forêt n'avaient pas cette sauvage majesté.

Nous traversions des coupes où l'on ne voyait que de maigres baliveaux et des monts de fagots, puis des clairières ouvertes au grand soleil, où flottaient capricieusement en légers zigzags les vols de nombreux papillons de nacre et de feu.

Et je me sentais plus gai dans ces endroits lumineux que sous la solennelle futaie.

Mais bientôt je m'y trouvai bien seul et je me mis à penser à ceux de la maison, à la nature plus familière et plus aimable qui les entourait; à ma marraine qui, par les chaleurs, ne manquait jamais de nous préparer trois potées de tisanes différentes; je regrettai même mon oncle qui, malgré sa sévérité, avait parfois de si grands élans de tendresse et un tel sentiment de justice qu'il nous demandait pardon, avec des larmes dans les yeux, lorsqu'il lui arrivait de reconnaître s'être trompé en nous donnant une punition imméritée.

Puis les houx au feuillage dur et épineux, les âpres

ronces évoquaient, par le contraste même, le souvenir des plantes de chez nous, si tendres en comparaison : ô les colzas, les œillettes, les lins bleus!...

Bref! la forêt me fatigua, parce qu'on se sentait là comme perdu et qu'après tout, c'était toujours la même chose.

Si bien que je demandais un jour à papa de me laisser chez Bonaventure, sous prétexte de faire des pages d'écriture, mais en réalité à cause d'Antoinette dont les gâteries commençaient à me charmer. Elle seule, en effet, pouvait me consoler de l'absence de tant d'êtres et de choses aimés.

Et nous passâmes d'heureux instants à la petite ferme, elle, les bêtes et moi.

Le matin du départ arrivé, lorsqu'elle voulut me réveiller, elle essaya en vain ses folies habituelles et, lorsqu'elle m'embrassa, elle se mit à pleurer...

XXXIX

En quittant Regnauville, je trouvais que les chevaux allaient bien lentement, tant je brûlais de revoir ma famille et son entourage. J'aurais voulu m'y retrouver tout de suite!

Heureuse l'hirondelle qui rase les fossés de la route d'une aile si rapide!

Ma pensée me devançait là-bas.

Et tapi dans un coin de la diligence, les yeux fermés, je croyais entendre, dans son bruit roulant et saccadé, les refrains du pays natal, les chansons de mon oncle, les complaintes d'Henriette et de Frisé. Et le cliquetis des vitres m'apportait comme l'écho joyeux des cris

que mes frères poussaient là-bas, excités par l'ivresse de leurs jeux.

Et je revoyais notre foyer et ses hôtes aimés.

Je repassais dans mon esprit ces longues soirées où, tout en cirant les souliers, Joseph me racontait ses campagnes, la retraite de Russie. Il avait couché sur la neige, enveloppé dans la peau des chevaux dont il avait dévoré la chair. Il avait porté sur son dos pendant de longues heures un de ses camarades mourant de froid et lui avait sauvé la vie. Il ne s'en vantait pas, qui ne l'eût fait à sa place?

De ce temps de misère, il gardait des rhumatismes qui le tourmentaient fort, et une soif inextinguible qui le forçait de s'arrêter à tous les comptoirs des débitants de genièvre, où il laissait des dettes. Quel homme d'ailleurs! quel aveugle dévouement de chien fidèle! Je le vois encore un jour qu'il sciait du bois dans le salon inachevé et qu'il entendit un individu, au vestibule de la grand'porte, parler à mon père sur un ton un peu trop haut; je le vois encore tendre l'oreille, se dresser frémissant, jeter sa scie et d'un bond sauter dans la cour à travers la fenêtre et je vous assure que la foudre passe moins vite d'un nuage dans un autre. Je me rappelais aussi que, l'autre année (1834), pendant le choléra, lorsque tout le monde avait si grandement peur et que je tremblais aussi un peu, à cause de toutes ces tables couvertes d'un drap noir et d'un crucifix, dressées devant les maisons, parce qu'on y était mort; il se fit que mon père tomba tout à coup malade. Or, comme le médecin ordonnait un médicament pressé, Joseph partit, au milieu de la nuit, pour Carvin, car alors comme aujourd'hui, pas de pharmacien à Courrières. Il partit donc, et voici qu'il trouva le bac de la rivière tourné et qu'il appela en vain le pontonnier dormant profondément et ne répondant ni à ses cris, ni à ses coups de poing redoublés contre

les volets fermés. — Que faire alors ? Se jeter à l'eau tout habillé et passer la rivière à la nage; c'est ce que fit Joseph.

Par quelle étrange contradiction cet homme si bon, se montrait-il si bourru et pourquoi se disputait-il toujours avec sa femme Philippine, elle aussi, un modèle de dévouement ?

Je me remémorais tout cela pendant que les arbres et les maisons filaient des deux côtés de la route, et que, dans les prés, les pommiers dansaient follement au bruit rythmé de la voiture, et je me disais : « Quel plaisir d'embrasser demain ce brave serviteur, malgré sa peau rude et marbrée de petite vérole, son gros nez bourgeonné et ses cheveux laineux comme ceux d'un sauvage.

Je songeais aussi à mon oncle.

Une preuve qu'il n'était pas toujours sévère, c'est que, le soir, il nous racontait des comédies et qu'alors, comme il le disait lui-même, il redevenait enfant pour amuser les enfants.

Parfois nous nous accrochions à ses jambes, assis sur ses pieds, et il allait quand même, feignant de grands efforts pour soulever notre petit corps. Parfois aussi, il tenait la chandelle en main; je saisissais le bas de sa robe de chambre, Louis prenait les pans de ma veste, Émile se plaçait le dernier, et nous marchions à la queue-leu-leu, levant le pas très haut, le laissant retomber en mesure et nous chantions :

« J'ai perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon serviteur :
Colin me délaisse. . . . . »

Mais je m'attendrissais jusqu'aux larmes en songeant à ma vieille marraine. Et de fait, nous ne nous aperçûmes jamais que nous n'avions plus de mère, tant elle se montrait attentive à toute espèce de soin. Ses rides

même nous la rendaient plus chère. Nous nous dépêchions de l'aimer comme si nous sentions qu'elle devait partir la première.

Que de fois nous nous endormîmes sur ses genoux en murmurant la prière qu'elle nous apprenait, doucement soulevés et bercés par sa respiration tranquille comme sa conscience.

Dans quelles inquiètes et pieuses veillées elle se pencha sur nos maladies d'enfant. Souvent, elle nous racontait ses rêves de la nuit, produits par cette constante sollicitude : — « Tantôt, nous étions attaqués par des chiens féroces et elle s'élançait sur eux et les déchirait ; une autre fois, un homme s'était jeté sur le petit Louis qui sifflait dans un sifflet et il lui avait enfoncé ce sifflet dans la gorge : elle se ruait sur cet homme et l'étouffait dans ses bras. »

Et la voiture roulait et, par delà les plaines, de maigres clochers déchiraient çà et là les bois sombres de leurs flèches d'ardoises.

Et comme nous devions, en route, visiter, à Calonne, mon grand-oncle Henry Fumery, le frère de marraine, qui habitait encore la ferme paternelle, je songeai que marraine avait été petite comme moi et qu'elle avait fait sa première communion avec un voile blanc, un blanc cierge, revenant de l'église, rose et tendre, le long des clôtures de charmilles, dans un village pareil à ceux que nous traversions de loin en loin.

. . . .

Je ne sais plus où nous couchâmes.

Le lendemain, le soleil ne se réjouissait plus dans la petite chambre, et j'aurais en vain attendu Antoinette. Je pensai que la jeune fille aux cheveux d'or était là-bas, à regarder dans mon lit, comme je l'ai fait souvent pour des nids d'oiseau vides de leurs petits.....

XL

Lorsque j'entrai dans la ferme de mon grand-oncle Henry, je crus la reconnaître d'après les descriptions colorées dont ma grand'mère accompagnait les récits qu'elle nous faisait des scènes de sa jeunesse.

Là, en effet, rien de changé depuis le temps du bailli mon bisaïeul.

Je reconnais ces pâtures et les fossés que l'on passe sur des planches, où, bien des fois, marraine avait posé son pied prudent, en revenant du lit des malades, la nuit, sans peur des sorcières, la lanterne à la main; les chemins boueux pavés de pierres clairsemées, rangées une par une, de pas en pas, sur lesquelles on marche en sautillant; les sentiers couverts de ramure pleins d'ombre entre les claires prairies.

Voilà bien le verdoyant village, immuable, avec la petite église aux ardoises verdies et moussues.

C'est là que marraine a passé sa jeunesse toute de tendresse, de courage et de piété.

J'ai pensé à ses qualités morales en créant le personnage d'*Angèle* de mon poème *Jeanne;* qu'il me soit permis de tracer ici quelques traits de sa vie.

Cela remonte au temps de la Terreur, alors que le féroce J. Le Bon, commissaire de la République à Arras, déshonorait dans nos contrées, comme tant d'autres, hélas! la plus juste des causes.

Dans son ignorance naïve, attachée aux croyances de son père, Scolastique Fumery ne pressentait point les bienfaits de la Révolution et n'en voyait que les crimes dont le récit faisait frémir d'indignation la ferme consternée.

L'orage approchait.

Des bandes de méchants (comme marraine les appelait) parcouraient les campagnes, violant les églises et décapitant les statues sacrées.

La pieuse jeune fille cacha dans sa paillasse le saint Patron du village; puis lorsque les méchants arrivèrent, elle se mit à la tête des femmes les plus décidées et, courant au portail de l'église, elles se précipitèrent sur ces hommes, leur jetant dans les yeux du sable et de la cendre dont elles avaient empli leur tablier.

Trahie et dénoncée, après une perquisition, qui amena la découverte du saint caché, marraine fut jetée dans les prisons d'Arras où je ne sais pendant combien de temps elle attendit la mort.

Elle en sortit lorsque la chute de Robespierre eut amené celle de Le Bon.

On vint lui dire qu'elle était libre et, comme elle n'avait pu avertir ses parents, elle se trouva esseulée et fort désorientée à la porte de la prison.

Là elle apprit que parmi les prisonniers délivrés avec elle, se trouvait le médecin Platel de Lestrem, village voisin du sien. Elle le connaissait de réputation. Elle alla à lui.

Ils revinrent de compagnie, se racontant leurs angoisses, mêlant leurs pleurs de joie, unissant leurs espérances; de sorte que la route dut être heureuse et attendrie et que l'amour qui, sans doute, les attendait au guet, l'arc tendu, dans quelque coin de charmille, ne les manqua pas et qu'ils se marièrent bientôt.

Pendant ce temps-là, mon grand-père paternel Lambert Breton faisait la guerre en Belgique sous les ordres du général Vandamme.

Deux mots de son histoire :

On se rappelle les religieux bouquins ornés d'étonnantes gravures qui m'attirèrent si souvent dans le grenier; mais j'ai oublié de dire que, dans ce même

coffre qui les contenait, j'avais aussi trouvé une épée dont la poignée se terminait par un bonnet phrygien. J'en brisai un jour la lame en voulant l'enfoncer dans la terre pour la dérouiller et ce fut un de mes vifs chagrins d'enfant, car je vénérais cette épée de mon grand-père.

Ces livres, cette arme expliquent deux phases de sa vie.

Lorsque éclata la Révolution, il faisait sa théologie à l'abbaye d'Anchin à Douai. Il se destinait au sacerdoce. Le cours irrésistible des événements, les idées nouvelles qui circulaient dans l'air, le détournèrent de ce projet.

Il quitta l'abbaye et revint à Courrières. Il n'y fut pas longtemps tranquille.

Dénoncé comme aristocrate, il fut, lui aussi, sous ce même Le Bon, arrêté et conduit aux prisons d'Arras. En ce moment la France appelait tous ses enfants à la défense de ses frontières menacées. Ceux de Courrières formèrent une compagnie, nommèrent mon grand-père leur capitaine et allèrent à Arras le réclamer. Ils obtinrent sa liberté.

J'ai dit qu'ils partirent pour la campagne de Belgique.

Nous conservons, dans nos archives de famille, des lettres du capitaine Lambert Breton, respirant un chaud patriotisme, car il avait cédé à la contagion du mouvement qui entraînait tous les cœurs.

Aussitôt la campagne terminée, il se maria.

On le voit, sans la Révolution je ne serais pas né.

XLI

Il me fallut quitter ces lieux si chers, dire adieu à cette maison paternelle, à ces jardins où les gens et les choses, les arbres et les bêtes avaient été si étroitement mêlés à mon existence.

Le temps des soleils à ciel ouvert était passé; j'allais quitter mon Éden pour une triste pension.

Mon oncle désirait me mettre au collège de Douai; mais mon père choisit une sorte de petit séminaire à vingt lieues de Courrières, où certains de ses amis avaient placé leurs enfants.

Le jour du départ mes frères pleurèrent, chacun dans son coin, Marraine et Philippine pleurèrent, toute la maison pleura. J'avais dix ans à peine et j'allais être privé des douceurs du foyer.

Pendant le voyage la gaîté me revint, je voyais des objets nouveaux et puis mon père et mon oncle m'accompagnaient.

Lorsqu'ils m'eurent quitté, lorsque je me vis seul au milieu de cette foule d'élèves aux visages inconnus, le souvenir de tout ce que je venais d'abandonner, de tout ce que j'aimais, amassa dans mon cœur gonflé une poignante douleur et j'éclatai en sanglots.

J'errai par une grande et morne cour, en but aux railleries de mes nouveaux condisciples que je me mis à haïr d'instinct, tant, dans mon injustice d'exilé, ils me semblaient pour la plupart laids et féroces.

Et, au lieu des vastes horizons, des arbres et des fleurs, un vaste bâtiment froid comme une caserne et, dominant le mur de la cour, l'Hôpital Militaire.

Je vécus là trois interminables années que chaque éclaircie des vacances rendait plus sombres.

Je m'habituai automatiquement à cette existence compassée où tout choquait mes sentiments; où l'espionnage était organisé entre élèves; où, dans mon souvenir, je ne retrouve pas d'amis, car l'intimité y était défendue et punie. Ainsi, dès qu'on s'aperçut que je fréquentais souvent les mêmes élèves, ceux que j'avais naturellement choisis, on m'interdit leur société et il me fallut accepter une liste d'une dizaine de noms pris parmi les plus antipathiques, pour seule compagnie.

Je ne pus surmonter la répugnance qu'ils m'inspiraient et, longtemps, je préférai rester seul. Je devins rêveur, distrait, paresseux bayant aux corneilles.

Pourtant, dans ce bas milieu, il y avait, pour certaines âmes, une échappée vers une sorte d'idéal, le mysticisme.

Blessé dans mes plus chères affections, je tombai dans une lasse langueur d'esprit et je me tournai vers les voluptés célestes.

J'entendais constamment parler des tourments de l'enfer, des affres du purgatoire et des éblouissantes merveilles du paradis.

Les cérémonies religieuses étaient fréquentes et on y déployait un luxe relatif.

J'avais été élevé par un oncle philosophe chrétien; je ne croyais pas tout ce que l'on enseignait, mais j'avais soif d'émotions et je me livrai aux rêves mystiques.

On rencontrait parmi les maîtres et les élèves quelques extatiques à côté de certains hypocrites aux yeux mourants, aux bouches béantes, aux grimaces béates. Les premiers me touchaient par l'ardeur de leur foi, surtout le petit L..., qui brûlait d'une flamme si sincère, dont la tête blonde, aux cheveux bouclés, prenait véritablement l'expression céleste d'un ange, lorsque,

immobile et perdu dans sa prière, il jetait son âme à Dieu.

Je l'aimais, j'aurais voulu en faire mon ami, mais quand bien même il eût éprouvé le même désir, toute intimité étant interdite, je m'en tenais à distance.

Il était sincère aussi, E. C..., fils d'un ami de mon père, un bon vivant, qui avait donné naissance à cet enfant si spiritualiste !

Quelle réserve dans ses habitudes ! Quelle mélancolie dans ses yeux ! Plus âgé que moi, et mon président d'étude, il me reprochait mes fautes avec bonté, et ne me dénonçait pas.

Il était maigre et chétif ; il avait de longues extases à la chapelle. Il prit bientôt l'habit sacerdotal et alla au grand séminaire. Quel orage passa dans son âme ? Je l'ignore ; mais un jour on apprit qu'il avait jeté sa soutane aux orties. Il revint dans son village pour tomber malade et mourir. Pauvre ami !

Oh les longues et languissantes cérémonies à la chapelle, aux vêpres surtout, par les chaudes et fades après-midi d'été où je m'absorbai dans mes contemplations intérieures, lorsque le soleil, traversant les hautes fenêtres aux stores du rouge le plus vif, jetait dans tous les coins du petit temple ses feux sanglants ! Je me sentais comme dans un embrasement d'enfer, tandis qu'au fond, l'autel constellé de flambeaux ardait et rayonnait comme un paradis, à travers la fumée de l'encens dont l'odeur me donna parfois des défaillances !

Oh le ravissement céleste que j'éprouvai, la première fois que je vis mes petits camarades faire leur première communion !

Mais ce que je prenais pour de l'amour divin, n'était, à ce que m'expliqua mon confesseur, que des manœuvres secrètes de l'Esprit malin pour surprendre mon orgueil. On voit que j'étais loin d'être orthodoxe dans mes rêveries. Ce confesseur m'en tança vertement.

On ne me laissa pas faire ma première communion, ce qui me fit du chagrin, car j'entrevoyais cet acte comme la félicité suprême.

Il y avait chaque année une ou deux semaines de retraite : c'est-à-dire que, pendant ce temps, on abandonnait tout jeu, tout travail, toute étude profane, pour ne s'occuper que de religion. Des Pères jésuites venaient alors faire des conférences à la chapelle et à la salle d'étude.

C'était une occasion de grâces toutes particulières et d'indulgences plénières. C'était aussi une bonne occasion d'éclairer les hésitants et de confondre les orgueilleux. Eh bien! pendant ces retraites on m'envoyait à l'infirmerie avec quelques esprits forts, pour continuer nos travaux ordinaires, sous prétexte que nous ne profiterions pas de ces grâces, et que, nos cœurs n'étant pas préparés à recevoir la semence divine, le démon en profiterait pour y semer son ivraie.

Tout cela fit tourner mon mysticisme à l'aigre.

L'année suivante, quoique je fusse le premier du catéchisme, je vis encore ma première communion ajournée. Mais j'étais déjà plus indifférent et lorsque, en 1840, à l'âge de treize ans, on me la laissa enfin pratiquer, je fus surtout sottement humilié par la honte de me sentir, de toute la tête, dominer mes petits et heureux compagnons.

Oh! comme l'enseignement de mon oncle me semblait avoir plus de généreuse clarté!

Cependant, aux promenades, je retrouvais un peu de vrai soleil et de saine joie.

On allait jouer au ballon dans de lumineuses prairies où nous nous régalions de cerises que nous vendait une vieille femme, et parmi de vastes bruyères incultes sur des hauteurs baignées d'air vif d'où l'on apercevait le mont de Cassel dont les moulins et les maisons tremblaient au loin.

Les maîtres ôtaient leur soutane, et, en manches de chemise, se mêlaient aux ébats des élèves. Je crois que cette sorte de camaraderie est un des secrets de leur influence et je regrette de ne pas la rencontrer dans les institutions laïques.

Cependant, même en promenade, je restai souvent seul. Les petits bourgeois mutins dédaignaient ma rusticité. Et de fait, je me sentais gauche et bien empêché par une espèce de timidité farouche et rêveuse.

Dans ce milieu délétère, une passion me sauva : l'amour du dessin.

Devenir peintre, tel avait toujours été mon rêve depuis le temps où Fremy badigeonnait les marmousets de notre jardin. Mon père me permit de suivre le cours de dessin professé par un vieux bonhomme que je considérais comme un grand artiste, parce que j'avais vu de lui, aux vitrines des papeteries, une lithographie représentant les ruines de l'Abbaye de Saint-Bertin.

La première fois que j'entrai dans cette classe, je fus pénétré d'une grande émotion à la vue des estampes pendues au-dessus des pupitres.

Avec quels délicieux tressaillements je m'initiais peu à peu aux troublants mystères de l'estompe et du crayon de sauce ! Quelles bonnes heures d'oubli je passai là à copier des Moïse, des Mardochée, des Scipion, et surtout des jeunes filles d'après Raphaël avec des mouchoirs en turban que maintiennent des mentonnières ! Oh ! suivre les contours délicats et charmants de ces fronts, de ces nez purs, de ces joues arrondies, de ces cous d'une souplesse exquise ! ô Raphaël, ô païen sublime, tu me consolas du désarroi de mon inquiet mysticisme !

Pendant le cours de dessin, quelques élèves prenaient, à côté de nous, des leçons de musique, et rien de plus charmant que d'entendre les soupirs cristallins de la flûte se mêler au ravissement de mes yeux ; balbu-

tiantes mélodies vibrant à l'unisson de mes naissants enthousiasmes, et comme leur chantante expression!... Nous dessinions le soir à la lueur des lampes.

Parfois il nous arrivait d'apercevoir, collée extérieurement à la vitre de la croisée, ô trouble-fête! la face sévère du Supérieur qui rôdait dans la cour obscure, car nous étions partout surveillés.

Un soir qu'un élève avait fait tomber d'un coup d'ongle le petit morceau de papier que le maître de dessin avait collé à l'endroit suspect d'une *académie* et où il avait dessiné une feuille de vigne, le Supérieur entra inopinément, vit l'inconvenance et, pris de colère furieuse, faillit chasser le pauvre vieux professeur ahuri.

J'aimais la géographie; c'était encore le dessin. Certains pays me charmaient par leur forme, d'autres me déplaisaient. Celui de la France me semblait le mieux proportionné, le mieux équilibré. L'Amérique du Sud m'attirait par sa svelte élégance et la *Terre de Feu* qui la termine me plongeait dans de mystérieux rêves.

Mais je n'avais pour enluminer mes cartes que de bien pauvres couleurs. Il fallait les tremper longtemps dans l'eau pour en obtenir une pâle teinte et je me souviens d'un rouge et d'un vert, très beaux en tablette, dont je ne pouvais rien tirer. Tandis que l'élève qui occupait le pupitre en face du mien, en avait de superbes, trois ou quatre fois plus grosses, et j'étais émerveillé de suivre avec quelle facilité le pinceau les délayait et s'imprégnait de leur magnifique éclat.

Je n'aurais jamais osé en demander de pareilles à mon père, tant elles me semblaient hors de ses moyens.

Ce trésor alluma en moi d'ardentes convoitises. Je connus les tortures de l'idée fixe et les morsures de l'envie. Un démon me chuchotait sans cesse à l'oreille: « Prends-les! prends-les! » J'en eus des insomnies et

des rêves de carmin, de vert émeraude et de gomme-gutte..., oh! surtout de gomme-gutte!...

Une nuit, n'y tenant plus, je me levai et me rendis à la salle d'étude, tout palpitant des transes et des terreurs d'un criminel. Mes dents claquaient, mes jarrets ployaient et tous mes membres tremblaient.

Par un hasard extraordinaire et je ne sais pour quelle cause, au moment où j'ouvrais le pupitre, un camarade survint, tout à coup, qui me demanda ce que je faisais là ?

Je crus mourir de peur et, comme en pareil cas on est toujours stupide, je répondis : « Je regarde les papillons! » (Le propriétaire des couleurs en collectionnait.)

J'avais précipitamment mis la boîte dans ma poche et, comme je remontais fiévreusement l'escalier avec de grands battements de cœur, si forts qu'ils en étaient douloureux, mon camarade qui me suivait de près remarqua le bruit qui retentissait dans ma poche, bruit accusateur, produit, à chaque pas, par le choc des lourdes couleurs ballottées contre les parois de la boîte de sapin.

Je ne dormis pas de la nuit, agité entre le remords et la volupté de posséder l'objet de si ardentes convoitises que je tenais tout le temps serré contre moi.

Aux premières lueurs de l'aube j'étais déjà à essayer sur le dos de ma main les merveilleuses couleurs.

Je ne méritais pas de les posséder longtemps. Mon escapade fut connue de leur légitime propriétaire. C'était un excellent garçon qui s'appellait d'Halluin. Il mérite que je dise son nom, car il fut généreux. Il me dit simplement : « Rends-les-moi, je ne dirai rien. » Et il tint parole.

XLII

Ma manie du dessin m'attira une autre méchante aventure qui me laissa certaine rancune au cœur.

Il y avait à la pension un grand chien-loup tout noir qui répondait au nom de Coco.

Il me prit un jour fantaisie de dessiner ce chien debout sur ses pattes de derrière, revêtu d'une soutane et tenant un livre de ses pattes de devant. J'écrivis dessous : « l'abbé Coco lisant son bréviaire. »

Cet innocent croquis faisait le tour de l'étude, passant de main en main, provoquant l'hilarité chez les uns, le scandale chez les autres, lorsqu'il fut aperçu par le maître qui accourut et s'en saisit :

« Qui a fait cette horreur ? » dit-il. — Je fus aussitôt dénoncé.

Le maître me tira par l'oreille, me fit mettre à genoux au milieu de la salle et envoya ma pauvre caricature au sous-directeur.

Quelques instants après, la cloche sonnant le souper, tous les élèves se rendirent au réfectoire. Je voulus les suivre, mais on me dit : « Restez là. »

Et je restai là, me demandant avec anxiété ce qu'on allait faire de moi.

Je n'attendis pas longtemps. Je fus bien vite réveillé de la torpeur où je songeais, par un formidable soufflet donné par derrière. Et je compris que ceux qui, en pareil cas, m'avaient dit avoir vu trente-six chandelles, n'avaient pas fait de métaphore, car, je le jure, un bouquet de feu d'artifice éclata dans mon cerveau. A moitié étourdi, je me sentis soulevé et entraîné, par

une main de fer, le long des escaliers, mes pieds ballant sur les marches.

Lorsqu'il fut arrivé à sa chambre, le sous-directeur me jeta à terre et, pâle, implacable, me regarda.

J'étais atterré. Lorsqu'il vit que je reprenais un peu mes sens, le monstre me proposa cet impitoyable dilemme :

« Est-ce pour vous moquer d'un professeur ou par impiété que vous avez griffonné cette infamie? »

Se moquer d'un professeur me paraissant le cas le plus grave, je répondis : « Par impiété, par impiété! »

Aussitôt, il ôta sa soutane, s'empara d'un martinet préparé sur son bureau; puis ce fut une longue et épouvantable tempête où je roulais sous les chaises, sous la table, me heurtant partout, me tordant dans la grêle des cinglantes lanières. Le sous-directeur était un homme très pâle, de grande taille, avec des épaules larges et carrées et des bras dont il était en train de me faire sentir la vigueur.

Il est inutile d'ajouter que, pendant cette volée de coups, il épuisa le vocabulaire des épithètes appliquées d'habitude aux plus grands criminels.

Chose étrange, cette correction barbare ne me révolta pas alors comme aujourd'hui. Elle fut persuasive. Je me considérais comme un pécheur endurci, une sorte de réprouvé.

Mon bourreau prit, dans mon imagination surexcitée par le martinet, des proportions surnaturelles et, entrevu dans un poudreux nuage, à travers le tourbillon des lanières, il m'apparut terrible et beau, lumineux comme une sorte d'Archange vengeur, et je repensai à lui, lors de ma prochaine visite à la cathédrale, en contemplant le Saint Michel de Ziegler qui, au maître autel, rayonne dans son armure d'or. Je compris alors que j'étais destiné à l'enfer; mais comme je n'étais pas bien fixé à l'égard de ce lieu de

supplice, je souffris moins de sa crainte que du mépris de moi-même, quoique je revisse parfois ces diables armés de barres de fer rouge qui me poursuivaient aux bras de ma nourrice le soir où l'on *cornait* Zaguée.

Je n'étais pas au bout de mes humiliations. Un jour, comme j'avais souillé de boue une des vitres de la classe, on me fit revêtir un costume de domestique, on me serra dans un tablier bleu, on me mit entre les mains un bassin et une éponge, et, monté sur une table, il me fallut, en présence de tous les élèves, laver la fenêtre.

Cela me rendit ridicule et n'améliora pas ma situation vis-à-vis de mes camarades, ni à mes propres yeux.

Regardé par les autres et me regardant moi-même comme une brebis galeuse, je continuais à errer dans la triste cour,de plus en plus solitaire.

Lorsque je recevais des lettres ou des objets de mon village, je croyais, un instant, revoir mon pays et je fondais en attendrissements poignants.

La nuit, à mes yeux éveillés, des éclaircies s'ouvraient tout à coup sur la maison paternelle, les jardins, l'immense plaine couverte de moissons, et je revoyais les visages chéris. Comme l'insaisissable sphinx de jour qui, sans jamais s'arrêter, fond en brusques zigzags sur toutes les fleurs qu'il rencontre, mon imagination ouvrait ses ailes et, frémissante, volait de mes parents à mes frères, des domestiques aux camarades, des animaux aux arbres, de place en place, traversant les allées, rasant les étangs et ne rencontrant que des sourires, depuis les bons yeux ridés de ma grand'mère jusqu'aux faces immobiles des marmousets du potager.

Mais comme l'illusion s'effaçait, lorsque, le matin, j'apercevais à travers la petite fenêtre de ma chambre les flammes en pierre de l'Hôpital Militaire, et plus loin, les deux tours de l'ancienne église des Jésuites.

En ce temps-là, une malle m'arriva de Courrières, renfermant des effets dont j'avais besoin ; je l'ouvris et il me sembla qu'une bouffée de l'air de là-bas me frappait le visage, m'apportant à la fois toutes les tendresses et toutes les odeurs du foyer. A la vue de l'ordre qui avait rangé ces effets, de ces chemises si blanches et pliées d'une façon particulière, entre lesquelles de pieuses mains avaient caché des bonbons, je me sentis secoué de sanglots pressés, et des larmes de reconnaissance jaillirent de mes yeux. Lorsque j'eus complètement défait cette malle, je trouvai tout au fond, dans un coin, un petit morceau de papier plié ; il contenait un liard et portait, griffonnés par la main du petit Émile : « Jules, je te *çalue...* »

XLIII

Mais comme ces ennuis et ces peines étaient vite oubliés, lorsque, au premier matin des vacances, un rayon du soleil des champs venait me réveiller dans mon lit blanc, un peu raide et sentant si frais l'amidon ; lorsque je reconnaissais tous les bruits familiers.

Comme la maison, que je croyais si grande, me paraissait petite !

Avec quel transport d'amour je baisais tous les visages aimés ; comme j'avais hâte de revoir tous les coins de la maison ! Quel bon pain ! Quel délicieux café au lait !

Les tabourets de crin du cabinet d'étude, eux-mêmes, me paraissaient doux.

Lorsque j'avais couru de côté et d'autre, j'aimais à

me retirer dans un endroit très solitaire, petite pièce éclairée par une seule fenêtre ouvrant sur le jardin, la même dont, enfant, j'avais brisé toutes les vitres.

Lorsque j'y pénétrais, une forte odeur me prenait au nez, odeur composée de divers aromes, car c'était dans ce réduit que notre jardinier conservait ses semences de légumes et de fleurs. Je ne détestais pas ce concert de senteurs où dominaient celles du celeri, de l'échalote et de la carotte.

J'établis là mon atelier où je m'amusais à tailler des bonshommes dans de la pierre tendre ou à peindre des planches au moyen de fleurs et de baies colorantes, telles que les scabieuses et les mûres.

Un jour je reçus la visite d'une femme de Courrières appelée Marie, dont l'industrie consistait à peindre des saules pleureurs sur des urnes funéraires, aux croix du cimetière, et des *arbres verts*, des *bons conis*, et des *belles-vues* au-dessus des portes des cabarets.

Cette fois on lui avait commandé une enseigne dont la complication dépassait ses moyens et elle venait me demander mon aide que je lui promis aussitôt, tout fier de cette marque de confiance.

Tandis que je me ménageais un peu de place en poussant dans les coins les instruments de jardinage, les bottes de joncs et d'osier dont la pièce de Frisé était encombrée, Marie revint apportant son grand panneau surmonté d'un cintre, ses pinceaux et ses pots de couleur.

Nous plaçâmes l'enseigne sur une table, l'appuyant aux cases de l'herbier, et je pus constater que l'artiste avait grand besoin de secours.

Elle avait commencé par écrire en rond sur le cintre le titre du sujet: « A la Société des Amis réunis. » Puisque ces amis étaient réunis ils devaient être en société; je lui fis d'abord remarquer ce pléonasme.

Il était d'ailleurs difficile de reconnaître les amis

dans le barbouillage informe de Marie. On voyait bien un ciel bleu avec des nuages blancs en tire-bouchon, une treille, une colonne avec un vase chargé de fleurs, le tout flanqué de deux aloès, mais les personnages ne ressemblaient absolument à rien.

Je grattai tout ce gachis et je priai Marie de me laisser seul à mon inspiration.

J'étais ému. Ces petits pots de chrome, de vermillon et de bleu de Prusse me transportaient de joie.

Mais comment imaginer la composition? Je la cherchai longtemps en vain. J'eus recours au *magasin pittoresque*. Mon oncle y était abonné depuis sa fondation et, après les gravures du grenier, rien n'avait davantage contribué à me donner l'amour du dessin, que ce recueil fondé par Ed. Charton, à qui j'ai eu occasion, depuis, de témoigner ma reconnaissance.

J'y choisis une scène de *Gardes Françaises* en goguette d'après Eug. Giraud et j'en copiai la composition en changeant le costume des personnages à qui je donnai celui de nos paysans.

Marie fut satisfaite de mon travail.

Cela devait sentir encore l'école de Fremy. Certain paysan, en culotte de chrome et en veste vert pomme, aurait pu, au point de vue de la couleur, lutter avec le chinois du pigeonnier !

Ce pauvre chinois ! que je dise, avant de le quitter pour toujours, qu'il était bien déchu de sa splendeur.

La catastrophe annoncée avait eu lieu.

La plus élémentaire prudence s'était opposée au rétablissement de son temple suspendu, de son éteignoir à clochettes et de sa boule ; son paysage même avait été considérablement rogné.

Néanmoins le magot, résigné, fumait philosophiquement sa longue pipe comme autrefois et ne mettait pas moins de zèle à marquer les vents.

Quant à mon enseigne, je ne l'ai jamais revue. Mes

frères dans leurs excursions l'ont un jour rencontrée, accrochée à la porte d'un cabaret de je ne sais quel village; mais le soleil, les gelées et les pluies en avaient bien adouci le brutal réalisme.

Tel fut mon premier tableau.

Et le second? Celui-ci n'a été fait qu'en imagination. Je l'ai revu souvent dans mes rêves, toujours pareil, dormant je ne sais où, dans la prénombre d'une sacristie de village, plein d'un naïf mysticisme.

C'est un triptyque: la Sainte Trinité au milieu, la Vierge et des anges sur les volets.

Lequel de ces anges m'a conduit cent fois, pendant mon sommeil, dans cette poudreuse sacristie où tu reposes, tableau de mes rêves, rêve toi-même? Et je tressaille d'allégresse lorsque tu m'apparais toujours à ta même place, toujours souriant de tendresse divine!

XLIV

C'est pendant ces vacances (1840) que nous prîmes des leçons de danse, dans ce grand salon inachevé dont j'ai souvent parlé.

Mon oncle, ne voulant rien négliger pour nous façonner aux belles manières, nous avait trouvé un habile professeur, ancien soldat qui, pendant les loisirs du régiment, s'était initié aux secrets de Terpsichore.

Simple ménager, brouettant lui-même les engrais dont il fumait ses lopins de terre, il entrait chez nous lors des allées et venues que nécessitaient les soins de son humble culture.

Et je vous assure qu'il ne sentait pas la rose.

Je vois encore ses gros pieds aux lourdes semelles semant le crottin, et ses jambes où s'enroulait un court pantalon de toile maculé d'éclaboussures suspectes, exécuter leurs *entrechats* et leurs *ailes de pigeon*.

O simplicité de ce temps! Sa brouette, chargée du tonneau au purin, attendait la fin de la leçon, dans la rue, en face de notre grand'porte, sans souci des voleurs.

Je ne sais si cette façon d'apprendre la danse y a contribué, mais depuis lors j'ai toujours été d'une profonde indifférence pour ce bel art.

Je me souviens aussi que pendant ces mêmes vacances, me trouvant seul dans le cabinet de travail de mon oncle et furetant comme autrefois dans sa bibliothèque, j'ouvris son cahier de correspondance où il avait l'habitude de copier ses lettres et celles des autres qui en valaient la peine.

Quel ne fut pas mon étonnement, en tournant un feuillet, de trouver..., devinez, je vous le donne en cent... Mais jamais vous ne vous figureriez..., de trouver l'abbé Coco!... L'abbé Coco soigneusement fixé avec une épingle.

Je tombai des nues, moi qui pour tout au monde n'aurais osé parler à mon oncle de cette abominable irrévérence! Il savait tout... et il ne m'en avait pas dit un mot!... et il conservait, dans un recueil de choix, la caricature impie qui avait attiré sur moi les foudres du clergé.

Comptant donc sur l'indulgence de mes parents, je résolus de raconter tout l'incident au dîner. A peine eus-je prononcé le nom de l'abbé Coco, que mon père et mon oncle partirent d'un grand éclat de rire. Mais leur gaîté se changea en indignation lorsque j'arrivai à la fin de l'histoire.

« Pourquoi n'as-tu pas parlé plus tôt? dirent-ils;

est-ce que nous t'aurions laissé une minute de plus dans cette maudite galère! » Et je fis ma confession générale. Je racontai toutes mes humiliations, mon isolement, mes troubles, l'incessant espionnage dont j'avais souffert, sans oublier mes quelques joies pures de la classe de dessin.

Mes parents décidèrent aussitôt de me mettre au collège de Douai. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle joie j'accueillis cette résolution. Je devais passer à Douai trois années relativement heureuses.

Mon entrée au collège ne fut pas brillante. Mon air de rusticité et mes allures de séminariste dont je ne m'étais pas encore complétement dépouillé m'attirèrent maints quolibets. Je crus un moment que mes peines allaient recommencer. Mais un tout autre esprit régnait ici : indépendance d'allure, nulle crainte des dénonciations, les amitiés se liant sans entraves.

Lorsque j'eus échangé quelques bonnes volées de coups de poing avec les plus mutins, je n'eus plus rien à redouter. J'aimai mes camarades et j'en fus aimé.

La cour plus vaste dont une partie plantée d'arbres, les bâtiments moins élevés laissaient là pénétrer un plus libre soleil. Au lieu de l'Hôpital Militaire, le musée!... offrant un large et haut pignon à nos parties de balles.

Et l'habit à l'officier! avec de luisants boutons de cuivre, et les bottes et les pantalons à sous-pieds!... Et les bourgeois qui nous regardaient avec complaisance lorsque nous passions en rangs, battant le pavé de nos pas sonores. Et la musique et la lyre d'or que je portais orgueilleusement brodée au col de mon habit! et le mâle tambour au lieu de la plaintive cloche! Et plus que jamais le dessin!

Nous occupions les anciens bâtiments de l'abbaye d'Anchin. Comme un coucou qui élève sa famille dans un nid de ramiers, l'État y avait établi son collège.

La chapelle, autrefois grande comme une église,

avait été divisée : une partie servait encore au culte et l'autre aux usages profanes, à certains dortoirs, à la salle de dessin.

Cette salle vaste, aux murs épais, aux lourds piliers, était bien faite pour inspirer le respect. Je me sentis très ému lorsque j'y entrai.

Là, comme à ma précédente pension, s'étalaient les yeux, les nez, les bouches, les petites, moyennes et grandes têtes, les académies. Je vous revis, Moïse, Mardochée, Scipion, et vous aussi, jeunes filles d'après Raphaël aux ravissants profils! Mais mon ambition allait plus loin... jusqu'à la salle de bosse qu'on apercevait au fond, plus petite et silencieuse comme un sanctuaire. J'y allai tout droit d'un pas résolu.

En y pénétrant, je fus pris d'une sorte de terreur sacrée, je me mis à frissonner de tous mes membres. Je me trouvai en présence d'Euripide, de Solon, de Platon, d'Homère, de Laocoon se tordant dans les nœuds du serpent, et de Niobé jetant au ciel, à travers ses yeux blancs, sa douleur éternelle. Aussitôt entra le maître de dessin, petit vieillard robuste, brusque et franc, qui me regarda en faisant de gros yeux : « Que fais-tu là, *Baptiss'*, me dit-il, tu es nouveau, va donc t'asseoir là-bas devant les yeux et les nez! »

On m'avait dit de quelle façon je devais lui parler et je lui répondis : « Je t'en prie, papa, laisse-moi essayer ici. » — « As-tu fait de la bosse? » — « Non, mais j'ai fait des portraits de camarades » — « C'est bien, assieds-toi là, nous verrons! » Et il mit devant moi la tête d'un des enfants de Laocoon. L'épreuve fut favorable et je restai à la bosse.

On trouvera peut-être ce bout de conversation, entre professeur et élève, très étrange, et pourtant il est absolument exact: cet excellent vieux tutoyait tous les élèves, les nommait indistinctement Baptiss' et tous les élèves le tutoyaient et l'appelaient papa.

Mes condisciples et les Douaisiens de mon âge se rappellent le père Wallet.

Nous l'aimions beaucoup et la familiarité dont j'ai donné un exemple, n'enlevait rien au respect qu'il nous inspirait. Il simulait parfois de fougueuses colères et distribuait au hasard des taloches qui n'ont jamais blessé personne.

Je crois qu'il avait un certain talent dont il se servait peu. Il tenait de David et du Romantisme à la fois. Il fut l'organisateur d'une fête historique qui fit grand bruit dans le pays: l'entrée à Douai de Philippe le Bon.

Ces fêtes historiques étaient de mode.

Mon père et mon oncle, un an plus tard, représentèrent, dans notre village, la visite que Philippe II, roi d'Espagne, rendit à Jean de Montmorency, seigneur de Courrières, qui, à l'église, dort les mains jointes, sur son tombeau. Cette fête réussit pleinement. Le cortège brillant et discipliné qui traversa les rues de notre pauvre commune, fit l'étonnement des nombreux bourgeois de Douai, de Lille et d'Arras, qui étaient venus pour en rire.

Le père Wallet était à une fenêtre de notre maison et Philippe II fut très fier de mériter ses applaudissements.

Quant à moi, je ne pus, à mon grand regret, voir cette cavalcade, la règle sévère du collège ne me l'ayant pas permis. Je m'en consolais en jouant avec mes camarades.

Un mot sur ces derniers:

Quelques-uns sont en ce moment dans de très brillantes positions: le général Cary, le général Cornat, le général Delbecque et René Goblet, une de nos meilleures illustrations politiques. Mais combien manquent à l'appel! Cet excellent Ed. Blavier qui mourut inspecteur général des Télégraphes, Louis Duhem,

cœur tendre que la nature semblait destiner à la poésie et que le hasard fit officier de douane, et toi, Louis Bauchet, que je trouvais à Paris dans une brillante carrière, hélas! sitôt arrêtée par la mort. Chirurgien en renom déjà, il tomba à trente-neuf ans à la suite d'une piqure anatomique, victime du devoir. A ses funérailles, j'ai vu le vieux Velpeau, qui l'aimait comme un fils, pleurer amèrement. Il avait épousé une jeune personne de la Bassée alliée à ma famille et dont l'existence est exclusivement consacrée au culte de sa mémoire.

XLV

C'est à cette époque que je sentis naître en moi le goût de la poésie.

Je lisais Racine, La Fontaine. Je me souviens d'un vers d'*Athalie*, qui, pour beaucoup de gens, doit passer inaperçu et qui me ravissait :

Et du temple, déjà, l'aube blanchit le faîte.

Il chantait délicieusement à mon oreille et éveillait dans mon imagination un charmant tableau de crépuscule gris tendre, finement et discrètement lumineux.

Et je me mis a essayer de rimer.

Un jour je bâclai à la diable mon devoir de vers latins et j'écrivis au-dessous la même composition en vers français.

Le professeur s'en amusa d'abord ; fit à haute voix la lecture de ce malencontreux essai dont il accentuait comiquement toutes les duretés de langue et finit par me punir doublement pour mes fautes de latin.

Plus tard, me croyant amoureux, je chantai mes peines de cœur.

A quinze ans, je faisais des vers désolés et pessimistes et, peu de temps après, je chantais la perte de mes illusions... Ai-je le droit de sourire lorsque, maintenant, je vois de jeunes poètes de vingt ans, revenus de tout.

Mon père, après la mort du duc de Duras et la vente de la forêt de La Broye, s'était associé à deux bourgeois de Lille pour acheter la forêt des Amerois, à Muno, Ardennes Belges; il n'avait pu résister à sa passion pour les bois.

Il logeait, là, chez d'excellentes gens pour lesquelles il ne tarda pas à se prendre d'amitié.

Il amena un jour à Courrières un de leurs fils nommé Hippolyte. Ce garçon, à peu près de mon âge, mais autrement précoce et éveillé que moi, passa avec nous les vacances qui précédèrent mon entrée au collège de Douai.

Il me parlait beaucoup de son pays et d'une amie d'enfance appelée Florentine qu'il aimait comme une sœur. Ce nom de jeune fille, souvent répété, éveilla en moi je ne sais quelles vagues rêveries. « Tu verras comme elle est gentille, me disait-il. Il faut que tu l'aimes ! »

Et je pensais à elle sans la connaître.

Chaque fois qu'Hippolyte voulait obtenir quelque chose de moi, il me le demandait au nom de Florentine et je cédais.

Quant à lui, il aimait une demoiselle qui portait des corsages de velours et montait à cheval.

Cependant, près de deux ans s'étaient écoulés depuis, Hippolyte était reparti à Muno et j'avais fini par oublier ce bizarre caprice.

Aux vacances de 1842 (j'avais alors quinze ans) il fut convenu que nous irions en famille passer un mois à Muno.

Nous y arrivâmes donc.

Les parents d'Hippolyte habitaient à un kilomètre de la ville, au bord de la route, une maison isolée dont la façade regarde de vertes prairies traversées par un clair ruisseau sous des saules, où nagent les truites et les écrevisses. Elle s'appuie, par derrière, au premier gradin du Monti, colline toute couverte de broussailles et de bruyères blanches et roses. A gauche un potager; au devant un berceau de feuillages et une rangée de roses tremières. Cet ensemble, agreste et charmant, s'appelle l'Ermitage.

La première personne qui accourut à notre rencontre fut Mlle Élisa, sœur aînée d'Hippolyte.

C'était une grande, svelte et superbe fille de vingt-deux ans; très brune, l'œil clair et bleu, les cheveux noirs de corbeau et retombant en souples anglaises qui battaient ses joues.

Son père, originaire de la Provence, lui avait infusé un sang méridional, tout en lui laissant le regard des pervenches ardennaises.

On était à la veille de la kermesse de Muno. En nous entendant venir, Élisa avait quitté le fournil où elle pétrissait de la tarte et un morceau de pâte lui était resté attaché au sourcil.

Que je dise tout de suite qu'un noble et tendre cœur battait sous sa large poitrine. Elle est vieille maintenant; l'hiver a neigé sur ses magnifiques cheveux de jais et l'admiration qu'elle provoquait a fait place à un profond respect.

Cette brave Élisa a refusé de se marier pour consacrer sa vie aux enfants de ses frères et sœurs avec un dévouement qu'elle seule semble ignorer.

Nous étions fatigués du voyage et nous nous couchâmes aussitôt après le souper.

Le lendemain, lorsque je vis, de ma fenêtre, le clair soleil effleurer le Monti, illuminant les blancs brouil-

lards qui rampaient sur son flanc, j'eus hâte de me lever.

Je descendis à la cuisine, et je m'entretenais avec Élisa, occupée à quelque travail de ménage, lorsque la porte de l'escalier s'ouvrit et une jeune fille apparut.

« Bonjour, Florentine, » dit Élisa.

Florentine!... C'était elle!

Je ne saurais dire la douceur qui me traversa l'âme en entendant prononcer ce nom tant rêvé.

Elle était arrivée la veille au soir, avec sa mère, de Carignan, leur résidence, comme nous étions déjà couchés, et elle avait dormi dans la chambre voisine de la nôtre.

Elle n'avait pas l'éclat d'Élisa; c'était une petite personne de seize ans, les cheveux châtain-clair, les yeux bruns, le teint d'une fraîcheur pâle et mélancolique, pâleur de rose-thé.

Mais une sorte d'hallucination la fit resplendir à mes yeux d'une lueur surnaturelle.

Élisa prit une corbeille et dit : « Allons cueillir des bruyères pour orner la cheminée et la table du dîner. »

Et nous voilà gravissant le Monti tout fumant de rosée dont l'évaporation l'enveloppait en flots de mousseline blanche, brouillards argentins que le soleil, ruisselant à travers les premiers arbres de la forêt, perçait de mille flèches éblouissantes.

Élisa devait être charmante parmi les tendres splendeurs matinales, ses cheveux noirs emperlés de brume, avec son fichu jaune et sa gaîté qu'elle éparpillait en lambeaux de folles chansons.

Mais je n'avais de regards que pour Florentine dont la robe bleue chatoyait, vivement éclairée sur les bords, tandis que son ardente chevelure s'allumait d'une auréole d'or et que le zénith versait de fraîches

caresses d'azur sur son cou nacré, délicieusement fondu dans le duvet de la nuque.

Elle allait cueillant les bruyères et je la suivais dans le ravissement. Et je me crus éperdument amoureux.

On peut aimer inconsciemment ; chez moi le contraire se produisait. Je prenais pour de l'amour les premières ardeurs d'une imagination impatiente.

Ce caprice devait s'effacer comme les premiers flocons d'or des naissantes aurores, léger avant-coureur du soleil qui va monter. J'en ai gardé la passion des bruyères blanches et roses et leurs innombrables petites clochettes me semblent toujours vibrer dans un frisson d'amour...

XLVI

Un soir de ces mêmes vacances (1842), nous étions, mes frères et moi, réunis autour de la lampe familière, lorsqu'un étranger entra dans notre salle à manger, présenté par M. D..., notaire, que nous connaissions.

Drapé dans un ample manteau noir, il portait une longue et épaisse barbe, ce que nous n'avions jamais vu chez nous. Sa belle tête accentuée, le nez droit, très légèrement retroussé, les arcades sourcilières très saillantes, couvertes d'un fort sourcil relevé vers les tempes et ombrageant l'œil d'un bleu profond, sa belle tête était bistrée d'un hâle sombre.

Cette apparition inattendue nous impressionna.

Cet homme, à première vue, répondait assez à l'idée que je me faisais d'un chef de bandits.

L'explication de M. D... nous apprit que nous avions

affaire à M. Félix De Vigne, peintre, professeur à l'Académie de Gand. Savant archéologue en même temps, il venait de publier son *Vade mecum* du peintre, recueil de costumes et d'armes du moyen-age, et préparait un travail sur les corporations de métiers des Flandres.

Il avait appris que mon oncle possédait un ouvrage sur les costumes français des diverses époques et il venait le prier de lui en donner connaissance.

Mon oncle alla chercher les quatre volumes qui composaient cet ouvrage.

Nous trouvions ces livres superbes, nous contemplions souvent leurs belles planches coloriées avec un brillant éclat et rehaussées d'or et d'argent, et nous ne doutions pas de l'admiration qu'ils allaient aussi provoquer chez cet étranger.

De Vigne ouvrit au hasard le premier volume et ses regards tombèrent sur un Charlemagne en costume du XVe siècle.

Il sourit, ferma le livre et, après une courte conversation, s'excusa et prit congé de nous.

Un peintre!... C'était un peintre!... Ah! si j'avais osé le retenir! lui déclarer ma passion! Peut-être eût-il décidé mes parents... Mais une sotte timidité m'avait cloué la bouche.

Il était parti.

Je retournai tristement au collège où je rêvai à Florentine et à la visite nocturne de De Vigne, me faisant un très romantique idéal de ce peintre que mon imagination revoyait de plus en plus ténébreux.

Je me consolai dans la salle de dessin en revoyant les Laocoons père et fils, les Caracalla, les Niobé, tout ces vieux amis aux yeux blancs.

Pendant les vacances de 1843, mon oncle, revenant de Lille, se trouva par hasard près de F. De Vigne, dans la fameuse carriole de Maximilien Robespierre déjà connu.

Ils eurent le temps de faire connaissance. Mon oncle lui parla de moi, et, pour l'attirer chez nous, il lui commanda son portrait.

De Vigne arriva donc, un jour, avec sa boîte et sa toile et l'on devine facilement quel événement ce fut chez nous ! C'étaient des essences parfumées, des huiles fines, brillantes au jour, et de délicieuses petites vessies multicolores.

Avec quelle attention religieuse je suivis les différentes phases de son travail, sa mise en place à la craie, son crayonnage à la sanguine, son ébauche qui, à chaque coup de pinceau, se modifiait.

Et puis cet homme, qui m'avait fait l'effet d'un bandit, s'adoucissait singulièrement à la lumière du grand jour; il devenait tout à fait bon enfant et, malgré sa terrible barbe, beaucoup moins solennel que Fremy peignant les marmousets du jardin.

Je montrai à Félix De Vigne mes essais. Il fut médiocrement satisfait de mes dessins d'après la bosse, bien qu'ils m'eussent valu, au collège, le premier prix.

Il s'intéressa davantage à mes portraits à la mine de plomb et à mes croquis de paysage d'après nature.

Il proposa à mes parents de me prendre à l'essai, promettant de se prononcer catégoriquement après trois mois d'étude sous ses yeux.

Mes parents y consentirent; ô joie!

Je montai à ma chambre et, saisissant mes livres de classe, je les lançai vingt fois au plafond, jusqu'à ce que les plus délabrés tombassent en lambeaux.

Puis je jetai au feu mon devoir de vacances qui n'était guère avancé.

A peine avais-je accompli cet *auto-da-fé* que je reçus une lettre d'un camarade qui me demandait de lui prêter ce devoir de vacances, afin de le copier.

Avec quels accents de tromphe je lui répondis que, désormais, il n'y avait plus rien de commun entre le

collège et moi et que j'entrais à l'Académie Royale de Gand!

J'arrivai dans cette ville le 15 octobre 1843.

XLVII

Il est d'humbles artistes qui seraient devenus de grands artistes, si le hasard les avait fait naître dans un milieu plus propre au développement de leurs qualités natives, et qui meurent obscurs pour le grand public, appréciés seulement dans un cercle restreint.

Fiers et fidèles aux vertus de famille, ayant à subvenir au besoin de leur maison, inquiets de son avenir, esclaves des devoirs domestiques et réchauffés par les seuls rayons du foyer, ils ne peuvent pas prendre part aux grandes luttes à ciel ouvert.

Leurs débuts ont eu quelque éclat; les départs sont pleins d'espérance. Ils ont eu les mirages des arrivées glorieuses.

Mais ils ont compté sans les généreuses faiblesses de leur cœur.

Ils resteront longtemps retenus par l'obstacle des affections pieuses.

Et, dans leur abnégation, ils verront sans envie leurs émules aller à la fortune et au succès.

Ils lutteront opiniâtrement dans d'obscurs travaux.

Cependant leurs efforts ne resteront pas complètement vains.

Avec une aisance relative viendra une heure de plus libre loisir.

On a bâti son nid. La maison neuve s'est ouverte à

de plus chauds rayons de soleil, une plus large gerbe de jour éclaire l'atelier agrandi.

Les qualités premières qui avaient fait applaudir les débuts de l'artiste, tout un temps étouffées, réapparaissent enfin dans des œuvres écloses à une plus féconde atmosphère. Et les regards se reportent sur l'artiste.

Peut-être un rayon de gloire va-t-il aussi lui sourire.

Il a pu se remettre à des études longtemps interrompues. De réels progrès, étonnants pour son âge, amènent de nouveaux succès. Une belle portion d'avenir leur appartient encore.

Ce ne sera qu'un rêve. Ces émotions, cet enthousiasme de l'été de la Saint-Martin ne feront qu'ébranler davantage une organisation usée par les veilles opiniâtres, et elle se brise en pleine apparence de santé.

L'histoire de ces artistes pourrait être celle de Félix De Vigne.

XLVIII

Etroite et profonde, avec son pignon datant du XVIe siècle et son long corridor conduisant aux diverses pièces, à la petite cour et au jardinet, la maison qu'habitait, en 1843, F. De Vigne, s'élevait dans un des quartiers les plus tranquilles de la ville et portait le n° 8 de la rue de la Lieve.

J'y fus cordialement reçu.

Gand m'impressionna vivement. Je ne connaissais pas encore Paris; un rapide voyage, l'année précé-

dente, m'avait fait entrevoir les principales villes de Belgique : Liège, Louvain, Anvers, Ostende, Bruxelles où, pour la première fois, je visitai une exposition de peinture, la plus vive joie de mes yeux !

Je garde encore le souvenir de toutes ces belles couleurs, plus belles que nature, de ces jolies chairs de femme roses et satinées, de ces yeux d'un bleu céleste, de ces épaulettes de militaires, si brillantes que c'était presque un miracle de les avoir fait reluire ainsi, et de ces grands bœufs qui vous regardaient si mélancoliquement près des moutons bien peignés dont les crottes mêmes luisaient si proprettes, et de ces fers à cheval tout à fait trompe-l'œil, perdus dans les coins des tableaux, et de ces gouttes d'eau qui tremblent sur les chardons et enfin de tous ces beaux jaunes, ces verts éclatants, ces rouges flamboyants! Comme les Rubens d'Anvers, malgré le profond respect qu'ils m'inspirèrent, me semblèrent enfumés auprès de ces merveilles!

La ville de Gand m'apparut superbe. Je me sentais ravi et fier de pouvoir librement parcourir les rues de cette Venise flamande aux innombrables ponts, aux vieux quais couverts de marchandises, aux anciennes maisons dont plusieurs vous regardent encore du fond du moyen-âge, et dont l'image tremble en reflets ondoyants dans les canaux où glissent de nombreux bateaux.

Je ne pouvais en rassasier mes yeux. J'aimais ses monuments, son Hôtel de Ville de style flamboyant, son Palais de Justice et ses églises gothiques aux chapelles Renaissance où s'entasse le lourd faste espagnol encadrant les vieilles toiles de l'ancienne école flamande pleine d'un sensuel fanatisme.

L'école gantoise, qui se glorifie d'avoir eu dans son sein les frères Van-Eyck, les Gaspard de Crayer et les Roose, était bien tombée lors des débuts de F. De Vigne.

8.

Élève de Paelinck qui continuait à Bruxelles, selon son tempérament, la tradition amoindrie de David son maître, De Vigne se rendit quelque temps à Paris, puis revint dans sa ville natale, l'esprit flottant dans la confusion de doctrines contradictoires, ayant appris, d'une part, à émonder les formes d'après l'Apollon du Belvédère, la Diane et la Vénus de Médicis, et, de l'autre, les yeux imprégnés de splendeur romantique.

Les deux grands courants qui divisaient Paris aboutissant à deux antipodes, Ingres et Delacroix, confluaient en Belgique dans un art bâtard fait d'éclectisme inexpressif.

Louis Gallait lui-même, son meilleur peintre, était un composé de Deveria, P. Delaroche et R. Fleury.

Les grandes querelles qui divisaient les artistes reposaient le plus souvent sur des nuances infimes. Nulle part je n'ai vu la médiocrité s'exercer à de plus vives disputes.

Anvers se croyait revenu aux plus beaux jours de Rubens.

On s'imaginait avoir retrouvé la couleur des anciens, tout en y ajoutant l'élégance des proportions mesurées d'après l'antique.

On imitait les vieux Flamands avec la prétention de corriger leur lourdeur et d'ajouter, en l'exagérant, au prestige de leur coloris.

On s'inspirait des moins bons Rubens, de ceux qui frisent la porcelaine, parce que ce sont les plus jolis, et, comme on y trouvait des ombres ardentes, on apprenait alors comment on mêle les laques au style de grain pour obtenir la transparence des ombres des chairs, de sorte que toutes les figures avaient l'air d'être écorchées d'un côté, spectacle horrible!

Ajoutez à cela, pour les peintres d'histoire, une sorte de sensiblerie fade qui faisait bayer les bouches, larmoyer les yeux; et, pour ceux qui s'inspiraient

des vieux Hollandais, une façon de comique puéril. Le public affluait aux expositions, dans une ignorance absolue de l'art, les regards extasiés devant les innocences du trompe-l'œil.

On ne parlait que d'habileté de touche, de transparence et de tons chauds.

Les paysagistes avaient une façon régulière de dégrader leurs plans qui s'éloignaient, mécaniquement, de plus en plus bleuis, jusqu'au lointain toujours perdu dans le ciel. J'en ai vu un travailler toute une séance à une petite partie de son tableau, tandis que presque toute la toile était cachée par un rideau, par crainte de la poussière. — Pourquoi aurait-il regardé l'ensemble?

Ce qu'on n'étudiait pas, c'était le soleil avec son grave éclat ou ses mille caprices; c'étaient les relations des parties dans un tout; l'effet et l'exécution variés et résultant du sentiment du sujet.

Que les Belges et surtout les Gantois me pardonnent la sincérité de ces lignes. Ils ont bien marché depuis, et leurs artistes et amateurs éclairés, loin de m'en blâmer, partagent mon opinion.

XLIX

Lorsque j'arrivai à Gand, on était encore sous l'impression de la grande exposition triennale des Beaux-Arts qui y avait eu lieu l'année précédente et qui avait valu, de la part des amateurs et des artistes gantois, une palme d'or à Eug. Verboeckhoven.

Louis Gallait y avait exposé son immense *Abdication de Charles-Quint*. Son nom était, dans toutes les bouches, aussi unanimement admiré que celui de Rubens.

Immédiatement après lui, on plaçait G. Wappers et N. de Keyser. Ils formaient à eux trois la suprême trinité dominant l'art belge.

Cependant on n'était pas d'accord sur la valeur relative de ces derniers et leurs petites différences étaient l'occasion de grandes disputes : « Quelle hardiesse, disait-on, quelle admirable couleur chez Wappers ! » — à quoi on répondait : « Quelle suavité de forme, quel sentiment chez de Keyser ! »

Hélas ! on ne s'occupe plus guère d'eux !

A cette même exposition, De Vigne avait eu un succès relatif avec un triptyque représentant *trois âges de la vie d'une femme*, tableau acheté par le Roi.

La Société des Beaux-Arts ouvrait aussi, chaque année, une petite exhibition locale où j'ai pu connaître les produits du crû. Je dois avouer que j'y admirais des toiles qui me sembleraient détestables aujourd'hui.

Qu'elles étaient savoureuses, certaines de ces toiles pour mes yeux naïfs et ignorants ! Ce sont les mêmes que je rencontre parfois en voyage, lorsque je traverse des musées de petites villes : elles dorment là, vieillottes, pauvrettes, enfumées, visqueuses, délayées et craquelées en rond comme c'est l'habitude (je ne sais pourquoi) des peintures de province.

Que vous êtes changés, ô maîtres qui me réjouissiez tant ! ô Gernaert ! ô Van Maldeghem ! Et toi, Van Schendel, toi qui allumais à de si vives chandelles les rouges marchandes de légumes, dans tes marchés baignés de nuit rance, où parfois passait un ouvrier poussant sa brouette dans un si étonnant rayon de lune repercuté par la visière luisante de sa caquette !

Tel est le milieu où vivait F. De Vigne.

Un des premiers tableaux que je lui ai vu faire représentait je ne sais quelle grande dame visitant Hemling en train de peindre la châsse de sainte Ursule. Elle portait le hennin, les souliers à la poulaine et une robe de drap d'or.

De Vigne excellait dans ses draperies à casser les plis aux bons endroits et à y piquer les étincelles des ors et des pierreries.

Il faisait ce tableau, à bâtons rompus, sans cesse dérangé par ses leçons, ôtant et remettant sa robe de chambre d'étoffe écossaise verte et noire, vêtement que, de Winne et moi, nous avions aussi adopté aux heures de travail.

C'est la première fois que j'ai occasion de parler de Liévin de Winne qui devait tenir plus tard une grande place dans l'école belge et que j'allais bientôt aimer comme un frère. Rien ne pouvait faire prévoir son bel avenir.

Car l'apprenti d'alors était loin du glorieux artiste dont la bonne humeur fera plus tard la joie de ses amis.

Il ne portait point alors cette longue chevelure fauve qu'on lui connaîtra et qu'il relèvera en rejetant en arrière, dans un geste familier, sa tête colorée qu'un rayonnement de physionomie embellira et qui ressemblera vaguement à Van Dyck. Non, il inclinait sa face triste et amaigrie, les cheveux courts et roux, le nez allongé; il était presque laid, timide à l'extrême, sombre, travaillant en silence et cédant à des mouvements de susceptibilité maladive.

Car quoique plein de cœur et de reconnaissance, il souffrait dans sa fierté. Il pleurait aussi de cruelles pertes dans ses affections.

Élevé dans l'aisance, après avoir perdu ses parents et deux charmantes sœurs, il avait vu la ruine fondre

sur sa maison. Il s'était vu à vingt ans privé de toute ressource et ayant à sa charge deux autres sœurs dont il fallait payer la pension au couvent où elles terminaient leurs études.

L'aîné de ses frères était parti on ne sait où sans donner de ses nouvelles; un autre travaillait à Paris. Sa famille, autrefois composée de onze membres, était maintenant dispersée par le malheur et la mort. La mère avait été très dévote et les sœurs aînées étaient mortes, disait-on, comme des saintes. Leurs noms semblaient les prédisposer au mysticisme : Thérèse et Monique.

Telle était la situation de ce pauvre Liévin.

Félix De Vigne, qui depuis quelque temps l'aidait de ses conseils, profondément touché devant cette infortune imméritée, le reçut à son foyer et fut désormais pour lui un maître et un second père.

A mon entrée à l'atelier, mes regards étaient d'abord tombés sur un autre élève qui portait une barbe rousse, un haut bonnet de laine noire et, entre les deux, une face impassible. Je le regardai peindre. Il essayait tous ses tons sur sa palette couverte d'une quantité innombrable de petites touches en crottes minuscules, comme si elle avait été longtemps exposée sous un perchoir d'oiseaux-mouches. Il se retourna et me dit : « la peinture est un *ouvrase de patienze.* » Il le prouvait bien.

Son tableau représentait le peintre Breughel le vieux marquant les mensonges de sa servante, sur un bâton, par une entaille, chaque fois qu'elle retombait dans son péché.

La légende dit qu'il lui avait promis le mariage, si, au bout d'un temps convenu, le bâton n'était pas entièrement couvert de marques. Qu'en advint-il?

Le pendant de ce tableau, là-bas, crayonné à la craie, répondait à cette question. Il représentait Breughel,

renouvelant la scène d'Abraham et d'Agar, chassant la malheureuse servante qui épongeait ses larmes du coin de son tablier; il lui montrait d'un doigt irrité le bâton couvert d'entailles.

A nos côtés travaillait aussi une Française, Mlle J.-T., jeune personne assez agréable, insouciante, un peu coquette et d'une gaîté communicative. C'était la fille d'un ancien militaire de l'Empire qui habitait Gand.

Elle était peu douée pour les arts. Nous lui supposions un avenir obscur. Elle était pourtant destinée à une triste célébrité, et quinze ou seize ans plus tard, il sera question d'elle, lorsqu'on lira dans les annales judiciaires cette phrase terrible : « Dans un bocal, sur la table du prétoire, sont les viscères de la victime, » car elle deviendra la malheureuse Mme de Pauw, empoisonnée par un docteur trop connu et qui va périr sur l'échafaud.

Le pauvre de Winne, si mélancolique déjà, ayant, un instant, fait la sottise de tomber amoureux de Mlle J. T., devint si chagrin que nous l'appelions *Cousin brouillard*, nom d'un personnage de Paul de Kock.

J'entends encore ses soupirs...

Déjà je m'étais habitué à aimer ce nouveau condisciple. Je le consolais de ses peines du mieux que je pouvais.

Il accueillait avec reconnaissance mes paroles amies, mais ce fut en vain que je voulus lui faire partager mes plaisirs un peu coûteux; c'était en vain que je lui racontais mes enthousiasmes du dimanche, au théâtre où Albert*, le merveilleux ténor, provoquait de longs bravos; jamais je ne pus le décider à m'y accompagner.

Les seules distractions qu'il se permît, c'étaient nos excursions à la campagne.

* Ce ténor est loin d'être oublié en Belgique.

Maintenant que tu n'es plus, ami Liévin, je ne puis penser à ces promenades sans un grand attendrissement.

Nous avions retourné les toiles contre le mur, nettoyé palettes et pinceaux, et nous partions l'après-midi, par ces beaux soleils de la jeunesse, ces soleils qui ne luiront plus!

Nous allions posant nos regards sur tout ce qui se présentait, devisant de ces riens qui font pleurer lorsque plus tard on se les rappelle; nous sortions des portes de la ville et, sous le grand ciel, la plaine s'étendait devant nous.

Nous allions. Les guinguettes dressaient là-bas, sous d'épais berceaux de feuillages, leurs tables de bois vermoulu; la faim, cette bonne faim du jeune âge, nous prenait bientôt. Oh les savoureux repas arrosés de bière flamande!

Nos cœurs épanchaient leurs tendres confidences; le triste Liévin devenait, pour un instant, joyeux. Et, au retour, nous regardions longuement le soleil rougir et tomber dans l'herbe des prairies.

Le lendemain nous reprenions nos travaux.

Liévin broyait lui-même ses couleurs, fabriquait quelque étendard pour une procession, ou quelque *peinture orientale* pour le couvent où étaient ses sœurs, ou quelque vierge en robe de satin blanc, au manteau bleu de Prusse, aux yeux pleureurs, se détachant sur l'éternel fond jaune que l'on connaît; car il avait une pieuse clientèle. Et puis, c'étaient de petits tableaux dont les titres seuls disent l'innocence : *Un vieillard écorchant une anguille;* une *Vieille femme tournant son café;* un *Juif vendant des bijoux; Rose et Violette;* la *Première communion ajournée.*

Qui eût deviné à ces puériles créations le peintre puissant et doux qui devait fouiller si profondément la physionomie humaine?

En attendant, nous le plaisantions sur sa mélancolie, tâchant de l'émoustiller un peu.

Souvent il sifflait en travaillant, et sifflait faux, non qu'il manquât d'oreille, mais par distraction, l'habitude le ramenant toujours à ses airs préférés : la *Petite fleur des bois* et *Oui, Monseigneur!* romance niaise alors en vogue.

Quant à M. F. De Vigne, il chantait agréablement, s'accompagnant de la guitare. Aux sons de cet instrument sentimental, de Winne jetait à Mlle J. T. des regards plus mouillés et redoublait ses soupirs.

L

Le soir nous allions à l'Académie. Un nouveau directeur cherchait à la relever de la décadence où ses prédécesseurs sans vigueur ni talent l'avaient laissée tomber.

Il s'appelait Vanderhaert et était beau-frère de notre grand sculpteur Rude.

Peintre médiocre, mais habile dessinateur, mettant beaucoup de feu dans son enseignement, il expliquait très clairement le jeu des muscles, la fermeté de leurs attaches et les différents plans qui décomposent les formes en apparence les plus arrondies.

Il avait de l'enthousiasme pour les chefs-d'œuvre des Anciens et sa chaleur communicative nous fit grand bien.

F. De Vigne était aussi professeur à l'Académie, mais comme il était très modeste, on lui confia une classe inférieure. C'est ainsi que dans bien des occasions il

fut exploité. Il professait aussi à l'Athénée et dans des maisons particulières. Que lui restait-il pour son art? Il fallait vivre, élever les enfants.

Et pourtant il était gai.

Il travaillait parfois jusqu'au milieu de la nuit aux planches de ses ouvrages qu'il gravait lui-même.

En 1849, lorsque Gand donna cette magnifique fête historique dont on parle encore et qui laissa loin d'elle tout ce qui avait été tenté dans ce genre; il fut le vrai créateur du cortège. Non seulement il l'organisa, mais il dessina tous les costumes et les coupa lui-même. Pendant des semaines sa maison se transforma en atelier de couture. Lorsqu'il envoya à la ville la note des frais, il eut la discrétion de ne pas y ajouter la liste de ses honoraires. On ne s'en aperçut pas. Il ne s'en plaignit qu'en famille.

La vie de cette famille était doucement austère. On y travaillait sans bruit. Tous les soirs, Élodie, Edmond, Jules et plus tard Georges, avant de se coucher, venaient demander la bénédiction à leur père, qui la leur donnait à la façon épiscopale, en traçant du pouce une croix sur leur front. Un deuil récent attristait encore cet intérieur, la mort de deux charmants enfants, Éléonore et Félix, enlevés vers l'âge de quatre ans.

Leur digne mère était la fille de Philippe Avé, premier prix de violon au Conservatoire de Paris, né en France à Hondschoote, et qui mourut aussitôt son mariage à Gand où il s'était établi.

J'étais là comme dans une seconde famille et je m'attachais aux enfants qui me rendirent affection pour affection.

L'aînée, la petite Élodie, croissait sagement. Un charme ignoré déjà rayonnait dans ses yeux bleu-sombre, ombragés de longs cils soyeux. Elle allait dans la maison, sans bruit, glissant plutôt qu'elle ne mar-

chait, le torse frêle légèrement renversé en arrière, et penchant, sous la pesanteur d'un front déjà sérieux, un fin profil d'ange de cathédrale gothique. Son père en la créant était resté en plein dans ce moyen-âge qu'il connaissait à fond. Elle avait environ sept ans et elle dansait sur mes genoux.

Ses douces caresses d'enfant m'inspiraient un sentiment presque paternel.

Félix De Vigne, né le 16 mars 1806, était l'aîné de six enfants, quatre garçons et deux filles.

Le second, Pierre, et le troisième, Édouard, étaient, l'un sculpteur et l'autre paysagiste, tous deux prix de Rome. Alexandre, le dernier des garçons, était musicien. Cinq ou six de leurs cousins étaient également musiciens.

Vraie famille d'artistes!

Je n'ai pas besoin de dire quelle situation occupe en ce moment, dans la sculpture belge, le fils de Pierre, Paul De Vigne, qui à notre grande Exposition de 1889 vient d'obtenir un grand prix d'honneur.

Félix avait commencé sa réputation par des toiles d'un ordre plus élevé que les puériles productions dont j'ai parlé. Le premier tableau qui le mit en vue représentait Marie de Bourgogne implorant la grâce de Hugonnet et Humbercourt, sur la place publique de Gand appelée *Marché du Vendredi*, au milieu d'une foule émue entourant l'échafaud où montaient les condamnés et où se dressait le bourreau habillé de rouge, la hache au poing.

Marie de Bourgogne, à genoux, en robe noire brodée d'argent, en long manteau de drap d'or, me semblait bien touchante, renversant sa jeune tête éplorée, coiffée du hennin, et tendant en avant ses bras tremblants de suppliante.

Ce tableau a été détruit dans un incendie.

LI

Lorsque je quittai Gand (1846), avant de me rendre à Paris, j'allai passer cinq ou six semaines à Anvers.

Je logeai à l'Hôtel Rubens, sur la place Verte, immédiatement sous la cathédrale.

J'ai le souvenir de nuits d'insomnie passées à maudire l'assourdissant vacarme de son carillon dont le bavardage sonore recommençait tous les quarts d'heure.

Pourtant, le jour, dans le soleil, rien de plus gai que l'égrènement de ses notes claires et argentines, surtout les dimanches de fête, lorsqu'un vent léger les apporte de loin mêlées à l'ondoyant clapotement des bannières et des banderoles. Alors, Anvers me plaisait beaucoup.

Je me fis inscrire à l'Académie que dirigeait l'illustre Wappers.

C'était un gros homme, aux manières brusques et familières, que se figureront très bien ceux qui ont connu notre peintre Couture.

Il portait bruyamment et emphatiquement une gloire surfaite.

Au fond c'était un très bon homme.

Son enseignement ne valait pas celui de Vanderhaert. Il se bornait à déterminer les proportions d'après des mesures convenues et à énoncer des aphorismes dans ce genre : « Un dessinateur noir fait toujours un peintre gris. » A ceux qui peignaient, il apprenait à décomposer les plans et les tons en touches posées l'une près de l'autre comme dans la mo-

saïque et à colorer les ombres des chairs de laques ardentes, les demi-teintes de gris verdâtres et les lumières de jaune et de rose, pour exprimer les vibrations de la vie. On voit que nos impressionnistes n'ont rien inventé.

Je quittai vite l'Académie, attiré par le splendide génie qui domine à Anvers.

J'allai au musée étudier Rubens.

J'y copiai *le Christ à la paille.*

J'étais donc aussi plus séduit par les défauts du maître que par ses qualités. Naturellement j'exagérai encore les écorchures des carnations et leur tendance à la porcelaine.

Je ne me doutais pas que le plus merveilleux des Rubens était à Gand, car il se trouvait si mal placé alors, entre deux fenêtres de la cathédrale, qu'on ne le voyait pas ; je veux parler de la *Vocation de saint Bavon.*

Mais je ne peignais pas toujours au musée d'Anvers, et mes repos me furent plus instructifs que mes heures de travail proprement dit.

Cette galerie, sans aucun charlatanisme de faux luxe, vous présentait si honnêtement, si modestement, dans son jour austère, quelques admirables chefs-d'œuvre, au milieu de cette quantité de toiles laborieuses et ternes de l'ère grimaçante qui, depuis Breughel jusqu'à Pourbus, étalent leurs bouffissures léchées et leurs fantaisistes musculatures disséquées au froid scalpel.

Comme les Memling, les Van Eyck, les Quentin-Metsys, et surtout les portraits et les sept sacrements de Rogier Van der Weyden respirent une vie simple et intense parmi les limbes de la Renaissance Flamande que dissipèrent les rayons du triomphant Rubens !

Et je m'imprégnai, à mon insu, du virginal sentiment des gothiques.

Le Christ mort, de Van Dyck, aussi, m'impressionnait mystérieusement.

En quittant le musée, j'aimais à errer et à me perdre dans cette ville dévote dont les rues pittoresques exhibent, à chaque coin, des vierges lourdement fastueuses dans leur gloire de nuages dorés; ou à m'abîmer dans de mystiques rêves, aux saluts de Notre-Dame, lorsque les voix célestes des orgues élevaient leurs ondes en orbes frémissants vers les hautes ogives, puis redescendaient, séraphiques échos, se mêler en sourdine aux voix de la procession qui déroulait, plus bas, sa longue théorie de blanches vierges aux yeux clos, dans la constellation des cierges et les nuages de l'encens. Ces chants, cette pompe catholique jetaient mes sens dans une douce ivresse; et je sentais vibrer en moi comme un reste de cette pure volupté, de cette blanche joie ressentie la première fois que j'avais vu mes petits camarades de Saint-Bertin s'agenouiller pour leur première communion.

LII

La fin de cette année fut bien triste.

En quittant Anvers, je tombai malade d'une fluxion de poitrine qui se prolongea en bronchite chronique.

Mon père vint me chercher, et j'ai su depuis que lorsque nous fûmes partis, mes braves amis pleurèrent, croyant ne plus me revoir. De Vigne avait fait mon portrait, quelques jours auparavant, afin de conserver mon souvenir.

Je me croyais perdu. Pour comble d'inquiétude,

j'avais trouvé mon père bien changé. Depuis un an environ, sa robuste santé s'était singulièrement altérée. Nous ne nous en étions pas aperçus d'abord, par habitude de le voir. Il ne se plaignait pas. Des amis alarmés nous en firent la remarque. Il ne voulait pas entendre parler des médecins. Il fallut bien néanmoins avoir recours à eux. Mon père alla de mal en pis malgré les remèdes. Il était très jaune. Au lieu de l'envoyer à Vichy, on l'avait saigné, funeste erreur!

Inquiets l'un de l'autre, nous fîmes bien mélancoliquement le voyage de Gand à Courrières.

Nous étions à la fin de l'automne.

L'hiver fut magnifique. J'ai le souvenir d'une longue suite de claires journées de gelée, étincelantes de givre. La bonne nature jetait encore, de cette façon, un peu de gaîté dans la maison privée de son mouvement, autrefois si vivante!

Mon frère Émile était encore en pension; Louis apprenait, à Gand, la fabrication de la bière.

Nous étions là deux malades et mon oncle qui nous cachait son inquiétude, mais ne pouvait nous dissimuler sa tristesse.

Ma grand'mère, que nous aimions tous, dépérissait à vue d'œil; elle avait soixante-dix-neuf ans. Elle riait encore néanmoins, machinalement. Elle ne bougeait plus de sa chaise, vous savez, près de la cheminée Louis XV, dans le petit fournil.

Mais la jeunesse ne désespère pas longtemps. Je me reprends à la vie. De nouvelles verdeurs se réveillent en moi.

Je profite de mes nuits d'insomnies pour composer des strophes qui chantent à mes oreilles, involontairement.

Je n'avais plus fait de vers depuis le collège.

Je commence à reprendre des forces; mon père aussi va un peu mieux.

Et tout à coup, un mal inattendu achève ma pauvre marraine.

Le 13 février 1847, elle s'éteignait dans la sérénité de son âme pure et simple... On a lu les pages de mon enfance; on a vu cette sainte femme sans cesse penchée sur nous. On comprendra ma douleur.

LIII

Cependant mes désirs me poussaient vers Paris.

En 1845, j'y avais passé trois semaines environ, avec mon père qui, alors, faisait imprimer, rue du Foin-Saint-Jacques, un *guide forestier* dont je ne rencontre plus un seul exemplaire.

Par la protection d'un gardien du Louvre, L. D., originaire de Courrières, j'avais obtenu une carte qui m'avait permis de travailler dans les Musées.

Je me rappelle y avoir été plus frappé par les grâces faciles de la décadence que par les vrais chefs-d'œuvre. Je fis des croquis d'après Lionel Spada, le Guide, les Carraches et quelques Flamands et Hollandais.

Au Luxembourg, les Léopold Robert me ravirent d'admiration, et les Delacroix me semblèrent hideux, le *Massacre de Scio* excepté.

Ce peintre me révoltait par son dessin.

Je me représentais les furieux reproches que m'eût adressés Vanderhaërt, s'il m'était arrivé de torcher des pieds et des mains comme ceux que je voyais aux *Femmes d'Alger* et à la *Noce juive*.

Quant à sa couleur, à côté des creuses lanternes flamandes dont j'avais encore l'œil imprégné, elle me

parut terne et boueuse, tout en m'impressionnant étrangement.

En dehors de nos occupations, mon père et moi, nous n'avions pas perdu notre temps. Nous avions, comme tous nos bons provinciaux d'alors (on dirait qu'il y a deux siècles de cela), visité toutes les *Merveilles de la capitale*, sans oublier le *Caveau des Aveugles*, les balances en argent de Vero-Dodat, l'escalier de cristal, et la pipe de mille francs !...

Nous avions couru tous les théâtres, applaudi Duprez, Mme Stolz, Rubini, Mario, Lablache, Mlle Rachel et les Ravel, les Bouffé, les Lepeintre, les Vernet, les Arnal, les Grassot et bien d'autres.

Nous avions passé des nuits à nous gratter et à rouler en cordes, sous nos convulsions de patients dévorés des punaises, nos draps de lit sentant le chlore, au milieu d'autres parfums, dans un petit hôtel de la rue Saint-Honoré dont l'enseigne pourtant promettait mieux : *Hôtel des Ambassadeurs*.

J'avais vu Versailles ! Je retrouve, dans le brouillon d'une lettre adressée à un camarade resté au collège, cette phrase emphatique : « Versailles où sont les géants enfantés par le plus grand génie du siècle, je veux parler des immenses toiles d'Horace Vernet ! » Dire que le trompe-l'œil m'égarait ainsi ; car ce n'était pas les qualités de ce peintre que j'admirais surtout, mais ses petites attrapes à bourgeois, la hardiesse d'un fusil en raccourci, le luisant des chevaux en sueur, l'exactitude des détails, l'illusion des natures mortes. O peintres ! c'est pourtant ainsi que, à nos expositions, nous sommes jugés par une foule de gens qui continuent à voir de cette façon.

Je n'étais donc pas absolument étranger à Paris lorsque, en 1847, je vins habiter une petite chambre au troisième étage du n° 5 de la rue du Dragon.

J'avais bon nombre de connaissances à Paris, Cour-

rières et ses environs y ayant versé une partie de son trop-plein. Nous les visitâmes toutes, pour ne pas faire de *jalouserie*, depuis M. Delebecque, chef du personnel au ministère de l'instruction publique, jusqu'à Louis Mémère, fils de ma nourrice qui, on s'en souvient, nous disait des contes au coin de notre feu, dans notre enfance.

Mon père, qui était l'obligeance même, s'était naturellement chargé d'une commission pour chacun d'eux.

Parmi ce monde, les garçons de café abondaient. Je fus frappé de l'accent parisien et des façons affectées que prenaient ces derniers que j'avais connus paysans non dégrossis.

Quelques-uns sourirent de mon air naïf et provincial, donnant à leurs compliments une tournure plus railleuse que respectueuse. Je dois dire que je n'eus pas ce reproche à adresser à Louis Mémère, quoiqu'il fût l'un des plus brillants garçons du *Café de Mulhouse* et plus tard de celui des *Mille Colonnes*.

Le souci du beau langage les jetait dans de singulières méprises : ainsi, sous prétexte que les syllabes *an* se prononcent *in* en patois, ils transformaient en *an* ce qui doit faire *in;* disant du *van* pour du *vin*, parce qu'en patois on dit du *vint* pour du *vent*. Et lorsque mon père et moi nous nous rendîmes de nouveau chez notre compatriote L. D..., le gardien du Louvre déjà cité, pour lui demander dans quel atelier il serait bon que j'entrasse, il répondit gravement : « Il faut que Jules entre dans l'atelier d'un membre de l'*Anstitut;* nous avons MM. Cognet, Picot, Delaroche, *Angres* et *Drollang*.

Après avoir réfléchi, il nous conseilla Drolling, parce que l'ancien massier de son atelier était de ses amis.

Lorsque, mon carton sous le bras, toujours accompagné de mon père, je frappai timidement à la porte

de son atelier, ce fut Drolling en personne qui nous ouvrit, sa palette à la main.

Il portait un tricot de laine et un bonnet grec rouge, comme l'a représenté son élève Biennourry.

Son air ouvert et bon enfant, un peu bourru, sa large moustache blanche le faisaient ressembler plutôt à un officier en retraite qu'à un artiste.

Sous cet aspect, je pressentis un brave homme et je m'enhardis.

J'ouvris mon carton qui contenait, outre quelques dessins et natures mortes de ma façon, un torse peint par l'un des plus forts de l'Académie d'Anvers, d'après la méthode que j'ai dite plus bas. Ce torse flamboyant, qui ressemblait à une omelette aux confitures, révolta d'abord mon futur patron. « Voyez-vous ça, s'écria-t-il, c'est horrible ! »

Heureusement, je pus lui dire que ce n'était pas de moi. Je mis alors sous ses yeux une nature morte que j'avais peinte chez De Vigne, sans y attacher beaucoup d'importance, et que je n'aurais jamais eu l'orgueil de comparer au haut ragoût anversois.

Sa figure changea aussitôt d'expression : « De vous, ça ! me dit-il ; mais c'est peint comme un ange ! »

C'est peint comme un ange ! Avec quelle douceur cette phrase tomba dans la bonne oreille de mon père qui, comme moi maintenant, était sourd d'un côté !

Mon père était bien malade et n'avait plus qu'une année à passer sur la terre. Il ne devait, hélas ! prendre part à aucun de mes succès ; et n'a connu que le *Saint Piat prêchant dans les Gaules*, mon premier tableau exécuté avant mon départ de Gand et que nous avions hissé, avec tant d'orgueil, à l'un des autels latéraux de l'église de Courrières.

Cet éloge de la bouche d'un homme qu'il considérait comme un grand peintre, le remua profondément.

Lorsque nous nous retrouvâmes seuls sur le palier, Drolling ayant refermé sa porte, mon père me serra dans ses bras en répétant : « Tu peins comme un ange ! » Puis, en descendant l'escalier, il ajouta : « Hein ! si un jour tu allais aussi à l'Institut ! »

Que ta mémoire soit bénie, ô bon Drolling, car tu as affermi, chez un père près de mourir, sa confiance en mon avenir, sa suprême consolation !

LIV

Mon père me quitta bientôt me laissant seul dans ce tourbillon de Paris, dans ce désert si peuplé de figures inconnues.

Je fus, les premiers jours, comme étourdi, sans orientation, errant stupidement devant moi, me perdant, me retrouvant dix fois dans la même rue, lorsque je m'en croyais loin.

O solitude au sein de la foule ! Solitude sans recueillement, comme tu me pesas d'abord !

J'eus bien, au commencement, les dimanches, la société de quelques garçons de café, mes compatriotes ; mais leur beau langage et leurs aperçus sans fin sur les grands hommes qui fréquentaient leurs divans et dont ils parlaient familièrement ne m'intéressaient guère. Je n'étais pas au fait des célébrités du jour.

J'avais pourtant de l'amitié pour Louis Mémère tout en souriant de ses prétentions.

Parfois nous allions ensemble dans la banlieue et c'était merveille de voir avec quel aplomb et quelle

désinvolture il parlait à tout le monde, pour moi qui rougissais jusqu'aux yeux, lorsque au restaurant il fallait bien m'adresser aux garçons. C'est lui qui savait se faire servir! roulant de gros yeux et menaçant d'appeler le chef de l'établissement au moindre retard du serveur ou lorsqu'il manquait la moindre bagatelle : « Il n'y a donc pas de citron, ici! faites venir le patron! »

Ces façons despotiques me gênaient bien un peu, mais j'aimais, une fois le citron obtenu et la consommation payée, aller plus loin où les blés recommencent; cela me rappelait notre enfance... Et nous parlions du pays avec attendrissement; de mon père, de mon oncle, de mes jeunes frères et de Mémère Henriette qui nous avait nourris et qui commençait à se faire vieille, et du grand-père Colas toujours vivant, celui qui lui avait appris tant de contes; et de mille riens, des salamandres brunes qui rôdaient le soir dans les plates-bandes du jardin et des groseilles qu'il y mangeait si avidement au chant des sauterelles, dans le crépuscule qui, alentour, montait. Et ces riens me gonflaient le cœur d'un immense désir de me retrouver, tout à coup, là-bas!...

LV

Mon entrée à l'atelier Drolling ne s'était pas passée sans incidents désagréables.

A peine y avais-je mis le pied qu'un tumulte assourdissant avait retenti à mes oreilles et que je m'étais vu entouré de têtes dont l'expression narquoise, menaçante ou étrange m'avait absolument ahuri. Je me sen-

tais en même temps tiré de tous les côtés à la fois, tandis que je recevais à la tête les coussins des tabourets qui, de toute part, pleuvaient sur moi.

C'est ainsi qu'alors on recevait les nouveaux.

On me demanda mon nom et, lorsque je l'eus balbutié, le vacarme et les rires redoublèrent : « Quel nom ! Es-tu parent de celui qui a fait... de celle qui... est-ce ta mère que... ta sœur dont... ? »

Je ne dirai pas les horreurs qui terminaient ces tronçons de phrases.

Le calme rétabli, un des plus grands, qui, mieux mis, plus distingué, semblait d'un meilleur monde, s'approcha de moi et me demanda très poliment : « De quel pays êtes-vous, monsieur ? » Je répondis d'une façon que je tâchai de rendre aimable : « Du Pas-de-Calais. » — « Oh ! ça se voit, dit-il, c'est un département sans physionomie ! »

Cet élève aux belles manières s'appelait Timbal.

Alors le plus vieux de la bande, Deligne, qui était de Cambrai, près de chez nous, vint à moi et me dit : « Regarde, mon garçon, nous sommes ici sept ou huit que je vais te désigner et que tu vas bien régaler ; quant aux autres, fiche-t'en ! » — Et puis, élevant la voix, il ajouta : « Ce nouveau venu est un pays à moi, je le prends sous ma protection, et gare à qui y touche. »

Dès lors on me laissa tranquille. Je fus, selon l'usage, chargé de l'entretien du feu et de quelques commissions et, comme je décrochais mon chapeau pour sortir, je remarquai qu'on y avait tracé à la craie une cocarde et une aigrette de laquais.

Au plus fort de la mêlée, à travers la poussière que soulevaient la pluie des coussins et les gambades de ces gamins dont Ulmann, dit Tête-de-cheval, était un des plus enragés, j'avais vaguement aperçu un jeune homme à l'aspect tranquille et qui me regardait sans trop de raillerie.

Sa physionomie ne tarda pas à attirer mon attention. Il était petit, trapu, très brun de peau, avec des cheveux noirs de corbeau, se hérissant, puis retombant en mèche tordue sur le front droit qu'ils ombrageaient, ses yeux, très noirs, luisaient sous la voûte sombre de ses sourcils. De naissantes moustaches estompaient la lèvre supérieure très courte d'une bouche qui restait douce et mélancolique, malgré le voisinage de mâchoires carrées et d'un menton proéminent et volontaire. Une tête d'aigle attendri.

Il se nommait Paul Baudry.

Ce qui me frappa en examinant les peintures de ces élèves, ce fut leur aspect généralement froid et terne. Nous étions loin du flamboiement d'Anvers, mais on dessinait plus correctement. Quelques-uns me semblèrent très habiles, mais manquant de vie. Par exemple, les figures de Baudry, avec des proportions souvent défectueuses, avaient une singulière énergie.

Le patron passait à l'atelier deux fois par semaine, se bornant à constater les bras trop longs, les jambes trop courtes, ne trouvant jamais les cols assez dégagés. Il conseillait des croquis, beaucoup de croquis d'après les antiques et le Poussin. Parfois il s'écriait : « De la lumière! c'est donc pas beau, la lumière! » Hélas! c'était plus facile à conseiller qu'à faire.

Baudry passait déjà pour un grand homme. S'il se laissait deviner, Henner était encore à l'état d'énigme. Celui-ci exécutait, d'une touche égale, consciencieusement sa figure, sans bruit, sans se douter lui-même du brillant avenir qui l'attendait.

Timbal ne donnait pas plus d'espérance, mais il était très bruyant, parlant très haut, chantant de même.

Il cherchait l'esprit.

Il dit un jour : « La Nature, qui ne se trompe jamais, me sachant né pour le bruit, m'a appelé *Timbale*. »

Il y avait d'autres chanteurs qui ne tarissaient pas,

Merson, Pouttier, Langlois et ce brave Roy qui habite Rennes et avec qui j'ai gardé des relations intimes. Merson, qui est aussi resté mon ami, a quitté, on le sait, la peinture pour la littérature, laissant à un fils le soin d'illustrer brillamment son nom dans les arts. Maillot cherchait le style, qu'il rencontrait quelquefois, et, aux rares moments de silence, il racontait de spirituelles anecdotes, très posément, sur un ton monotone et berçant agréablement l'oreille par ses syllabes séparées avec lenteur et bonhomie très comique.

On ne s'apercevait guère de la présence de Bertinot qui, infirme, quittait rarement sa chaise et piochait dur; ni de celle de ce pauvre Roguet, le jeune homme si beau et qu'attendaient deux magnifiques succès au concours de Rome et au grand concours qui fut ouvert pour la statue officielle de la République en 1848. Nous pensions tous que la gloire l'attendrait. Hélas! il devait bientôt mourir à Rome des suites d'une chute de cheval comme Géricault.

C'est là aussi que je connus ce brave Léon Moricourt que j'aime toujours, et le spirituel et excellent Émile Sintain et le cordial Jules Valadon.

Mais alors, si je ne m'étais fait quelques camarades, je n'avais pas encore rencontré un ami réel.

Habitué au recueillement d'une vie tranquille, je me trouvais, dans ce tumulte de Paris, dépaysé, dérouté.

Mon travail se ressentait de ce désarroi. Je ne peignais plus *comme un ange!* Aucun succès. Je fus reçu à l'École des Beaux-Arts dans les supplémentaires.

Aux concours surtout je gâchais tous mes dessins, arrachant le papier à force de vouloir le fouiller. Je me dégoûtais toujours de ma *figure* avant qu'elle ne fût finie; la laissant là ou bien travaillant obstinément à la même partie, la rendant de plus en plus mauvaise. J'étais découragé.

Drolling, qui ne croyait pas à la sincérité de mes

tentatives avortées, me considérait comme un élève rebelle et m'avait pris en grippe. Tous les samedis, au concours de l'*esquisse* j'étais l'objet de vertes réprimandes : « Qué qu' c'est que ça! voilà du Diaz, du Delacroix maintenant! » Il y mettait peut-être du parti pris, me plaçant toujours parmi les derniers, même avec cette *Mort d'Épaminondas*, que Baudry avait trouvée bien.

Un jour je me vengeai : Nous avions à traiter la *Mort d'Antoine* et j'en fis deux compositions différentes. Il me reconnut dans la première qui tomba sous ses yeux, me tança d'importance et, comme d'habitude, me mit à la queue; puis, son classement étant à peu près fini, il découvrit ma seconde esquisse que j'avais à dessein dissimulée, et, sans me reconnaître, il en fit un tel éloge qu'il fut bien contraint de la placer la première.

C'est ainsi qu'au même concours j'ai été à la fois le premier et le dernier.

Ce petit succès fut une bien faible éclaircie à travers les ennuis et les dégoûts que j'éprouvais, surtout parce que je ne savais où répandre le trop-plein de mon cœur.

Je regrettais les êtres chéris qui vivaient leur vie calme dans l'arome des luzernes; je regrettais aussi la Flandre et son existence facile; les rustiques villages de la campagne de Gand avec leurs prairies qui verdoyaient si près de la ville, et les guinguettes où l'on arrivait en barques, où pour quelques sous on trouvait de la bonne bière double et des anguilles froides à l'oseille; enfin tout ce bien-être à bon marché, introuvable ici.

Les théâtres coûtaient trop cher, et puis quel ténor de Paris, même Dupré, valait alors celui de là-bas, le fameux Albert? Albert a été depuis le maître de M. Lauwers, l'un des chanteurs les plus applaudis de

Paris; demandez-lui quel souvenir il en conserve. Demandez aux Gantois de mon âge s'ils ont jamais entendu un artiste qui lui fût comparable. Quels trépignements frénétiques, après certains airs, lorsque la fureur des bravos interrompait la représentation pendant de longs instants! Et je m'en retournai chez De Vigne, à grands pas, gesticulant dans les rues, ivre d'enthousiasme, comme cette fois où, perdu dans mon délire, ne voyant plus mes pieds, j'enfonçai ma jambe entre les barreaux descellés d'une grille de cave, heureux, en la retirant et en voyant la large déchirure du pantalon, de constater que je ne me l'étais pas cassée!

Que la ville de Gand était belle, par ces retours du théâtre, l'hiver, quand les réverbères pâlissent la neige des rues, et que sur les toits d'ardoise, aux faisceaux des tours, les froids reflets de la lune se brisent en vifs éclairs!

Comme j'étais loin de tout cela et de ces jolies bourgeoises que l'été je rencontrais aux promenades du dimanche, que je regardais bravement de loin; vers lesquelles j'allais d'un pas assuré, pour rougir ensuite comme un imbécile, en passant devant elles, les jarrets à demi ployés dans ma marche timide!

Et notre chambre nue, à de Winne et à moi, avec sa bibliothèque pendue à un seul clou et qui s'écroula le même jour que le beffroi de Valenciennes! Comme nous avions ri de cette coïncidence, disant que c'était l'ébranlement causé par la chute de la bibliothèque qui avait amené celle du beffroi...

Et je me rappelais tristement ces choses insignifiantes, et surtout... la petite amie..., dont le petit profil moyen-âge fuyait dès que je voulais le fixer.

De combien de regrets tu fus témoin, ô chambre de la rue du Dragon.

Comme ils s'étaient envolés, mes rêves de gloire!

Comment se diriger dans ce labyrinthe? Comment trouer cette foule affairée qui écarte les coudes pour empêcher de passer?

O dégoûts!

Je me rappelle de sombres jours de pluie où j'errais seul dans la boue sale des rues, l'esprit malade, marchant indéfiniment et sans but, sans reposer ma fatigue; suant sous le capuchon de mon caban, crotté jusqu'à l'échine sous l'eau tombant sans cesse; cherchant des consolations non dans la gaîté, mais dans la désolation des choses. Un jour que j'avais encore été un des derniers à *l'esquisse*, j'éprouvai un tel désenchantement de moi-même, que, voulant voir quelque chose de plus misérable, je me sentis poussé par l'irrésistible désir d'aller méditer devant l'horrible spectacle de la Morgue...

LVI

Heureusement, mon frère Émile ne tarda pas à venir habiter près de moi.

Mon excellent père, qui voulait, avant de mourir, assurer l'avenir de ses enfants, lui faisait construire une usine et l'avait envoyé à Paris pour y prendre des leçons de chimie.

Mais au lieu de mordre aux sciences, Émile passait régulièrement ses journées au Louvre ou au Luxembourg, quoiqu'il ne comprît point encore la vocation qui l'entraînait vers la peinture.

Sa présence chassa les mauvais rêves de ma chagrine solitude.

Il avait seize ans. Je fus très étonné de constater tout à coup en lui ce goût des arts que nous n'avions jamais soupçonné. Je lui fis des reproches sur la perte de son temps; rien n'y fit.

Une après-midi, en rentrant chez nous, je trouvai, sur la table, une pochade à l'aquarelle d'un très beau ton, et je fus stupéfié d'apprendre que c'était le premier coup d'essai de mon jeune frère.

Dès lors je ne le contrariai plus. Nous n'étions d'ailleurs pas d'accord dans nos jugements en peinture; il n'aimait ni Ingres, ni Léopold Robert et adorait Delacroix.

Bientôt s'ouvrit le Salon de 1847, le premier que je vis à Paris.

On y montait, au coin de la place du Carrousel, par un escalier monumental, aujourd'hui supprimé.

Comme cette place a changé depuis ! Partant de la rue de Rivoli, diverses ruelles l'envahissaient, étroites et sales, à peine éclairées d'une buée bleuâtre. Elles finissaient vers le petit Arc de la Victoire, en maisons isolées, grimaçantes. Au milieu se dressait, seul, l'Hôtel de Nantes; à côté, un petit monument élevé à un étudiant tué en juillet 1830.

Aux abords du Louvre s'entassaient, se pressaient de nombreuses baraques en planches occupées par des marchands d'oiseaux aux mille cris, et par des vendeurs de vieilles gravures et bouquins, cartons crasseux, étalages en lambeaux, peintures rancies, bibelots poudreux que remuaient de maigres doigts, où se fourraient de longs nez jaunes et curieux.

Aucune dalle ne pavait le sol, pas même dans la cour du Louvre, au terrain inégal où s'élevait la statue du duc d'Orléans par Marochetti, que remplaça le François Ier équestre de Clésinger, appelé *sire de Framboisi.*

Les tableaux de l'Exposition étaient accrochés dans le Salon Carré et dans la Grande Galerie bien plus longue qu'aujourd'hui, à des parois en planches cachant, pendant trois mois, les vieux maîtres qui étouffaient derrière.

Une autre galerie en planches à peine équarries, courait en permanence, le long du Carrousel, appuyée sur des poutres non rabotées.

Quel que fût mon empressement d'y courir, je n'éprouvai plus la même émotion qu'à Bruxelles en 1842. Mes yeux ne sont plus vierges. Je suis dans les coulisses de l'art et les belles couleurs ont perdu leur prestige. Il me faut des harmonies.

Salon Carré : à la place du Véronèse, le grand succès du jour, l'*Orgie romaine*, de Thomas Couture.

Je reste indécis devant cette toile. Elle me fait un peu l'impression de quelque chose de déteint comme un trumeau de Boucher. Le décor me frappe : Cette belle architecture et ces vases richement ouvrés répandant sur les dalles leurs fleurs flétries.

L'ensemble du tableau me semble noyé dans une brume verdâtre et grise. J'admire les philosophes, la maîtrise de l'ensemble, mais je suis peu frappé du caractère de cette orgie, que je voudrais voir plus violente ou plus affaissée ; ce sont des bourgeois qui s'amusent, de vulgaires débauchés. J'accorde aussi difficilement cette peinture XVIII[e] siècle, ces costumes et architectures romains, ces types Louis-Philippe.

J'ai dit que je ne faisais rien de bon à l'atelier, mais le printemps qui, en ce moment, ouvrait les bourgeons lustrés des magnifiques marronniers du jardin du Luxembourg, morts depuis, le printemps qui tamisait les clairs rayons de son blanc soleil à travers leurs larges rameaux, sur les dames, les bonnes et les nourrices assises à leur pied, le printemps chassant mes

sombres tristesses, chatouillait et réveillait mon cœur où recommençait à chanter une nouvelle joie.

Or, je venais, dans ma petite chambre, d'essayer une esquisse de soleil sur un sujet emprunté à la vie de ce ravissant jardin.

Il faut l'avouer, j'étais assez content de cette peinture, la première qui me fût directement inspirée par la nature. Je voyais comme un monde s'ouvrir devant moi, un monde d'harmonies nouvelles.

C'est cet orgueil, si peu justifié, qui me rendait sévère pour Couture et autres exposants de 1847. Je n'avais pas encore acquis l'expérience qui rend modeste.

Je ne désarmai pas devant E. Delacroix, dont le *Coup de lance* me parut lourdement tourmenté. Mon souvenir passionné des Gothiques de Bruxelles et d'Anvers me rendait injuste envers le sentiment de cette œuvre.

J'attendais un plaisir extrême de l'exposition d'Horace Vernet que j'admirais tant il y a un an à peine, et je fus tout surpris de trouver sa *Famille royale* et sa *Judith* un peu ternes et banales.

En revanche, tout en faisant mes réserves, j'admirai Diaz ; j'y retrouvai réalisées une partie de mes impressions du jardin du Luxembourg et de celles déjà bien lointaines de la forêt de La Broye.

Je fus charmé par ses étoffes chatoyantes, ses chairs nacrées baignées de rayons, et par ses échappées de soleil plongeant, entre les branches, en fulgurantes clartés sur les fûts d'argent des hautes futaies.

Je retrouvai aussi le soleil dans la *Ronde de mai* de Ch. Muller.

Corot me ravit délicieusement. Il avait un étang argenté qui répétait le ciel et les arbres dans la rosée matinale.

Cela me rappelait des souvenirs d'enfance au bord des mares de notre carperie.

LVII

Cependant le cercle de mes camarades s'était étendu ; j'avais rencontré d'anciens élèves du collège et, parmi ceux-ci, un jeune architecte, élève de Labrouste, Ernest Delalleau.

Singulier garçon ! Physionomie vive, extrêmement mobile, intelligente au possible, avec des yeux vert-clair, rayés de jaune et rapprochés comme ceux des singes. Un crâne de Romain couvert de cheveux roides et rebelles, un front droit, des sourcils relevés vers les tempes, le nez retroussé, les lèvres très minces, la bouche ne faisant qu'un trait railleur, des mâchoires fortes et carrées, un menton large et proéminent sur lequel poussait en broussailles menues une barbe inculte ; un cou très long, la glotte en saillie, cou fortement attaché à la nuque ; tels sont les détails qui formaient l'ensemble plus bizarre que laid et singulièrement remarquable de cette figure de jeune homme.

Il m'était apparu, pour la première fois, vers 1838, au petit séminaire de Saint-Bertin, lorsqu'il pouvait avoir douze ans.

Nous étions au réfectoire, lorsqu'il fit son entrée, la seule entrée d'élève que je me rappelle parmi toutes celles que j'ai vues, et elles sont nombreuses. Pourquoi ? Parbleu, parce que c'était lui et que le monde n'aura pas deux Delalleau !

Il portait une jaquette en lasting verte bordée de ganse comme bien d'autres ; un pantalon plissé aux cuisses comme tout le monde. Son chapeau seul, d'un style un peu original, semblait avoir exigé quelque

effort d'imagination. Il ressemblait à un chapeau de cardinal par la forme et aussi à cause des floches qui flottaient au bout d'un travail compliqué de passementeries entrelacées.

Mais ce qui me frappa, je le répète, ce fut lui! Ce nez en trompette, cette bouche aux lèvres rentrées, ces cheveux hérissés et, sur tout cela, cet air d'écureuil effaré tombant tout neuf, parmi nous, de la forêt d'Hesdin, sa patrie.

La première chose qu'il fit fut de montrer à son voisin les mouches qui volaient au plafond.

La destinée nous fit suivre le même chemin.

Je le retrouvai au collège de Douai où nous commençâmes à nous lier à cause de goûts communs. Il dessinait et faisait des vers qu'il envoyait à son brave homme de père. Celui-ci s'extasiait sur le génie de son fils et lui renvoyait ces mêmes vers recopiés de sa meilleure main.

Delalleau fut mon principal rival au concours de bosse d'où je sortis victorieux.

Il ne tarda pas à montrer infiniment d'esprit sans suite dans les idées.

Il serait parvenu très loin s'il avait pu s'astreindre à un peu de fixité.

Il eût fait un acteur de premier ordre.

Il avait les plus beaux enthousiasmes qui changeaient comme le vent.

Le censeur du collège (un Gascon) mit un jour la paume de sa main sur le large crâne de Delalleau et, le frappant à petits coups, lui dit : « *Et quantt est-ce doncc* qué l'on mettra une calotte *de plombb* sur cette tête! »

Personne ne faisait de charges plus drôles et ne défendait plus éloquemment les causes qui le passionnaient. Ses saillies ne tarissaient point. Tout cela avorta : « la *calotte de plombb*, la *calotte de plombb!* »

Je devais le retrouver une troisième fois à Paris où nous nous vîmes journellement.

Je ne tardai pas à remarquer chez lui les mêmes contradictions du côté du cœur que du côté de l'esprit : il était à la fois audacieux et timide, généreux et avare, despote et tendre, orgueilleux et aimant. Il montra toujours un vif sentiment de justice.

Nous approchions des événements de 1848. Divers incidents que je n'ai pas à raconter avaient surexcité les passions politiques.

Paris était devenu irritable et fiévreux : Odillon Barrot dans *le National* et Ledru-Rollin dans *la Réforme* faisaient surtout une guerre acharnée au pouvoir.

On s'arrachait ces journaux.

L'agitation gagnait la province, surtout certaines grandes villes où retentissaient les discours des *banquets réformistes*.

Mon oncle, toujours enthousiaste, lecteur assidu et naïf de la *Démocratie Pacifique*, était très fier d'avoir, aux dits banquets, fraternisé à Lille avec le grand tribun Ledru-Rollin.

Mon père, plus calme, malade, ne s'y était pas rendu, quoique démocrate de cœur et de mœurs. Il s'était longtemps cru légitimiste à cause de ses longs rapports avec le duc de Duras qui l'avait présenté à une soirée de Charles X.

Mais au fond, il était, comme il le dit alors, républicain sans le savoir.

Quant à moi, j'étais resté assez indifférent à la politique, ne lisant pas les journaux et toujours occupé de mes affections et de mon art.

Delalleau, au contraire, très exalté, grand admirateur des Robespierre et des Danton, bourré des déclamations de la presse, allait prêchant les idées révolutionnaires. Il disait : « La Rrrrévolution!... »

Il vint me relancer dans mon paisible logis, traitant

de monstrueux égoïsme l'état de quasi-indifférence où me laissaient les brûlantes questions du jour.

Or, c'était plutôt ignorance de ma part.

Il me mit au courant des affaires publiques.

Il n'eut pas de peine à me prouver que Louis-Philippe, que je n'avais pas cru méchant homme, était plus haïssable que Tibère et que Néron.

Il me conduisit au cours de Michelet, dont l'éloquence me gagna bientôt et m'entraîna dans le courant populaire avec presque toute la jeunesse de Paris.

Les têtes se montaient.

Ah! c'est qu'on devint chatouilleux!

Le discours du Trône avait osé parler de *passions aveugles ou ennemies!*

Il fallait voir avec quel éclair dans les yeux Delalleau répétait cette phrase : « *Passions aveugles ou ennemies!* »

Parlait-on à un peuple libre, ou à des esclaves. C'était prodigieux, inouï!

Vraiment on allait nous ramener au temps de la cage du cardinal de La Balue.

Aussi Camille Desmoulins, au Palais-Royal, dégagea-t-il, autour de lui, moins de fluide magnétique, que Delalleau, lorsque au prochain cours de Michelet, avant l'arrivée de l'illustre professeur, il se dressa, les narines frémissantes, la crinière et la barbe plus hérissées, l'œil jaune jetant des étincelles, et que, d'une voix formidable, il lut à l'assistance le fameux discours du Trône.

Son nez retroussé s'agita héroïquement, lorsqu'il hurla ces paroles : « *Passions aveugles ou ennemies!* »

Avec quelle indignation il jeta à terre ce papier d'un autre âge; avec quel acharnement il piétina dessus!

C'est ainsi que Delalleau s'offrait de lui-même à la vengeance probable du tyran.

On le laissa tranquille; mais le cours de Michelet fut fermé.

Cette hardie bravade eut un piteux épilogue.

Quelques jours après, j'étais chez Delalleau. Son portier lui apporta son journal *la Réforme*.

Il l'ouvrit et ses yeux tombèrent sur une lettre de Michelet : elle avait rapport à l'incident!...

Il lut..., il lut..., quoi donc?

Mais non! ça n'était pas possible!...

Au bout de la lettre il lut cette phrase : « D'ailleurs, il était facile de voir à la tournure et à la mise hétéroclite de l'individu qui a lu le discours du trône..., que c'était un affilié à la police secrète!... »

LVIII

Cependant Émile était retourné à Courrières, ayant plus appris du Louvre que de son professeur. Je le vis partir avec un vif regret, quoique désormais je dusse être moins seul, ayant contracté des amitiés.

Parmi ces nouveaux amis, je citerai Feyen-Perrin qui venait d'entrer à l'atelier Drolling.

Il pouvait avoir dix-neuf ans.

C'était un garçon très peu recherché dans sa mise, mais naturellement d'une grande élégance et beau comme éphèbe antique avec ses longs cheveux bruns et flottants et son visage d'une régularité expressive, couvert d'une pâleur hâlée qui en redoublait le charme : des yeux à la fois ardents et voilés, une bouche mélancolique et dont la lèvre un peu dédaigneuse était estompée par une barbe naissante, plantée comme celle d'un Christ.

Nous étions en 1848.

L'esprit révolutionnaire qui allait bouleverser l'ordre social, préparait en même temps une transformation dans les arts et la littérature.

Les élèves des ateliers comme ceux des écoles, quelle que fût leur origine ou leur opinion, subissaient l'entraînement d'un mouvement aussi évident, sinon aussi passionné que celui de 1830.

Là, c'étaient des aspirations nouvelles plus ou moins fécondes ou chimériques; ici, la révolte de la raison pure contre les brillantes fantaisies romantiques.

Si ce mouvement poussa des artistes vers les bas-fonds de l'Art, il en fit remonter d'autres jusqu'aux hauteurs où germent ses sources vives. Je me souviens combien, mes amis et moi, nous étions inquiets d'une forme originale et neuve.

Bientôt, au tressaillement des idées vinrent se joindre les émotions de la rue.

Nous allions traverser une de ces grandes crises sociales qui, jetant les hommes hors des sentiers battus, exaltent leur imagination et affinent leurs facultés créatrices, comme les orages, en creusant de nouveaux sillons, fécondent certaines parties de terrain jusqu'alors arides et stimulent l'effervescente poussée des végétaux.

LIX

Je venais d'être malade. J'avais gardé la chambre pendant plusieurs jours; réminiscence de ma vieille bronchite.

Nous sommes au 22 février.

Je viens de me réveiller, constatant ma guérison prochaine au joyeux bien-être que j'éprouve. Je me complais dans le tiède repos du lit et dans ce poétique égoïsme des convalescences qui fait éclore l'allégresse au cœur, surtout chez les adolescents.

J'entends les bruits accoutumés, les cris des marchands d'habits et de chiffons, et les glapissements suraigus du vendeur de petits balais que j'entendais déjà lorsqu'il était encore dans la rue des Saints-Pères.

Je me préparais à prendre mon chocolat, lorsqu'un grand coup de crosse ébranle ma porte et... mon fou Delalleau, en costume de garde national, entre précipitamment et s'appuyant sur son fusil, dans un théâtral mouvement de hanche, il s'écrie :

— Nous faisons une rrrévolution !

— Toujours le même! répondis-je en levant les épaules.

Il partit rejoindre sa compagnie.

Je sortis un instant après. Il faisait beau. Le soleil éclairait la rue Taranne où stationnaient des groupes de soldats près de leurs armes en faisceaux.

Ce fait anormal me parut sans importance.

D'ailleurs, autour de moi, à peine croyait-on à une simple émeute. Pourtant de grands événements étaient en train de s'accomplir.

Voici comme je rends compte de la journée du 23 février dans une lettre adressée à mon oncle le 24 au matin :

« Hier, mercredi, le peuple lutta vigoureusement contre la garde municipale, et il y eut du sang répandu dans les rues Saint-Honoré, Saint-Martin, Saint-Denis et Montorgueil. Le soir tout se calma, lorsqu'on sut que les ministres avaient donné leur démission. De huit à dix heures du soir, Paris était en fête, les principales rues étaient illuminées. Le peuple y circulait

en foule, témoignant sa joie, criant : « Vive la *réforme !* « A bas Guizot ! »

« La garde nationale chantait la *Marseillaise.* Je me promenais avec M. Broquise, étudiant en droit qui habite la même maison que moi. Après avoir traversé la rue Saint-Denis qui offrait un coup d'œil magnifique, nous suivîmes le boulevard. Le peuple paraissait avoir des intentions très pacifiques et nous marchions bien tranquillement, lorsque arrivés à quarante pas environ du ministère des affaires étrangères, nous entendîmes soudain le bruit d'une fusillade. Sans pouvoir nous en rendre compte, nous prîmes la première rue et partîmes au galop. »

. . . .

Le lendemain 24, je me rends à l'atelier. Je n'y trouve que très peu d'élèves, assez inquiets, se racontant les événements de la veille et de la nuit très agitée.

Les insurgés avaient porté les victimes de la fusillade sur des fourgons, à la lueur des torches, en criant : « Vengeance ! »

De nombreuses barricades s'étaient élevées. On se battait un peu partout de l'autre côté de l'eau.

Il n'était pas question de travailler dans ces conditions.

Les élèves partent peu à peu et je reste seul avec Feyen-Perrin.

Nous ne résistons pas non plus au désir d'aller suivre les événements de la rive droite.

Rien d'extraordinaire dans notre quartier. Peu de monde dans les rues ; partout des groupes inquiets.

Nous allons toujours, et nous sommes bientôt au centre de l'action.

Après avoir traversé le Louvre muet, la rue du Coq et celle de Saint-Honoré absolument désertes avec leurs barricades abandonnées, nous nous voyons tout

à coup entourés d'hommes en armes, venus je ne sais d'où, place du Palais-Royal, entre les insurgés qui, sur leur rempart de pavés, abaissent déjà leurs fusils, et de l'autre côté, les soldats occupant le poste qui s'élevait alors en face du Palais.

Cette foule avait surgi comme d'une trappe, pendant que, rêveurs et émus, nous regardions les soldats, l'arme au bras, mornes sous leur pâleur irritée.

Nous nous élançons sur la barricade, cherchant une issue, et ce n'est pas sans résistance qu'on nous la laisse franchir et que nous arrivons rue de Valois, où heureusement, immédiatement à gauche, nous trouvons un refuge au *Café du Nord*.

A peine y sommes-nous que la fusillade éclate, terrible.

Nous voyons, de la fenêtre, une cohue extraordinaire se pousser vers la barricade.

Ces têtes hagardes, aux barbes incultes; ces hommes armés pêle-mêle de fusils, de pistolets, de hallebardes, de barres de fer et même de sondes de douanier; ce feu qui ne cesse point; le jour sombre obscurcissant la rue remuante et muette; ce je ne sais quoi de livide avec, çà et là, de petites étoiles de feu soudaines dans la fumée, les tonnerres déchirant tout à coup les silences; ces blessés que l'on apporte au Café du Nord, près de nous; la fureur de ce peuple en guenilles, tout sue l'horreur tragique.

Combien de temps cette épouvante dura-t-elle? Nous n'en eûmes pas le sentiment.

Voici que nous voyons, par les fenêtres du côté de la cour, des hommes courir sur les toits du Palais-Royal. La fusillade ralentit, puis cesse.

C'est une révolution.

Nous partons. Dans la rue de Valois tourne un tourbillon de plumes des matelas éventrés que des grotesques secouent aux fenêtres du Palais-Royal. Cent

volumes et recueils de gravures s'amoncellent dans le ruisseau, lancés de la bibliothèque.

Derrière la barricade couverte de traces sanglantes, le poste en flamme brûle, tout vifs, les malheureux soldats.

Quels sentiments nous agitaient alors ? Il me serait difficile de le dire au juste.

Cependant, si je lis bien dans mes souvenirs, je crois y décerner d'abord une grande tristesse, un dégoût profond à la vue du sang versé, une immense pitié pour les victimes ; mais, en même temps, je ne sais quel tressaillement pénétrant, quelle intensité de vie doublant nos facultés sensitives, l'acuité de notre vision, et nous éprouvâmes une perception plus vive et plus rapide des effets, des accents et des types de cette foule en délire se précipitant dans les rues au chant des hymnes patriotiques.

Dans ce débordement subjectif de nous-mêmes, nous nous sentions plus artistes en même temps que citoyens, nos regards tournés vers les soleils futurs derrière les ténébreux nuages de cette fumée révolutionnaire.

Nous allons vers les Tuileries en suivant les quais, après avoir retraversé le Louvre. Au pont des Arts, nous voyons un jeune homme, officier de la garde nationale, la tête enveloppée d'un mouchoir sanglant. On le transporte sur une civière. Mais il ne sent pas sa blessure et, tout au triomphe, il brandit une branche de laurier et chante l'*air des Girondins*.

Le pavillon de Flore est envahi par une foule ivre de sa victoire, se livrant à l'instinct de destruction.

Au milieu des débris lancés des fenêtres, le vin coule dans le ruisseau, et, comme il faut que la note comique se mêle aux situations les plus dramatiques, un loustic a revêtu la livrée rouge des valets du roi, se

démène au balcon et harangue les groupes qui s'ébaudissent sur le quai.

Dans une lettre que j'écrivais, le soir même, à mon oncle, je copie ce passage :

« La rue Saint-Honoré offre un spectacle effroyable, Les maisons sont criblées de balles ; elle est presque entièrement dépavée et, par endroits, couverte de sang. Ce soir presque tous les corps de garde sont en feu. Les impressions que j'ai éprouvées aujourd'hui sont si nombreuses, si différentes, qu'il m'est impossible de vous les dire... Ce serait un mélange d'horreur et d'enthousiasme... »

Cependant, maître de la ville, le peuple saura se donner un gouvernement, respecter les personnes et les propriétés, fusillant lui-même les voleurs.

LX

Les causes et les conséquences de cette révolution, je le répète, influèrent vivement sur nos esprits, sur celui de tous les artistes, sur le mouvement général des arts et de la littérature. Ce fut un ardent essor de tentatives nouvelles.

On étudiera ce que Gambetta appellera plus tard la nouvelle couche sociale et aussi les décors naturels qui l'environnent. On étudiera plus profondément la rue et les champs ; on s'associera aux passions, aux sentiments des humbles, et l'art leur fera les honneurs autrefois réservés exclusivement aux dieux et aux grands.

Si 1830 avait ramené le romantique moyen-âge, 1848 élargira le sillon populaire. On regardera la nature vivante et agissante qui rit, travaille et pleure, et aussi la nature qu'on a tort d'appeler inanimée ; car elle est pleine de frissons, la nature, avec ses terres, ses ciels, ses eaux, ses verdures, ses éléments et ses soleils toujours vibrants, toujours variés.

Ce mouvement, d'ailleurs, n'avait rien de commun avec les tentatives que l'on pouvait, que l'on devait essayer dans la négation absolue de ce qui a été fait dans le passé des arts. On respectait la tradition, cette lumière des ancêtres qui éclaire et guide l'avenir.

On sut faire la part du génie, et c'est tout en admirant Delacroix, qu'on remit au vestiaire les souliers à la poulaine, les hautes-chausses, toute la défroque démodée du romantisme et aussi le casque de Nanterre qui jusqu'alors avait représenté les Grecs et les Romains.

On consultait les Anciens.

Presque tous les peintres, jusqu'aux néo-grecs, Hamon et ses émules, profitèrent de ce mouvement vers les sources du vrai.

Les paysagistes nous y avaient précédés : Th. Rousseau, Corot, Cabat, Diaz et Troyon qui commençait à se faire un nom.

Ce fut d'abord un retour vers les Hollandais. A ses débuts, Th. Rousseau, par plus d'un trait, rappelle Hobbema.

Je crois qu'on a exagéré l'influence anglaise. Je vois surtout son action, par Bonnington, sur Delacroix, les Deveria et leur école; mais je n'en trouve guère de trace chez nos novateurs paysagistes, si j'en excepte Paul Huet dont, d'ailleurs, le rôle a été restreint.

Turner est un romantique plein de géniale fantaisie, lorsqu'il n'allume pas son soleil à celui de Claude Lorrain.

Constable a, comme Rousseau, parfois subi l'influence hollandaise.

En réalité les Ruysdael et les Hobbema sont les vrais aïeux de nos paysagistes. Ils ont été très loin dans les secrets de la Nature et leur pratique un peu conventionnelle n'empêche pas qu'au fond ils sont très naïfs et très vrais.

Rousseau les a longtemps regardés; puis il va à Fontainebleau et, à la vue de certaines sablonnières ou de sauvages halliers couverts des rousseurs de l'automne, il retrouvera en partie les accents et les harmonies de ses maîtres préférés; il verra d'abord par leurs yeux, et puis, s'enfermant dans sa forêt, et se livrant à ses observations personnelles, il transformera peu à peu sa manière et trouvera son originalité. Il exécutera quelques admirables chefs-d'œuvre.

Mais il prolongera trop sa solitude, oubliera ses premiers maîtres et tombera dans une triste décadence; car il ne faut jamais trop s'appesantir sur soi-même.

Corot, lui, part du Poussin et de Claude Lorrain. L'Italie l'attire. L'admirable campagne de Rome et surtout les tendresses du lac de Nemi exalteront son âme. Il s'en dégagera une personnalité sublime avec des candeurs enfantines; il exprimera les virginales visions d'une imagination où, jusqu'à la vieillesse, fleurira un immuable printemps.

Rousseau nous a donné les âpres fondrières aux roches calcinées, aux impénétrables broussailles, les chênes tourmentés, abritant les mares dormantes, les aigres printemps, les automnes roux; Corot nous chante les frissons de la Nature, ses grâces vierges, ses adorables mystères, sa grandeur sereine, ses fleurettes buvant la rosée. Daubigny, le plus humble et le plus naïf, fera dans toute leur saveur vibrer les fraîches voluptés agrestes. Fromentin sera subtil; Français

sera élégant; le solitaire Jules Dupré creusera son sillon entre Rousseau et Troyon.

Mais quelle que fût l'originalité de leurs productions, tous ces maîtres, j'insiste sur ce point, s'appuyaient sur les Anciens, s'autorisaient des vieux chefs-d'œuvre.

Courbet va arriver, en 1849, avec la prétention de tout renverser, de tout refaire.

Un jour que je voyageais avec lui en Belgique et qu'il parlait avec dédain de *Raphayèl* (c'est ainsi qu'il prononçait Raphaël), je lui dis : « Vous le niez donc? » — « Non, reprit-il, j'en parle, donc je le constate! »

Il parlait aussi du Titien et de ses pareils avec un air de protection.

Mais nous savons bien que personne moins que lui n'en avait le droit.

Tandis qu'il prendra des airs dédaigneux en parlant des Anciens, il les étudiera à l'abri de l'obscurité qui couvre encore son nom, bientôt retentissant.

Aussi voyez : Pendant que sa fine bouche de paysan malin ne parlera que de *réalisme* dont il se proclamera le messie, ses toiles nous montreront surtout les qualités qui s'apprennent dans les musées. Ses admirables morceaux coulés d'une pièce, son beau coloris sombre, son harmonie, il les devra en très grande partie à ces ancêtres qu'il se contente de *constater*.

Son chef-d'œuvre, l'*Après-dînée à Ornans* du Musée de Lille pourrait, au costume près, être d'un élève de Rembrandt.

Son beau portrait l'homme *à la pipe* fait penser au Corrège, celui *à la ceinture de cuir* a l'air d'être au Louvre depuis des siècles, et, si saisissant que soit son *Enterrement*, quoiqu'il y ait accumulé des charges grotesques, il n'est nullement réaliste, puisque le ciel ne l'éclaire pas et qu'il semble plus enfumé qu'un Ribera.

En somme il peindra peu le plein air; il imitera sou-

vent la patine des Anciens et, tout en rendant justice aux dons puissants et bornés qu'il a reçus en naissant, ne pourrait-on pas dire de lui qu'il emprunta la livrée du Louvre pour professer ses prétendues découvertes comme cet homme du peuple avait revêtu la livrée des Tuileries pour prêcher ses idées révolutionnaires.

J'ajouterai, en outre, que s'il a pu stimuler les artistes par sa forte verdeur, il a, d'un autre côté, propagé le plus détestable des abus, celui du couteau à palette qui amène les hasards grossiers et faciles.

A ses côtés notre glorieux Meissonier, qui, lui, fait mieux que constater les petits Hollandais, va bientôt accentuer d'une manière triomphante toutes ses qualités d'observation, de conscience absolue et de merveilleuse acuité de vision.

Je parlerai plus loin du grand J.-F. Millet. Il est encore absolument inconnu à l'heure où nous sommes et s'il va apparaître pour la première fois au prochain Salon ce sera avec un Œdipe, tableau extrêmement mystérieux où il s'embourbe en d'épais empâtements et où il tâtonne dans un style bizarre, étrange, mou et lourd, mais qui laisse deviner une force aveugle cherchant à se débarrasser d'influences impérieuses; une originalité certaine mais confuse, et se traînant péniblement entre Michel-Ange et Subleyras.

Ce début, que peu de gens remarquèrent, jeta dans nos consciences d'artistes le trouble qui indique qu'on se trouve en face d'une puissance en germe.

Ce mouvement de l'art vers les sources de la vérité, pour ce qui concerne les formes et les modelés, eut un puissant initiateur dans Ingres qu'on persiste encore à appeler *Monsieur Ingres*, comme on dira toujours *Monsieur Thiers* parce que tous les deux avaient un côté bourgeois.

C'était une grande et singulière figure que ce peintre

que Praéult avait spirituellement appelé un Chinois égaré dans Athènes.

On remarque d'étonnantes anomalies dans sa personne comme dans son style.

Physiquement il a quelque chose de sacerdotal.

Mais a-t-on affaire à un grand prêtre ou à un bedeau de paroisse? on reste d'abord hésitant.

Les proportions du corps sont presque ridicules; il a les jambes trop courtes, le ventre gros, les bras d'une longueur exagérée. Le bas de la face manque de distinction : nez ordinaire, comme disent les passeports, menton rond et fuyant, joues épaisses et molles, bouche sensuelle, ne manquant pas d'accent cependant; telle est la part du bedeau. Mais les yeux et le front sont de toute beauté. Les prunelles noires jettent une vraie flamme sous leurs sourcils implacablement volontaires et en même temps tempérés par la ligne tombante qu'ils inclinent pieusement vers les tempes. Ici nous croyons voir un pape de génie.

Même contradiction dans son talent.

Parti de David, s'attardant quelque temps à Raphaël, il a bientôt des éclairs de sentiment qui lui font deviner de merveilleux accents de nature.

Dans une inspiration de génie, il retrouve le sens de Phidias. De Phidias! la plus divine personnification de l'idéal vivant!

Alors, Ingres, nouveau Polyeucte, abat les faux dieux. A terre, *Venus de Médicis*, *Apollon du Belvédère!* Vous que nos pères et David lui-même ont adorés! Vous avez assez enfanté de bellâtres aux yeux figés, aux membres roulés comme des moulures d'architecture, aux pompeuses attitudes. A terre!

Et voici que dans d'admirables morceaux de dessin, il arrive à la vraie forme expressive et belle sans fadeur, aux inflexions variées, aux modelés fermes et souples, à la vie multipliant ses types.

J'ai dit qu'il y arrive par éclairs, car il fera toujours marcher ensemble des qualités absolument magistrales et des défauts ridicules, modelant des membres qui parfois n'ont pas d'attache, faisant plier les os ; gâtant de fières conceptions par des gaucheries enfantines ou des vulgarités bourgeoises.

David, chez qui l'influence des jolis antiques de la décadence à atrophié tant de dons naturels, David, lui aussi, à ses heures d'oubli, avait trouvé de magnifiques accents de nature, de même que Gros dont l'héroïque génie avait plus d'envergure, de même que le vaillant Géricault et le tendre et dramatique Prud'hon, mais personne encore dans l'école Française n'avait réalisé comme Ingres la formule du dessin vivant et varié.

Certes, avec les hommes dont je viens de parler, l'école française avait pris le pas sur toutes les autres écoles contemporaines.

Mais il y avait une chose qu'on ne cherchait pas encore, c'est le rapport qui unit l'être vivant à la création inanimée. On n'était pas arrivé à associer pleinement la vie des hommes à la vie des choses, à animer les personnages de toutes les vibrations ambiantes, à les faire participer à tous les phénomènes du ciel et de la terre, à leur faire respirer leur élément naturel, l'air.

La *Bataille d'Eylau* est un drame singulièrement émouvant, une œuvre de grand peintre, un de nos plus beaux tableaux, mais les personnages ne sont pas sous le ciel, ni *en valeur* sur la neige ; le *Naufrage de la Méduse* est une noble et héroïque toile, pleine de vaillance et de savoir ; mais les ombres noires et bitumeuses sont hors de situation, les modelés trop compliqués ; l'ensemble manque d'air. Le *Massacre de Scio*, la *Barque du Dante* et beaucoup d'autres Delacroix ont leurs éléments propres ; l'atmosphère tragique et

parfois sublime qui les entoure est une pure création du génie du Maître, de même que son dessin énorme dans ses beautés sauvages comme dans ses laideurs fascinantes.

Quoique nourri de Rubens, du Tintoret et des Anglais, Delacroix, qui physiquement avait une tête de lion malade, est un génie qui doit rester solitaire; malheur à qui cherche à l'approcher. Il n'est pas un initiateur du mouvement de 1848, comme l'ont été Rousseau et Corot.

Y a-t-il d'autres précurseurs de l'école contemporaine?

Et lorque je dis peinture contemporaine, je fais une différence avec celle qui ne cherche que ce qu'on a appelé la *Modernité*, joli nom qui trop souvent veut dire la *Mode*.

L'art regarde les lois éternelles et non les caprices éphémères.

Une sérieuse tentative vers le mouvement nouveau avait aussi été faite par un artiste fort dédaigné aujourd'hui. Il n'est pas de barbouilleur qui ne l'accable de sarcasmes et j'ai besoin de prendre des précautions pour dire son nom. Tant pis si je passe pour un bourgeois, un philistin, comme disait Gautier; je chasse toute fausse honte et j'avouerai que je veux parler de ce pauvre Léopold Robert! Quoi qu'en disent tous les rapins de toutes crinières, j'aime encore mieux ça que les curiosités tricotées en jaune et en violet de ceux qui croient avoir le monopole du *plein air*.

Oh! on peut l'injurier, on ne sera jamais aussi cruel à son égard qu'il l'a été lui-même, comme l'atteste son suicide.

Oui! il est théâtral, affecté, dur, mince et faux; mais il avait une vision particulière; il était dévoré de l'amour du beau! Le premier il a été sérieux devant les

paysans qu'il a aimés de toute son âme de poète sensible qu'il était.

Chez lui l'effort fut grand, la sincérité absolue, et, ma foi ! la trouvaille n'est pas à dédaigner. Il a entrevu les embrasements de l'air, le hâle ambré du soleil, les belles lignes cadencées.

Je trouve sur ses carnations de brique, certains frissons d'azur qui les mettent sous le ciel et que les peintres ne connaissaient guère avant lui. Il n'a rien rendu, c'est vrai, mais il a indiqué une voie.

Il faut lire ses lettres pour comprendre quel désenchantement il éprouvait devant ses œuvres, tant il les trouvait loin de ses rêves.

Et pourtant quel enthousiasme il provoquait chez des esprits comme Lamartine, A. de Musset et Henry Heine !

Mais d'où vient que, malgré tout, il reste, qu'on va le voir, qu'on le copie ?

C'est qu'une œuvre ne résiste au temps que par ce que l'auteur y a mis de lui-même.

Viennent les imitateurs ; ils seront plus parfaits, plus habiles, mais la postérité les oubliera ; pourquoi ? Est-ce seulement parce qu'ils étaient imitateurs ? Leur modèle disparaîtrait qu'ils ne resteraient pas davantage. Ils meurent, parce qu'étant imitateurs et n'ayant rien à dire, ils n'ont pu imprégner leurs productions de cette chose insaisissable qui est l'âme de l'artiste, sa passion, son amour, sa souffrance, sa vie.

LXI

Delalleau ne tarda pas à quitter l'architecture et vint me retrouver à l'atelier Drolling.

De plus en plus enfoncé dans la politique, ayant pour principe de se mettre toujours de l'opinion la plus avancée, il me traitait de réactionnaire et continuait à me sermonner. Il exagérait. Je me sentais, au contraire, fortement entraîné dans le courant républicain.

Nous nous faisions un devoir démocratique de dire leur fait aux royalistes et d'aller communier sous les espèces et apparences de biftecks sentant le graillon, dans les restaurants des frères et amis, dont l'enseigne portait un triangle égalitaire et où, lorsque nous demandions un *beignet montagnard* (rouge de groseille), les garçons nous répondaient : « Voilà, citoyen! »

Nous assistions aux clubs; ici comme simples auditeurs, ailleurs ayant l'honneur de faire partie du bureau ou bien de rester dans la petite guérite de l'entrée pour y recevoir les dix centimes que chaque citoyen payait pour l'émancipation des peuples. Tout cela nous donnait quelque importance, mais à proprement parler, nous étions un peu la mouche du coche.

Mais je ne tardai pas à revenir à Courrières où m'appelaient l'état inquiétant de mon père et le besoin de la vie de famille.

LXII

Je voudrais pouvoir jeter un voile sur ce séjour à Courrières qui me laisse de trop poignants souvenirs.

Courrières avait eu, lui aussi, sa petite révolution. Mon père et mon oncle, qui se sont toujours préoccupés de la chose publique, très populaires, étaient depuis longtemps en guerre avec l'ancienne administration égoïste et routinière.

Mon père avait lutté avec calme; mais mon oncle, plus ardent de tempérament, républicain *de la veille;* notamment dans son *Histoire de Courrières* et ensuite dans ses lettres qu'il publia sous le titre de *Misères morales*, avait rudement secoué l'opiniâtre entêtement, la vanité et parfois la mauvaise foi de nos fonctionnaires municipaux.

A la première nouvelle des événements de Paris, la population s'était rendue chez mon père malade et, le réclamant pour maire, l'avait porté en triomphe à la mairie avec de telles acclamations que mon père, ému jusqu'aux larmes, criait : « Merci, mes enfants, assez! vous me ferez mourir de joie! »

Hélas! cette joie fut de courte durée. Il se voyait entouré de mille embarras d'affaires. Il avait vendu d'excellentes propriétés d'un rapport certain, pour acheter une partie de la forêt des *Amerois* dans les Ardennes Belges. (On se souvient de sa passion pour les bois.) Il avait été amené à de grandes dépenses en routes et autres améliorations et, au moment d'en tirer profit,

il s'était senti près de sa fin (il ne confiait jamais ses chagrins) et pensa alors à établir mon frère Louis à la brasserie, et Émile à une autre usine qu'il faisait construire à grands frais.

La révolution ayant tué le crédit, il fut forcé de vendre la forêt, ce qui eut lieu dans de désastreuses conditions.

Nous sentions, petit à petit, la gêne nous envahir; mais nous ne nous préoccupions que de la maladie de notre père, qui bientôt nous quitta, laissant à mon oncle toute la charge à porter. Il mourut le 11 mai 1848, d'une maladie de foie compliquée d'accidents au cœur.

La grande douleur de cette mort nous rendit, mes frères et moi, à peu près insensibles à la ruine qui ne tarda pas à fondre sur nous. Je ne raconterai pas cette douleur ni les larmes que les braves paysans répandirent aux funérailles de cet homme de bien.

La loi nous permettait d'accepter la succession sous bénéfice d'inventaire; nous nous gardâmes bien de faire cette injure à sa mémoire vénérée. Nous l'acceptâmes purement et simplement.

Nous en fûmes récompensés. On nous sut gré aussi d'avoir abandonné les biens de notre mère que nous avions le droit de revendiquer. La considération dont jouissait notre famille ne souffrit nullement de ce revers de fortune. Quoique notre ruine eût entraîné celle de mon oncle, il fut néanmoins élu maire à la place de son frère, par l'unanimité des suffrages, puis conseiller d'arrondissement.

Mon père était né en 1796 et mon oncle en 1798. Ils étaient fils de Lambert Breton et de Catherine Hottin. J'ai raconté une partie de la vie de mon grand-père.

Les frères Breton étaient encore en bas âge lorsqu'ils perdirent leurs parents.

Mon père fut élevé à Courrières chez son tuteur Isidore Lecocq, le mari de la cousine Catherine que l'on connaît. On sait le reste.

Mon oncle, encore au berceau, fut conduit à Wahagnies chez sa grand'mère Hottin et c'est là qu'il grandit au milieu des bois, dans d'agrestes solitudes. Il courait sous les futaies, inculte comme un petit sauvage, se livrant aux jeux de l'enfance avec de petits camarades aussi simples que lui.

Il garda de cette éducation, ou plutôt de cette absence d'éducation, un immense amour pour la nature primitive dont il avait sucé la sève féconde. Que de poétiques récits il m'a faits de ce temps lointain, qui ont contribué à développer en moi la passion des beautés de la création.

Vers douze ans, il revint à Courrières pour suivre l'école de ce village où un maître plus prétentieux que savant lui donna les seules leçons qu'il ait jamais reçues.

Il s'entoura de livres qu'il lut avec avidité; travailla avec une ardeur infatigable à se meubler la tête, prenant partout des annotations; digéra tout ce fatras le mieux qu'il put et, lorsqu'il arriva à Lille, vers dix-huit ans, pour entrer dans le commerce, il étonnait tout le monde par sa science précoce. Il entra dans plusieurs maisons de banque et de négoce, inspirant une confiance absolue à ses chefs qui lui gardèrent tous une grande amitié.

Il augmenta peu à peu, avec ses économies, son bagage de livres et de savoir, étudiant aux heures de loisir, emplissant maints cahiers de notes, mordant à diverses sciences et apprenant la musique. Le soir il allait au théâtre ou en soirée.

On se rappelle l'avoir vu venir chez mon père du temps de ma mère; on sait comment, à la mort de celle-ci, il est venu habiter notre maison pour se

vouer à notre éducation. Je n'insiste pas; on connaît l'homme.

Son cerveau était une vraie encyclopédie; seulement le manque de méthode l'empêcha toujours de bien ordonner son savoir.

Par contre, son cœur était d'une simplicité extrême et d'un dévouement à toute épreuve. Que serions-nous devenus sans lui?

Si le chagrin de la mort de mon père et l'insouciance des intérêts matériels naturelle à la jeunesse nous faisaient prendre notre ruine assez légèrement, il n'en fut pas de même de mon oncle qui voyait notre avenir à jamais compromis.

Il déploya une infatigable activité, frappa à toutes les portes pour conjurer la catastrophe imminente.

Il eut de sombres désespoirs.

Un jour qu'il se rendait à Lille pour arrêter le désastre d'un effet protesté, il arriva trop tard à la gare de Libercourt.

Il dut donc, la mort dans l'âme, attendre deux ou trois heures un autre départ. Dans sa mortelle inquiétude, il ne pouvait rester en place.

Devant la gare, commençaient ces bois de Libercourt et de Wahagnies où il avait passé son heureuse enfance. Il s'y enfonce, allant au hasard. Il retrouve ces chemins battus par ses pieds d'enfant et qui portent pour ainsi dire encore la trace des jeux de ses premières années. Ici, il jouait à la crosse; là, il tirait de l'arc et, ayant une fois atteint le but de la cible, ses petits camarades l'avaient porté en triomphe.

Il croit encore entendre leurs clairs et joyeux vivats!... Il respire le même arome de muguet, la même âpre senteur des chênes. Mille souvenirs lui déchirent le cœur, rendent son désespoir plus aigu, et l'obsession du suicide commence à l'envahir. Il allait

toujours. Il arrive à la clairière d'un carrefour. Là se dresse un vieux chêne.

Au tronc de cet arbre est suspendue une petite chapelle en bois vermoulu que couronnent des aubépines et des fleurs desséchées. Il la reconnaît, cette petite chapelle : elle était déjà là au temps de son enfance... Cela le rend rêveur...; il songe...

En quittant Wahagnies, à douze ans, il avait été accompagné jusque-là par la petite Hélène, douce enfant qui devait mourir peu après... Ils étaient petits, ils étaient sauvages, mais ils s'aimaient. Leurs adieux furent tristes. Avant de se quitter, ils se mirent à genoux devant la vierge de la petite chapelle et ils récitèrent une pure prière qui dut attendrir les petits oiseaux qui passèrent en cet instant. Et mon oncle se rappela cela, et lui, le philosophe, le disciple de Fourier, l'élève de Voltaire et de Rousseau, il se jeta à genoux, implorant cette madone perdue dans la forêt.

Le courage le reprit : il fut à Lille, chez un véritable ami qui vint à son secours.

Je n'insiste pas davantage sur nos misères. Quelque temps après, nous liquidâmes notre situation dans les désastreuses conditions que se rappellent ceux qui ont vu 1848. Rien ne fut vendu au quart de sa valeur. Tout fut perdu, sauf l'honneur.

Et nous nous remîmes tous au travail avec, devant nous, soixante ou quatre-vingt mille francs de dettes qui restèrent. Nous nous en acquittâmes peu à peu.

La brasserie fut notre planche de salut. Un ami l'avait rachetée pour nous la louer d'abord et nous la céder ensuite. Elle nous fut très disputée par la raison qui nous la faisait désirer. Louis continua à l'exploiter.

Émile s'engagea au 66e de ligne et partit pour Toulouse où était ce régiment.

Mon oncle et moi, nous restâmes encore quelque temps dans la maison vide et veuve de son maître.

Tous les meubles avaient été vendus, et les vins fameux si appréciés des amis, et les marmousets que peignait Fremy.

Une petite table en bois blanc portant une grossière cuvette, remplaçait dans ma chambre les meubles absents. Je regardais cette nudité sans tristesse ; on sait où allait mon chagrin.

Et lorsque vinrent des heures plus tranquilles, lorsque je sentis tressaillir en moi de nouveaux germes de bonheur, fleurs de ruine écloses tout à coup, joies qu'on se reproche comme des révoltes de l'égoïsme, mais d'autant plus irrésistibles qu'elles sont les agents secrets de l'infaillible loi des équilibres et des réactions ; alors, je ne sais quel charme j'éprouvais devant cette humble table de bois blanc qui me semblait symboliser la simplicité champêtre, à songer que désormais j'allais être pauvre.

C'était comme une sorte d'allégement, le débarras de choses importunes et fausses et aussi comme une fraternité plus grande m'unissant davantage à ces paysans que j'avais toujours aimés et que je me mis à aimer davantage au milieu de cette accalmie succédant à tant d'angoisses et de désastres.

Comme eux, nous nous mîmes à porter la blouse ; nous nous mêlâmes plus intimement à leurs réunions et à leurs jeux, et jamais ils ne nous ont manqué de respect par une familiarité grossière.

Ce fut aussi, dans mon cœur d'artiste, un redoublement d'amour pour la nature, les héroïsmes obscurs et la beauté des humbles, dans cette pure volupté, cette paix féconde que verse en nous l'immensité des plaines avec leurs fonds d'infini et de silence.

LXIII

Mais si je n'avais jamais plus fortement éprouvé cette paix, cette volupté des champs, je ne comprenais pas encore le parti qu'on en peut tirer au point de vue de l'art.

Je n'avais pas réellement tâté de la nature. Mon idéal se tournait encore exclusivement vers les musées.

Et chez les grands maîtres j'étais bien plus frappé de la forme extérieure que les circonstances environnantes leur ont imposée que de leurs qualités de fond, celles qui, développées par l'étude approfondie des lois naturelles, composent leur essence éternelle. Ils me semblaient beaux, surtout par les choses belles en elles-mêmes dont ils avaient réalisé l'expression et que je croyais mortes aujourd'hui et qu'il fallait rechercher dans l'histoire du passé.

Je me disais : heureux les artistes qui n'avaient qu'à ouvrir les yeux pour voir des merveilles. Je ne me doutais pas que ces merveilles sont toujours là, autour de nous.

Je n'aurais jamais fait l'injure à Phidias de supposer que cette petite glaneuse qui se penchait en ce moment sur l'éteule, pût un seul instant l'intéresser.

Je ne connaissais pas assez Phidias, ou plutôt j'ignorais trop la nature, pour voir que les grandes lois qui ont présidé aux créations du divin sculpteur, se retrouvent, immuables, dans le geste et les simples modelés de cette pauvresse aux haillons flottants.

Je n'avais pas encore fouillé mes souvenirs d'en-

fance, ce monde mystérieux qui, dans l'âge mûr, réveille tant de lumière; je n'avais pas encore découvert (car s'il n'y a rien de neuf sous le ciel, nous devons tout y découvrir de nouveau, sous peine d'être des copistes), je n'avais pas découvert que ce qu'il y a de meilleur, c'est ce que nous avons inconsciemment senti, tout d'abord, lorsque nos yeux se sont ouverts au soleil et que ce qu'il y a de plus beau au monde se trouve partout. Vérité trop simple pour être admise d'abord.

L'absolue naïveté n'a d'admiration que pour ce qui n'est pas elle, et son expression est maniérée ou excessive.

Il faut qu'une époque ait fait son stage des afféteries, des mensonges et des corruptions raffinées pour revenir à la compréhension du simple dans les arts.

Cette ignorance et l'intérêt que je portais aux déshérités me tournèrent d'abord vers des sujets mélodramatiques, pris dans la vie populaire. J'y étais poussé par des souvenirs tout palpitants encore de la Révolution qui continuait à se dérouler sous mes yeux. Je voulus frapper fort par des moyens violents.

J'avais essayé en vain de tirer parti de mon esquisse du jardin du Luxembourg, et dans le tableau que j'en fis l'impression première s'en était allée; mon résultat se trouvait piteux. Puis j'avais voulu faire une *Suzanne au bain*, d'après des études d'atelier; mais cette petite peinture, que j'ai conservée pour ma punition, est si mauvaise que si un élève de vingt ans m'en apportait une pareille, je lui dirais aussitôt : « Faites-vous maçon ! »

Lorsqu'il m'arrive, maintenant, de me trouver blessé par un jugement que je crois injuste, je me dis, pour me consoler : « N'oublie pas que tu as fait *Suzanne au bain* et qu'alors tu ne pouvais pas rêver le quart de ce que tu as obtenu ! »

J'étais découragé lorsque, une nuit d'insomnie, j'eus la vision d'une lamentable composition.

J'entrevis une mansarde. Une femme était là, sur un misérable grabat, livide, les joues hâves, les yeux brûlés par les larmes, les hardes en lambeaux. Elle se dressait de profil dans une ombre sinistre, serrant d'un bras décharné, sur sa mamelle flétrie, un enfant effroyable d'agonie ; tandis qu'elle retenait par la blouse, d'une main crispée, aux maigres cartilages, son homme au paroxysme de la fureur.

Arrêté un instant dans son élan, il se retourne vers elle, mais il ne s'attendrit pas ; il serre son fusil et il ira à cette barricade que l'on aperçoit par la fenêtre, dont le chambranle est troué par l'éclat étoilé d'une balle, et c'est en vain que le crucifix, pendu à la muraille nue sous un rameau de buis, implore la clémence.

C'est afin d'exécuter ce tableau que, soudain, je partis pour Gand après avoir mis les dernières touches à un petit portrait de ma mère que j'avais essayé d'après un mauvais pastel fait par un peintre ambulant, de passage chez nous vers 1829. Ce pastel, sans valeur aucune, a été perdu depuis. Dieu sait ce que je donnerais pour le retrouver. Si nul qu'il puisse être, il a été fait d'après nature. Peut-être, maintenant, avec plus d'expérience, pourrais-je débrouiller ce qu'a dû voir le dessinateur naïf et associer, à sa barbare observation, le souvenir encore vivant de ce saint fantôme qui mêla pour toujours sa vie à la mienne dans l'effusion des premières caresses.

LXIV

De Vigne n'habitait plus la rue de la Lieve. Il s'était fait construire, dans la belle rue Charles V nouvellement élevée parmi des prairies, une gentille maison, fruit de ses premières économies.

Mes amis furent effrayés de l'horreur de mon sujet et de la grandeur naturelle que je voulais lui donner. Cette tentative en effet n'avait guère de précédent; Courbet ne s'était pas encore révélé.

Et puis étais-je capable de l'exécuter?

Évidemment non!

Quel besoin d'entreprendre un si horrible sujet?

N'importe : je payai d'audace. Pourquoi ménager les sensibleries bourgeoises?

N'étais-je pas du peuple! Ne venions-nous pas de renverser toute tyrannie!

J'attaquai donc ma toile avec rage, n'écoutant personne. En vain De Vigne me faisait observer que j'outrepassais l'expression, que ma couleur à force de vouloir être tragique devenait sale et boueuse; en vain les artistes gantois disaient-ils entre eux que je peignais *comme d'un seul pot;* j'allai jusqu'au bout et signai bravement.

Effet de contraste : tandis que je plongeais mon imagination dans ces noires ténèbres de la misère, la douce enfant de la maison, les yeux farouchement étonnés, se glissait souvent à mes côtés lorsqu'une commission l'appelait à l'atelier près de son père.

Elle passait silencieuse et sérieuse. Plus de bonds sur mes genoux.

Elle avait douze ans. Il se passait en elle des choses étranges, mystérieuses. Elle avait par instants de grands éclats de rire, irrésistibles, dont elle ne pouvait sortir que par un torrent de larmes sans cause.

Elle était la première de sa classe dans toutes les branches et faisait de charmantes petites narrations pleines de drôleries inconscientes. Toujours moyen-âge... Son premier mot en rentrant de classe, à midi, était : « j'ai si faim! » Fringale de petit ange qui grandit...

LXV

Je m'étais de plus en plus lié avec Delalleau. Nous louâmes en commun, au printemps 1849, un atelier avec deux petites chambres sous le toit, au nº 53 de la rue Notre-Dame-des-Champs. J'ai remarqué dernièrement avec regret que cette maison avait été rebâtie.

La modicité du prix (350 fr.), le voisinage du Luxembourg avaient arrêté notre choix.

J'y restai d'abord seul; Delalleau voyageait dans le Pas-de-Calais où il faisait des études aux environs d'Hesdin, son pays.

Il m'écrivait des lettres de plus en plus exaltées où la politique se trouvait tempérée par l'ivresse où le jetait la vue de nos admirables paysages d'Artois.

Mon tableau que j'avais intitulé *Misère et désespoir* était aux Tuileries où allait avoir lieu l'exposition.

J'avais appris, avec d'indicibles élans de joie, son admission, par une indiscrétion de L. D., mon gardien du Louvre, en ce moment attaché au service du Salon. Il me mit au courant de ce qui s'y passait; mon

tableau était placé à l'Orangerie, au mur du côté du quai. J'allais là voir, à l'extérieur, le point juste où il devait être accroché!

Quant à son effet, je ne m'en faisais pas une idée exacte; durant son exécution, il m'était apparu de tant de façons différentes selon le jour ou mon humeur.

J'entrevoyais surtout ma vision première, celle de la nuit. Il devait bien dire ce que j'avais rêvé... D'ailleurs ce bon L. D. m'en promettait merveille.

Cet état d'anxieuse attente dura six semaines, six semaines!

Et lorsque j'affirme que, pendant tout ce temps, je perdis le sommeil, ce n'est pas une façon de parler; je ne dormis pas une seule minute et j'essayai en vain les bains, l'opium et autres moyens conseillés par des amis, élèves de l'École de médecine.

Cet état m'avait détraqué l'estomac. J'en éprouvais des indispositions qui m'effrayèrent un moment, car autour de moi, comme dans les divers quartiers de Paris, le choléra faisait rage. La crainte du fléau n'égayait pas mes insomnies: Si, par malheur, j'en allais être victime avant l'ouverture du Salon!

Il arriva, ce jour! Delalleau était revenu. Nous courûmes à l'Orangerie. Dès l'entrée, j'aperçus de loin de pauvres silhouettes tristes et grises, trop connues quoique à peine reconnues! En vain Delalleau m'affirma-t-il que c'était plein d'énergie et que la solidité de la couleur et du modelé faisait paraître veules les toiles environnantes; je compris que la dramatique vision de la nuit aurait mieux fait d'aller à un interprète moins inexpérimenté.

Plus tard ce tableau fut roulé et oublié à l'humidité dans un coin de l'atelier. Lorsque je voulus le dérouler il tomba en lambeaux pourris. En somme, cinq ou six journaux en avaient parlé, et je fus à demi content de mon début.

Je ne m'arrêtai pas si tôt dans cette voie manquant de gaieté. J'imaginai une composition plus terrible encore : *La Faim*. Ce dernier tableau fut exposé à Paris en 1850, puis à Gand et à Bruxelles où il obtint un certain succès.

Il existe encore, dans un état pitoyable. C'est le sort commun à ces premiers grands tableaux encombrants, que d'être roulés et perdus dans les coins. Celui-ci n'était plus en très bon état à cause de cet abandon, lorsque je le donnai au musée d'Arras où un très maladroit rentoileur l'a achevé en le recollant de telle manière que la toile a autant de remous qu'une mer agitée.

LXVI

En réalité, sans la traînée noire que fit le choléra, cette année (1849) eût été heureuse, surtout comparée aux misères passées. Je travaillais avec ardeur, et, si incomplètes que fussent mes œuvres, je produisais. Or, la production, c'est la joie.

Le tableau *Misère et Désespoir*, encore accroché au mur, celui de *La Faim* sur le chevalet, n'égayaient certes pas l'atelier un peu sombre par lui-même et où mon étude du Luxembourg et quelques pochades rapportées par Delalleau de son voyage en Artois, mettaient seules leurs notes riantes.

Mais lorsque, aux heures de repos, nous sortions de son jour plombé, le soleil n'en était que plus resplendissant, là-bas, à deux pas, au jardin de Marie de Médicis, où il criblait de lumière les admirables châtaigniers

et allumait les vives flammes des grenadiers en fleurs. Qu'il était beau alors, ce jardin, comme nous y étions gais, ayant laissé nos rêves sombres derrière notre porte bien fermée!

Car Delalleau, le joyeux garçon, faisait aussi des tableaux tristes.

Malgré sa fièvre politique, il nous étonnait par ses rapides progrès. Il préparait un tableau dont, au prochain Salon, Théophile Gautier fera l'éloge : *Un convoi de prisonniers hongrois* traversant des steppes sous la conduite de soldats autrichiens.

Il y avait là une poignante émotion, une certaine originalité et un vrai sens dramatique. Je ne sais où est ce tableau, son premier et son meilleur.

C'est de cette époque que datent nos préoccupations du plein air appliqué aux figures.

Oui, ce fut dans ce sombre atelier au jour froid et dur, que nous rêvions l'éblouissant rayonnement de la lumière diffuse.

La première idée en appartient à un nouvel ami qui venait de pénétrer dans notre intérieur : Eugène Gluck.

J'avais fait sa connaissance au restaurant, à force de le voir à la même table près de la mienne ; nous avions fini par causer à propos d'un orgue de Barbarie qui exhalait, à la porte, l'air de *Gastibelza* dans un trémolo tellement lamentable qu'en imagination, je croyais revoir trembler les lèvres de cet extraordinaire *Saint Barthélemy* écorché vif que Ribera avait alors dans notre galerie espagnole, où il y avait de bien étranges toiles que les jeunes gens ne connaissent pas.

Je ne pus m'empêcher de faire cette remarque folle à mon voisin de table qui y reconnut un peintre. Il s'avoua peintre lui-même, et avec cette confiance absolue qui fait l'éloge de la jeunesse, nous fûmes bientôt amis.

Il avait eu à l'Exposition, dans l'Orangerie même, en face de *Misère et Désespoir*, une petite *Bataille romaine*, genre Guignet. Nous nous connaissions donc puisque là nous avions, fatalement, regardé nos tableaux.

Il vint souvent chez nous.

Il était fort préoccupé de certaines *grandes localités de ton*, sans ombre, qu'il avait remarquées dans de vieilles tapisseries, dans certains gothiques et même encore chez P. Véronèse.

Il avait observé également que dans la rue les objets s'éclairent de cette manière large, simple et blonde, et, de plus, combien cet éclairage est favorable *au jeu des valeurs* qu'aucun accident importun ne vient détruire et combien aussi cette unité donne de style et de charme au caractère des têtes.

Et, le premier, Gluck appela cela le *plein air*.

LXVII

Je prenais mes repas chez Comeau, marchand de vin, dans une maison toute seule au milieu de la place Saint-Germain-des-Prés, où elle faisait vis-à-vis à l'église.

Baudry habitait le sixième étage de cette maison exposée à tous les vents.

On avait planté en face une très haute perche qui dominait les toits et qui servait de jalon et de point d'observation pour le percement de la rue Bonaparte, en commencement d'exécution.

On avait fait croire à un naïf nouveau de l'atelier Drolling que cette perche avait été érigée là en l'hon-

neur de Baudry parce qu'il avait eu le second prix de Rome.

J'allais donc tous les jours chez Comeau dépenser les dix-huit ou vingt sous que me coûtait ordinairement mon dîner.

Or, l'été de 1849 fut magnifique, et c'est sous la lumière d'un clair et constant soleil que j'entrevois encore ces files de corbillards qui parcouraient les rues où, à chaque instant, passaient quelques nouvelles victimes du noir fléau.

Certains jours, les corbillards ne suffisaient pas et on se servait, pour le lugubre transport des morts, de voitures de déménagements.

On avait fini par s'y faire et ne plus guère s'en occuper; seulement je ne sais quoi de funèbre enveloppait l'imagination comme d'un crêpe invisible et semblait obscurcir le soleil aux yeux de l'âme. Cela m'arrive dans la mémoire comme un soleil d'éclipse dans lequel je vois reluire et rire de rouges visages de croquemorts, immuablement gais.

Et puis on se sentait dans les rues ainsi que sur un champ de bataille, toujours exposé à quelque coup mortel, comme si on était plus en sûreté entre les murs d'un appartement.

Or, un de ces jours qu'à midi j'arrivais à mon restaurant et que, les yeux distraitement occupés de *la perche à Baudry*, je me perdais dans mes rêveries, tout à coup, je poussai un cri : « Louis!... » — Et nous sautâmes dans les bras l'un de l'autre.

Louis que je croyais à Courrières, il était là, place *Saint-Germain-des-Prés!*... C'était bien sa rayonnante tête blonde (ceux qui l'ont connu à vingt ans savent qu'il ressemblait à l'Apollon que Rubens à mis dans son Olympe). C'était lui.

Je l'entraînai chez Comeau en lui vantant l'excellence de ses haricots de mouton, et nous nous mîmes à table.

Mon frère trouva ce fameux ragoût trop gras et ne mangea qu'un artichaut à la vinaigrette. En réalité le bonheur de nous revoir lui avait coupé l'appétit.

Quant à moi, j'avalai sans m'en apercevoir ragoût et artichaut, tout en parlant la bouche pleine, et sans cesser un seul instant mes interrogations.

« Le choléra avait été terrible aussi là-bas ; on ne me l'avait pas dit... Maintenant, c'était presque fini..., plus de cas graves... Des suettes, oh ! beaucoup de suettes. Un tel était mort, puis un tel..., un tel encore... Un autre avait eu si grand'peur qu'il était tout le temps resté au lit sans être malade. Mon oncle avait été navré de tant de misères ; ils allaient ensemble tous les jours voir s'il ne manquait rien aux malades..., les encourager... pour refaire le moral..., empêcher la débandade ! Au village c'est que ça marque..., tout le monde se connaît... »

Puis, notre curiosité satisfaite, après avoir causé d'Émile, notre cher petit pioupiou, alors en garnison à Romans, qui venait d'être nommé caporal, nous ne nous occupâmes plus que du bonheur de nous trouver ensemble, laissant aller sans but nos idées errantes.

Nous allions au hasard dans les rues, très bavards, toutes nos paroles tombant au gré de leur caprice, nullememt arrêtées par leur étrangeté ni leur niaiserie. Nous appelions cela *dire nos petites bêtises ;* et, en effet, c'étaient des bêtises sans queue ni tête, à la façon des oiseaux qui gazouillent, parce qu'il faut bien donner une forme sensible à leur bonheur et rien de plus ; or, comme ce bonheur est du délire, cette forme serait illogique si elle avait le sens commun...

C'était en menue monnaie le beau désordre de l'Ode, prenant tous les accents, mêlant patois et français, minauderies précieuses et graves solennités imbéciles, héroïques ronflements d'rrr..., onctueuses inflexions pieuses, calembours, prose et vers, lambeaux

de phrases insensées qui, toutes, stupides ou bouffonnes, exprimaient l'allégresse de sentir vivre à côté de soi un être bien aimé, d'éprouver la certitude que l'un n'a rien qui ne soit à l'autre, pas un sentiment qui n'y trouve son écho; de se sentir enfin, de part et d'autre, le cœur allégé par l'échange de tant de tendresse, et n'est-ce pas pour cela que les oiseaux gazouillent.

Où donc était le choléra? Nous l'avions oublié!

Le lendemain nous allâmes à Meudon, Paris ne s'accordant pas avec l'état de notre âme. Ce village nous parut encore trop bruyant.

C'était la fête.

Nous vîmes en arrivant une chose cruelle. Des paysans, la plupart pris de vin, formaient des groupes animés près d'une oie suspendue dans une sorte de panier en osier d'où pendaient son cou et sa tête en bec de clarinette. Un de ces rustres, les yeux bandés, un sabre à la main, décrivant de ses bras des cercles dans l'air et titubant avec toutes sortes de précautions qu'il cherchait à rendre spirituellement comiques, s'avançait vers la victime emplumée.

Lorsqu'il jugea se trouver à l'endroit voulu, il donna un grand coup de sabre dans le vide qui le fit chanceler, et soudain retentirent de gros éclats de rire.

Nous laissons ces gens à leur plaisir et prenons un chemin qui montait à gauche. Nous allâmes devant nous.

La montée était un peu rude et le soleil nous mordait le cou; mais l'air était si pur et la verdure si tendre?

Nous entrons dans un bois.

Bientôt nous nous sentons pris d'une grande faim. Nous trouvons fort à propos une maison de garde qui, les jours de fête, se transforme en restaurant pour les

promeneurs égarés. Nous avisons un berceau de feuillage avec des bancs et une table vermoulue.

Dieu! qu'il faisait bon s'y asseoir!

Nous apercevions, sur le coteau en face, le joli bois de Meudon. Notre bavardage, un moment interrompu par la fatigue, reprend de plus belle, cette fois accompagné par de vrais oiseaux.

On nous sert, sous la forme d'un veau aux petits pois, le meilleur fricot que jamais de ma vie j'aie mangé.

Et vous, *romanée conti*, *vaunes et chambertin*, orgueil de l'ancienne cave paternelle, comme vous étiez moins délicieux que le petit bleu que nous buvons!

Nous en bûmes un doigt de trop.

Après le café et la bonne pipe, nous nous enfonçons dans le bois où ruissellent de magnifiques éclats de soleil fulgurant sur un petit sentier capricieux comme les bonds d'une chèvre. Comme nous nous sentions vivre!

Mais que voyons-nous là-bas? Cette chose brune, rose et bleue? Nous nous en approchons; ô ravissant spectacle!

Sur un tertre, une jeune fille dormait, rustique Antiope. Elle était là étendue, fraîche, sous les furtives caresses du soleil, les yeux clos, la bouche entr'ouverte, la face sous le ciel tamisé par le balancement des sombres branches d'un chêne. C'était comme une immobilité remuante dans l'entrecroisement des reflets. Mille nuances nacrées tremblaient sur ce visage ondoyant, où les effluves de l'azur frémissaient parmi les ardeurs fauves et roses que renvoyaient l'herbe et les feuillages embrasés.

Moins hardis que les satyres du Corrège et du Titien, nous nous tînmes pour l'admirer à une distance respectueuse.

Puis, les yeux pleins de rayons, nous suivîmes, babillant toujours, le chemin qui descend à Meudon

Nous nous assîmes, près de la gare, sur le bord de la route. Le soir approchait.

Le soleil déjà rouge filtrait en éventail ses flèches ardentes entre les branches des acacias. Chargé d'arome, le souffle apaisé de la nature endormie nous arrivait à travers les rameaux en fleurs.

Des brumes violettes montèrent bientôt dans l'air irisé et le crépuscule nous enveloppait de sa sereine volupté, lorsque soudain retentit le strident sifflet de la locomotive et qu'une traîne de fumée bleue nous avertit qu'il était temps de nous lever.

LXVIII

L'exposition de 1851 eut lieu au Palais-Royal où une baraque avait été construite dans la cour.

Mon tableau de *La Faim* fut placé dans le Salon Carré, à une hauteur où il ne pouvait guère attirer l'attention.

Courbet, qu'on avait peu remarqué au précédent Salon, fit, cette fois, grand bruit avec son *Enterrement à Ornans*.

La singulière puissance qui se dégage de cette toile mi-tragique, mi-grotesque, souleva les plus vives discussions. Le scandale fut énorme : les rouges trognes des bedeaux surtout soulevèrent la réprobation presque générale; mais on ne put s'empêcher de reconnaître qu'un peintre venait de se révéler, qui, à côté de son dédain pour tout respect humain, témoignait d'une rare force expressive. Je ne sais quelle horreur funèbre et schakespearienne semble s'exhaler de cette toile.

A cette même exposition apparut le *Semeur*, de Millet, sa première tentative dans le genre rustique. Cette toile, placée trop haut, ne fut guère remarquée du public; mais les vrais amateurs d'art en furent frappés. Il y a là une ampleur de geste et une largeur de conception qui faisaient ressortir pour eux ce tableau de son entourage. Cependant, quand je dis genre rustique à son propos, je ne veux pas dire que ce soit là une page de la nature; c'est plutôt une sorte d'allégorie du travail de la Terre. Millet a vu ce paysan à travers son rêve épique encore fait de souvenirs classiques : Ce Semeur a lui-même conscience de la majesté de sa tournure; il est déclamatoire.

L'effet du tableau est noir. Millet n'a pas encore rencontré le charme troublant, même dans la laideur, qu'il devra aux méditations de ses promenades, à travers les sillons, aux heures silencieuses.

LXIX

Après le Salon, je partis de nouveau pour Gand afin d'y exécuter un tableau destiné à l'église de Courrières : un *Baptême du Christ*.

J'avais hâte de me retrouver au milieu de cette bonne vie flamande qui me laissait de si attendrissants souvenirs.

Je trouvai F. De Vigne peignant un *Mariage au moyen-âge* et de Winne, lancé comme nous dans les sujets peu divertissants, travaillant à un *Moine consolant une mourante*.

J'exhibais mon tableau *La Faim* à une petite exposition et je dois dire qu'il fit sensation jusqu'à arracher

des larmes à plusieurs jolies femmes, ce qui me toucha.

J'étais heureux de vivre de nouveau au milieu de mes braves amis, et j'attaquai mon tableau avec confiance. Si je croyais en sortir facilement, je fus bien trompé. Je cherchai en vain l'harmonie rêvée et cette tête de Christ, impossible à fixer et pourtant si belle dans mon imagination ! Je la recommençai vingt fois. Je me décourageai.

Était-ce à cause de cette impuissance humiliante ou pour autre chose ? Un malaise moral commença à m'envahir.

J'eus de mornes spleens qui me faisaient errer solitaire. Je cherchai pour ces promenades les rues désertes des faubourgs. Je crois que le temps contribuait à ma tristesse, car j'ai le souvenir d'un éternel soleil de plomb, avec du grand vent qui ne cessait de chasser, çà et là, des tourbillons de poussière insupportables aux yeux. J'ai pourtant revu de ces temps agaçants sans éprouver le même amer désenchantement.

Vers onze heures, avant le dîner, je quittai l'atelier, je descendais au Salon où ma petite préférée répétait, sur le piano, ses morceaux du Conservatoire, avec de brusques mouvements de tête aux endroits difficiles, les coudes un peu pointus, les omoplates un peu saillantes.

Elle avait quatorze ans et portait encore des jupes courtes ; âge d'une gaucherie charmante où la taille s'allonge, exagérant les maigreurs de l'enfance.

Ses yeux sombres, d'une candeur sérieuse, avec je ne sais quoi d'impénétrable, ne jetaient plus ces éclairs de tendre gaîté qui avaient tant réjoui mon cœur aux heures déjà lointaines où elle me faisait un collier de ses petits bras lorsqu'elle dansait sur mes genoux.

Je m'occupai toujours de ses devoirs de classe et je l'obsédais de mes conseils. Mon assiduité l'effarouchait; elle y avait répondu par des marques d'impatience que j'avais mal interprétées, croyant y voir de l'aversion. J'avais alors grondé la petite ingrate. Elle avait fondu en larmes; mais son attitude n'avait pas changé.

Mais après tout, quel droit avais-je sur elle?

Pourquoi étais-je chagrin lorsque je la voyais plus familière avec de Winne qu'elle appelait *Winne* tout court, tandis qu'elle me disait Monsieur Jules. C'était bien son droit de le préférer à moi. Et puis sur quoi jugeais-je qu'elle me haïssait?

Lors d'un voyage que nous venions de faire avec sa mère, à Anvers, ne s'était-elle pas montrée toute joyeuse et enjouée avec moi?

N'étais-je pas aussi bien désagréable à la sermonner tout le temps?

Et de mes promenades du dimanche je lui rapportai parfois des fleurs ou de menus objets qu'elle recevait gentiment.

Un jour, j'allai l'écouter au concours du Conservatoire : elle joua bien, et dans l'empressement de la féliciter, j'allai l'attendre sur le palier de l'escalier.

Elle ne tarda pas à descendre, accompagnée de ses petites amies. Je m'avançai vers elle; mais, me voyant tout à coup, elle détourna la tête et poursuivit sans me répondre, toute pâle et interdite.

— Décidément, me dis-je, cette petite n'a pas de cœur!

Quelques jours après, cependant, je la vis revenir de sa pension après la distribution des prix. Elle portait sept ou huit couronnes et autant de beaux livres dorés; et, loin d'être joyeuse, elle pleurait amèrement. Elle venait de dire adieu à ses maîtresses qu'elle quittait définitivement. Elle avait donc du cœur pour les autres! Et lorsque je quittai Gand, j'emportai un calque

pris secrètement d'un portrait que j'avais fait de son gentil profil.

Mon tableau n'avait guère marché pendant ce temps-là : cette diabolique tête de Christ que je recommençais sans cesse ! Delalleau, que je négligeais, m'accablait de reproches dans des lettres de huit pages, où il vantait sa propre vaillance et où je trouvais, à mon adresse, des phrases comme celle-ci : « Hier je suis allé à Versailles et j'ai pensé à toi en regardant les tortues de plomb qui ne servent qu'à laisser couler l'eau. »

Enfin, je partis, abandonnant pour l'année prochaine mon *Baptême du Christ* inachevé, et mon obstiné rêve plein de mystérieuses incertitudes.....

LXX

Nous sommes en 1852. De Winne est venu me retrouver à Paris, au moyen d'une petite pension que lui ont faite la ville et le gouvernement.

Nous habitons ensemble une seule pièce assez vaste ayant servi de magasin de librairie, au boulevard de Montparnasse, 85. Nous la divisons en deux parties avec une grande draperie de lustrine, ce qui nous fait un atelier et une chambre à coucher. Deux petits lits de fer de onze francs, quelques tabourets et chevalets composent tout notre mobilier. Gluck partage l'atelier avec nous. Nos fenêtres s'ouvrent sur un jardinet planté d'arbres où (cela donnera une idée de sa solitude) un jour nous attrapâmes une couleuvre.

Le tout nous coûtait deux cents francs de loyer par an. Nous faisions notre ménage nous-mêmes, assez

vaguement comme on le pense. C'était à la fois pauvre et gai : Maison Louis XVI avec fronton, un seul étage, verdure dans la cour, verdure sur la rue.

Nous ne tardons pas à trouver de bons camarades dans le voisinage : Brion, la famille Auguste Fauvel, Tabar, Traviès, Dock, Bartholdi, Schutzemberger et plus tard Nazon, Gérôme et Toulmouche. Nous travaillons ferme et nos quatre murs se couvrent bientôt de verdoyantes études. Fi des sujets lugubres!

Car nous piochions le plein air.

La gare Montparnasse est à notre porte. Nous partions le matin pour Clamart, Meudon, Chaville, emportant nos panneaux, notre boîte et notre parasol, ivres de joie et de vaillance, comme si nous allions à la conquête du monde. On eût été bien venu à nous parler de l'atelier et de l'École. Nous regardions, de notre impériale, filer les maisons de Paris et ses monuments, et ce n'était pas sans raillerie que je comparais le petit dôme lisse de l'Observatoire au crâne chauve d'un membre de l'Institut. Chaque jour la nature nous révélait de nouveaux secrets et c'étaient de nouvelles allégresses pour nos yeux ardents à fouiller ses mystères.

Que d'harmonies depuis longtemps ressenties à travers le rêve de la contemplation et que l'étude éclairait, tout à coup, d'une vive lumière.

C'étaient des talus de bruyères vertes et roses avec des éboulements de terrain rouge qu'incendiaient les reflets du soleil frappant plus bas, tandis que, par l'éblouissement des trouées célestes, des averses d'azur pleuvaient dans l'obscure solitude des sous-bois, sur le sol fourré de feuilles mortes et tigré comme les fauves; c'étaient aussi d'interminables murs blancs qui couraient avec mille caprices d'ombre et de lumière, en zigzag, le long de la forêt, au milieu des verdures appétissantes, la base perdue dans les

grasses orties ; ou bien encore, sous les noires ramures des chênes, de radieuses prairies constellées de fleurs jaunes et bleues où parfois un âne paissait insouciamment, tandis que sa charrette au repos dressait ses timons sur le chemin ; enfin, tout là-bas, par le lointain bleu, comme un océan de vaisseaux endormis, c'étaient les vastes zones criblées de mille points clairs de la grande ville.

Adorable banlieue de Paris, nous jurions que rien ne te valait ! Ah ! si mon pauvre Courrières avait pu m'offrir le quart de tes merveilles !

C'était encore la banlieue mais avec un mélange de rusticité que nous trouvâmes à Saint-Nom La Bretèche où nous séjournâmes quelque temps et où je conçus mon premier *Retour des Moissonneurs*. Delalleau vint nous y rejoindre. Ce furent les derniers moments que nous vécûmes ensemble. Nos caractères de plus en plus opposés nous rendirent la vie commune difficile. Je le revis de loin en loin, aux expositions où il prit part plusieurs fois sans retrouver le demi-succès de ses *Hongrois*. Il avait l'air désarçonné qu'ont les hommes aux ambitions déçues. Il avait été si certain d'arriver ! Il ne se fit jamais à l'étonnement douloureux de se sentir resté en chemin. C'est ce que me disait encore dernièrement un de nos camarades aujourd'hui célèbre, E. Vaudremer.

Delalleau fit un mariage absurde et se retira dans un petit village de l'Artois nommé Lumbres. Il y mourut obscur vers 1865, à trente-neuf ans environ, à la suite d'une longue et douloureuse maladie contractée, peut-être, sous l'influence de chagrins cachés.

Pauvre ami ! Il dort là dans un petit cimetière à l'ombre d'un frêne pleureur et si oublié, que la rouille des lichens, en rongeant la pierre, a effacé son nom. C'est là qu'ont abouti tant de rêves de gloire !

LXXI

Il me fut malheureusement impossible d'exécuter mon tableau, le *Retour des Moissonneurs*, à la campagne d'après de vrais paysans. Je n'avais d'atelier qu'à Paris. Je dus donc me contenter des modèles de profession.

Je n'aurais pu d'ailleurs séjourner plus longtemps à l'auberge du *père La Joie à La Bretèche*, car le régime exclusif de la viande de porc, à tous les repas et sous toutes les formes, auquel nous avions été réduits pendant six semaines, avait allumé un véritable incendie dans mes voies digestives. Je fus longtemps malade d'une inflammation chronique qu'augmentait encore la fatigue d'un travail au-dessus de mes forces et le manque absolu de soins hygiéniques. La première moitié de l'hiver fut excessivement pluvieuse et je me souviens que je me rendais à notre gargotte de la barrière du Maine, chaussé de souliers qui puisaient l'eau.

Malgré tout cela, je m'acharnais à mon tableau qui amenait à chaque instant des espérances exagérées ou d'amers découragements.

Exténué, je dus l'interrompre pour aller un peu me refaire à Courrières. Je revins un mois avant l'envoi au Salon, un peu réconforté. Je repris ma tâche avec une rage nouvelle qu'accompagna la même alternative de contentement et de dégoûts. Les artistes savent combien cet état est énervant.

Le tableau est fini. Les camarades viennent le voir. Naturellement on le trouve superbe. Tabar, lui-même, le plus fort de mes amis, m'en fait un vif éloge. « Je vois ton tableau au coin du Salon d'honneur, » me

disait de Winne convaincu que j'avais fait un chef-d'œuvre. Par certains jours ses lueurs chaudes de couchant me semblaient aussi de la vraie lumière. Allons! espérons!

Nous courons au Salon.

Oui, je puis espérer une bonne place. D'ailleurs, ce brave Merlé, chef d'orchestre à l'Opéra-Comique, Gantois, compatriote de de Winne, nous avait amené un de ses amis, inspecteur des beaux-arts, chargé du placement, qui nous avait comblé d'éloges.

L'exposition avait lieu faubourg Poissonnière.

Nous arrivons. Je cherche mon tableau. Impossible de le trouver. J'aperçois mon inspecteur des beaux-arts en train de se disputer violemment avec Philippe Rousseau. Ce n'est pas le moment de lui parler.

Des artistes courent çà et là, anxieux comme moi.

Des groupes animés se forment devant *Les Demoiselles de village* et *La Baigneuse* de Courbet (« Oh! la baigneuse! quelle croupe! »), devant *Ma sœur qui n'y est pas* d'Hamon, *La Malaria* d'Hébert, *Les Schletteurs* de mon ami Brion (« Bravo! Brion! »), *Les Paysans* de J.-F. Millet (« Oh! bien étrange, ce Millet! »).

Mais, où sont donc mes *Moissonneurs?* De Winne a trouvé son tableau: *Ruth et Noëmi* (« Pas mal, un peu pâle. »).

Ph. Rousseau a lâché mon inspecteur. J'aborde ce dernier. Il n'est pas de bonne humeur:

— Ma foi, dit-il, j'ai fait ce que j'ai pu; mais, vous savez, il y a tant de protégés!

Et il me montre mes pauvres *Moissonneurs* suspendus sous le plafond. Impossible de reconnaître ce triste groupe de paysans que je rêvais si gais, en réalité si tristes là-haut, avec leurs rougeurs de soleil couchant qui me semblèrent des rougeurs de honte.

Je crois que je ne fus guère plus poli que Ph. Rous-

seau, car mon inspecteur se débarrassa de moi d'une façon assez brutale.

— C'est bien ! dis-je, je sais à qui m'adresser!

Et j'allai aux Champs-Élysées frapper à la porte de M. le comte de Morny, à qui mon député m'avait recommandé.

— *Monsieur de Morny?* demandai-je au concierge.

— Avez-vous une lettre d'audience?

— Non!

— Eh bien, *Monsieur le comte* ne reçoit pas!

J'étais horriblement navré. Si quelqu'un, tout à coup, avait pu me démontrer que mon tableau était mauvais, j'aurais été aussitôt calmé. Mais j'avais vu tant de croûtes s'étaler à la cymaise! Oh! l'injustice! Alors de mauvaises pensées m'envahirent l'âme. En retournant chez moi, j'entrai chez un homme que je voyais quelquefois, mais pour qui je ne me sentais pas grande sympathie. C'était un flatteur. Je lui contai ma déconvenue.

— Ah! vous ne connaissez pas les Belges, me dit-il en ricanant. Merlé et de Winne vous ont joué ce tour, mon cher! Je les connais, moi, ces Belges!

Et comme il était Flamand lui-même et parlait très mal le français, il ajouta :

— Je sens là-dessous *un patte de cochon!*

J'aurais dû remettre à sa place cet odieux personnage. Mais non! j'avais l'enfer dans le cœur, et je me mis à soupçonner mon brave, mon généreux de Winne que je regardais jusqu'alors comme un frère! J'étais de retour chez moi, en proie à une venimeuse agitation, lorsque ce bon ami rentra.

— Qu'es-tu donc devenu depuis ce matin? me dit-il.

Je ne répondis pas.

— Mais qu'as-tu donc? ajouta-t-il avec des yeux inquiets.

— Pardon, Liévin! lui dis-je, je t'accusais!

Et je sautai dans ses bras en lui demandant pardon avec des larmes.

LXXII

Il y avait à ce Salon de 1853 un admirable tableau de Daubigny, une berge d'étang fraîche et claire.

Il y avait aussi un petit paysage de Français d'une adorable poésie : une prairie italienne avec un fossé tout droit et une vache noire. Je rêvai longtemps devant ce bijou. L'heure du jour y était si bien exprimée que, comme c'était celle de mon déjeuner, j'éprouvai (ceci est à la lettre) une sensation de faim en rafraîchissant mes yeux de cette belle eau dormante, ensoleillée entre les joncs.

Millet apparaissait pour la première fois avec de vrais paysans, observés sur nature et non pris à l'imagination comme le trop solennel *Semeur*.

Il exposait des paysans aux champs à qui *l'on apporte à manger*. Je n'ai plus revu ce tableau qui n'a pas fait partie de l'exposition générale des œuvres de ce peintre.

Il étonna. Il me fit une singulière impression.

Cette peinture pour ainsi dire cuite au soleil, austère et terreuse, rendait mystérieusement la stupéfiante chaleur qui brûle les sillons sous la canicule : embrasement terne où soufflent, étouffent et suent des êtres calleux aux nodosités saillantes, aux lèvres lippues, aux yeux en vagues trous, aux silhouettes simplifiées comme dans l'art égyptien, aux vêtements en fourreaux avec, très marquée, la boursouflure dilatée des

coudes et des genoux; des êtres d'une solennité aveugle et farouche.

Ses ennemis y voyaient la glorification de la stupidité. Toile singulière, en effet, à sa première apparition. Le ton fauve du froment semblait se répandre dans l'air roux, de plus en plus épais vers le lointain, enveloppant tout de ses ondes monochromes sous la lividité du ciel plombé.

Était-ce sublime? était-ce affreux? Le public s'effarait, attendant comme toujours le mot d'ordre des critiques autorisés. Certes, il n'était guère charmé, mais il ne se livrait pas à cette hilarité dont il ne s'est pas privé devant des scandales plus récents; il subissait une puissance; il se sentait en présence d'une création profonde, d'un rêve étrange au caractère presque préhistorique.

Ce sens d'implacable rusticité n'est nullement celui de nos paysans du Nord, mais on le trouve parfois dans ceux de la Beauce.

Millet a donné depuis beaucoup d'œuvres d'un art supérieur, où il atteint le caractère et le sentiment même par la laideur; tout le monde les connaît. Il y a peu à peu ajouté un élément qui lui manquait d'abord, la profondeur de l'atmosphère.

Il peut avec un champ rugueux où repose une charrue, où se hérissent quelques grêles chardons, avec deux ou trois tons et une facture maladroite et laineuse, il peut remuer le fin fond de l'âme et chanter l'infini.

Génie solitaire et parfois sublime, il a fait d'un parc à moutons, sous les regards de la lune qui commence à monter, mystérieuse comme le problème éternel qu'elle soulève, une petite toile vivante et pure comme Phidias, illimitée comme Rembrandt; mais halte là, imitateurs!

Parce que Millet a créé des chefs-d'œuvre, même

en interprétant l'homme déprimé par la misère jusqu'à l'affaissement de son être, vous n'avez pas le droit de nier la grande, la divine beauté!

Les êtres disgraciés de Millet touchent profondément parce qu'il les a profondément aimés et qu'il les a exaltés jusqu'aux régions supérieures où vibre son inspiration de grand artiste; ils en gardent l'autorité.

Mais la laideur vulgaire n'a rien de commun avec eux. La Beauté restera toujours le but le plus élevé de l'art.

L'admiration ne doit pas être du fétichisme et ceux qui comprennent le mieux le génie de Millet se gardent bien d'en prêcher l'imitation.

D'abord est-ce bien toujonrs la laideur qu'a peinte Millet? Est-il si laid, même cet *homme à la houe* qui éveille la sympathie par je ne sais quoi de mystérieux et de vénérable.

Beaucoup de ses dessins prouvent que son idéal âpre et austère ne dédaignait pas l'expression attendrie d'un art plus serein.

J'eus l'occasion de traiter cette question avec un artiste à côté de qui le hasard m'avait placé à la grande distribution des récompenses de l'Exposition universelle de 1867.

Nous parlâmes de l'intolérance de certains critiques d'art à courte vue qui ne veulent pas que chaque artiste se livre à l'entraînement de sa propre originalité ou qui, jugeant tout en partant d'un seul mode de comparaison, voudraient tout ramener à leur type de préférence, comme si le champ de la Nature n'était pas infini comme l'Art son interprète. Pourquoi, me disait cet artiste, n'aurait-on pas le droit de choisir, l'un les rudes pommes de terre et l'autre les liserons qui s'enroulent aux blés. Il y ajoutait d'autres développements mieux que je ne pourrais le faire.

Cet artiste, c'était J.-F. Millet.

LXXIII

Je quittai Paris très énervé par les soucis de mon tableau et mon mauvais état de santé qui persistait encore.

J'avais soif de calme et de recueillement.

Mon bon oncle, qui soutenait l'existence de la famille avec l'aide de mon frère Louis, avait fait bâtir, à ma demande, un petit atelier dans le jardin de la brasserie.

Je revins donc habiter Courrières avec l'intention d'y travailler.

Je commençai un tableau.

Une étude faite à Gand d'après les ruines de l'Abbaye de Saint-Bavon me servit de motif de fond pour *Un campement de Bohémiens* que je composai. Un reste de romantisme m'occupait encore.

Je travaillais à ce tableau avec assez peu de suite, distrait par ce qui m'entourait, sollicité par la beauté de la nature champêtre qui commençait à rechanter dans mon cœur les mille souvenirs de mon enfance.

Toutes les premières sensations de cette aube de la vie se réveillèrent avec un délicieux enivrement dans le repos de mes sens rafraîchis par le grand air pur et sain.

Je revécus ces frais réveils aux chants des oiseaux, quand l'aurore allume la chambre d'un feu rose qui tremble de plus en plus pâlissant dans les reflets d'un ciel d'opale, tandis que les mugissements des étables, les grincements des portails des granges et le cri des

coqs enroués dans la buée matinale annoncent à l'entour le recommencement de la vie rustique; je m'étendis de nouveau, pris d'une douce torpeur, sur l'herbe à la fraîcheur de l'ombre où reluit l'azur, lorsque le grand silence de la méridienne semble plus muet encore au bruissement des insectes invisibles qui passent soudain dans la chaleur de midi.

Enivré de senteurs et d'harmonies naturelles, je me recueillais, dans la paresse des vagues flâneries.

Fi de l'atelier avec sa blafarde gerbe de jour qui tombe du zénith, terne et plombée, à travers l'éblouissement de la fenêtre, sur ces petits *bohémiens* bleuis, dans leur ruine obscure autour de la sorcière faisant cuire leur soupe dans la marmite aux incantations. Je n'ai plus même le courage de les regarder.

Je les avais pourtant ébauchés avec assez d'entrain, d'après des maquettes en terre glaise que j'avais revêtues de chiffons mystérieusement, sans les montrer à personne, pas même à mes frères qui étaient venus parfois coller leurs yeux au trou de la serrure pour en saisir quelques parties. Or, le jour où je leur avais ouvert la porte, jugeant le tableau assez à l'effet, j'avais été désappointé de constater leur peu d'impression.

Depuis ils languissaient sur leur chevalet déserté, ces pauvres Bohémiens.

Mais le moment le plus charmant de la journée, c'était, le soir après souper, de fumer notre pipe, assis sur des chaises à demi renversées, le dos au mur de la maison, et de laisser nos regards errer dans la rue où les vapeurs de la nuit commençaient à monter dans les vibrations de l'air encore chaud du jour.

Tout nageait dans une transparence blonde où surgissaient peu à peu les figures hâlées qui revenaient lentement des champs, le pas lourd, ou bien hissées sur les dômes de froment ou les tas d'herbes des chars balancés.

L'ensemble sombre que formaient les gens et les choses, où glissaient encore quelques lueurs d'or, se détachait avec une prestigieuse puissance du ciel safrané et des flammes mourantes irradiant derrière la vigueur des chaumes.

De grandes filles brunes passaient, gardant encore, dans leurs cheveux emmêlés, des ardeurs du jour attardées en auréoles et cernant d'un fil clair leurs silhouettes diffuses. Elles semblaient plus belles et plus graves dans le sombre mystère du crépuscule, avec leurs faucilles où de froids éclats de ciel luisaient comme des lueurs de lune.

Un souffle pacifique soulevait par instants leurs hardes usées.

Et je sentais mon cœur se fondre dans les voluptueux transports du rêve attendri.

Volupté! volupté des yeux, volupté de l'âme! apaisement de l'être dans l'effusion de l'amour universel! Je respirais tous les effluves de vie qu'exhale la nature : effervescence des plantes humectées d'aurore, frissons de l'aube courant sur les blés, ivresse des alouettes chantant l'azur; incendie des pavots, regards ingénus des bluets; mystère amoureux des lointains perdus dans le ciel, troublantes senteurs, émanations capiteuses, épanouissement de la libre et pure lumière, splendeur des rayons filtrés à travers les arbres et criblant d'or la transparence fauve des eaux endormies! Et ce fond de grand silence où éclatent des voix sonores, où frémit le froufrou des murmures! Volupté! volupté des choses, volupté de l'être! O charme divin! O Dieu de bonté que pressent le cœur à travers tant d'ineffables bienfaits!

Souvent je me levais très tôt, alors que la campagne encore voilée et engourdie attend le premier rayon.

Les rues dormaient. Parfois, pourtant, une maison

se réveillait; une jeune femme, les yeux gros de sommeil, ouvrait sa fenêtre, les cheveux en désordre, le torse à peine vêtu de la chemise, et c'étaient des surprises charmantes de la vie cachée. Plus loin un enfant vagissait, une vieille maugréait...

Et j'allais loin dans les champs dont tous les fumiers fumaient près des verdures argentées; je me mouillais aux blés qui se penchaient sur les voyettes; dans de légers tourbillons de brumes, les saules pleuraient et au-dessus de leur tête grise déjà vibrait l'azur. Puis je rentrais au village maintenant tout clair et bien réveillé, d'où montaient par endroits, avec des panaches de fumée bleue, les chansons fraîches et traînantes des jeunes brodeuses.

Je retournais aux champs, cherchant les glaneuses; leur troupe remuait là-bas, sur l'horizon, dominée par le garde champêtre.

Je les voyais arriver, tantôt en courant par bandes joyeuses, agitant leurs glanes d'or, tantôt se courbant sur l'éteule en groupes pressés.

Quand j'étais au milieu d'elles, elles s'arrêtaient à me regarder, un peu confuses et moqueuses, dans la désinvolture de leur accoutrement de hasard et sommaire.

Oh! je ne regrettais plus ni Clamart, ni Meudon, et j'aimais cette simple beauté de mon pays s'offrant à moi, sans artifice, comme Ruth s'offrit à Booz. Oui, je m'unis à toi, plaine, où s'ouvrirent mes premiers sourires, et tu versas dans mon âme la tendresse de tes œillettes, la majesté de tes blés et le mystère de ton marais aux eaux immobiles sous les frênes tout bruissants de cantharides. O terre de mon enfance, je te donnai mon cœur, je te vouai ma vie!...

LXXIX

Je fis un jour poser une petite glaneuse sur une crête fleurie, près d'un champ de blé. Elle inclinait sa face dans l'ombre, le bonnet et l'épaule au soleil Je la peignis avec une secrète joie.

Je ne saurais dire comme j'étais ravi de l'harmonie de ce brun profil, vigoureux sur la paille fauve où couraient des liserons lilas ; de ces reflets chauds du terrain, de ceux violâtres du ciel bleu ; de ces fleurettes et de ces brindilles ; tout cela m'enchantait.

J'avais envoyé mes *Bohémiens* à l'Exposition de Bruxelles, lorsque mon frère Louis, remettant au jour cette petite glaneuse oubliée dans un coin, me dit : « Pourquoi ne l'envoies-tu pas aussi à l'exposition ! » — « Ça ? répondis-je, est-ce la peine? » D'ailleurs je n'avais pas de cadre.

Mon frère tint bon et finit par découvrir au grenier un vieux cadre sali qui avait servi à un mauvais portrait. Il était juste de mesure. C'était à la fin du délai des envois. Je l'expédiai de suite.

Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, quelques jours après, arrivant à Bruxelles, je trouvai mes *Bohémiens* mal placés et ma *Petite Glaneuse* à la cymaise, dans un beau milieu de panneau, où elle attirait tous les suffrages.

LXXV

Cependant je n'étais pas parfaitement heureux ; mon cœur souffrait silencieusement. Une pensée secrète emportait souvent ma rêverie vers Gand où m'attachaient des tourments inavoués.

J'avais juré de ne plus regarder le calque du délicat profil et pourtant que de fois j'allai le reprendre d'une main émue au fond de mon tiroir !

Et voici que, le 22 août 1853, elle arriva avec son père.

C'était une demoiselle. Je fus étonné du changement qui s'était fait sur son visage. Elle n'était plus sévère. Elle était si heureuse de nous venir !...

Elle s'exprimait naïvement : « Plus j'approchais, plus mon cœur battait ! »

Quelle tendresse dans son regard ingénu !

Le lendemain, comme j'étais seul, elle vint à moi et me dit ces simples mots : « J'ai dû parfois vous faire de la peine, j'en ai bien du regret ; me le pardonnez-vous ? » Je l'embrassai.

Deux jours après nous étions fiancés.

La chose s'était faite simplement. Je peignais son portrait dans le petit atelier et, arrivé aux yeux, je m'arrêtai oppressé et lui dis : « Vous m'avez compris ? » Elle fit un signe affirmatif. — « Voulez-vous être ma femme ? » Le même signe m'avait répondu affirmativement.

LXXVI

Le succès de ma *Petite Glaneuse* m'avait mis en train. Je rêvai une composition exprimant une scène plus complète de ces pauvres femmes, fillettes et gamins qui s'abattent sur les éteules comme des essaims de moineaux.

Par la plaine embrasée de soleil, j'admirais leurs mouvantes silhouettes faites de groupes plus ou moins prosternés vers le champ, au hasard des épis qu'ils recherchent. Rien de plus biblique que ce troupeau humain. Les rayons, s'accrochant aux haillons flottants, mordent les nuques, allument les glanes, dessinent d'un trait lumineux de sombres profils, tracent sur la clarté fauve du sol de fuyantes ombres où les reflets bleus du zénith semblent frémir.

Devant tant d'ampleur et de simplicité je croyais revivre au temps des patriarches. Et, en vérité, n'est-ce pas toujours aussi grand, aussi beau !

J'en sortais comme d'un bain de lumière dont le resplendissement me poursuivait encore, la nuit, en éblouissantes visions.

Mais plus je trouvais cela sublime, plus j'avais le sentiment de ma faiblesse et de l'insuffisance de mes moyens d'expression.

N'allais-je pas ressembler à ces folles sauterelles ivres aussi de soleil et dont la démence vaine n'est qu'un héroïsme d'impuissance ! Pauvres cervelles qui gardent aussi, la nuit, le tressaillement des lumineuses visions.

J'abordai donc plein de feu mais aussi sans illusion mon premier tableau des *Glaneuses*.

Croyais-je faire une chose nouvelle? Nullement. Je pensai même que ce sujet, aussi vieux que le poème de Ruth, avait dû maintes fois occuper les artistes.

Aussi fus-je bien étonné lorsqu'on me dit, plus tard, que j'avais été le premier à traiter ce sujet commencé en 1854. Les *Glaneuses* de Millet datent de 1857.

Je peignis aussi alors un groupe de trois jeunes filles et une scène de buveurs (le *Lendemain de la Saint-Sébastien)*, empruntée aux mœurs des compagnies d'Archers.

J'emportai ces trois tableaux à Paris et les présentai à la baraque construite avenue Montaigne, où eut lieu l'Exposition universelle de 1855.

J'avoue que je tremblais devant cette ambitieuse tentative.

Je me vois encore là, nerveux, inquiet, dans le vestibule où les toiles étaient inscrites.

J'attendais mon tour, regardant du coin de l'œil mes pauvres tableaux appuyés au mur dans un affreux jour et devant lesquels défilaient de si resplendissantes peintures entre les mains des commissionnaires.

Qu'il me paraissait maigre, ce troupeau de filles dont le garde fumant sa pipe était le triste berger!

Un monsieur pourtant s'en approche; un monsieur décoré!... Il se penche vers elles, s'en éloigne, s'en rapproche... Il s'y intéresse donc?

Il voit à mon air confus que je dois être le peintre de cette chose, vient à moi et me dit : « C'est de vous, jeune homme? » Je fis un signe affirmatif.

Il me tendit la main et reprit : « Ça, c'est très bien! »

Et je regardais avec reconnaissance cet inconnu dont l'expression franche me toucha au cœur.

« Et vous croyez, monsieur, que... je... serai...

reçu? » — « Comment, reçu! mais vous aurez du succès, beaucoup de succès! »

Et plus rassuré j'ajoutai : « Puis-je savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de...?

— « Alfred Arago. »

C'était le fils du grand Arago! Lorsque je le quittai il me disait déjà : « mon ami, » et six mois après nous devions nous tutoyer.

Mon oncle, à qui, de retour à Courrières, je racontai cet entretien, entra en grande joie et fierté, car il avait une chaude vénération pour le nom illustré par la science, les lettres et le plus pur patriotisme des frères Arago.

Mais, au bout de quelques jours, n'entendant plus parler de rien, je fus repris de mes appréhensions, tant il me semblait difficile d'arriver à ce grand concours.

Enfin je reçus une lettre du brave gardien du Louvre que l'on connaît et qui était de nouveau attaché à l'exposition.

Elle contenait ces simples mots (ô vanité de l'orthographe!) qui rayonnèrent à mes yeux plus qu'une strophe Parnassienne : « Vos tableaux ont été reçus avec grand succès; c'est surtout celui des *Glaneuses qu'il a éblouit le Jury*. »

LXXVII

J'obtins à l'Exposition universelle le succès promis; mes tableaux furent médaillés et vendus.

Mon petit atelier de la brasserie n'était que provisoire, mon oncle le fit abattre et m'en fit construire un autre de proportions sérieuses, car, plein de confiance,

j'avais conçu un projet plus important que les *Glaneuses*, *La Bénédiction des blés*.

J'exécutai ce tableau en même temps qu'un *Départ pour les champs*.

A cette époque l'exposition avait lieu tous les deux ans.

Lorsque j'eus apporté ces tableaux à l'atelier du boulevard Montparnasse où Gluck travaillait encore, de nombreux visiteurs affluèrent chez nous.

Je vis venir des artistes célèbres : Gérôme, Corot, Belly et autres. Un matin, frappa à ma porte un homme de grande taille, ayant un peu l'aspect rustique. « Je suis Troyon, me dit-il, on m'a parlé de votre tableau et je désirerais le voir. »

On comprend mon empressement à lui avancer le tabouret où il s'assit.

Il regarda longtemps, très longtemps la toile sans ouvrir la bouche. Ce silence m'inquiétait et je me hasardais à lui demander un conseil, lorsqu'il se leva brusquement et me serra la main en me manifestant toute sa satisfaction.

Et comme j'insistais pour qu'il me fît quelque critique utile, il me répondit : « Oui, il y a là des défauts, mais vous vous en corrigerez assez vite et ce sera peut-être tant pis ! »

J'attendis donc avec confiance l'ouverture du Salon.

Or ce jour-là mes amis cherchèrent ce tableau qui selon eux devait s'affirmer si impérieusement.

Moi-même j'eus quelque peine à le trouver, à dix ou douze pieds du sol au-dessus d'un assez grand tableau de Belly. Quelques silhouettes noires indiquaient les figures sur je ne sais quoi de jaune. J'en fus consterné.

Voilà le beau succès que m'avaient promis les artistes.

Dans un état nerveux qui supprimait toute hésita-

tion timide, je courus vers le comte de Nieuwerkerke que j'aperçus dans la foule qu'il dominait de sa haute taille. « Monsieur le comte, m'écriai-je, on m'a indignement placé! »

Il me répondit d'un air très doux : « Je n'y puis rien, je ne me suis pas occupé du placement; je le regrette pour vous, mais, vous savez..., tout le monde ne peut pas être à la cymaise. »

Il fit un pas pour s'éloigner, puis se ravisant et se rapprochant de moi, il ajouta : « Où est votre tableau? »

Et je conduisis le beau et aimable surintendant devant ma toile.

« C'est cette procession, me dit-il en me tendant la main; je la connais, je la connais... » Et appelant le chef des gardiens : — « Comment se fait-il que ce tableau soit accroché là-haut, lorsque hier il était encore à la cymaise? » — « C'est le prince Napoléon qui a eu besoin de sa place pour un protégé. » — « C'est bien, on le descendra au remaniement. »

Alors il m'adressa de nouveau la parole en ces termes : « Voulez-vous me vendre votre procession? je vous en offre cinq mille francs; c'est peu, mais c'est pour le Luxembourg. »

Quelle joie!

Je remerciai chaudement le surintendant et, descendant, quatre à quatre, le grand escalier, je courus au *café Durand* (qui depuis a vu bien d'autres triomphateurs) pour écrire de suite cette étourdissante nouvelle à mon bon oncle.

Je n'ai jamais été aux Tuileries, ni à Compiègne, ni dans l'intimité de M. de Nieuwerkerke, mais je dois dire qu'il agissait en vrai gentilhomme. Il savait éviter l'affluence de ces affamés de gloriole qui trop souvent obstruent les routes du monde officiel.

J'en eus une autre preuve après la distribution des

récompenses de 1867, lorsque je lui témoignai mon étonnement à propos de ma promotion au grade d'officier, pour laquelle personne ne m'avait recommandé, à laquelle je ne pensais pas et qu'il ne m'avait pas même annoncée au commencement de la séance.

Il me répondit simplement : « N'est-ce pas plus gentil comme cela? »

Au remaniement général ma *Bénédiction des blés* fut descendue et les derniers visiteurs du Salon la virent dans un bon jour; mais les journaux pour la plupart avaient terminé leurs revues et je ne m'aperçus réellement du succès de mon tableau que bien plus tard, à l'accueil spontané que la presse fit à mes toiles du Salon suivant, en 1859.

LXXVIII

Pendant que ma *Bénédiction des blés* attendait la justice du remaniement, Paul Baudry triomphait sur toute la ligne avec cinq ou six tableaux plus ou moins importants : *La Fortune et l'Enfant*, *Le Supplice d'une Vestale*, *Primavera*, *Léda* et quelques portraits.

Son succès fut éclatant.

Edmond About, lui aussi à l'aurore de sa brillante réputation, lui dédia le volume qu'il publia sur ce Salon de 1857. Ils s'étaient liés à Rome d'une amitié fraternelle, mêlant leurs jeunes enthousiasmes et leurs rêves de gloire. A la première page de cette longue revue, About interpelle tendrement le peintre : « *Paulliccio mio!* »

Cependant, si justifié que fût son succès, Baudry nous déroutait bien un peu, nous ses anciens copains de chez Drolling. On nous avait changé notre cher Baudry.

Ce n'était plus ce petit Vendéen, rude comme les sauvageons de ses forêts, qui, sans grâce, mais avec une singulière robustesse et une mâle simplicité de ton, enlevait des figures et des torses coulés d'une seule pièce et crânement, fermement modelés; celui que nous avions connu, au sixième étage de cette maison isolée de la place Saint-Germain-des-Prés, dessinant âprement, sur la toile dont il avait tapissé les murs de son appartement, des scènes de chouans d'une sauvagerie barbare; à qui nous avions vu exécuter aussi, au concours de l'école, tentative hardie, ce *Vitellius* vrai où il avait dramatiquement exprimé l'effarement stupide de ce maître du monde roulant du trône à l'égout, en proie aux fureurs d'une populace effrénée.

Était-ce bien le même Baudry?

Certes, il nous parut charmant!

Sa *Primavera* surtout me sembla une exquise inspiration où d'élégants personnages sont groupés avec un art délicieux dans une orchestration claire et en sourdine d'une incomparable harmonie.

Mais nous avions compté sur un puissant novateur d'origine bien française, et nous le retrouvions italianisé et tourné au tendre.

Il avait arrondi ses angles, adouci son cœur au contact du suave Corrège, il avait ambré sa palette aux chaleurs du Titien. Et la petite *Léda*, adorable dans son bois sacré, frémissait voluptueusement sous les molles caresses du divin cygne, plus attendrie encore sous les caresses du pinceau, et la *Fortune* s'inspirait du Titien en essayant un sourire à la Léonard.

Oui, franchement! nous attendions sinon mieux, du

moins autre chose de ce sauvage enfant d'un sabotier vendéen, de ce jeune homme en train de devenir grand peintre qui, dans son humble berceau, avait sucé la sève primitive qui fait les précurseurs.

Nous retrouvions encore la trace de ces émotions premières dans son tableau : *Le Supplice d'une Vestale*, aux figures enchevêtrées en broussailles avec leurs ossatures rugueuses sous des muscles noueux, où çà et là une veine court comme une ronce, tandis qu'à côté s'épanouissent des jeunes filles et des enfants avec l'âpre élégance et la fraîcheur des églantines.

On sent qu'il s'est rappelé, là, les échappées de l'établi paternel, lorsqu'il s'enfonçait dans les bois, dans l'arome des pins et des chênes, suivant d'un regard curieux les formes bizarres, les arabesques tourmentées des racines et des branches et, en même temps, sensible aux choses exquises, contemplant silencieusement une fleur, puis se déchirant aux ronces des clairières à poursuivre les papillons dont il interroge déjà les couleurs.

En 1857 Baudry revenait de Rome; nous nous rencontrâmes au Salon et nous nous embrassâmes comme de vieux amis. J'allai à son atelier alors rue des Beaux-Arts.

Nous étions heureux de nous retrouver et de nous raconter les années que nous venions de passer loin l'un de l'autre, et si différemment.

Je le trouvai plus correct de tenue, mais peu changé.

C'était toujours ce brun jeune homme au profil aquilin dont le hâle pâle s'harmonisait si bien avec le noir intense des cheveux et des prunelles au regard charmant. Sa lèvre s'ombrageait d'une fine moustache que, dans ses moments de vague rêverie, il tortillait d'un geste qui lui fut toujours familier. Un peu de mélancolie errait sur ses traits, et sans bruit, tranquille en apparence, il jouissait de son succès dont, dans

son honnête modestie, il s'avouait un peu étonné. Il reconnaissait s'être trop laissé aller à l'influence italienne et cherchait à se retrouver lui-même. Mais il hésitait et s'égarait, selon moi, avec cette *Toilette de Vénus* qu'il avait sur le chevalet dont l'afféterie sent un peu l'école Pompadour.

Il terminait aussi cette *Madeleine* si fine de ton, d'un sentiment si tendre mais un peu flottante avec ses articulations un peu molles et gauches.

Ces tableaux parurent au Salon de 1859, en même temps que ma *Plantation de Calvaire*, mes *Glaneuses* du Luxembourg et mon *Lundi* (scène de buveurs).

Le Salon de 1861 nous fut bon à tous deux. Il avait le *Petit Saint Jean-Baptiste* debout, si moderne celui-ci et si frais; le très remarquable portrait de *Guizot* et la *Charlotte Corday*.

J'exposai alors *Les Sarcleuses*, *L'Incendie*, *Le Soir* et *Le Colza*.

Nous fûmes tous deux décorés.

Je crois encore voir Baudry descendre les degrés de l'estrade où il venait de recevoir la croix, au milieu d'une bordée de bravos, pâle et tremblant d'émotion, le front ceint de je ne sais quelle mystérieuse auréole, rêve de notre admiration...

Et lorsqu'il passa derrière moi en regagnant sa place voisine de la mienne, il me mit la main sur l'épaule, une main qui frémissait de bonheur, et me dit tout bas à l'oreille : « C'est égal, ça vous casse les jambes ! »

Mais le plus beau succès de Baudry, ce sera *La Perle et la Vague*. Quelle charmante personnification de la mer pure et bleue, frangée d'écume! Quelles merveilles que ce torse tiède et nacré, que cette tête à jamais ravissante, renversée, extasiée dans son rêve d'azur! Quel charme voluptueux et chaste! Comme cette toile est personnelle, bien qu'elle soit différente de ce que le peintre avait d'abord promis!

Pourquoi, après cela, se tournera-t-il encore vers la renaissance italienne, en peignant sa *Diane chassant l'Amour* qu'il recommencera trois ou quatre fois sans pouvoir se satisfaire? C'est qu'il est allé à Rome et à Venise, préparer son grand travail de l'Opéra.

Je crois qu'il eût mieux fait de concevoir et d'exécuter à Paris ses grandes peintures décoratives pour ce théâtre. C'était une belle occasion pour se ressaisir tout entier.

Il est hanté par des rêves de suprême grandeur, de vastes compositions épiques et, au lieu de se laisser aller à sa libre fantaisie, il tourne encore les yeux vers l'Italie.

Il va humblement se prosterner devant le terrible Dieu de la chapelle Sixtine.

Il y dressera un échafaudage et il n'en descendra que lorsqu'il aura copié de grandeur d'exécution les merveilleuses fresques de Michel-Ange; travail héroïque et vain auquel il usera sa santé.

Loin de moi la pensée de nier la somme énorme de talent que Baudry a dépensé au foyer de l'Opéra, mais en songeant à toutes les ravissantes créations dont cet écrasant travail nous a privés; en songeant à la saine joie que l'artiste aurait eue à les peindre; en revoyant *La Perle et la Vague*, je ne puis m'empêcher de déplorer qu'il ait usé sa force physique et son génie à cette entreprise, si héroïque qu'elle puisse être.

Je le regrette davantage encore lorsque je vois cette œuvre immense perdue à des hauteurs où elle échappe aux regards.

Ah! il a bien payé une gloire qu'il eût plus naturellement trouvée en suivant la route toute parsemée des souvenirs de son enfance, qui passe à La Roche-sur-Yon et où la Fortune était un jour venue trouver, non sur le bord d'un puits, mais sur les ais mal joints

d'une estrade rustique, le petit Paul jouant du violon pour faire danser des paysans.

Heureusement que çà et là on le retrouve, sur cette route, dans plusieurs de ses tableaux, et notamment dans ses portraits. Car son élégance avait beau être excessive, on y sentait au-dessous, dans sa personne comme dans son œuvre, la rudesse du peuple, l'âpreté de ses impressions premières, et il a toujours gardé un peu de foin dans ses sabots vendéens.

Sa *Glorification de la Loi* lui valut la consécration d'un succès indiscuté.

Baudry est mort en pleine gloire et pourtant il est mort triste. Il était triste même avant sa maladie. Sentait-il en lui quelque chose de superbe qu'il n'avait pu entièrement réaliser, toujours distrait en route par l'admiration des autres?

Ah! que n'a-t-il vécu encore quelques années! Que n'a-t-il pu mettre à exécution cette *Jeanne d'Arc* tant rêvée et qui, à force d'amour, lui eût reconquis sa vraie patrie de France!

Il laisse un des plus beaux noms de notre école, mais qu'il eût fait, selon moi, plus grand encore s'il n'avait pas quitté la France.

J'ai beaucoup insisté sur ce point.

On a vu, par les pages qui précèdent, quel saint respect nous professons pour les vieux maîtres; nous avons recommandé aux jeunes artistes de ne s'élancer dans l'inconnu, qu'en s'appuyant d'abord sur eux; de venir souvent les consulter; mais c'est à condition de ne pas s'absorber en eux.

En vérité, les trois ou quatre plus grands peintres d'histoire de notre École Française semblent s'être évertués à donner raison aux téméraires qui prêchent l'indépendance absolue.

Nous avons vu David renoncer à ses puissantes et claires qualités natives pour s'efforcer à imiter pâle-

ment les Grecs de la décadence; Ingres s'essouffler à la poursuite de Raphaël, laissant tomber sur son chemin ses dons les plus précieux; Delacroix embarrasser son superbe et sublime sentiment dramatique dans les fastueuses harmonies de Rubens, ou dans l'enflure du Tintoret, et voici que Baudry semble aussi trop souvent dédaigner ses fortes aptitudes puisées au sol natal et tourner son inspiration vers les influences étrangères.

LXXIX

A cette époque j'allais de temps en temps chez Baudry. Parfois nous déjeunions ensemble et je fus à même d'apprécier toute la tendresse de son cœur et la délicatesse de son esprit. Il adorait son frère Ambroise et était tout dévoué à ses parents.

Au premier abord il semblait très réservé et même un peu dédaigneux, mais il aimait bien ses amis et les comblait de caresses.

J'ai essayé de dire l'homme et le peintre; l'ami les valait.

Il était ambitieux comme tous les artistes, mais nullement vaniteux; on pourrait dire qu'il avait l'orgueil modeste. Rien du reste ne le peint mieux que ces charmantes lettres qu'il écrivait à ses amis et qui ont été publiées.

Il hésitait beaucoup avant d'exposer ses tableaux; il redoutait la critique. Il disait des *salonniers* malveillants : « Est-ce que je ne suis pas le premier à souffrir

de mes défauts; est-ce que je ne lutte pas contre ces défauts; pourquoi prennent-ils un malin plaisir à m'en fustiger publiquement. » Et il ajoutait : « Bah! je n'expose plus, nous n'avons que des horions à attraper! »

Il eut la passion de son art jusqu'à la joie, mais aussi jusqu'à l'amère souffrance. Je crois que la lutte l'a tué prématurément.

Lorsqu'il eut terminé ses grandes peintures décoratives et qu'il voulut se remettre à la peinture de chevalet, il s'aperçut qu'il avait perdu son admirable exécution d'autrefois.

Cette belle pâte de couleur qui, dans les commencements, d'une seule coulée, enveloppait si magistralement les beaux morceaux de ses toiles, s'était émiettée en hachures mièvres et sèches. Jamais son imagination n'avait été plus fraîche, plus brillante, mais une sorte d'énervement de la main l'empêchait de préciser les images entrevues. Le charme persistait, car il tenait à des causes plus hautes, plus mystérieuses; mais la peinture proprement dite allait s'évanouissant.

Je l'ai alors comparé à Michel-Ange descendu de son échafaudage, et qui, à force d'avoir contemplé la voûte de la chapelle Sixtine où se déroulait le ciel de ses sublimes visions, ne pouvait plus baisser la tête et regarder la terre.

Ce pauvre Baudry se sentait malade et luttait..., si bien qu'il produisit encore des œuvres exquises comme l'*Enlèvement de Psyché*, son chant du cygne.

LXXX

Je passai une partie de l'été de 1857 à Marlotte sur la lisière de la forêt de Fontainebleau.

Je logeai chez le père Antony.

A cette auberge, d'une propreté plus que douteuse, se trouvaient en ce moment Desjobert, Appian, Daubigny, quelques autres peintres et Th. de Banville qui venait de publier ses *Odes funambulesques*.

Je travaillais avec assez d'ardeur, d'abord dans la forêt dont l'austérité grandiose m'avait frappé. Mais bientôt, comme à La Broye, lorsque j'étais petit, je m'y sentis pris d'une sorte de spleen, d'une tristesse plus sombre que les noirs fourrés où rampent les vipères.

Ma première impression avait été un sentiment d'âpre volupté qui avait fini par s'aigrir et tourner en amère mélancolie.

Aussi, au retour vers l'auberge, au sortir des bois, j'aimais comme une délivrance, dans la fraîcheur et les senteurs du couchant, de retrouver les petits sentiers qui longent les blés bordés de saules tendres et soyeux.

Alors j'étudiai le côté rustique du pays, plus rude que Courrières et davantage dans la note de Millet.

J'ai gardé un très agréable souvenir de ces instants passés parmi ces artistes de talent, à piocher vigoureusement.

Daubigny était, comme son art, d'une candeur et d'une franchise charmantes.

Nous allions de préférence à Montigny sur les bords du Loing, parmi les verdures grasses et les joncs fleuris. Oh la délicieuse étude qu'il y fit un jour du simple clocher et des petites maisons aux jardins étagés qui se miraient dans l'eau!

Et nous rentrions, le soir, creux de faim; et sous la tonnelle du père Antony, avec quel fier appétit nous dévorions les lapins sautés ou les carpes au vin, arrosés de petit bleu du pays!

Les études étaient retirées des boîtes et clouées aux murs du cabaret. Et chaque matin nous repartions à la conquête d'un nouveau *motif* et l'on voyait, dans la campagne, comme une éclosion de champignons monstres, s'arrondir nos parasols aux rayons du soleil.

Rien n'est comparable au bien-être et à la volupté d'esprit que procure aux artistes le travail de l'*étude :* jouissances de l'art et jouissances de la nature, oubli des misères journalières, parfums des bois ou des foins; contentement naïf de voir sous le pinceau naître et se développer l'image de ce que l'on admire. Que de plaisirs délicats se ressentent à la fois!

Quel ravissement que de pénétrer peu à peu les mystères de l'effet, que de découvrir sa logique infaillible!

Chaque page de la nature n'est-elle pas une symphonie visible dont les admirables accords résonnent à l'œil charmé qui les perçoit.

Et cette symphonie, on la voit insensiblement sortir, sur une simple toile, du chaos des premières touches; d'abord informe et discordante, voici qu'elle s'affirme et chante, et l'artiste s'exalte de plus en plus dans une sorte d'adorable ivresse, et sa main court éperdue et sûre en même temps, conduite par l'élan d'une claire et rapide observation.

Et comme des essaims d'oiseaux charmeurs au mi-

lieu de ce travail qu'on croirait si absorbant, mille délicieux souvenirs traversent l'âme, réminiscences vagues qu'un ton, qu'une harmonie reveille et qui s'épanouissent dans leur vol aux mille couleurs, comme ces bulles de savon que les enfants jettent dans l'air.

Quand plusieurs peintres travaillent ensemble, au même endroit, cet état de bienheureuse surrexcitation provoque mille exclamations de folle gaîté et étincelantes saillies.

Au retour, avec quelle hâte nous montions à notre chambre pour apprécier l'effet de l'*étude* qui se voit mal sous le jour du dehors plus défavorable encore à la peinture que le papier à ramage bleu de l'auberge.

LXXXI

Je revins de Courrières rapportant de fortes impressions de mon séjour à Marlotte.

Je préparai aussitôt *Le Rappel des Glaneuses* et *La Plantation d'un Calvaire*.

J'avais observé cette cérémonie longtemps auparavant dans une commune voisine de Courrières, spectacle qui, lui-même, avait évoqué le souvenir de cette première plantation de Calvaire dont il est question au récit de mon enfance.

Félix De Vigne vint passer ses vacances à Courrières accompagné de ma jeune fiancée.

Il profita de la présence de mes modèles pour faire quelques études qui nous étonnèrent par les sérieux

progrès qu'elles dénotaient chez cet artiste qui entrait dans la cinquantaine. C'était comme une seconde jeunesse qui s'éveillait en lui. Sa couleur s'éclaircissait, sa touche s'assouplissait. C'était bien de la lumière qui tombait de ses pinceaux; adieu les souvenirs de son maître Paelinck!

Ma jeune amie me posa, pour *Le Calvaire*, l'une des trois jeunes filles en blanc qui portent les attributs de la passion, celle qui tient la couronne d'épines.

Ce fut un temps heureux, aussi heureux que possible, quoique nous fussions encore au-dessous de nos affaires comme on dit commercialement, et par conséquent ne jouissant pas d'une indépendance absolue; mais, grâce à l'habileté, au courage dévoué de mon oncle et à la considération dont il jouissait, notre situation matérielle s'améliorait tous les jours et nous laissait entrevoir cette indépendance à l'horizon.

Nous restions tous à la brasserie agrandie, embellie par la présence d'une jeune femme, ma belle-sœur Constance Charlon, que Louis avait épousée et qui s'était mise à l'unisson de nos sentiments.

Elle fut l'attentive confidente des secrets de mon cœur, pendant cette longue période qui, au milieu de nos embarras matériels, retarda forcément mon mariage tant désiré.

La maison était aussi égayée par les jeux et les cris de leurs deux premiers enfants que nous adorions et dont la perte plus tard devait amener de si grands chagrins.

Émile, revenu du régiment, après avoir essayé de plusieurs commerces qui n'étaient nullement dans ses goûts, s'ennuyait beaucoup de ne pas trouver à exercer son activité selon ses aptitudes naturelles.

Comme jadis à Paris, de temps en temps il saisissait ma palette et attaquait d'imagination (lui qui n'avait pas encore fait la moindre étude) des paysages qui

nous étonnaient par leur verve et leur expression vraie.

Où avait-il appris à voir et à rendre ainsi la nature?

Mais il n'attachait pas d'importance à ces essais. Pouvait-il devenir peintre? rêve impossible à ses yeux! D'ailleurs l'oncle n'aurait pas écouté un tel projet d'une oreille favorable.

Moi-même je n'osai pas le lui conseiller.

Ce fut de Winne qui, émerveillé des essais de mon frère, nous décida tous à le pousser dans la voie où il devait faire un si rapide chemin.

Mon oncle lui fit arranger un atelier et il se mit activement à la peinture.

Louis, qui dirigeait la brasserie, peignait aussi parfois à ses moments perdus. Il exposa même un jour une de ses études sous le pseudonyme de Noterb.

Il avait aussi une aptitude naturelle pour la poésie et s'amusait à faire des vers incorrects mais non sans grâce.

Maire et conseiller d'arrondissement, mon oncle était toujours aussi enthousiaste quoiqu'il approchât de la soixantaine. Il continuait ses promenades solitaires à travers champs, ruminant toujours quelque amélioration nouvelle pour ses administrés : Mairie, salle d'asile, écoles de filles et de garçons, pont sur la Deule, restauration de l'église, toutes choses menées à bonne fin avec le secours du Gouvernement. Il ne s'arrêtait jamais dans ses projets, toujours en correspondance avec préfet, sous-préfet, ingénieur, architecte, agent-voyer, les invitant à sa table lorsque l'occasion les amenait chez nous.

En toute circonstance, à l'arrivée du courrier, il ouvrait d'abord les lettres administratives avant celles qui nous regardaient particulièrement.

Parlerai-je des querelles intestines ou conjugales qu'il fallait apaiser.

Pouvait-il aussi ne pas secourir d'intéressantes misères, lui, l'homme encore gêné dans ses affaires ?

Il commençait, il est vrai, par gourmander les solliciteurs qui laissaient tranquillement passer l'orage, sachant très bien que cet accès de mauvaise humeur était déjà un mouvement de pitié.

Je me souviens qu'un jour, contrarié de se voir dérangé pendant son dîner, il dit impatiemment au fâcheux qui l'obsédait : « Vous ne dînez donc pas, vous? » — « Merci, monsieur le maire, répond l'autre, j'ai dîné avant de venir. »

Enfin j'épousai Élodie De Vigne le 29 avril 1858. Un an après, le 26 juillet 1859, naissait notre fille Virginie qui devait nous donner tant de joies.

Émile aussi était marié; le phalanstère de la brasserie devint trop étroit. Chaque ménage dut avoir son chez soi.

Nous habitâmes une maison bâtie par mon père au temps de sa prospérité, pour servir de presbytère vicarial.

C'est dans ce logis avec sa petite avant-cour qu'un mur dérobe à la rue, avec son modeste et tranquille jardin, que nous passerons notre existence. C'est là que grandira Virginie. C'est là, qu'à l'âge de griffonner, trois ans, elle commencera à débrouiller des bonshommes où bientôt on devinera des intentions. A sept ans, elle donnera des compositions représentant, la plupart, des jeux d'enfants, où l'on s'étonnera des mouvements expressifs et des raccourcis.

Mais si je parle encore de mes impressions d'artiste et de nos échappées vers la Bretagne et le Midi, je veux, comme cette discrète maison, désormais mettre un mur entre le public et ma vie; j'aurais à peindre des émotions trop intimes, trop personnelles.

Je ne parlerai plus que d'art et de nature et ne me permettrai que quelques renseignements nécrologiques.

sur les personnes dont il est question dans ces souvenirs et auxquelles on a pu s'intéresser.

Car, hélas! l'heure des deuils va bientôt de nouveau sonner...

LXXXII

Cependant, si favorable que fût le séjour de Courrières, je ne tardai pas à ressentir le besoin d'aller ailleurs chercher de nouvelles inspirations.

La vue trop prolongée des mêmes objets finit par émousser l'émotion. L'esprit tournant dans le même cercle d'observation voit faiblir ses ressorts.

Les paysans ne m'inspiraient plus comme autrefois et mon imagination s'épuisait en rêves chimériques.

Trouvant tout banal, indigne d'être reproduit, j'étais devenu d'une paresse extrême. Il me fallait un effort pour demander des modèles, les plus beaux me dégoûtaient lorsqu'ils étaient à l'atelier, même cette grande Augustine de la *Gardeuse de dindons* et de la *Fin de la journée.*

La lumière, elle-même, semblait s'attrister aussi à éclairer cet insignifiant pays!

Et j'entrevoyais dans mes rêves des rives lointaines tout inondées de soleil : paysages sublimes dont les habitants réalisaient des types d'extraordinaire beauté.

Je n'avais jamais voyagé et ces songes bleus me poussaient vers le Midi de la France; je n'osais pas encore penser à l'Italie.

Par une heureuse coïncidence, en ce moment critique, M. le comte Duchâtel qui avait acheté mes

Sarcleuses, désirant un pendant à ce tableau, m'appela dans le Médoc pour assister aux vendanges de son crû de *Château-Lagrange*. Il m'avait donné ce motif comme sujet de sa commande.

L'occasion était trouvée. Je reviendrai par le Midi.

Et je me plongeais de plus en plus dans mes rêves d'azur.

Une ville surtout m'attirait : Arles! Arles la Grecque! Écrit, ce nom m'éblouissait, dit, il me ravissait par son admirable euphonie. Arles!

Dans les mirages de mon imagination je la voyais étendue sur les bords de son fleuve de saphir ruisselant comme un cou de paon entre ses murailles blanches et dorées. Je me la figurai dans une plaine idéale, tandis que ses faubourgs s'appuyaient sur des roches horizontalement couchées comme les immenses degrés d'un amphithéâtre cyclopéen. Le gris perle de ces roches était çà et là rehaussé par le frais éclat de touffes de lauriers-roses qui fleurissaient entre leurs fentes. Les maisons avaient une simplicité, une cadence de ligne, une justesse de proportions qui charmaient tout d'abord. Séparées par des bosquets d'oliviers et d'orangers, elles s'alignaient le long de quelques rues larges et lumineuses. De nobles créatures au profil pur, au cou ferme et rond, au teint olivâtre, les parcouraient dans de grandes et simples attitudes ; races non seulement douées de la beauté grecque, mais aussi de l'amour et de l'intelligence du beau.

De magnifiques ruines antiques complétaient la beauté de la ville, mais ne la constituaient pas exclusivement, elles jouaient là le rôle de portraits d'ancêtres.

La température devait y être douce ; l'hiver sa colline l'abritant du côté du nord, l'été les eaux et la brise du fleuve lui apportant la fraîcheur. Telle était l'Arles de mes rêves.

Et je partis plein d'enthousiasme, ivre de cette volupté impatiente de la jeunesse; je partis seul et mon exaltation, sans modérateur, se grisait d'elle-même dans son étourderie poétique.

Et je crus bientôt découvrir des merveilles dans des choses que j'avais coudoyées depuis mon enfance, et qui ne faisaient que se présenter et s'accompagner différemment, comme renouvelées, vues à travers les fumées de mon cerveau : « *Voici les Apennins et voici le Caucase!* »

O enivrement menteur des premiers voyages! O danger d'aimer une contrée pour ce qui la distingue des autres, et d'oublier la grande, l'universelle Nature dont les lois sublimes se manifestent partout!

Que j'étais impatient!

D'abord la Loire!

Mais comme les chemins de fer sont agaçants! Longtemps, supplice de Tantale, je dus me contenter de la deviner aux lointains peupliers qui ondulaient sur ses bords, puis elle m'apparut, à travers les haies, les bâtisses des gares et les trains au repos, ce dont je pestais; enfin ce fut une merveille que de suivre ce fleuve enchanté aux châteaux dormants.

Tours me sembla une ville fabuleuse, bien que je ne visse que les abords de sa gare.

Mangin qui, coiffé de son casque, débitait ses crayons et ses calembours devant le Palais de Justice, Mangin lui-même ne put me tirer de mon rêve!

Ce Palais de Justice ne m'en parut pas moins ressembler au Parthenon. Il y avait là des ormes immenses et des arcs-en-ciel sur les jets d'eau de la fontaine! Des gazelles (*sic*, ajoutais-je dans la lettre que j'écrivis à ma femme) couraient en liberté dans le jardin de la Préfecture.

Et le soleil! comme il ruisselait! Je me croyais déjà dans le Midi.

Dire que tant de splendeurs allaient se succéder, toujours grandissantes, jusqu'à Arles!

Je continuai à me monter la tête tout le temps de mon séjour dans le Médoc.

J'arrivai au château de Lagrange vers les vendanges de 1862.

Lorsque j'y entrai, toute la maison était en visite, sauf le maître de la famille.

Je m'adressai à l'intendant qui me désigna ma chambre et le valet qui devait me servir.

Après avoir mis un peu d'ordre à ma toilette, je me rendis au cabinet d'étude du comte Duchâtel, que je trouvai absorbé par la lecture de quelque paperasse. Il me reçut avec une bienveillance un peu brusque et si simplement, si cordialement, qu'il me mit tout de suite à mon aise.

Il avait bien la physionomie dont Chapu a animé son buste, aujourd'hui placé au Louvre, dans la salle qui porte son nom, en reconnaissance de quelque chef-d'œuvre dont il a doté ce Musée.

Vaste front, sourcils spirituellement relevés, yeux petits d'un gris lumineux, les cils rares, le nez puissant, bien enraciné, retombant à corbin sur une bouche fine quoique bienveillante, dont une indulgente ironie retroussait souvent les coins; le menton puissant, volontaire et proéminent; la tête forte, tels apparaissaient d'abord ses traits mobiles sur un corps aux mouvements francs et sobres, fortement charpenté et un peu obèse.

Cet homme d'État en retraite aimait la nature et les arts, et, malgré la fréquentation des sommets sociaux (peut-être à cause de cela; les extrêmes se touchent), avait dans son aspect général je ne sais quoi de campagnard.

Il parlait peu. Sa connaissance des hommes et des choses le plongeait souvent dans des méditations

silencieuses qu'il interrompait brièvement pour jeter des mots courts et pleins de portée.

Il aimait à railler doucement avec cette sorte de scepticisme aimable qu'amène généralement la vie politique.

Les salons du vaste hôtel de la rue de Varenne recevaient une grande partie du faubourg Saint-Germain, mais Lagrange n'hébergeait que quelques intimes, dont le plus assidu, M. Vitet, de l'Académie Française.

Le soir, le château était souvent le rendez-vous de tous les grands propriétaires voisins, dont les crûs ont illustré les noms, et Mme Duchâtel organisait des dîners et des fêtes.

En quittant le cabinet de travail du comte Duchâtel, j'étais descendu au salon et je ne tardai pas à voir arriver les calèches ramenant le duc et la duchesse de la Trémoïlle, nouveaux mariés pleins d'entrain joyeux, quelques invités, puis l'âme du château, l'admirable femme qui fut la comtesse Duchâtel.

J'étais son compatriote, elle était originaire de Douai, et elle appuya sur cette qualité en me témoignant sa sympathie.

Elle était plus qu'une aimable dame, c'était une adorable femme, et je puis dire que pendant les deux saisons que je passai à Lagrange, je ne l'ai pas vue un instant sans qu'elle ne fût préoccupée d'être agréable ou utile à quelqu'un, étendant sa sollicitude aux pauvres comme aux riches.

Elle avait autant d'énergie que de douceur, et elle m'a un jour, dans une promenade, raconté avec une touchante simplicité des péripéties tragiques de la Révolution de Février, où elle avait déployé un véritable héroïsme.

Comme en témoigne un portrait de Winterhalter, elle avait été, au temps où elle habitait le ministère de l'Intérieur, d'une superbe beauté blonde et flamande, comme une déesse de Rubens.

Elle avait beaucoup maigri; mais, en dépit de l'âge, sa physionomie gardait encore une expression de jeunesse et un grand charme.

Un fait donnera l'idée de la bonté de son cœur. Il est relaté par elle-même, dans une lettre qu'elle m'écrivait le 3 décembre 1863. Je cite le passage qui y a rapport et qui, dans l'inconscience de sa beauté morale, dit plus que je ne pourrais le faire :

« J'ai été bien attristée depuis votre départ. Mon pauvre cocher flamand, au moment où le chirurgien de Bordeaux le croyait bien (le 2 novembre) et qu'il m'écrivait qu'il allait me le renvoyer, est mort le 5. Je suis allée à Bordeaux et j'ai passé à l'hôpital, près d'Alfred, deux bien tristes journées.

« Un érésipèle s'est déclaré et a gagné tout le corps, et...

« J'ai appris, et je vous en préviens, qu'un panaris est toujours chose grave, et demande à être soigné tout de suite, surtout après une piqûre. »

Ah ! comme la vraie charité est simple ! Cette grande dame ne trouve aucun mérite à quitter des gens de qualité et son heureux château pour aller passer deux jours à Bordeaux, dans un triste hôpital, consoler son pauvre cocher mourant. Et si elle insiste sur une chose, c'est sur le danger de négliger un mal plus grave qu'on ne le croit généralement, toujours pour être utile !

Mais lorsqu'on songe à sa vie passée dans les splendeurs et les futilités du grand luxe, on n'est pas loin de voir dans cette action une sorte de sainteté.

Je me figure l'étroite amitié qui, plus tard, a dû unir son cœur à celui de sa bru, l'autre comtesse Duchâtel, qui devait mourir si jeune et dont la vie extraordinaire nous a inspiré une étude nécrologique qui nous a rempli d'émotion et de sympathique admiration, car

Marie d'Harcourt avait toutes les vibrations de l'âme et les délicatesses de l'esprit.

Il n'était pas encore question d'elle à Lagrange. Le vicomte Duchâtel, son futur mari, ne pouvait songer à l'enfant qu'elle était alors.

Élégant, très distingué, mais très réservé dans ses allures, il passait pour un peu froid, un peu dédaigneux même auprès de belles châtelaines qui fréquentaient le château. En réalité il n'aimait pas le monde, préférant l'étude, les méditations solitaires ou bien les causeries entre intimes.

Parfois il fuyait le salon, aux moments les plus animés, et m'entraînait à sa chambre fumer un cigare. Il était alors communicatif et gai, avec un sentiment très sérieux; car ses abords froids cachaient un cœur tendre à l'amitié. Cette réserve l'a préservé de l'influence des milieux, et, lorsque son entourage conservait ses illusions monarchiques plus pieuses que raisonnées, on l'a vu se rallier franchement à la République, la servir comme député et la représenter brillamment comme ambassadeur à Copenhague, à Bruxelles et à Vienne.

Je ne sais si alors il se livrait aux rêves d'une noble ambition, mais il semblait, moins que nous, goûter les distractions qu'offrait Lagrange : les chasses, les excursions que le brillant couple, son beau-frère et sa sœur, le duc et la duchesse de la Trémoïlle, animait de son aimable entrain.

J'étais venu à Lagrange pour travailler, mais je ne peignis guère que quelques études d'après les paysans des environs.

Je me souviens qu'il y avait une pauvre vendangeuse très jolie, que les dames du château avaient appelée Mlle de Bardouillant, du nom de son hameau.

Elle posait pour moi et le comte Duchâtel lui avait fait compliment sur sa gentillesse pendant que passait,

près de nous, une châtelaine des environs, qui, prenant un air de dédain, manifesta un avis défavorable et blessant pour l'humble jeune fille.

Lorsque cette dame fut partie, l'ancien ministre de Louis-Philippe me dit à l'oreille : « Elle est jalouse ; voyez-vous, entre femmes, la vraie aristocratie c'est la beauté. »

Cependant, tout le temps de mon séjour à Lagrange, je n'avais cessé d'entrevoir cette terre promise, ce Midi tant rêvé, et surtout Arles !...

LXXXIII

Enfin je vis le vrai Midi ! Je tombai en extase devant le premier olivier rachitique qui courbait au mistral ses maigres rameaux.

J'étais si pressé d'arriver à Arles, que je m'arrêtai à peine à Toulouse, Montpellier et Nîmes.

J'arrivai le soir à Avignon, au moment où commençait le crépuscule.

Pour voir l'ensemble de la ville, vite je traversais orgueilleusement le Rhône, ce Rhône inespéré que j'avais tant de fois tracé au collège sur mes cartes de géographie.

Le soleil était tombé derrière les monts étagés sur la rive droite, laissant l'air embrasé, dessinant encore de son trait de feu la cime pure du Ventoux.

La ville ne plongeait pas encore dans l'ombre, mais, vermeille sous les chauds reflets du couchant, elle frémissait à l'humidité du fleuve comme un fer rouge trempé dans l'eau.

Transfiguré par la lueur enflammée, l'énorme palais des papes érigeait sa masse monstrueuse prolongée par les forts crénelés qui se dressent à ses pieds. La Vierge d'or de la basilique éclatait dans les vibrations du ciel ardent, et, plus haut, dans l'éther d'un gris rose inappréciable, palpitait la pleine lune blanche comme une hostie.

Ce merveilleux tableau se mirait dans le Rhône endormi.

Oh! comme je prenais en pitié mon pauvre Artois! « Voici, m'écriais-je, la vraie terre des peintres, la vraie magie de la lumière et de la couleur! Des lignes à désespérer le Poussin! et demain je verrai Arles! »

Et je te vis, Arles!

Ce jour-là le mistral soufflait implacablement. La ville grelottait froide et morne; le Rhône avait la fièvre.

Au soleil gris, les rues grises blêmissaient dans l'air gris, sous l'azur gris.

Je fus pris d'un ennui plus gris: les femmes que je rencontrai d'abord étaient laides, les hommes plus laids. Et le spleen me gagna dans cette ville-tombeau.

Et je pleurai la tendresse des petits saules verdelets qui trempent à l'ombre le bout de leur feuille argentée dans le frais cristal des sources de l'Artois.

Je revins par Lyon. Je fis un détour vers Saint-Étienne où m'attendait la joie d'embrasser mon plus jeune frère, Ludovic Breton, alors élève de l'École centrale des Arts-et-Métiers, et, dernièrement, ingénieur-directeur du tunnel sous-marin de la Manche, qui, on l'espère, n'est pas définitivement abandonné. Le hasard d'études et de carrière différentes nous a toujours séparés, mais nos cœurs n'en sont pas moins unis.

Né d'une autre mère, quinze ou seize ans après nous, il n'a pu être mêlé à notre enfance. Cette bonne

journée passée près de mon frère augmentait encore mon désir de revoir mon pays de Courrières.

Je traversais la Bourgogne, indifférent à tout ce que je voyais.

Le charme était rompu. D'ailleurs, presque tout le temps, une pluie torrentielle se mit à tomber, noyant tout dans sa tristesse. Et je fermai les yeux pour revoir mon village et son doux marais où les aulnes saignent de leurs blessures.

Enfin je revis en réalité son tranquille clocher qui se hausse et regarde au-dessus des ormes. Je me retrouvais seul dans cette vaste et blonde plaine où je courus enfant.

Les blés mûrissaient. Des œillettes tardives balançaient encore leurs blancs calices. Les chemins poudreux comme la croûte d'un bon pain décrivaient d'élégantes sinuosités et laissaient deviner leurs sillons à peine dessinés dans une ombre violâtre d'une finesse exquise; l'herbe, courte, les modelait plus douce que le velours. Çà et là, de beaux chardons dressaient fièrement leurs couronnes de carmin, ou laissaient aller au souffle du soir leur soyeuse chevelure blanche.

Un ciel d'opale où nageaient quelques rares flocons d'or, vibrait, enveloppant cette mer de blés fauves, d'œillettes, de trèfles et de sainfoin.

Le cercle immense de l'horizon tremblait au fond de l'air avec ses lointains clochers, ses groupes de peupliers pâles et de saules arrondis.

Jamais je n'avais si bien compris tant de tendresse, de paix et d'humble majesté.

Tout cela me pénétrant, réveilla les fibres les plus secrètes de mon âme et un pieux enthousiasme mouilla mes yeux, et je me dis : « Voilà le pays que je fuyais! »

LXXXIV

Que me restait-il dans la tête de ces vives émotions qu'avait provoquées la vue de la Nature méridionale? Rien dont je pusse tirer parti pour ma peinture; mais assez cependant pour me faire admirer de nouveau, et plus encore qu'autrefois, la simple beauté agreste qui m'entourait.

J'essayai en vain de peindre quelques-unes des impressions de ce voyage qu'au moment où je les ressentais, j'avais crues si fécondes. Je n'en pus rien faire.

Je dus même remettre à l'année prochaine mes *Vendanges*, faute d'avoir observé juste, dans mes élans dithyrambiques.

Les voyages renouvellent et rafraîchissent l'esprit; mais je crois qu'il n'est pas bon d'en abuser et d'imiter les touristes qui effleurent tout et n'approfondissent rien.

L'attrait de la nouveauté, on l'a vu, peut nous rendre enthousiaste de choses moins belles que celles que la satiété nous fait fuir. D'ailleurs, une première impression est à la merci d'une disposition d'humeur ou même d'estomac.

Ainsi un temps triste et peut-être une mauvaise digestion avait suffi pour me rendre absolument injuste envers la ville d'Arles qui, revue depuis, m'a fait un plaisir extrême. Voyageons, mais ayons une bonne retraite pour nourrir nos pensées.

LXXXV

Cependant, au fond de mon ermitage, après quelques mois d'isolement, je ressentais l'impérieux besoin de revoir Paris.

Paris est l'ardent générateur d'idées et la grande pierre de touche. Une œuvre d'art, quelque réputation qu'elle ait acquise ailleurs, est toujours un peu douteuse si elle n'a pas subi son épreuve.

Chose étrange! Dès qu'on met le pied dans Paris, l'esprit s'éclaire.

Vous êtes peintre, vous y apportez votre tableau longtemps médité et travaillé dans la solitude. Vous avez eu pendant le cours de son exécution des phases de satisfactions et de dégoût. Parfois il vous apparaît lumineux et splendide, parfois terne et insipide. Qu'est-il en réalité?

A peine descendu du chemin de fer, traversez-vous les rues de Paris; avant d'avoir vu qui que ce soit, avant d'ouvrir la caisse qui contient l'œuvre, vous l'avez jugée...

Vous avez respiré une lumière qui rétablit, dans votre jugement troublé, la juste proportion des choses.

C'est que Paris est le centre où affluent tous les courants de la pensée humaine et qu'il s'en dégage comme une atmosphère de mystérieuse évidence, une sorte de clarté désintéressée classant le *moi* et qui éclate tout à coup aux yeux de qui sait voir.

Mille éléments divers arrivent de partout vers ce

creuset toujours en feu qui les fond dans de justes alliages et en rejette les scories.

On observe, ailleurs, on comprend à Paris. C'est l'endroit où l'on ne flâne pas mais où l'on marche rapidement en regardant en soi-même*.

Chose remarquable aussi, chaque fois que j'arrive à Paris je crois reconnaître tous les passants que je croise. Je n'éprouve pas cela dans une autre ville. C'est que Paris réunit les divers types observés ailleurs et qui vous frappent comme d'anciennes connaissances faites on ne sait où.

On voit que chaque voyage à Paris était l'occasion d'un retour sur moi-même et d'observations utiles; sans compter la joie de revoir mes amis.

LXXXVI

Une de mes premières visites en arrivant à Paris, était pour la *boîte à thé*.

On appelait ainsi, au fond du n° 70 de la rue Notre-Dame-des-Champs, le bâtiment réunissant une dizaine d'ateliers et dont l'extérieur était décoré d'ornements chinois.

Là ont travaillé, plus ou moins longtemps, Hamon, Gérôme, Toulmouche, Schutzemberger, Brion et Lauwick. Mon ami Jean Aubert, le continuateur d'Hamon, qui a créé toute une mythologie enfantine très gracieuse, demeurait à deux pas de là.

* Paris a parfois ses affolements, on vient d'en voir plusieurs preuves; mais, heureusement, ils ne durent pas très longtemps. Les réclames se détruisent l'une l'autre.

J'ai assisté, au milieu de ces excellents camarades, à de joyeux repas où prenait part aussi (et ce n'était pas toujours sans accident malpropre) le singe Jacques, le favori de Gérôme, que l'on approchait de la table sur son siège fait comme un fauteuil de petit enfant.

Je voudrais parler de tous ces artistes de talent, mais sauf pour un ou deux vétérans de l'art, je me suis fait une loi de m'occuper exclusivement des morts.

J'aimais beaucoup Hamon; et qui n'eût pas aimé cette nature singulièrement naïve dans ses tendances par trop épicuriennes?

Le nom a un caractère antique : Hamon.

L'homme l'avait aussi. Son principal défaut, l'intempérance, prenait chez lui je ne sais quelle décence attique. Lorsqu'il lui arrivait d'être pris de vin, son ivresse même n'était pas grossière; elle ressemblait à un délire inspiré par une plus noble passion.

Parfois alors il était d'une sensibilité exagérée et l'on m'a raconté qu'un jour dans la campagne de Rome, par un de ces moments d'exaltation bachique, après une violente altercation avec un ami, orage qui avait fondu en chagrin, il était allé s'asseoir sur un rocher au bord du Tibre et pleurer dans le fleuve.

Ingénu et ne cachant rien, il se serait fait pendre, comme on dit.

On voit d'ailleurs beaucoup de naïveté au fond du maniérisme de son art. Son afféterie a une grâce naturelle.

Il est l'élève de Gleyre, le père des neo-grecs.

Mais en s'inspirant des Antiques et de Pompéi surtout, on peut dire qu'il a fait de l'Hamon; ou plutôt c'était un grec de la décadence dépaysé parmi nous et qui s'était trompé de date.

Il était d'une candeur enfantine.

Sa vie a été toute d'imprévoyance, d'élans de tendresse et de petites bouderies, de bienveillance désintéressée et de cette inconsciente bonté à qui l'on

pardonne tout, même l'oubli qui passe pour une simple distraction.

Il eut un moment de grand succès avec *Ma sœur n'y est pas*. Il l'accepta sans étonnement comme sans vanité; mais il fut plus sensible aux critiques qui le harcelèrent au moment où il s'y attendait le moins.

Il travailla beaucoup à Capri. Ses tableaux finis, il les emportait à Naples où il restait des semaines à se reposer, et, si on lui demandait alors s'il travaillait, il répondait : « Je ne puis pas, je ne puis pas, j'attends les Américains. »

Son talent manque de force; mais il a de l'ingénuité, de la grâce, et une vraie tendresse. Il est lui-même. Il n'aurait pas eu une autre expression s'il se fût exercé sur d'autres sujets.

Ce paysan breton qui avait été d'abord *bousier*, ramassant le crottin, puis frère à barbette comme il se plaisait à le raconter lui-même, avait bien conservé l'aspect peuple; mais il avait en même temps comme un air d'apôtre ou de philosophe antique.

Il semblait lui-même enveloppé de ce voile vague qu'il donnait à sa peinture.

Son regard diffus vous arrivait à travers un nuage.

Le même nuage semblait vaporiser sa conversation pleine d'imprévu mystérieux, de finesse spirituelle et sans suite.

Il poursuivait toujours quelque rêve poétique sans aucune prétention à la profondeur.

Les critiques d'art se sont évertués à trouver des sens cachés, des intentions subtiles dans ce tableau fantaisiste où Hamon réunit les ombres des grands hommes antiques autour d'un *théâtre Guignol* aux Champs-Élysées. Je lui demandai un jour ce qu'il avait voulu mettre là-dessous : « Rien, me répondit-il, je me figure que les choses se passaient aux Champs Élysées de là-bas comme à ceux de Paris. »

Il vous arrêtait au milieu d'une conversation pour vous dire sans rime ni raison : « Oh ! la la ! des plis ! » ou bien : « C'est comme M. Ingres. »

M. Ingres le hantait. Il regrettait de n'avoir pu aller aux funérailles de Flandrin pour y voir pleurer M. Ingres.

Quelqu'un lui demandait, en ma présence, s'il avait lu le *Voyage autour de ma chambre*. Il devint plus rêveur, ne répondit pas, puis tout à coup il s'écria : « Tiens ! si je faisais le voyage autour de M. Ingres ? »

Peu de temps après, il fit *Le triste Rivage*, où les ombres des anciens grands hommes circulent, en attendant le passage du Styx, autour de M. Ingres, coiffé d'une mitre, qui tient en main son obole destinée au salaire de Caron.

Il ne faisait pas d'études d'après nature, mais il sortait avec sa boîte et allait faire ses tons dans la campagne en les confrontant au moyen de son couteau à palette, avec les objets mêmes qu'il voulait peindre

Nous étions en Bretagne, et nous avions vu au pardon ces immondes mendiants aux plaies factices que l'on sait. A la table d'hôte, plusieurs riches anglais, sur le point de partir, disaient emporter comme souvenir du pays, l'un un cheval, l'autre une vache. Soudain Hamon dit : « Une idée ! si j'emportais un pauvre ! »

Nulle recherche dans ces bizarreries qui lui étaient naturelles comme l'inconscience de sa bonté.

Un de ses coq-à-l'âne est devenu légendaire :

Tout le monde sait qu'une des premières mesures du Gouvernement provisoire de 1848 fut l'abolition des compagnies d'élite de la garde nationale et des bonnets à poils.

Or, comme à cette époque, réunis en club à l'École des Beaux-Arts, les artistes, dans leur amour du costume, discutaient sur le mode de coiffure qui devait les distinguer des autres humains, Hamon monta à la

tribune et proposa les bonnets à poils, alors sans emploi : et comme cela provoquait un immense éclat de rire, il attendit que le silence se fût rétabli et il reprit avec le plus grand sang-froid : « Les bonnets à poils, mais... sans poils ! »

Je voudrais dire deux mots aussi de notre ami Nazon que nous fréquentions beaucoup alors et qui, Dieu merci, est encore bien portant ; mais comme il s'est volontairement retiré de la scène où nous le pensions appelé à un rôle sérieux, comme il vit obscur dans son pays, je crois qu'il est bon de le rappeler au souvenir de ceux qui l'ont connu.

Nazon (encore un nom qui a l'air antique) ressemblait alors à un Étrusque, la tête au profil d'une simple ligne, recouverte de cheveux durs et épais qui se dressaient sur son front en cimier.

Il allait distrait, arpentant les rues de ses grandes jambes, les pieds un peu en dedans, la poitrine en avant et haussant, au-dessus d'une écharpe enroulée au cou, son long nez pointu de fourmilier, comme pour aspirer les nouvelles qui couraient dans l'air.

Car c'était un causeur intarissable et d'infiniment d'esprit, cet excellent camarade aux allures cordiales quoique dédaigneuses pour toute vulgarité.

Il avait brillamment débuté comme peintre. Je me rappelle certain paysage du Midi où fuyait un long mur aux courbes pleines de style, sur lequel s'appuyait une fillette gardant un essaim de dindons; tableau d'un grand charme, d'une coloration sobre et fine, absolument original au moment où il parut.

Nous attendions de lui un grand paysagiste, et dire qu'il a préféré aller planter ses choux à Montauban !

Gustave Brion était fait de qualités moyennes, mais admirablement équilibrées. Il dessinait facilement et connaissait bien le procédé de son art.

C'était un gros garçon, qui tendait chaleureusement

les mains à ses amis, quoiqu'il s'isolât beaucoup dans sa vie retirée. Il ne faisait de bruit que lorsqu'il pinçait sa guitare ou qu'il cherchait des accords sur son harmonium.

Illustrateur habile, il travaillait avec une grande facilité ingénieuse.

Il variait beaucoup les compositions de ses tableaux, passant des paysans alsaciens aux patriarches de la bible, et des paysans bretons aux bateleurs du moyen-âge.

Sa *lecture de la Bible*, toile austère et d'un beau dessin, lui valut la médaille d'honneur.

Il quitta bientôt la *Boîte à thé* pour une maison que lui bâtit notre ami Hugelin, son compatriote, architecte de beaucoup de goût. Il s'était entouré là de curieux bibelots et de plantes rares, passant des heures tranquilles à cultiver sa serre et son jardinet, et, entre temps, buvant quelques bonnes chopes d'excellente bière qu'il faisait venir de Strasbourg, sa patrie, et qu'il aimait tant à offrir à ses amis.

Il avait fini par ne plus sortir de chez lui, et sa santé s'en altéra.

Il prit trop d'embonpoint. Sa parole, qu'il n'avait jamais eue facile, finit par s'embarrasser, et l'on apprit un jour que cet excellent et habile artiste était mort subitement.

Lorsque je l'ai connu, en 1853, il occupait avec Schutzemberger un atelier au 53 de la rue Notre-Dame-des-Champs où j'avais demeuré avec Delalleau.

Il y fit ses meilleurs tableaux, ceux qui ont le plus de saveur : les *Schlitteurs de la forêt Noire* et la *Récolte des pommes de terre pendant une inondation*. Schutzemberger peignait aussi un bon tableau de *Faucheurs alsaciens* à l'aube. On voit que les paysans étaient dans l'air.

Brion obtint cette année une seconde médaille en même temps que J.-F. Millet.

Dans la même maison habitait aussi F. Bonvin, qui peignait alors des pioupious.

Quel singulier homme que ce Bonvin !

Au premier abord, il avait l'air d'un ouvrier ordinaire; mais on ne tardait pas à trouver dans ses yeux et sa bouche ironique le signe d'une extrême acuité d'esprit.

C'était, en effet, un des hommes les plus spirituels que j'aie connus; mais ses saillies n'étaient pas toujours absolument inoffensives.

Dans ses moments d'entrain, il trouvait des mots charmants.

Le jour de son mariage, il dit à sa jeune femme, à la fin du repas de noces : « N'oublie pas que tu entres dans une famille de *robe et d'épée*. Il faut savoir que son père était garde champêtre à Montrouge et sa mère couturière.

Une autre fois, comme il passait à l'exposition devant un tableau où l'auteur avait abusé de *trompe-l'œil* puérils, Bonvin aperçut à terre une plume d'oie, la ramassa et, se redressant et mesurant d'un regard rapide l'étendue de la toile, il tendit la plume au gardien de la salle, et lui dit : « Gardez ça, ça doit être tombé de là-haut ! »

Le jour où nous fêtions la médaille de Brion, celui-ci l'avait si bien arrosée qu'il avait laissé une partie de sa raison au fond des verres. Et Bonvin le taquinait et lui répétait, avec un accent de barrière : « Défie-toi! défie-toi de ton succès! » Puis il lui prit la dernière pièce d'or qu'il lui restât dans son gilet. Brion, qui commençait à ne plus comprendre la plaisanserie, se fâchait, et Bonvin lui disait, en agitant son louis d'or sous son nez : « Qu' t'es ras ! Tu comptes avec tes amis ! Mais, malheureux, moi, qui t'ai pris ta pièce de vingt francs, est-ce que je compte, moi !... »

Tel je me rappelle Bonvin, ce peintre de talent, ce

Gaulois qui passa sa vie à s'inspirer des vieux Flamands dont, il faut bien le dire, il ne rendait pas la finesse et aussi des Lenain dont il n'avait pas la verte fermeté.

En même temps je revoyais mes anciens condisciples de l'atelier Drolling, dont quelques-uns, à la suite de Baudry, commençaient à s'affirmer aux expositions annuelles.

Parmi ceux-ci, notre pauvre Marchal, le joyeux boute-entrain, l'ami des plus brillants écrivains qu'il amusait par sa verve intarissable et ses bons mots. Quelle fine bonhomie! Quel épanouissement cordial! Comment cet artiste, qui se répandait partout en ardents effluves, pouvait-il trouver encore le temps et la force de peindre? Il peignait pourtant, et il y apportait, il faut le dire, une vraie conscience, surtout aux débuts de sa carrière. J'ai été témoin de vaillants efforts.

Par malheur, ce causeur si spirituel et si original dans ses paradoxes amusants, ne pouvait se débarrasser en peinture d'une sorte de goût bourgeois.

Entraînés par l'amitié, les critiques de son entourage s'y laissaient prendre et, au lieu de l'éclairer, vantaient fort certaines de ses toiles d'une sensiblerie un peu banale de morale en action : éloges dithyrambiques qui redoublèrent à propos de son tableau *Penelope et Phryné.*

« Je crois qu'ils sont fous, me dit-il, à cette occasion; figure-toi que j'ai reçu plus de quatre-vingts lettres de félicitations enthousiastes ! »

Je me souviens, en effet, que ce distique excita dans la presse des acclamations universelles. Vous savez, les moutons de Panurge.

La réaction fut terrible. Deux ou trois ans plus tard, ce pauvre Marchal était fini; étouffé par l'exagération même du succès. On le lâcha. Plus d'acquéreurs de ses tableaux.

Il s'usa alors à des répétitions de ses tableaux qui avaient eu du succès autrefois.

Les embarras d'argent arrivèrent.

Un jour on trouva Marchal, en tenue de soirée irréprochable, étendu sans vie sur son lit. Il s'était suicidé avec toute la correction d'un gentleman.

Heureusement pour sa mémoire, il laisse deux jolis tableaux : le *Choral de Luther* et la *Foire aux servantes*.

LXXXVII

J'aimais à gravir, rue Mazarine, le long escalier qui conduisait à l'atelier de Feyen-Perrin ; car je revoyais chaque fois avec un vif plaisir cet excellent ami, qui était un artiste à l'imagination vive, féconde et poétique.

J'ai dit, ailleurs, combien il était beau et ardent à l'étude.

Il nous était arrivé des bords de la Moselle, charmant fleuve qui, par endroits, effrite ses crêtes croulantes avec des allures de petit Tibre, parmi des mouvements de terrain rappelant, de loin, la campagne de Rome. Il avait, là, mêlé l'ivresse de ses passions naissantes aux voluptés de la nature. Il en garda les chaudes ardeurs et la rêveuse mélancolie. Son art en fut imprégné.

On se rappelle la longue théorie de ses belles filles, étirant leurs longues silhouettes sur l'embrun de la mer, ou baignant dans les vapeurs violâtres ou safranées des crépuscules. On n'a pas oublié non plus ses belles femmes nues, sa *couleuvre* et sa *voie lactée*, où, malgré la maladie qui le minait, il se montrait toujours en progrès, prouvant qu'il était loin d'avoir tout dit.

Il fut un temps où je le rencontrais souvent avec son frère et premier maître Eugène Feyen, à la brasserie Alsacienne de la rue Jacob.

On était à la fin de l'empire.

Je ne dirai pas toutes les personnalités distinguées par l'intelligence qui vinrent s'asseoir sur les bancs de cette brasserie, centre fraternel où les discussions d'art se prolongeaient très avant dans la nuit.

Les nouveaux venus se plaçaient d'abord à la petite table, près de la porte, avançaient insensiblement, et, s'ils étaient présentés, finissaient par être des nôtres.

Plus d'une illustration d'aujourd'hui a fait ainsi son stage à cette petite table : même ce jeune avocat très disert, qui bientôt sembla s'exercer, dans notre petit cénacle, aux futures luttes de la tribune où il devait être appelé.

Il nous fit, entre autres, une magnifique harangue le jour où l'on apprit la mort de Maximilien, empereur du Mexique, et qui, s'adressant à Napoléon III, finissait par ces mots : « Ce sera ton Waterloo ! »

Ce jeune avocat, ardent patriote et chaud démocrate, était porteur d'un nom très obscur : Léon Gambetta.

Certes, il ne rêvait pas alors le glorieux monument de la place du Carrousel.

En 1875, au moment de sa plus grande gloire, en fumant un cigare après dîner, comme je lui rappelais ces heures passées à la brasserie, il s'écria : « Me les a-t-on reprochées des fois, grand Dieu ! »

Là venaient aussi le charmant humoriste Toussenel, le vert poète Pierre Dupont, le vieil Achard, bon enfant grincheux, l'un de nos pères paysagistes d'un talent si consciencieux qu'il travaillait trois années d'après nature au même tableau et qu'il se désolait fort lorsque, revenant à son motif le printemps d'après, il trouvait qu'une ombellifère, gelée l'hiver, n'avait

pas repoussé. Puis, c'étaient Jules Héreau, artiste très intelligent et qui devait mourir si tragiquement, sans avoir donné sa mesure; Blin, sur qui nous fondions de si belles espérances et qui s'éteignit tout jeune, au moment où il venait de faire son chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre!

L'empereur Maximilien lui avait acheté ce tableau représentant un étang où glissait une barque entre des joncs et des roseaux et qui reflétait le ciel, une merveille de fluidité nacrée.

Blin avait apporté de très belles qualités à plusieurs œuvres, mais celle-ci nous parut tellement supérieure aux autres, que ce fut comme une révélation.

Le malheur a voulu qu'elle fût détruite dans la dévastation du palais de l'infortuné Maximilien.

Pauvre Blin! ce jour-là, tu mourus une seconde fois!

Il était aussi de nos amis de la brasserie, l'étrange Gustave Doré, l'artiste à l'imagination miraculeusement touffue et fantastique comme une forêt magique aux merveilleuses apparitions.

Lorsqu'il aurait pu jouir en paix des retentissants succès de son crayon, on le voyait toujours distrait, souvent triste, puis soudain pris d'une gaieté de gamin en vacances, sans doute pour s'étourdir, car ce fécond et inépuisable dessinateur souffrit toute sa carrière d'une plaie vive dont probablement il mourut : le chagrin de voir ses confrères passer trop indifférents devant ses immenses toiles, où il mettait toutes ses ambitions et pour lesquelles il n'était pas doué.

Bien d'autres vinrent encore à nos réunions de la rue Jacob : Nazon, Gattineau, notre cher et charmant Armand Silvestre; enfin le sculpteur Carpeaux, qui promettait un rival au Puget, nature rude de tailleur de pierres, dépaysé au milieu des grandeurs où l'avait élevé un mariage aristocratique; Carpeaux, le fameux

auteur de la *Flore* et de l'*Ugolin*, et à qui Valenciennes a fait des funérailles dignes d'un roi.

LXXXVIII

Mais, de tous les élèves de Drolling, Gustave Jundt est celui que j'ai le plus aimé. C'est à lui que j'allais tout d'abord.

Dans son atelier, rue d'Assas, s'entassait pêle-mêle, ô désordre pittoresque, un tas d'objets et de costumes de tous les paysans chez qui il avait travaillé : d'Alsace, de la Forêt Noire, de Bretagne, d'Auvergne ; les uns s'échappant des bahuts ouverts, les autres s'amoncelant aux coins poudreux, par l'encombrement des toiles, des palettes, des pipes énormes et des journaux. Sur une table, une montagne de lettres, toute sa correspondance depuis dix ans, et un monceau de vieux tubes vidés et recoquillés.

Le matin je le trouvais dans sa petite chambre, encore au lit, fumant, en parcourant son journal, sa grosse pipe de mérisier.

Il poussait une grande exclamation gaillarde en me voyant, se dressant à demi sur sa couche et réprimant parfois la grimace d'une douleur de rhumatisme qui n'enlevait rien à l'expansion de son joyeux accueil.

A peine levé, souvent en caleçon, il allait au piano dégourdir ses doigts goutteux ; chantant ou sifflant, se livrant à de vraies inspirations musicales qui lui passaient par la tête, réminiscences ou improvisations, et il y mettait un charme !...

Il y allait d'entrain, par besoin de gaîté, commençant

en charge, puis se laissant prendre aux délicieuses mélodies qui l'enveloppaient, et sa voix alors prenait de telles cadences attendries que jamais virtuose ne m'a davantage ravi.

Puis il mettait ses tableaux sur le chevalet pour les montrer, et il fallait bien peser ce qu'on allait lui dire; car tout conseil était assitôt essayé, au risque de détruire huit jours de travail. Il fallait voir alors avec quelle rapidité imprudente il trempait son chiffon dans l'essence et en frottait sa toile, grattant du couteau à palette, démolissant, et reconstruisant en un clin d'œil!

Pour qui le voyait seulement en public, Jundt n'était qu'un joyeux viveur au cœur chaud comme ses longs cheveux et sa barbe dont l'or clair paraissait toujours imprégné de soleil. C'était un éternel éclat de rire bien ouvert, inoffensif, et irrésistiblement contagieux.

Il mettait un aplomb imperturbable aux charges les plus osées dont il sortait toujours impunément. Quelques-unes sont légendaires.

Il avait un tempérament de fer, un appétit prodigieux, de l'embonpoint et, quoique boitant à cause de sa goutte, une démarche pleine de désinvolture aristocratique. Tout son être rayonnait dans l'épanouissement d'une inaltérable gaîté.

Il y avait chez lui du faune et du grand seigneur.

Mais quel cœur d'or pour ceux qui pénétraient dans son intimité! Comme tout ce brio désordonné cachait un artiste de flamme pure et de tendresse!

Je crois le voir encore, il y a cinq ou six étés, vers la fin de sa vie, à nos réunions de Montgeron, chez mes enfants.

Nous allions au-devant de lui. Il arrivait chancelant dans sa démarche de goutteux, appuyé sur sa canne, s'annonçant de loin par quelque bruyante apostrophe d'une joie homérique, sur un petit sentier aux bords

étoilés de ces mille fleurettes dont il aimait à émailler les gazons de ses blonds tableaux, qu'il laissait tomber d'une touche alerte et dont il grattait subtilement les tiges du bois de son pinceau, tout en fredonnant quelque fuyante mélodie.

Le ciel clair, la verdure, les fleurs exaltaient sa joie, qui s'échappait en effervescents enfantillages.

Et quand il exécutait sa grande symphonie matinale :

Il commençait par quelque prélude agreste, imitant les bignoux et les clochettes des troupeaux, puis sur l'accompagnement en sourdine s'élevaient tous les bruits champêtres : imperceptibles beuglements lointains, formidables hennissements, pétarades de chevaux, clarinettes nasillardes des oies, cris de coqs, gloussements, glapissements, han ! han ! des ânes, tous d'une vérité parfaite et avec je ne sais quelle accentuation qui en faisait de l'art.

Et on croyait boire les brumes de l'aube, respirer la senteur des foins, l'odeur des purins, et le tableau rustique vous apparaissait idéal et vivant.

Un jour qu'il devait dîner à Montgeron avec les poètes A. Lemoyne, ce paysagiste de la plume, de Heredia, le maître des sonnets, et le grand Leconte de Lisle, Jundt imagina en route d'écrire des bouts rimés, absolument idiots, mais composés de mots passionnés ou vénérés : amour, flamme, pleurs, larmes, Sion, Jérusalem et autres.

Comme il me les donnait à lire, je le regardais d'un air consterné me demandant s'il était fou !...

« Tu n'as pas l'air de comprendre la beauté de ces vers, me dit-il, tu verras tout à l'heure au dessert ! »

Et en effet, alors, dans un élan inspiré, il improvisa, au piano, sur ces paroles absurdes, une douce mélodie qu'il accompagna de charmants accords.

Et Leconte de Lisle ravi s'écria : « les vers de mirliton sont décidément les meilleurs pour la musique ! »

Les beaux vers étant eux-mêmes une divine musique n'ont que faire de l'autre.

C'est ainsi que Jundt dispersait au hasard les plus précieux dons naturels.

Et il ne put jamais pousser à fond les qualités de sa peinture.

Avec plus de précision, plus de correction dans la forme, il eût été un grand artiste et aussi, s'il n'avait pas eu cette honnête défiance de lui-même qui lui faisait gratter et recommencer vingt fois la même toile.

Et malgré cela, quelles ravissantes inspirations tombèrent de sa brosse incorrecte.

Quel amour des blonds roseaux penchés sur les eaux claires et qu'écartent des doigts, dans *les îles du Rhin*, de vaporeuses et fugitives jeunes filles aux reflets argentés !

Et cette tendre *Marguerite* qui, à l'heure indécise où l'aurore va ouvrir les corolles de ses petites sœurs de l'herbe, tord ses cheveux d'or sur l'eau d'une source que retient le tronc creux d'un arbre, rafraîchissant ainsi un symbole qui semblait à jamais démodé !

Et les blancs rayons du matin qui tremblent dans le frisson des pâles verdures printanières, et les brumes frémissantes, ô blond ami, qui, sauf le divin Corot, qui mieux que toi en devina la douce ivresse !

Toute cette gaîté cachait des souffrances et peut-être des désespoirs ignorés de ses plus intimes amis et même de ce frère dévoué, Théodore Jundt, ingénieur à Belfort, qui nous le rappelle avec plus de sobriété ; tourments du corps, déceptions cruelles, déchirement patriotique de son cœur d'Alsacien ; car il ne se consola jamais de la patrie perdue...

Tous ses amis se souviennent des caricatures vengeresses dont il avait couvert une série de panneaux sur l'un desquels on voyait une auguste effigie qui n'était qu'un composé de tranches de lard, de bou-

dins et de saucissons; et de ce panorama de l'Alsace dont il terminait l'esquisse si amoureusement rêvée!...

Rien de plus désespéré devant le malheur que ces cœurs follement gais!

Un matin, Paris stupéfait apprit sa mort tragique, comme il avait appris celle de Marchal, cet autre Alsacien et son camarade d'atelier.

LXXXIX

D'autres amis bien vénérables m'attiraient aussi; je veux parler des vieux maîtres qui dorment au Louvre.

Leur tranquille et sûre gloire est sortie de nos vicissitudes et au milieu des préoccupations souvent vaines qui excitent et fatiguent nos nerfs, il est bon d'aller les regarder et de les interroger.

Ce n'est jamais sans une respectueuse émotion que je franchis le seuil de notre Musée.

Je le connais presque par cœur, ce Musée, et pourtant, c'est à chaque visite un champ d'observations nouvelles.

Les impressions d'art tiennent à tant d'influences secrètes, que, selon ce qu'il vient de voir et d'étudier, l'artiste subit des modifications sinon dans l'ardeur de ses admirations, du moins dans leur direction.

Un jour je suis plus touché par les ferveurs naïves des Gothiques, un autre, par les fastes de la Renaissance ou par les touchantes familiarités des Hollandais. Mais il y a, pour moi, quelques œuvres souveraines qui planent au-dessus de toute fluctuation d'esprit ou de sentiment.

Ces chefs-d'œuvre d'élection, j'en ai fait ma constellation suprême au ciel de l'idéal.

Je placerais peut-être à leur tête la voûte de la chapelle Sixtine et les divins marbres de Phidias qui, à Londres, m'ont ému jusqu'aux larmes; mais je ne les ai vus qu'une seule fois.

Les œuvres que je puis revoir et dont je parle plus haut sont au Louvre : la *Sainte Anne* de Léonard de Vinci, *Les Disciples d'Emmaüs* de Rembrandt et le dernier tableau du Poussin : *Apollon amoureux de Daphné*; ce sont de plus, à Lille, la *petite tête de cire*, et à Gand, *La Vocation de saint Bavon* de Rubens.

Je ne crois pas que l'art ait jamais produit rien de plus touchant que la tête de la *sainte Anne* de Léonard de Vinci. Personne n'a uni plus de profondeur mystérieuse à plus de précision dans la forme. C'est le rêve de l'idéale douceur exprimé avec une idéale énergie. Rien n'y est dû au hasard : tout est *voulu*; mais chaque détail est sacrifié à l'expression de l'ensemble dans une demi-teinte plus resplendissante que la lumière crue : cela tremble et rayonne du rayonnement de l'âme; cela exhale je ne sais quelle lueur surnaturelle et divine. O transfiguration de la matière!

J'aime ce Léonard de toutes mes ferveurs d'artiste.

Ne serait-elle pas de Léonard aussi, cette adorable tête de cire, du musée de Lille, cette jeune vierge, merveille d'un inconnu? Rien de comparable à l'ingénuité rêveuse de ce lys candide! Que de fois le pur regard de ses yeux malades est venu me poursuivre dans ma solitude!

On a peine à croire qu'à notre époque où les voyages sont si faciles, on a peine à croire que dans la superbe cathédrale d'une ville très importante, il puisse y avoir un merveilleux chef-d'œuvre presque inconnu, selon moi, le plus beau tableau d'un des plus grands génies de la peinture? C'est pourtant ce

qui arrive pour la *Vocation de saint Bavon* de P.-P. Rubens.

Et ce qui rend l'invraisemblance de cette obscurité plus extraordinaire encore, c'est le voisinage, dans une chapelle de la même cathédrale, d'une œuvre extrêmement connue : *L'Agneau pascal* de Van Eyck.

Couvert d'une riche armure et d'un long manteau de pourpre qu'un page relève par derrière, saint Bavon est à genoux, entouré de sa cour, sur un monumental escalier qui conduit au porche d'un couvent.

Entre les colonnes de ce porche, des évêques en grand costume épiscopal s'inclinent vers lui, avançant les mains pour le recevoir.

Le bas de l'escalier est occupé par des mendiants auxquels des serviteurs distribuent les biens du Saint; c'est comme une meute qui s'élance à la curée. Il y a là des vieillards décharnés, des gamins en loques et deux superbes pauvresses dont l'une, les seins nus, étale, dans son élan, deux petits enfants qu'elle tient dans ses bras puissants.

A gauche, près du cadre, deux grandes dames, les plus idéales créations du maître, d'une beauté pure et noble, regardent, l'œil attendri, le Saint qui fait le sacrifice de toute sa gloire terrestre.

Toute cette composition est groupée avec un art et un naturel absolus; sa couleur est d'une richesse et d'une sobriété incomparables.

Nous sommes loin ici des muscles trop rebondissants dont les ombres semblent des écorchures, nous sommes loin de ces crudités des bleus et des rouges comme dans la *Vierge au perroquet*, ou le *Coup de lance;* nous sommes loin de la porcelaine du *Christ à la paille* et de l'*Incrédulité de saint Thomas;* loin de la vulgarité du *Christ mort* en raccourci. Ici la vie ruisselle sans exagération et la beauté éclate, souveraine.

La couleur légèrement ambrée est de la même qua-

lité que dans cet autre admirable chef-d'œuvre du même maître, mais d'une importance bien moindre : je veux parler du tableau le *Saint Georges* qui, à l'église Saint-Jacques, orne le tombeau du maître d'Anvers.

Ce sont les mêmes carnations chaudes et nacrées, les mêmes puissantes et blondes harmonies. Or, où Rubens trouve la finesse, il n'a plus de rival.

Quant au tableau de Rembrandt, *Les Pèlerins d'Emmaüs*, il est pour moi, aussi souvent que je le puis, le but de pieux pèlerinages et jamais je ne me lasse de le contempler.

Par quel miracle ce Christ, qui n'est pas beau selon la convention humaine, éveille-t-il l'idée de la plus céleste sublimité? D'où vient le charme irrésistible que sa face exhale sous cette auréole si mystérieusement discrète? Comme en présence de Léonard de Vinci, nous sommes ici sous la domination d'une irradiation surnaturelle.

Pour en connaître le secret, il faudrait pouvoir lire dans l'âme de Rembrandt.

Car si inexplicable que soit l'attraction dominatrice de cette œuvre, on sent qu'elle est le rayonnement d'une pure pensée ; elle montre avec évidence la suprématie du génie humain sur le reste de la création ; elle accable les matérialistes qui voudraient ravaler ce génie au niveau de l'aveugle instinct de la brute.

Mais si le plus haut prestige d'inspiration qui anime ce chef-d'œuvre échappe à nos moyens bornés d'analyse, ce que nous pouvons y expliquer, c'est cette harmonie supérieure des valeurs et des tons, c'est l'attention pieuse des gestes et la magie du clair obscur. Rembrandt n'a rien créé de plus suavement intense.

Et, chose consolante pour nous qui vieillissons, lorsque nous considérons l'œuvre des grands maîtres, nous remarquons que leur dernière manière est la plus sublime.

Ceci est vrai pour Michel-Ange, Rubens, Léonard, Rembrandt et le Poussin et bien d'autres.

Contrairement à ce que disaient les Grecs de leurs héros : « Heureux ceux qui meurent jeunes, dans toute la beauté de leur corps, » on peut dire surtout des artistes : « Heureux ceux qui meurent vieux dans la plénitude des facultés de leur âme ! » Eux seuls arrivent à cette maturité triomphante où, maîtres du procédé matériel, délivrés des préoccupations et des passions vulgaires, ils n'entrevoient plus que la suprême expression des choses. Nulle trace d'effort ; les moyens employés disparaissent et la main peut impunément trembler sous le charme supérieur qu'elle dégage.

A la jeunesse les tentatives en avant, les exaltations hasardeuses, les triomphes éclatants et les chutes retentissantes, les dégoûts, la prodigalité, les audaces et les bruyantes trompettes des nouvelles renommées ! Aux vieux restés verts, la libre et radieuse coulée des abandons sublimes, voilant une science profonde, d'autant plus cachée qu'elle est profonde ; aux vieux, les visions sereines délivrées des chaînes terrestres !

Je viens de parler du Poussin ; eh bien ! comparez à l'*Enlèvement des Sabines* et autres toiles emphatiques de sa jeunesse, comparez *la Grappe de la Terre Promise*, le paysage de *Ruth et Booz* et surtout la suprême de ses toiles comme date et comme génie : *Apollon amoureux de Daphné*, qu'il n'a pu terminer et où ses doigts défaillants ont été les interprètes d'une des plus hautes visions de l'Art.

O vous qui affirmez que l'idéal est un vain mot, comment qualifierez-vous l'atmosphère céleste qui baigne ce rêve de vieillard, l'auguste beauté de cette épopée à la fois olympienne et champêtre, des épisodes qui s'y déroulent ?

Regardez ce tableau et voyez si l'on a inventé beaucoup depuis :

Le ciel est profond, d'un bleu puissant et doux où flottent de tièdes nuages gris-perle, délicieusement nacrés, d'une belle forme arrondie et çà et là déchirés de lumières blondes. Ils semblent s'accumuler, dans un bain électrique, sur la cime lointaine qui, derrière un lac d'azur, ferme l'horizon.

Sur les chaleurs moites de ce fond voluptueux, des frondaisons d'un grand style ouvrent leurs éventails de feuillage, les troncs enracinés entre des rochers nus aux formes accentuées.

A gauche une nymphe enveloppée d'une draperie jaune se balance à demi couchée sur des branches; une autre couronnée de chêne est assise à ses pieds, entourant un rameau de ses bras, les mains enlacées.

Un peu au-dessous Apollon regarde Daphné qui se dresse nue de l'autre côté de la composition, entourée de nymphes également nues. Près d'Apollon, un petit amour, l'arc tendu, la vise de sa flèche.

Différents personnages sont assis ou couchés au premier plan, dans les attitudes du repos. Un grand vide repose l'œil au milieu de ces groupes dont les ondulations conduisent le regard du spectateur à gauche et à droite vers Apollon et Daphné.

Le fond de la composition est occupé par des bergers, des chiens et un troupeau de bœufs dont les dos forment une ligne droite pleine de style.

Ah! comme tout cet ensemble est intense, calme, tiède, amoureux!

Une douce lumière éclaire les lointains ainsi que la nymphe assise dans l'arbre, tandis que le reste de la scène se meut dans une pénombre d'une transparence exquise.

Dans ce tableau les contours et les couleurs, à la fois sublimes et familiers, sont si naturellement cadencés, si délicieusement harmonisés, que l'œil, trompé par le charme, croit y percevoir une sorte de

palpitation, je dirai presque de respiration divine! Cette palpitation, cette respiration, cette vie supérieure produites par l'équilibre parfait des parties vibrant dans un juste ensemble, n'est-ce pas le signe infaillible des véritables chefs-d'œuvre.

XC

On comprend quel avantage m'offrait Paris par la fréquentation d'amis comme ceux dont je viens de tracer quelques portraits.

Mais s'il est dangereux de se tenir longtemps éloigné de Paris, il n'est pas bon d'y vivre constamment.

L'occasion permanente que la grande ville offre à l'échange des idées ne nuit-elle pas à leur complète absorption? Ces conversations continuelles où chacun brille ou cherche à briller n'entraînent-elles pas une déperdition inutile de forces.

Ce feu qui s'envole en paroles souvent stériles ne pourrait-il pas, retenu plus longtemps et employé au travail, produire un résultat plus sérieux.

Les pensées pour être fécondes demandent la concentration et non l'éparpillement jeté à tous les vents. La compression centuple leur force.

Le boulevard seul peut dévolopper surtout cette faculté brillante mais superficielle que nous appelons l'esprit. Mais l'ambition de l'artiste doit aller plus loin. Sans avoir l'arrière-pensée du renard, on peut affirmer que l'esprit est dangereux en art.

Je crois que les peintres d'histoire auraient grand

avantage à vivre de temps en temps à la campagne, au milieu des races primitives qui les peuplent. Je crois qu'ils y puiseraient souvent l'intuition des siècles passés, car, selon moi, pour faire revivre ces siècles sur la toile, il ne suffit pas d'aller fouiller les petits documents et éternuer dans la poussière des vieux bibelots.

XCI

Sorti du tourbillon parisien, à chaque retour à Courrières, je ressentais l'immense volupté du grand calme champêtre et des promenades solitaires où l'on peut suivre les effets de la Nature, en étudier les causes sur des motifs simples et d'où ressort d'autant mieux l'évidence des grandes lois éternelles.

Alors me revenaient les milles problèmes discutés à Paris entre camarades. Ils se redressaient, dans l'isolement, devant ma raison; je cherchais à les résoudre.

Peut-être aurais-je mieux fait d'aller droit devant moi sans autre souci que de satisfaire la sorte d'idéal que je ressentais, sans excitation vaine, sans ambition trop élevée.

C'est ce que j'avais fait sans m'en douter lors de mes premiers tableaux de Courrières; c'est ce que je tâche de faire, moins inconsciemment, à présent.

Mais comment éviter le grand examen de conscience qu'impose le sentiment de responsabilité.

J'ai toujours eu la passion du Beau.

J'ai toujours cru que le but de l'Art était de réaliser

l'expression du Beau. Je crois au Beau, je le sens, je le vois !

Si l'homme chez moi est souvent pessimiste, l'artiste, au contraire, est éminemment optimiste.

Je dirai plus ; j'affirme que la vie me semblerait absolument misérable et méprisable, si nous n'avions sans cesse dans les yeux l'adorable éblouissement du Beau !

En affirmant ceci, je parle du Beau moral comme du Beau physique.

Mais ce Beau, qu'est-il ? Où est-il ? Quels sont ses attributs ?

La raison est impuissante à éclaircir cette question éternellement soulevée et à laquelle la réponse de Platon, toute vague qu'elle soit, est encore la meilleure.

L'Amour seul est le flambeau qui peut nous guider dans une région où tout est mystère.

On pourrait ajouter à la définition de Platon, que le Beau n'est pas seulement la *splendeur du vrai*, mais que c'est aussi *son intensité* et c'est pourquoi on le rencontre même où le vulgaire ne voit que laideur.

Si je ne craignais d'être plus vague encore que Platon, je dirais : Le Beau c'est l'*essence de la Vie*.

C'est aussi la grande *symphonie du Monde* qui ne se rend que par la profonde interprétation et la juste association des contraires et des rapports harmonieux.

Tous les êtres munis d'yeux perçoivent l'image des choses, les organisations *artistiques* et poétiques, seules, les *voient* parce que, seules, elles en pénètrent le *sens harmonique* dans l'*universel concert*.

De là, leurs extases et leurs dégoûts devant des choses qui laissent la grande majorité des hommes absolument indifférente ; de là leur mépris pour l'art d'imitation pure, cet art qui ne considère ces choses que pour elles-mêmes et aboutit au *trompe l'œil* par un patient et misérable procédé.

L'Art n'a donc pas pour but la simple imitation de la Nature.

Mais dans quelle mesure doit-on imiter? Jusqu'à quel point l'artiste doit-il créer? Comment doit-il créer?

N'y a-t-il pas orgueil à croire qu'il peut créer?

Que de questions viennent troubler son jugement.

Un peintre peut être intéressant lorsqu'il connaît assez la Nature pour ne pas se laisser prendre à ses côtés inexpressifs, mais il ne sera émouvant qu'autant qu'il en exprimera les intensités.

Comment l'artiste arrivera-t-il à reconnaître dans la Nature les traits essentiels sur lesquels il faut appuyer et les banalités qu'il doit négliger?

Il ne peut le faire qu'en élevant son âme par la contemplation des beaux spectacles qui le frappent et en y associant son cœur.

Car il ne suffit pas de discerner et de mettre en lumière le caractère superficiel des choses, il faut encore, et c'est là le plus important, exprimer ce mystère qui s'en dégage, leur expression procédant de ce que nous mettons en communication notre âme avec ce que j'appellerai l'*âme* des êtres inanimés.

Car tout, dans la Nature, a une vie secrète et pour ainsi dire morale.

C'est un côté mystérieux mais nullement chimérique et ceux-là seuls, poètes ou artistes, passionnent qui s'en pénètrent profondément.

Que me fait un ciel s'il ne me donne l'idée de l'infini?

Devant un paysage au crépuscule, il m'importe peu que mon œil ait la sensation du rendu matériel, si mon esprit ne ressent tout d'abord une impression de repos, de calme et de paix. Un bouquet de fleurs doit avant tout réjouir par la fraîcheur.

L'esprit du sujet doit aller avant sa lettre.

La Force, l'Elégance, la Majesté, la Douceur, l'Éclat, la Grâce, la Naïveté, l'Abondance, la Simplicité, la Richesse, l'Humilité, l'une ou l'autre de ces qualités, selon le tempérament du peintre et la nature du sujet, doit ressortir de l'œuvre avant qu'on ait eu le temps de se rendre compte de la scène exprimée.

Ce sont les vertus esthétiques.

Elles sont communes à tous les Arts, qui ne vivent que par elles. L'exécution la plus habile, la science la plus sûre, rien ne peut les remplacer.

Elles sont éternelles et traversent sans rien perdre de leur souveraineté les caprices de la Mode.

Elles assurent les succès durables qui grandissent en vieillissant.

Autant de qualités, autant de défauts correspondants qui en prennent les apparences et, trompant le public, amènent les modes éphémères.

A côté de la Beauté, le Joli; de la Grâce et de l'Élégance, l'Afféterie; de la Naïveté, la Niaiserie; de la Force, la Lourdeur; de la Majesté, l'Emphase; de la Suavité, la Fadeur; de l'Abondance, la Prodigalité; de l'Éclat, le Clinquant; de la Simplicité, la Pauvreté.

Le public se laisse souvent prendre aux apparences et ne distingue pas vite la fausse monnaie de la bonne. La foule s'égare d'abord, finit par se ranger du côté des hommes compétents et, comme en somme elle ne sait jamais pourquoi, on la voit alors se pâmer devant des maîtres qu'elle persiste, au fond de son cœur, à trouver laids.

Le véritable art ne s'adressera toujours qu'à un public restreint.

La grande qualité qui fait l'artiste et qu'il reçoit en naissant est donc, l'amour du Beau, ce feu qui fait vibrer l'âme, la féconde et lui donne cette perception presque inconsciente et profonde qui en résulte, la lumière du sentiment.

La science donne la clarté, le sentiment enveloppe cette clarté de mystère ; il entrevoit l'*Au-delà*, il plonge dans l'infini... et c'est pourquoi j'ai dit dans mes vers :

. . . . . L'art est la clarté
Suprême rayonnant au milieu du mystère.*

XCII

Tous ces problèmes me traversaient l'esprit, évoqués par mes études, et, pour terminer cette digression sur le terrain de l'esthétique pure, je donne ici quelques pages écrites sur mes albums vers 1865 et résumant mes convictions d'alors, qui, je dois le dire, ne se sont guère modifiées :

La vérité de l'Art, c'est l'essence de la vérité visible, et cette essence de vérité, c'est le Beau.

Le Beau, ce mystère ne peut s'exprimer que par l'Inspiration, cet autre mystère.

Comment, en effet, les peintres arrivent-ils à réaliser le Beau ? Est-ce en corrigeant, de propos délibéré, le modèle qui pose devant eux ? Non, ils ne pourraient faire cette correction qu'en vertu d'un système quelconque, or l'expérience prouve que tout système en art conduit fatalement à la froideur, à la mort.

Il ne faut donc pas corriger la nature en la ramenant à un type convenu. Le peintre doit avoir l'intention de rendre ce qu'il voit et conçoit, comme il le voit et conçoit.

* *Théodore Rousseau et le Bûcheron : Les Champs et la Mer.*

L'exaltation de son sentiment lui fera discerner la ligne de l'expression, de la beauté, sur laquelle il insistera et, à son insu, il atténuera ou élaguera les détails pauvres et inutiles qui la contrarient.

Je dis : à son insu, et j'y insiste : Si l'artiste est bien pénétré de son *sujet*, il ne verra en réalité dans le modèle qui pose devant lui, que les traits qui s'adaptent à sa pensée.

D'ailleurs, ce n'est pas lorsqu'il raisonne le mieux qu'il fait le mieux. Que de fois il ne s'aperçoit de la réussite qu'après coup! Dieu créa le monde et vit que cela était bon.

Car une œuvre terminée s'analyse aisément et l'on peut expliquer les moyens qui ont amené l'effet produit. Que de gens croient alors avoir fait une belle découverte, brûlent d'en tirer parti, et se trouvent devant une déception.

. . . .

Les peintres ne doivent pas se préoccuper de l'exécution. Je veux dire par là qu'ils doivent avoir en vue le rendu d'une observation sincère et se défier, comme de la peste, des coquetteries du pinceau. Ceux dont le but est d'étaler sur la toile leur adresse de touche ne peuvent réjouir que les sots.

Oh l'insipide adresse d'une main toujours infaillible, ô l'adorable maladresse d'une main émue!

La vraie exécution ne s'affiche point ; elle s'efface, très humble servante, derrière l'image qu'elle réalise.

O artistes, instruisez-vous, nourrissez votre cœur, exaltez votre âme, étendez votre vision et ne vous préoccupez pas de bien peindre! Plus vous verrez clair dans les secrets de la nature, plus votre touche sera *claire* et savante; plus les vibrations de votre sentiment seront puissantes, plus elle sera expressive! Voir, sentir, exprimer, il faut que cela se fasse simultanément, spontanément. Comment voulez-vous qu'un

froid calcul puisse produire la touche qui doit revêtir votre pensée, la suivre sans cesse et immédiatement dans toutes ses inflexions, dans tous ses mouvements?

L'excellence du procédé est aussi une qualité qui s'analyse après coup, qu'il est bon de consulter chez les maîtres, parce que cette étude vous fait pénétrer plus intimement dans leur esprit, mais à laquelle il ne faut pas songer pendant qu'on travaille.

On sait combien l'un de nos artistes les mieux doués, Decamps, s'est enchevêtré dans cette recherche stérile du procédé, au grand détriment de son œuvre.

Si au lieu de l'embrouiller dans des empâtements prémédités, dans des grattages inutiles, dans des *glacis* glaireux, il eût laissé sa touche suivre librement son inspiration, combien il eût été plus fort!

Rien ne peut remplacer la virginité de la touche s'épanouissant, fraîche et palpitante, expression directe du sentiment.

Comme il faut ménager ce travail des heures de l'inspiration! et comme souvent il arrive de l'alourdir, en recherchant une perfection chimérique et toute de surface!

C'est que la fatigue est mauvaise conseillère et qu'il faut se défier de la soif du mieux qu'amène la trop longue obsession des yeux.

Il faut que cette touche, expression directe du sentiment et de la pensée, arrive à la fin, pour qu'on puisse la laisser vierge de toute retouche qui l'alourdirait et lui enlèverait la fraîcheur et la vie.

Un jeune peintre inexpérimenté jette étourdiment, dans l'ébauche tout le feu de l'inspiration et, lorsqu'il veut compléter cette ébauche, il rencontre un abîme. Plus elle sera belle et plus le travail qu'il y ajoutera sera épais et pénible; et chaque effort qu'il tentera vers le fini semblera l'en éloigner.

Le peintre d'expérience, au contraire, fixera d'abord

dans une vivante esquisse l'émotion qu'il veut traduire, puis prenant sa toile, il l'ébauchera sans précipitation et préparera tous les matériaux dont il a besoin. Il fera toutes les études nécessaires et dessinera les masses de son tableau avec soin.

Il saura contenir la flamme toujours prête à s'échapper, pour que l'ébauche, faite de sang-froid, n'engage en rien le travail qui va suivre.

Il sait que cette préparation des dessous est nécessaire pour donner aux formes plus de fermeté, aux tons plus de puissance et de solidité, comme pour l'aider dans la distribution de l'effet ; mais il la fera de façon que, n'ayant rien à y ménager, il y trouve un champ libre aux spontanéités du sentiment, de façon que la touche expressive qui va la recouvrir soit définitive.

Il faut que, dans cette ébauche, tout soit rigoureusement déterminé comme silhouette générale, proportions et valeur relatives. Tout détail doit y être omis comme tout agrément de palette.

Cette ébauche aura, de plus, des oppositions assez vives, des accents assez fermes, pour qu'on ne soit pas entraîné à la mollesse lorsqu'on attaquera le morceau.

Elle ne sera pas dans le ton définitif, car rien ne fait lourd comme de superposer deux couches du même ton.

Une fois cette ébauche bien établie et bien sèche, que le peintre attaque éperdument sa toile et que chaque touche qui tombe de ses pinceaux soit la conséquence du sentiment qui l'anime et que jamais il ne la caresse dans le but de faire un joli travail.

. . . .

Le précepte : « Connais-toi toi-même, » s'adresse directement aux artistes. Il est de toute importance qu'ils recherchent en quoi consiste leur originalité.

Ceci n'est pas facile, car nous faisons généralement un cas tout particulier des qualités que le ciel nous a refusées. Qu'un peintre se défie de cet entraînement qui le détournerait de sa véritable voie.

Si sa nature, par exemple, est énergique et robuste et qu'il veuille faire doux et tendre, il perdra ses qualités naturelles sans atteindre celles qu'il poursuit.

Figurez-vous Géricault influencé par Prud'hon.

Il ne faut pas conclure, de là, qu'un artiste aurait tort de s'inspirer des sentiments divers qui le sollicitent; ceci s'applique au caractère qu'il est à même de donner à sa peinture, au style enfin.

Le style c'est l'homme. N'oublions pas cette vieille vérité.

Les grands maîtres nous apprendront à bien voir, élèveront notre âme, nourriront notre cœur; mais n'imitons d'eux que leur ardente recherche de la vie et de toutes ses manifestations.

Si nous voulons nous approprier le style d'un autre, nous renonçons à celui que nous pourrions avoir. Laissons-nous aller à ce que nous aimons, à ce que nous sentons.

Soyons sévères pour nous-mêmes; cependant, lorsque nous nous serons aperçus d'un défaut, ne cherchons à nous en corriger qu'autant que cette correction ne viendra pas nuire à une précieuse qualité; nous étions durs, mais expressifs, nous voilà fades et mous.

Les critiques d'art éclairés nous donneront les meilleurs conseils du monde que nous accepterons avec reconnaissance, mais dont nous userons avec une excessive précaution. Ce qu'ils ont appelé un défaut est peut-être un mode d'expression énergique qui nous est propre; le perdre alors, ce serait nous amoindrir.

Rien de plus insipide qu'une perfection inexpressive. Un peu de folie vaut mieux que la mort.

Les grands peintres ont toujours été jaloux de leur originalité. Ils ont naturellement commencé par subir l'influence de leurs maîtres et leurs premières œuvres en gardent l'empreinte; mais, une fois conquise, leur manière est restée bien personnelle, et les variations successives qu'on y remarque, ne sont que la conséquence des déviations qui se sont faites dans leur organisation.

Cette manière se révèle tout à coup, dès les premiers essais. L'éducation, les conseils du Maître, l'influence des condisciples et d'autres causes encore pourront momentanément en détourner l'artiste. Mais s'il est bien doué, il y reviendra fatalement.

Son affirmation sera d'abord exeessive; car il s'élancera dans la route entrevue avec cette ardeur irréfléchie que donne à la jeunesse son ignorance téméraire et exclusive. Ses défauts sauteront aux yeux mais il attirera irrésistiblement; tant est impérieuse une originalité qui se fait jour.

Heureux moment d'inconsciente inspiration et de lumineux hasards.

Mais bientôt, la première surprise passée, le public et l'auteur lui-même, s'il n'est pas aveuglé par l'encens des admirations sans mesure, découvriront que l'œuvre applaudie ne repose pas sur une base solide.

L'artiste devient inquiet : période de doute, de recherches pénibles et de défaillances.

La timidité succède à la franchise première.

Brûlant d'acquérir ce qui lui manque, le peintre perd momentanément ce qu'il avait.

Il prend en pitié ses qualités natives. Là est le danger; il peut lâcher la proie pour l'ombre! Il se fatigue, il se décourage; il se met à la recherche d'effets singuliers ou trop subtils, d'étranges nouveautés; il cherche l'impossible enfin.

Sa peinture, travaillée à l'excès, s'énerve et s'amollit, pénible et lourde.

Ses premiers succès même l'attristent puisqu'ils ont abouti à ce néant.

Autrefois il faisait dur et brutal, c'est vrai, mais cela ne valait-il pas mieux que l'impuissance où il languit désormais?

Cependant ses efforts sont moins vains qu'il croit; ils lui serviront, ne serait-ce qu'à titre d'expérience.

Un jour, il revoit un de ses premiers tableaux, longtemps oublié et qui frappe ses yeux comme s'il était d'un autre peintre. Certes il est plein de défauts dans lesquels il ne tomberait plus; mais il existe, il vit!... Il s'en dégage une puissance réelle, un charme inexplicable mais impérieux.

« J'étais pourtant né peintre, dit-il, d'où vient que je m'épuise en efforts stériles, lorsque autrefois je provoquais l'émotion à si peu de frais? »

Alors ses yeux se dessillent; il voit clairement le fond de sa nature. Il n'a qu'à oser, il osera! Il ira devant lui, se débarrassant du fardeau d'emprunt qui le gêne.

L'enthousiasme le reprend pendant ses nuits d'insomnie féconde; la vision lui revient; son œil voit clair!

L'ardeur voluptueuse, les fiévreux tressaillements de la création ont chassé les tourments inquiets qui paralysaient son imagination. Il est étonné de la verve qu'il déploie, de l'accent et des vibrations que prennent les formes et les couleurs sous ses pinceaux.

Il s'est retrouvé lui-même; que dis-je? plus grand, plus ample, plus pur, plus simple!

Les défauts de la jeunesse ont emporté avec eux, il est vrai, quelques fleurs regrettables; mais ses qualités ont singulièrement gagné en puissance.

La puissance que donnent la liberté et la grande hauteur de vue, telle est la vertu souveraine qui distingue la manière définitive des vrais maîtres.

C'est le sentiment dirigé par la science, c'est la science réchauffée par le sentiment ; la force sachant se contenir et tirer parti d'elle-même.

. . . .

Ce que nous appelons *l'étude* est un fragment, une note, un renseignement, et ne saurait constituer un *tout*. Les objets sont là pour eux-mêmes sans qu'aucune corrélation les fasse participer à une idée générale.

Le tableau, au contraire, doit être un concert d'éléments concourant à un but.

Dans une composition vraiment belle, on ne peut faire aucun changement, rien y ajouter, en rien retrancher, sous peine de rompre l'harmonie. Il faut que tout jusqu'au plus insignifiant accessoire soit mis à sa place et non ailleurs. Il ne doit rien y avoir d'insignifiant. Tout doit concourir à rendre plus expressif le sentiment du sujet.

Un détail qui ne s'associerait pas à l'idée mère, tendrait à détruire l'émotion.

Chaque sujet demande un arrangement, un effet, une exécution particulière et l'on ne saurait établir de règles générales pour la composition.

La plus belle n'est pas celle qui étale les lignes les plus élégantes, mais celle qui entre le plus profondément dans l'esprit du sujet. Rien ne peut s'affranchir de la logique imposée par l'idée qui préside à l'ensemble de l'œuvre.

De même pour la couleur.

Les plus ravissants caprices de la palette seraient on ne peut plus déplacés dans telle composition qui demande une coloration sobre et réciproquement.

La loi toujours souveraine qui doit présider à toute composition, c'est l'unité. Il faut que l'idée mère ressorte franchement, toujours et tout d'abord, quels que soient d'ailleurs l'importance et le nombre des idées épisodiques dont on l'accompagne.

Les peintres sans expérience affaiblissent souvent l'effet qu'ils veulent produire par une prodigalité qui multiplie inutilement les figures et les accessoires.

Ils ne tarderont pas à constater que plus une pensée est rendue avec concision et simplicité, plus elle gagne en force expressive.

Généralement le public croit qu'une composition de cent figures dénote plus d'imagination qu'une autre de dix; c'est souvent le contraire qui est vrai.

Dans une bonne composition les moyens employés, les ressorts disparaissent pour laisser parler, seuls, l'action et le sentiment de la scène exprimée.

La suprême habileté ne se découvre pas; elle sait revêtir la forme de l'extrême naïveté.

Quoi qu'en disent les réalistes, la nature n'offre guère de scènes toutes composées.

Les catastrophes les plus horribles s'accomplissent souvent sous des apparences qui n'ont rien de sinistre. Un joyeux rayon de soleil peut accompagner l'agonie d'un pestiféré. Je sais le parti que l'art parfois tire d'un pareil contraste; mais que de fois un fait tragique se présente sous l'aspect le plus indifférent!

Je me souviens qu'un jour (c'était à Anvers), au détour d'une rue, j'aperçus à dix pas de moi un groupe autour de quelque chose qui me restait caché.

Je crus d'abord voir dans ce rassemblement une simple affaire de curiosité, et l'idée d'un drame ne se présenta pas à mon esprit.

En approchant, je vis étendu à terre un maçon qui, étant tombé de son échelle, venait de se fendre le crâne sur le pavé et ne donnait plus signe de vie.

Je fus vivement impressionné par la brutale réalité du fait, mais nullement par la façon dont il se présentait.

L'art n'ayant heureusement pas à sa disposition cette réalité, doit émouvoir par des apparences plus saisis-

santes qu'un sentiment vrai et la logique de l'imagination indiqueront.

Lorsque je fus près du mourant, je reconnus des expressions et des détails caractéristiques que la nature me révélait et que mon esprit n'eût pas connus; cependant tout cela ne s'affirmait pas d'abord et restait confus.

C'est au peintre à s'emparer de ces éléments, à les grouper ou à les séparer de façon à faire saillir le grand tout expressif.

Les réalistes qui ne veulent pas de composition, qui n'admettent même pas le choix, nient l'art.

Ils peuvent rire de ce rustre disant à Th. Rousseau peignant un chêne : « Pourquoi faites-vous cet arbre, puisqu'il est déjà fait? »

Il n'en est pas moins évident que si le paysagiste n'avait eu pour but qu'une reproduction exacte et matérielle de ce chêne, la remarque du paysan eût été parfaitement juste.

Rousseau cherchait donc une interprétation personnelle supérieure à la réalité.

Il ne rendait pas l'arbre lui-même, mais l'expression qu'il lui prêtait, l'impression qu'il en ressentait : et cela peut-être bien sans s'en rendre compte, poussé irrésistiblement par sa passion du beau et croyant copier servilement.

L'art serait absolument perdu, le jour où les artistes, sous prétexte de sincérité, deviendraient de passifs miroirs.

. . . .

Certains tableaux plaisent d'abord et ne laissent qu'une très faible impression lorsqu'on en est loin; d'autres au contraire grandissent dans le souvenir, s'y gravent pour n'en plus sortir.

Il vous est souvent difficile de vous fixer sur le plus ou moins de mérite des œuvres que vous regardez;

mais plus tard, lorsque les impressions directement ressenties se seront pour ainsi dire tassées, ordonnées, il vous sera bien plus aisé de discerner où sont les qualités vraiment puissantes et celles qui n'ont qu'un intérêt superficiel.

L'effet dans le souvenir est la contre-épreuve de l'effet direct.

. . . .

Dans un tableau, des parties, très belles en elles-mêmes, peuvent constituer un mauvais ensemble.

C'est faire la critique d'une œuvre d'art que de dire à son propos : « Il y a là de belles choses. » L'idée ne vous en vient pas devant les chefs-d'œuvre.

Lorsqu'une qualité accessoire saute aux yeux, tant pis ! Mieux vaut un défaut qu'on ne remarque pas.

Lorsqu'un peintre, montrant son tableau, s'aperçoit que les visiteurs sont frappés par la beauté d'une partie secondaire, qu'il n'hésite pas un seul instant à la sacrifier.

. . . .

Pour terminer ces lignes prises aux vieux cahiers où j'ai écrit autrefois mes pensées sur l'art, je donnerai ma conclusion :

Le vrai n'est pas seulement la réalité matérielle.

L'âme doit dominer la matière.

La création terrestre est au service de l'homme qui en est le roi.

Nous avons tous des idées, des sentiments, des passions; il ne faut pas que l'artiste seul se résigne au rôle passif de miroir...

XCIII

Me voici bientôt arrivé au bout de la tâche que je me suis imposée en écrivant ces souvenirs.

Lorsque je dis : la tâche que je me suis imposée, je ne veux pas insinuer que ce travail m'ait été surtout pénible.

Mais, si, le plus souvent, j'y ai rencontré de douces joies, j'ai dû aussi, parfois, surmonter une bien naturelle hésitation en rencontrant sur mon chemin les chagrins qui attristent les existences même les plus heureuses.

Cependant les chagrins mêmes, vus de loin, ont leur mélancolie pleine d'un charme amer.

C'est à cette distance que je voudrais les regarder; à cette distance où les lambeaux de toison que le troupeau effaré a laissés aux épines, se confondent avec les fleurs de la lande...

Je veux garder cette illusion.

Ce chapitre sera ici, comme ces petits cimetières qui dorment parmi les champs, au bout du village, et dont l'horreur se dissimule sous un réseau de verdure fleurie.

En y amenant les êtres chéris qui ont traversé ces souvenirs, je ne me laisserai pas aller aux déchirements, mais aux pieux attendrissements.

C'est dans notre cœur que nous conservons leur culte vénéré.

Leur dépouille, laissée à la terre, passe dans cette

herbe, dans ces fleurs dont nous ornons les tombes, et c'est sous cette forme que nous l'aimons encore dans le vague sentiment de l'universelle parenté qui lie toute la nature.

Mais là n'est pas l'âme.

Elle s'est mêlée au monde surnaturel auquel elle a toujours aspiré ici-bas ; à l'idéal rêvé ! Elle entrevoit la clarté promise.

Et elle est partie laissant dans notre cœur son souvenir toujours vivant, comme si, en réalité, elle ne nous avait pas quittés.

La vue du tombeau dans ce qu'il a d'affligeant n'ajouterait rien à l'intensité de ce souvenir.

La chrysalide se dessèche lamentablement à l'arbre où la retient encore son ligament de soie ; noir petit tombeau d'où le papillon splendide s'est envolé au soleil, comme les âmes s'envolent vers des sphères meilleures.

La tombe de la chenille a été le berceau du papillon.

Qui ne sent, au fond de sa conscience, que l'âme n'a rien de commun avec les ténèbres de la sépulture !

Qui peut connaître les lois qui président aux mystères des règnes invisibles ?

Ne peut-on pas tout espérer ?...

On les a vus arriver depuis longtemps à ce champ de repos, mes parents chéris : ma petite sœur, ma mère, ma grand'mère et mon père.

Et voici qu'en 1862, le jour de la Saint-Nicolas, au moment où ma femme arrangeait les gais bonbons de circonstance qui devaient tant réjouir Virginie (on sait l'ardeur heureuse que les mères apportent à ces soins), voici que le télégraphe nous apprend brutalement la mort de notre Félix De Vigne. Un rhumatisme au cœur l'avait enlevé en quelques jours. J'avais cru à une simple indisposition d'après une lettre très rassurante et que je n'avais pas montrée à Elodie.

On a vu qu'il était en progrès. L'un de ses derniers tableaux : *Le Dimanche matin au moyen-âge*, tient une bonne place au Musée de Bruxelles. Il était chevalier de Léopold et, le jour de sa mort, arriva sa nomination au poste de directeur de l'Académie de Louvain.

En 1866, s'envolait notre petit ange Louis, fils de mon frère Louis (à sept ans).

Puis, en 1867, tu partis à ton tour, ô cher oncle, ô second père !

Malgré ses soixante-neuf ans, sa santé paraissait inaltérable, lorsqu'il tomba sous un mal imprévu. On peut dire qu'il n'a pas eu de vieillesse, tant il était encore plein d'enthousiasme pour le bien et pour le beau.

Je n'ai pas besoin de dire les immenses regrets qu'il laissa, même chez certains hommes qu'il avait combattus.

Il avait fait passer ses nobles sentiments dans le cœur de ma nièce Julie dont il avait dirigé l'éducation, disant : « Je veux en faire une femme ! »

Il l'excita à l'héroïsme de l'âme. La pauvre enfant, naturellement exaltée, aurait plutôt eu besoin d'un précepteur qui la calmât dans ses élans de stoïcisme.

Encore petite, elle s'était brûlée avec un fer rouge pour s'exercer à la douleur.

Elle lisait avec avidité Plutarque, Lamartine, Leconte de Lisle.

Elle eut la passion des victimes. Elle vouait à la mémoire d'André Chénier un culte qui touchait à l'amour.

Physiquement elle ressemblait à Charlotte Corday.

Elle souffrit toutes les douleurs de la patrie ! Pauvre fleur blessée, on la vit bientôt languir sous notre froid soleil.

On eut recours au Midi. Oh ! le pays où fleurit l'oranger...

Les chauds rayons la ranimèrent pour un temps: on la crut sauvée.

Elle se croyait forte; elle courait imprudemment sur les galets dans le vent de la mer.

Elle jouait avec sa petite sœur, sur la plage d'Antibes; et c'est là qu'elles inspirèrent à notre ami, le ravissant poète Paul Arène, un de ses plus charmants poèmes *(Au Bord de la Mer)*, dont voici deux strophes:

Un matin je rêvais de Grèce
Près de la mer, quand sur le bord,
Passèrent, de l'or dans leur tresse,
Deux mignonnes enfants du Nord.

. . . .
. . . .

Vois là-bas frémir à la brise
Le rire innombrable des flots,
Vois cette écume qui se brise
Aux pointes blanches des îlots,

C'est fête en Méditerranée...
. . . .

Hélas! six mois plus tard, la Méditerranée n'était plus en fête.

Il y a des jours où ses lames courtes et haletantes battent le rivage avec le bruit lugubre d'un glas!...*

* Depuis que ce livre est écrit, nous avons été de nouveau frappés dans nos plus chères affections par la mort de mon neveu Louis, fils de mon frère Émile, un charmant jeune homme de vingt-neuf ans, aimé de tout son entourage.

XCIV

En 1865, lorsque j'eus terminé la *Fin de la Journée*, je fus repris du désir de voyager et je partis pour la Bretagne.

Je me sentis profondément touché à l'apparition de la vie agreste, maritime et religieuse du Finistère.

La tristesse des landes, la fruste ferveur des calvaires de granit qui se dressent, rongés de mousses, au coin solitaire des carrefours; les chemins creux et sombres dont ni les lueurs bleues du ciel, ni les rayons tamisés à travers l'épaisse voûte de verdure ne peuvent dissiper l'éternelle nuit où semble se tordre, en nœuds de serpents, l'enchevêtrement de mille racines; la lumière blême des temps couverts et des crépuscules plombant, comme d'un hâle gris, les maigres visages des paysans, aux yeux farouches, qui balancent leurs hautes statures, le dos courbé sous leurs longs cheveux épars; les femmes qui ressemblent à des saintes Vierges avec leurs coiffes dressées en mitres, leurs fraises d'où émergent leurs cols frêles et penchants, leurs jupes de futaine galonnées d'or et d'argent; toute cette rusticité monastique, toute cette sauvagerie mystique semblaient évoquer en moi je ne sais quels confus et lointains souvenirs plus anciens que ceux de mon Artois.

Et je sentis que je devais descendre des Bretons.

Je faisais ces réflexions tandis que nous tombions en plein marché forain, sur la place de Chateaulin, et

qu'au milieu de la cohue des costumes, bruns, noirs, jaunes, rouges et bleus, notre petite Virginie s'écriait : « Oh! maman, le Carnaval! »

Nous étions donc à Chateaulin, venus de Brest par le bateau et allant à Douarnenez.

Nous trouvâmes à louer un véhicule disloqué, sorte de cabriolet-carriole avec un châssis vitré qui, levé devant nous, nous emprisonna étroitement, car la pluie ne cessa pas.

Nous entrâmes bientôt dans des landes roses qui fumaient à perte de vue sous l'eau du ciel; une désolation morne au bruit de la pluie battant les vitres disjointes d'où l'eau ruisselait lamentablement et commençait à pénétrer par les fentes.

Notre Virginie, à l'unisson, se mit à verser un torrent de larmes que je ne parvenais pas à apaiser en allant lui cueillir des bouquets de bruyères et de digitales...

Nous traversâmes ainsi Kerghoat, célèbre par son pardon, Locronan et Kerlass, deux villages pleins de caractère avec leurs belles églises.

Ces monuments de granit dont l'humidité plaque les murs intérieurs de mousses vertes, expriment bien la foi sauvage.

Le Breton est naturellement artiste.

Chez lui, plus qu'ailleurs, j'ai rencontré jusque dans les hameaux les plus oubliés ces sculptures barbares, difformes, fascinantes par un charme troublant.

Elles peuvent être monstrueuses, non vulgaires ni comiques; leur laideur pleine de rêves est sérieuse et parfois terrible.

C'est sous l'ardeur et le tressaillement des visions mystiques que les obscurs artisans du crû ont balbutié cette force d'expression que l'art raffiné ne donne que rarement.

Rien, d'ailleurs, de plus en harmonie avec les landes désertes, que cet art de granit.

Douarnenez, dont on m'avait fort vanté les femmes et les plages, ne m'impressionna pas d'abord.

A Douarnenez il faut le soleil.

Les côtes de sa baie s'estompaient dans des buées lourdes, molles et bleuâtres, du plus refroidissant effet.

Puis toute cette bruine, lentement mais sûrement absorbée, avait fait tomber mon enthousiasme.

Les femmes étaient engoncées dans leurs hardes du dimanche. Les hommes grouillaient dans la rue, les uns ivres, les faces brunes et rouges, les costumes bleu-noir, se groupant devant les débits d'eau-de-vie. Sous ce ciel de plomb, c'était d'un ton absolument triste...

Nous descendîmes à l'hôtel du Commerce où nous trouvâmes Édouard Leconte, ce paysagiste qui, plein de promesses, mourut à trente ans, notre charmant poète André Theuriet et Emmanuel Lansyer dont le pinceau a été le premier et habile traducteur de Douarnenez.

Oh! le lendemain, comme tout changea d'aspect, lorsque, après avoir traversé, dans des nausées de sardinerie, un réseau de rues fétides, nous nous trouvâmes tout à coup, immobiles, devant l'éblouissement de la baie.

C'était comme une immense coupe taillée par quelque géant grec à l'usage des Dieux.

Des falaises brunes marbrées de blanc et de rose, noires veinées d'or, des anses, des caps, des plages, se déroulaient à l'infini, arrondissant leur cercle dans d'indicibles harmonies de couleurs et dans de pures cadences de lignes.

Au fond, le Menez-C'hom, couvert de bruyères, groupait ses divers mamelons dans la limpidité de l'air, rose fleur de pêcher.

Puis s'étendaient, au-dessus des plages frangées d'écume, les bois sombres, les moissons d'or, vers

Locronan dont la montagne courbe a tant de grâce et, à mi-côte, découpe sur le ciel sa belle église.

A gauche, c'étaient le Cap de la Chèvre, aux hardis contreforts, aux falaises à pic, dentelles de pierre, et la pointe de l'Heidé, où l'Océan jamais ne s'apaise.

Sur son lit de sable fauve, la mer bouillonnait, mer de saphirs et d'améthystes en fusion, avec çà et là un éblouissant épanouissement d'écume blanche, et sillonnée de mille barques aux voiles brunes et rouges, clapotantes dans le vent.

Près de nous, des hautes parois granitiques, à arêtes vives qui, toujours humides, dans le frémissement des reflets tremblants, flamboyaient au soleil ou s'azuraient à l'ombre, un jaillissement continu de sources chatoyantes descendait et courait sur le sable comme des rubans de moire transparente et claire, presque invisibles, puis fuyaient se mêler à la mer, laissant derrière elles des mares, immobiles miroirs, où se reflètent, avec le ciel, les roches brunes qui les encadrent.

Par instants, de fortes lames accouraient se briser sur les roches couvertes de goëmon et, vite, refuyaient vers la mer dans des cliquetis de galets.

Autour des mares tranquilles, se mouvaient, comme des essaims d'hirondelles, ici, dans la netteté violente des rayons, là, à demi voilés dans les mouvants nuages des embruns, les groupes des lavandières, sveltes et longues, toutes coiffées de la blanche cornette de Douarnenez qui, serrée au crâne, retrousse sur la nuque en lumière, comme des pointes d'ailes, ses barbes aiguës.

Population maritime, aux attitudes et aux types divers.

On y trouve ces profils droits, le front et le menton proéminents, les lèvres fortes, les mâchoires puissantes et carrées, les yeux bleus aux paupières bien

fendues sous la large arcade qui prolonge les sourcils jusque dans les tempes; type gallo-romain, cher à Michel-Ange; et puis aussi ce type de gazelle aux cols souples, qui sent le désert, les yeux obliques, les prunelles enchâssées comme des diamants noirs dans un pur émail éclatant de blancheur, les traits fins, fermement burinés dans leur bronze olivâtre.

Les uns font rêver aux dolmens des forêts celtiques, les autres aux harems de l'Orient.

Là, pas de costume; des draperies jetées au hasard, des jupons jadis noirs, roussis au soleil, bleus déteints ayant pris les tons de la mer, suivant le corps tout d'une ligne, ne s'écartant que sous la pression des membres, ou encore, ramassés, ramenés de devant et rattachés en arrière, découvrant les jambes aux galbes charmants; puis ce sont des châles déchirés, recousus, rapiécés, suivant tous les mouvements, tantôt jetés sur les épaules comme des ailes ou tombant en plis majestueux; se gonflant et tournoyant aux caprices des attitudes et des souffles de l'air.

Çà et là, des jeunes filles se courbaient vers l'eau dans d'onduleux mouvements, la tête un peu redressée, les bras nus s'allongeant, se ramenant, tordant le linge ou se levant et retombant dans la grêle des battoirs qui précipitamment claquaient clair sur la basse continue et sourde de l'Océan.

Puis c'étaient des nichées d'enfants en guenilles de toutes couleurs qui dégringolaient et roulaient les uns sur les autres, petits mousses à moitié nus, agiles comme des singes, fillettes coiffées de travers avec les vieilles cornettes de leurs mères, têtes rondes et blondes, rousses et frisées, ouvrant des yeux magnifiques et des bouches bayant aux mouettes.

Enfin sur tout ce remuement de vie, de rayons et d'humide poudroiement, c'étaient d'autres figures plus calmes; grande fille debout, la hanche tendue, incli-

nant avec abandon le front vers les flots, dans une indolente torsion des reins et du col, la nuque au soleil, battue par la palpitation des barbes de la coiffe; tandis que, plus loin, de mornes vieilles momifiées filaient leur fuseau comme des Parques, roides, et qu'on eût dites incrustées dans le rocher, et que sans cesse passaient et repassaient de graves matrones, le cou droit, la tête haute, le pas ferme et lent, le poing sur la hanche, les yeux bas et la cruche en équilibre sur la solidité de leur front.

O vous qui visiterez après moi cette grève (de Poulmarch), peut-être y trouverez-vous des laideurs. Je ne les voyais pas.

Je m'épuisais en adorations stériles.

J'en fus malade.

Ce fut là mon atelier; j'y couvris mes albums de croquis.

Cependant j'aurais voulu tout exprimer à la fois, les personnages, les rochers, la mer, les ciels, les fonds.

Que sacrifier? et pourquoi sacrifier?

Et je me mis à dérouler, à retourner, à entremêler cent compositions, espérant toujours tout dire, et, jamais content, prêt à recommencer le lendemain.

Je n'en dormais plus; et si parfois la fatigue amenait un court sommeil, je continuais à peindre et à dessiner en rêve, revoyant ces merveilles plus vertigineuses encore, et je croyais enfin l'étreindre, cette sorcière de Baie.

N'était-ce pas en effet une sorcière, cette Protée qui changeait tous les jours de forme et de couleur; tantôt agrandie par le mystère des brumes qui simplifiaient et reculaient ses plans à demi perdus dans d'exquises tendresses; à d'autres heures, plus petite, laissant les yeux pénétrer au plus loin les élégantes dentelles de ses arabesques; parfois se ruant, toute blanche d'impuissante colère, contre les roches impas-

sibles, couvertes de goëmons jaunes; à d'autres instants, calme comme un miroir, redisant le ciel aux blancs nuages que les navires coupent; ou bien jetant des lueurs aveuglantes qui couraient sur les flots de saphir et d'émeraudes vives, et, plus tard, dans l'air safrané, allumant des lueurs de fournaise pour s'éteindre dans le gris ardoisé des nuits.

Enfin lorsque je crus avoir fixé ma composition (et je dois dire que parmi toutes celles que j'avais faites, je n'avais pas choisi la meilleure), j'entrepris le tableau des *Lavandières des rochers du Finistère*.

Comme toujours, l'ébauche avait marché à merveille et je croyais que le tableau allait se faire tout seul.

Mon groupe principal se mouvait dans les mille reflets de l'ombre, tandis que le soleil jouait dans les fonds. Oh! ces fonds! c'est là que je rêvais tout le charme de mon sujet; aussi, laissant les personnages à l'état d'ébauche, je m'épuisais à travailler les lointains, stupidement, puisque leur effet dépendait de la fermeté et du fini des figures.

Or j'étais de la dernière paresse à toucher à ces figures, m'acharnant à ces grottes, à ces plages, à ces villages étagés sur les côtes et qui devaient trembler si poétiquement là-bas dans le soleil.

Ce fut un travail de Pénélope. Impossible de vaincre l'idée fixe qui me ramenait aux mêmes endroits de ma toile, les tripotant, les effaçant, les grattant, les ciselant en vain.

Je fus pris de névrose. Des élans me frappaient le cerveau que je sentais près d'éclater. Mais je ne quittais pas la peine; je me couchais par terre attendant que la crise fût calmée, et je reprenais ma tâche, me criant tout haut à moi-même: « Tu crèveras ou tu en sortiras! »

Finalement je fus pourtant forcé de remettre ce tableau à une autre année; j'y avais gagné d'affreux

bourdonnements qui me rendaient sourd, et autres perturbations nerveuses qui me rendirent momentanément le travail impossible.

Décidément cette Baie défiait le crayon et le pinceau de l'artiste; son énigme était l'infini!

XCV

Je retournais aux paysans qui m'avaient tant frappé à Chateaulin.

J'en revoyais le dimanche matin à Ploaré.

Ploaré est un assez important village qui continue Douarnenez sur la hauteur, le long de la route de Quimper.

Le pays y est superbe : des bois de pins maritimes très hauts, mêlés de hêtres, où bondissent les écureuils; de chênes très tourmentés, de châtaigners dont quelques-uns énormes, de blancs de Hollande et de cognassiers; avec çà et là quelque ferme de granit au toit de chaume, noyée dans son fumier; puis des landes aux bruyères roses, aux ajoncs d'or; un vallon d'une gaîté sauvage, son petit ruisseau et son moulin perdus dans mille broussailles fleuries; plus loin des prairies, des seigles, des sarrasins neigeux; de magnifiques allées toujours ombreuses que traversent des troupeaux de petites vaches et de porcs majestueux; où enfin, cheminent, les jours de marché, de nombreux groupes de paysans dont souvent la marche décrit de capricieux festons.

L'église, à l'entrée du village, regarde Douarnenez

dont elle a l'air de faire partie. Elle est ogivale et dans le caractère bien breton avec son porche très bas et sa tour svelte et bien ouvrée à jour, avec ses beaux rinceaux et ses fantastiques gargouilles. Ses murs gris de granit se tachent de lichens blancs, verts et jaunes.

Dans un enclos au mur bas, ombragé par de grands ormes sombres, cette église groupe pittoresquement autour d'elle les maisons voisines se détachant sur la mer qui, au loin, a l'air de se dresser au-dessus des rues.

Des marins et les paysans des environs y viennent assister à la messe.

Quoique grande, l'église est trop petite; les fidèles qu'elle ne peut contenir s'agenouillent sous le porche, sous les arbres ou le long des saintes murailles où des fanatiques, les bras en croix, se collent comme des bas-reliefs, tandis que d'autres se prosternent, le front au granit, le chapelet aux doigts, les traits perdus dans des flots de cheveux épars. Les moins pieux s'asseoient sur le mur d'enceinte.

A l'entrée, dans la rue, un aveugle à genoux, le corps en avant, la tête redressée et ouvrant ses yeux vides, s'appuyait d'une main sur son bâton et de l'autre, le bras allongé, tendait d'un geste suppliant son vieux chapeau de feutre usé. Il était pitoyablement beau et ses longs cheveux noirs flottaient sur ses haillons de toile grise.

D'une voix puissante, tantôt véhémentement, parfois traînant des sons tremblés, il accélérait ou ralentissait sa plainte dans un air dont le fanatisme semblait venir du fond des âges.

Et je pensais aux gueux qui clamaient au bord de la mer Morte, les bras tendus vers le Christ.

Là aussi comme au temps du Christ, des marchands encombraient de leurs étalages portail et porche et des chiens y étaient accroupis.

Au milieu de l'enclos où nous sommes assis, des fidèles dorment, étendus dans l'herbe, la tête sur leur chapeau en guise d'oreiller; ils cuvent leurs libations trop matinales, sans éveiller la moindre attention.

Car le scandale est ici inconnu et même le ridicule.

Un paysan ivre, à genoux, son chapelet à la main, prie avec une grande ferveur, mais son front trop lourd chancelle sans cesse et menace de l'emporter. Il a fini par l'appuyer sur l'épaule de son voisin qui ne s'en trouve nullement distrait dans sa dévotion. Mais il arrive un moment où le rite veut qu'ils se lèvent. Le pieux ivrogne, perdant alors son appui, fait une grande culbute sur le dos, les pieds en l'air. Il continue sa prière tenant toujours ses doigts serrés aux grains du chapelet.

Aucun étonnement. On le relève, on le remet en équilibre. Il marmotte sans interruption son *Pater* et personne n'a ri...

Tels ces simples croyants!

Si les marins sont moins beaux que les paysans, les paysannes, par contre, sont loin d'avoir l'élégance des filles de la mer.

Beaucoup de femmes des terres sont laides, lourdes et mal tournées; je ne parlerai pas de celles qui ne sont que vulgaires.

La misère et le manque d'hygiène de plusieurs générations, ont amené d'assez fréquentes difformités, parfois extraordinairement étranges.

J'ai vu là plusieurs sœurs qui avaient absolument l'air de bêtes apocalyptiques, dont l'horreur et la monstruosité fascinante m'obsédaient au point de n'en pouvoir détacher mes regards. Il y avait là comme un sortilège. Trognes inouïes où, chose à peine croyable, on reconnaissait encore certains caractères particuliers qui font la beauté de leur race!

Peut-être de douces âmes étaient-elles exilées sous ces formes immondes.

Et je songeai à la *Belle et la Bête*, ce conte qui m'avait fait tant pleurer dans mon enfance.

Leur souvenir me trouble encore.

Mais on trouve aussi des paysannes d'une opulente beauté ronde et fraîche en opposition avec d'attachantes et pieuses laideurs chétives comme les ont aimées les peintres gothiques, attendrissantes infirmités pâles, qui doivent être des déviations d'attraction comme celles des fleurs de cave se tournant prosternées vers le soupirail où brille la lumière.

Elles ont la langueur suppliante de ces fleurs, la même aspiration vers le ciel, vierges blêmes, visages de cire que dévore un feu secret, où les yeux brûlent comme des cierges.

Sur leur front pur le bandeau de drap rouge saigne comme une blessure, tandis que les brides roses, le long du col frêle émergeant de la fraise, tombent de la lourde mitre aux paillons d'or et d'azur, en sourdine, sous la blancheur brumeuse des tulles brodés.

Puis c'étaient, également haut mitrées de grandes coiffes où de métalliques étincelles brillaient sous les dentelles, c'étaient, leur missel à la main, de riches fermières robustes et fortes en couleur, la face élargie, les pommettes rouges, ressemblant à des Saintes Vierges taillées et peintes par des paysans, toutes bardées de drap d'or et de broderies, avec des tabliers à baverons en soie gorge de pigeon, aux plis cassés et ramagés de fleurons, aux lourds jupons noirs cerclés d'autant de galons d'argent qu'elles ont de livres de dot.

Et au milieu de ces groupes, j'écoutais vaguement la messe, l'esprit plongé dans des rêves ravissants, et je croyais revivre des siècles depuis longtemps évanouis.

Les voix de l'orgue traversant les murs de l'église, traînaient leurs accords mystiques dans les rameaux des ormes, animant tout d'une vie surnaturelle, attendrissant les pierres, et je croyais voir respirer les saints du porche et pleurer comme agitées d'un frisson de sortilège, les gargouilles des corniches aux hures immondes, sœurs de ces filles apocalyptiques qui, plus bas, se prosternaient dans l'herbe.

Et je m'attendais à voir le Galiléen venir chasser les marchands et les chiens encombrant le porche et, de l'attouchement de ses doigts divins, rendre la vue au pauvre aveugle dont la plainte nous arrivait de la rue.

XCVI

Mais c'est aux *pardons* qu'il faut voir toute cette population bretonne des côtes et des terres; à Sainte-Anne la Palud, à Plougastel, à Saint-Wendel, à la Clarté, à Kerghoat et à bien d'autres endroits où se tiennent ces réunions foraines et religieuses.

Voici Sainte-Anne la Palud avec son église isolée qui, de son désert, regarde la mer. Des landes, des roches de granit, quelques arbres grêles et tordus, deux ou trois petites fermes, deux ou trois carrés gris perdus dans leur sombre oasis de broussailles ployées par l'éternel vent de l'Océan.

Dans cette vaste plaine aride que bossellent quelques mamelons bas, que creusent de longs plis de terrain; assise sur une crête solitaire, la Fontaine Sainte-

Anne où s'abrite la statuette miraculeuse, laisse couler son eau sacrée qui se repose d'abord dans une mare, et file plus bas en fin ruisseau vers la baie dont gronde, à temps égaux, le gémissement plaintif.

Quelques rares beuglements se mêlent à ce bruit. C'est tout ce qu'entend ce désert.

Mais un matin tout change.

Comme au temps des migrations des peuples pasteurs, tout à coup un village de tentes s'est élevé sur ce terrain nu, avec ses auberges, ses boutiques, ses hangars et ses écuries.

Blanches ou brunes, inégales d'importance et variées de formes, ces tentes brillent au soleil avec des trous noirs dans leurs pans clairs.

Alentour les chariots, les ânes et les chevaux.

Nous sommes au dernier dimanche d'août.

Et voici que des hauteurs environnantes, sur tous les lacets des sentiers sillonnant les roches; des plaines là-bas s'effaçant dans le bleu de la mer que sillonnent les barques pavoisées, de partout enfin, voici qu'arrivent des files de pèlerins, bannières en tête.

J'ai vu cet admirable tableau, immense et bariolé de mille costumes aux couleurs sombres ou éclatantes; j'ai vu Chateaulin tout noir, Pleeben tout brun, Plonevez tout bleu, Plougastel mêlant les tons les plus vifs, les jaunes, les verts, les violets, les orangés, Plougastel dont les pêcheurs aux attitudes superbes portent le bonnet napolitain et dont les femmes ressemblent à des perruches avec leurs grandes coiffes relevées en huppes.

Ce pardon de Sainte-Anne, je l'ai chanté dans mes vers. J'ai montré ces fanatiques arrivant à la fontaine sacrée et, ruisselant de sueur, harassés par la longue route, se versant à plein bol l'eau glacée le long du dos sous la chemise ouverte, et dans les manches le long de leurs bras levés.

Mais la poésie s'est refusée à décrire ces femmes, chez qui la foi aveugle supprime la pudeur, et qui vont tremper dans l'eau miraculeuse de la mare, n'importe quelle partie de leur corps affligée de maladie.

J'ai cherché à peindre cette foule d'un autre âge, s'écoulant entre les tentes, s'amassant autour des débits de boissons et des chapelles, entremêlant la piété et l'ivresse sous la surveillance des gendarmes, dont le bicorne semble là aussi dépaysé que s'il assistait au cortège de la *Juive*.

Mais comment rendre toute cette vie étrange, et ces gueux qui grouillent derrière l'abside de l'église, déclamant, gémissant en clameurs effrénées; concert et groupes infâmes, démènement et balancement maniaques de monstres hideux, absolument couleur de terre comme ces crapauds qui remuent dans la sécheresse du sol, et avec, çà et là, sur l'horrible sordidité des loques et des paillasses blêmes, quelque chose de rouge qui est un ulcère étalé.

J'ai dit la foule pieuse entourant l'église, je l'ai montrée déroulant son long ruban diapré au bord de la mer, pendant que les mendiants, restés seuls, s'ébaudissent, réunis en groupes goguenards, et, oubliant un instant sanglots et plaintes, se livrent à des jeux d'esprit.

J'ai voulu peindre le soir de cette fête, les mille groupes, sous le voile des fumées et du crépuscule, assemblés autour des feux flambants entre les tentes, pour le souper, tandis que des rondes folles de gamins trouent les flammes de leurs bonds hardis; puis tous les bruits s'éteignant dans la nuit où seule continue à gémir la basse profonde de la mer.

Enfin j'ai fait lever l'aurore dans les brouillards du matin, tandis que Locronan commence à poindre à mi-côte de sa douce montagne et que Plougastel entonne son cantique que répète l'écho réveillé des falaises;

puis s'écoule et va disparaître derrière les hauts rochers, au pied du Menez-C'hom.

Mais quel que soit le caractère de la foule qui se presse autour de Sainte-Anne de la Palud, son champ d'évolution est si vaste, que fatalement l'intérêt particulier se perd dans l'immense ensemble. L'imagination en est plus frappée que le cœur.

A Kerghoat, au contraire, une impression profonde vous saisit tout entier.

C'est ce que je ressentis la première fois que j'y assistai.

C'était à peu près le même monde qu'à Sainte-Anne, sauf Plougastel et quelques paroisses trop lointaines.

L'église de granit gris, sur un fond de verdure sombre, près d'un bois de chênes, était, comme c'est l'usage aux pardons, entourée d'un triple cordon de cire, offrande des paroisses voisines.

L'enclos bosselé de tombes où s'élèvent quelques croix de fer rouillé, se couvre de cette herbe vive et grasse des cimetières.

Au milieu, un calvaire monumental.

De frustes saints de pierre y accompagnent le crucifié, types dont la pieuse difformité éveille des rêves mystiques et qui offraient des traits de ressemblance avec les fidèles assis sur les marches du piédestal.

L'enclos était plein de monde.

L'aveugle de Ploaré gisait étendu sur l'herbe, ivre, abruti. D'autres mendiants emphatiques psalmodiaient vers l'abside, dans le silence où priait la foule prosternée.

J'ai dit les différents types de cette foule, j'en ai décrit les beautés, les laideurs expressives, les difformités étranges et presque démoniaques, et les pâles adolescentes, fleurs d'extase aux yeux brûlants de fièvre, au front de cire qui semble saigner sous le

bandeau rouge comme les hosties miraculeuses des légendes.

On voyait aussi là des têtes de chouans aux faces d'éperviers, dont les yeux fauves luisent à travers les longs cheveux emmêlés.

Les voilà, ces costumes où les ors et les paillettes d'azur scintillent sous les tulles; ces rouges voilés qui prennent des tons d'aurore, et toutes ces couleurs puissantes ou tendres, variées dans une harmonie sacerdotale.

La foule attendait.

La châsse de la sainte allait sortir.

Les arbres épandaient sur la solennité cette demi-obscurité de haute futaie qui enveloppait les cérémonies celtiques.

D'orageux nuages, qui peu à peu s'étaient amoncelés dans le ciel, assombrissaient encore l'austérité de ce jour. Les couleurs vives s'exaltaient par elles-mêmes, mais les pâleurs blêmissaient, plus mystiques, sur les visages des vierges maladives, tandis que le hâle des chouans se plombait d'un gris sinistre.

Tout respirait l'effroi sacré.

Tout à coup, dans le silence, la cloche tinte, grêle et claire.

Tous se lèvent.

On se presse des deux côtés du chemin laissé libre.

Des milliers de coiffes blanches se serrent, s'agglomèrent entre les arbres, en une vaste étendue froide comme une nappe de neige et qui ondule sous le ciel lourd d'orage.

Et voici, dans cette foule, que l'un à l'autre, deux mille cierges s'allument, embrasant de leurs roses reflets les blancheurs sombres; pureté céleste où crépitait en légers tourbillons un firmament de petites flammes ardentes comme les âmes de ce champ de prière.

Un mouvement au portail. Apparaît la première bannière qu'il faut abaisser sous le cintre trop bas.

Elle est lourde et l'homme qui la porte, pour maintenir l'équilibre, est forcé de courir obliquement renversé en arrière; il s'arrête, et, par un violent effort qui tend tous ses muscles, il la relève.

Un christ à tête de mort étend ses bras de squelette sur cette enseigne barbare.

Les tambours battent, mêlant leur bruit de guerre aux psaumes sacrés.

Ils sortent du noir portail, émergeant de l'ombre comme des portraits de Rembrandt. Ils sont trois : tête d'aigle, tête de christ, tête de bandit. Plan, plan, plan! Ils s'avancent fiers et attendris.

Des fillettes mitrées d'or, aux robes rouges chargées de broderies, passent, portant la châsse, sanctuaire où tendent les yeux ardents.

Puis c'est le flot des pénitents. Ils vont trébuchant, tête basse, cierge expiatoire à la main, pieds et jambes nus, en corps de chemise sur leur poitrine velue, les yeux hagards et brûlés de fièvre, luisant dans le tas des chevelures fauves, noires ou grises, emmêlées et comme flottantes au vent du remords; têtes parfois si décharnées qu'elles pourraient déjà figurer à l'ossuaire où les ancêtres nous regardent par leurs trous sans yeux, dans leur rictus ébréché.

Leurs maigres profils acérés tranchent sur les pieuses tendresses de ce champ étoilé, où tremblent, pâles comme des mortes, sous les ondes enflammées des cierges, les vierges incorporelles qui contemplent, du fond de leur extase, l'idéale patrie, et dont plus d'une, pour s'y envoler, n'attend plus que les premières fièvres de l'automne.

XCVII

Il y a vingt-cinq ans que j'ai vu le pardon que je viens de décrire (1865). Le caractère de cette fête religieuse a dû, depuis, se modifier beaucoup comme tout le reste.

Que de causes y ont contribué; surtout la fatale guerre de 1870 qui a appelé tous les jeunes hommes sous les drapeaux. Adieu *brogou-braz* et longs cheveux.

Et puis les bourgeois, qu'attirent les bains de mer, ont envahi les pardons que nous étions autrefois seuls à contempler.

En 1873, nous étions de nouveau à Douarnenez; et nous passions de délicieuses heures sur les ravissantes petites plages qui se découpent, entre les rochers, au bas de la ville.

Tandis que je me retirais un peu à l'écart pour peindre ou écrire des vers, Virginie, près de sa mère en train de lire ou de coudre, se livrait encore aux jeux de l'enfance avec ses petites compagnes.

Mais, tout en creusant des fossés autour des châteaux de sable, en attendant la vague qui allait les emporter, elle observait, sans en avoir l'air, tout ce qui se passait alentour: petits baigneurs plongeant dans des éclaboussures de soleil, enfants se roulant sur le sable et lavandières aux rapides et clairs battoirs.

Et, de retour dans notre chambre, elle dessinait tout

cela de souvenir. J'ai gardé des centaines de ses croquis, très curieux, où l'on suit les progrès successifs.

Je m'étais autrefois un peu effrayé de l'ardeur qu'elle y déployait, et, craignant la fatigue pour son jeune cerveau, je lui avais défendu de travailler ainsi de l'idée.

Pendant plusieurs mois, je ne vis plus de croquis.

Trouvant alors qu'elle m'obéissait trop à la lettre et commençant à craindre que sa verve créatrice ne fût tarie, je fis part à sa mère de cette inquiétude.

Elle en parla à Virginie, qui lui avoua avoir continué à dessiner en secret.

Et ce fut avec une joie extrême que je trouvai, au fond de son tiroir, tout un nid de dessins, compositions variées et qui déjà n'étaient plus des babochages d'enfant, mais rendaient clairement des scènes très expressives et déjà absolument dans le style des tableaux qu'elle a faits depuis. Elle s'était servie de tous les papiers qui lui tombaient sous la main : feuilles détachées d'agenda, pages de vieux cahiers, enveloppes de lettres, qu'elle crayonnait fiévreusement, avec la peur qui accompagne toute action défendue.

J'étais assis sur un rocher, dans une de ces petites grèves de Douarnenez, en train de faire un croquis, lorsque je vis s'avancer, au milieu d'un groupe, un jeune homme brun d'une parfaite élégance, sur le sable mouillé où bleuissaient les reflets du zénith. Il marchait à grands pas, la tête haute, un bras tendu et déclamant des vers de cette façon familièrement pompeuse où une pointe d'ironie se mêle à l'enthousiasme, comme si l'on ne se prenait pas tout à fait au sérieux, alors qu'on fait part à ses amis d'une nouvelle création poétique saisie au passage d'une inspiration sincère. Cette sorte de pompe est une façon de modestie.

Le bain d'azur qui enveloppait de toute part notre jeune homme, avait exalté sa verve et il cria à des

compagnons restés sur la côte : « Je viens de trouver une fin de sonnet superbe ! »

J'en avais entendu le dernier vers :

En poussant de grands cris, je marchais dans le ciel !

— Quel est cet extravagant poseur, me dis-je ?

Le lendemain je l'aperçus de nouveau qui revenait d'une excursion sur la route de Ploaré, en tête d'une société d'artistes, coiffé d'un chapeau de manille auquel s'enroulait une branche de chèvrefeuille cueillie en chemin. Il portait triomphalement sur l'épaule d'un air de *conquiscador*, au bout de son parapluie, dans un mouchoir blanc, une forte dépouille de champignons.

Il était accompagné d'une jeune dame belle comme une Minerve et d'une charmante petite fille aux yeux noirs comme des gouttes de café et portée aux bras d'une nourrice. Comme la veille, il poussait, en plaisantant, de pompeuses exclamations.

Dans le groupe qui le suivait, j'aperçus mon ami Jundt et le sculpteur Moulin qui me donnèrent rendez-vous, pour le soir, à l'hôtel du Commerce, où toute cette joyeuse bande était descendue.

J'étais fraîchement revenu à Douarnenez où je louais un appartement.

En passant à Paris, j'avais acheté à la gare l'*Anthologie* d'A. Lemerre. Je dois avouer, à ma honte, que pour la première fois je venais d'y lire des vers de Leconte de Lisle.

J'en avais été émerveillé, ébloui.

Le Condor, *Les Hurleurs*, *L'Épée d'Angantyr*, avec leur rythme magnifique, leur splendeur et leur tragique horreur d'images ; leur acuité de vision sur des fonds infinis, leur allure immense, résonnaient sans trêve dans ma mémoire enchantée.

J'y avais lu aussi avec une joie extrême *Les Aïeules*

de Coppée, ce chef-d'œuvre rustique d'un Parisien, où j'avais cru revoir la vieille *Catherine* de mon enfance.

Le soir donc, je me rendis à l'hôtel du Commerce comme cela avait été convenu. On était encore à table.

La conversation s'animait; le brun jeune homme y prenait une vive part.

Moulin fit la présentation, et le déclamateur emphatique de la plage m'apparut sous un aspect de cordialité simple qui me gagna aussitôt.

Nous parlâmes naturellement de poésie et de Leconte de Lisle.

« Comment, s'écria-t-il, un peintre qui a lu et qui comprend Leconte de Lisle! »

Je lui avouai que c'était depuis peu.

Il était intimement lié avec le grand poète et me récita divers passages de ses poèmes. Il me dit aussi des sonnets de son propre cru, dont tout le monde connaît aujourd'hui la splendide forme plastique et héroïque.

Et lorsque, assez avant dans la nuit, je rentrai à mon logis, j'allai dire à l'oreille de ma femme déjà couchée : « Tu sais bien, notre beau poseur, c'est un charmant homme et un ravissant poète; il s'appelle José-Maria de Heredia. »

Il faut croire que je ne lui avais pas déplu de mon côté, car le lendemain il vint nous voir.

Il m'inspira une confiance subite et je lui confessai que moi aussi je faisais des vers en secret.

Il emporta mon manuscrit.

Il voulut bien s'y intéresser et me donna d'excellents conseils sur bien des inexpériences. Quel est le jeune poète (car j'étais jeune comme poète) qui n'a pas eu les conseils de Heredia.

Une étroite amitié nous lia bientôt.

XCVIII

J'avais fait quelques vers au collège en 1843 et à Courrières en 1847 pendant la convalescence qui avait interrompu mes études de peinture.

De loin en loin, plus tard, quelques strophes étaient venues fredonner à mon oreille, notamment en 1864, et j'avais écrit mon premier sonnet (Courrières), inspiré par la plaine de mon village, que domine ce clocher dont les heureuses proportions ont été remarquées par les architectes qui ont eu occasion de le voir. Il porte la date de 1532 et fut bâti par Charles-Quint.

Peu après, j'avais composé, devant un fossé dormant sous les aulnes, ce petit poème *(Le Soir)* qui, comme le précédent sonnet, a été conservé dans le recueil *Les Champs et la Mer.* Puis ma verve poétique s'était calmée.

Lorsque arriva la fatale année de 1870, je jetai mes pinceaux et je me répandis en furieuses imprécations, en strophes désordonnées que je déchirai, sauf deux ou trois sonnets, plus raisonnables, qui font partie de la première édition du livre précité*.

Redevenues plus sereines, mes pensées continuèrent longtemps à revêtir la forme du vers.

* Pendant ce temps-là, mon frère Émile, se rappelant qu'il avait été soldat, quitta sa femme et son fils et s'engagea dans les mobilisés du Pas-de-Calais. Il fut nommé commandant, et, à la tête de son bataillon, il fut de ceux qui protégèrent la retraite de Faidherbe, après la bataille de Saint-Quentin.

J'y trouvais une source de joies nouvelles et en même temps un débouché à certaines aspirations qui commençaient à donner à ma peinture un caractère trop littéraire.

L'apparition des *Champs et la Mer* me procura l'avantage de pénétrer, chez notre cher éditeur Alphonse Lemerre, dans l'intimité des admirables poètes qui honorent notre littérature.

Alors mon ambition grandit et j'osai concevoir l'audacieux projet d'une sorte d'épopée rustique.

Mais avant de dire comment l'idée m'en est venue, je voudrais consacrer quelques lignes à un artiste que j'ai connu et aimé, qui a été mon collègue au jury de peinture pendant une dizaine d'années et qui fut le premier à m'encourager à écrire.

Je veux parler d'Eug. Fromentin.

C'était un esprit singulièrement affiné, un délicat dans toute la force du terme, un tempérament nerveux par excellence, aimable et, en même temps, un noble cœur.

Tout le monde connaît sa grande ingéniosité comme peintre et son admirable talent d'écrivain. Théophile Gautier considérait (il me l'a dit) l'*Été dans le Sahara* comme l'un des chefs-d'œuvre de notre langue.

Que de beautés aussi dans l'*Année dans le Sahel*, *Dominique* et les *Maîtres d'autrefois !*

Sa peinture est trop connue pour que j'aie à la décrire. On sait de quel brio fantaisiste et en même temps de quelle observation fine et claire il l'animait.

Il avait débuté par quelques petits paysages de son pays, sans grande prétention et que j'avais remarqués vers 1847.

Aussi fus-je très surpris deux ou trois ans après de voir ses premiers tableaux d'Afrique. C'était une transformation complète, absolument indépendante. Ces toiles étranges ressemblaient de loin à des plaques de

marbre, tant les groupes des chameaux et des Arabes, dans des crépuscules d'un gris rose, formaient des masses d'abord confuses.

Mais l'œil les devinait bientôt et le mystère ainsi pénétré éveillait de délicieuses émotions.

Je me souviens, en ce genre, de femmes arabes courant chargées de leurs outres pleines.

O virginité des premières impressions dans un pays vierge !

Depuis, Fromentin est devenu plus précis, plus savant; mais j'ai toujours regretté ces premières fleurs de son imagination si charmante.

Tous ceux qui l'ont connu se rappellent combien il était séduisant comme homme.

Il était bien proportionné dans sa toute petite taille : une réduction de grand.

Son type avait contracté, de son long séjour en Afrique, une ressemblance avec les Arabes. Mais ce qui était resté bien français c'était sa grande vivacité d'allures et sa spirituelle faconde.

Bon, cordial et compatissant, ennemi de toute banalité, droit et franc, Fromentin s'était attiré toute l'estime et l'affection de ses camarades. Ses yeux noirs, très expressifs, étaient vifs et tendres.

Je ne passe jamais devant son petit hôtel de la place Pigalle, aujourd'hui un restaurant, sans penser avec émotion à nos bonnes causeries de l'atelier, entre quelques intimes, dont mon excellent ami Ch. Busson.

En 1876, nous étions de nouveau en Bretagne, et, par une belle journée d'été, nous contemplions pour la centième fois cette merveilleuse baie de Douarnenez, lorsqu'une personne de notre connaissance nous tendit son journal en nous disant : « Fromentin est mort ! »

Cette nouvelle si imprévue me glaça d'un douloureux étonnement.

Je l'avais quitté si plein de vie peu de temps auparavant. Un phlegmon, produit peut-être par une mouche charbonneuse, l'avait enlevé en quelques jours à la Rochelle, sa patrie.

Et, coïncidence singulière, je songeai, au milieu de mes regrets, que cette même baie qui s'ouvrait devant moi, était justement le sujet du poème que, dans mon livre, j'avais dédié à Fromentin.

Et je me rappellai, avec une vive émotion, les termes de la ravissante lettre qu'il m'a écrite pour m'en remercier et que je conserve parmi mes plus précieux autographes.

XCIX

J'allais aux champs, cherchant des motifs et des effets, méditant de nouveaux tableaux, et je me faisais accompagner par un petit sauvageon de fillette qui portait ma boîte et de temps en temps posait dans le paysage.

Brune, fine et svelte, les cheveux folâtres roussis au soleil, elle allait et venait, courait et sautait, vive comme une chèvre et ravissante dans l'espièglerie de tous ses mouvements.

Elle m'inspira un petit poème qui a été le point de départ de *Jeanne*. On le trouve au *Chant de l'Enfance*, commençant par ce vers :

> *Bientôt Jeanne courut, pieds nus, par les chemins...*

et finissant par cet autre :

> *Le logis s'éclairait d'une lueur d'aurore...*

Lorsque j'eus composé ces vers, je m'intéressais tellement à ma petite gamine que je conçus aussitôt l'idée d'en faire l'héroïne d'un grand poème.

Un autre de mes modèles me fournit le sujet et le dénouement de l'action.

Cette dernière, enfant trouvée, élevée à Courrières, ayant été réclamée par sa mère qui se trouvait dans une belle situation de fortune, avait résolument refusé de la suivre pour rester près des pauvres gens, ses parents adoptifs, et épouser le paysan qu'elle aimait.

Quant aux tableaux et épisodes qui accompagnent cette action, je les ai trouvés dans mes souvenirs, sauf toutefois les quelques passages qui ont rapport à l'origine de Jeanne.

On m'a demandé pourquoi j'en avais fait une Indienne.

Mon Dieu, j'ai voulu me ménager une trouée vers cet idéal infini qui m'a toujours tourmenté.

J'ai voulu aussi que Jeanne ne fût pas seulement la paysanne d'Artois, mais la femme primitive aux instincts naturels et sauvages, en opposition avec Angèle, fille tendre et mystique de notre sol chrétien.

Ai-je eu tort de ne pas me laisser arrêter par le poteau limitrophe d'une province?

N'ayant pas été dans l'Inde, j'ai consulté quelques documents précis.

Je n'ai pas, d'ailleurs, l'intention de défendre les erreurs que j'ai pu commettre.

Quelles jouissances m'a causées l'exécution de ce poème!

Quoi de plus délicieux que se créer un petit monde et s'y enfermer. Durant quatre ans je m'absorbai dans sa vie, me mêlant plus à ses personnages imaginaires qu'au monde réel qui m'entourait.

Le travail de la poésie est plus enivrant que celui

de la peinture, car la succession des tableaux et des pensées, la rapidité des images, l'intensité des sentiments et l'immatérialité du procédé entretiennent, dans le cerveau et le système nerveux, une vibration permanente.

La peinture, au contraire, s'exerce au rendu d'une idée simple et par des moyens palpables.

Mais quels rapports unissent ces deux arts! Ce sont les mêmes lois générales de composition, de pondération, de sacrifices, d'opposition et d'harmonie.

Parfois, au mouvement du rythme, je croyais voir ma plume courir et dessiner des formes, tandis que les sonorités me donnaient presque l'illusion des couleurs.

Cependant, par cela même qu'il est enivrant, le travail des vers est horriblement fatigant. J'y contractai une névrose du cerveau, accompagnée de vertiges, qui ressemblaient à des anéantissements et duraient des heures.

Depuis, les médecins m'ont sévèrement interdit la poésie. C'est pour m'en venger que j'écris ces souvenirs.

La prose, qu'on peut laisser et reprendre à volonté, permet des repos à l'esprit que tourmentent sans interruption l'enchaînement des vers et l'obsession continuelle des rimes.

Jeanne parut chez Charpentier en 1880, et, depuis, fait partie de la *Petite Bibliothèque littéraire* d'Alphonse Lemerre.

C

En cette même année 1880, je fus de nouveau frappé dans mes affections les plus chères.

Nous étions, Mme Breton et moi, à prendre un rafraîchissement sous la vitrine du café de l'Univers. On était au commencement de mai et nous venions de l'Exposition.

Nous parlions de ce brave de Winne, que nous accusions d'oubli. Nous étions, en effet, sans nouvelle de sa part. Il n'avait pas, comme d'habitude, assisté à l'ouverture du Salon. Il n'avait pas même répondu à l'envoi de mon poème.

Comme nous traitions de Winne d'incorrigible paresseux, nous aperçûmes Paul Devigne, le sculpteur, notre cousin, en voiture découverte, qui traversait la place du Palais-Royal, précipitamment.

Nous l'appelâmes gaîment et nous fûmes surpris de le voir venir à nous, les traits bouleversés ; il se rendait à la gare du Nord.

Il nous tendit une dépêche qu'il venait de recevoir : « *De Winne, pneumonie, état désespéré, arrivez.* »

Je ne dirai pas notre consternation. Nous retournâmes chez nous. La même dépêche nous attendait, bientôt suivie d'une autre : « *Tout est fini.* »

On sait quelle amitié de frère nous unissait à de Winne. Je partis aussitôt pour Bruxelles, en proie à une poignante douleur.

On a vu ses commencements pénibles, puis nous

l'avons retrouvé au boulevard du Montparnasse. Nous l'avons laissé au moment où je lui sautais au cou, en lui demandant pardon de ce que j'avais pu, dans un instant de torture morale, soupçonner sa loyale amitié. Je suis loin d'avoir tout dit sur cet admirable artiste, qui fut un grand portraitiste*.

On se rappelle qu'il peignait un sujet biblique : la *Séparation de Ruth et de Noémie*, pendant que je faisais mes premiers *Moissonneurs*.

Avec quelle passion nous caressâmes ces toiles, qui trompèrent nos espérances, ces peintures chétives et pâles que ne regarda pas le public, au Salon de 1853.

Mais bientôt Liévin de Winne peignit un tableau qui donna sa mesure : *Saint François d'Assises* en extase, où le jeune artiste atteignit subitement une remarquable puissance et qui fit sensation à l'Exposition de Bruxelles, où il parut en 1854.

De retour à Gand, vers cette époque, il fait un *Christ au Jardin des Oliviers*. Mais des hésitations le reprenant, il ne donne pas à ce tableau les mâles qualités du *Saint François*. Puis il va en Hollande, et en revient tout imprégné de la magique lumière de Rembrandt. Il peint alors plusieurs portraits d'un bel éclat, d'une facture puissante, mais un peu gâtés par une teinte trop jaune.

Le portrait de Félix Devigne, qu'il fit peu de temps après, conserve encore un reste de ce défaut; mais c'est déjà une œuvre magistrale, bien vivante, fermement modelée, à larges plans, irréprochable de dessin.

En 1858, notre peintre, dont l'ambition visait la grande peinture d'histoire, exécuta une importante

* Une exposition de portraits du siècle vient de s'ouvrir à Bruxelles. D'un avis unanime, le grand succès y a été pour les portraits de de Winne.

toile : *Les saintes femmes au tombeau du Christ.* Il subissait alors l'influence des artistes allemands, et en particulier de Schnor.

C'était lutter contre sa propre nature, toute de sincérité et de simplicité. Aussi les *Saintes femmes* ne sont-elles qu'une œuvre estimable, malgré de bien courageux efforts. Cela ne l'empêcha pas de rêver une toile immense, et il s'arrêta à ce sujet : *Une orgie de César romain, tandis qu'on égorge des esclaves.*

Il en parlait avec beaucoup de feu.

Un jour il se fit apporter, d'un seul coup, plus de vingt volumes d'histoire romaine, s'enferma le soir à l'atelier et finit par n'en lire aucun.

On voit, à ces préoccupations, que notre artiste serait devenu un peintre d'histoire, si, au milieu des orages de sa première jeunesse, son instruction n'eût été négligée. Son imagination, très réelle au fond, s'en trouva toujours fort empêchée. Il le sentait ; il en souffrait, mais, à l'âge où il eût pu encore s'instruire, le temps lui manqua, car il fallait, avant tout, songer à gagner sa vie.

A la morne tristesse d'autrefois avait succédé, chez Liévin, une vivante gaîté. Cette gaîté était devenue le nécessaire aliment de son âme ardente.

Il avait tant souffert qu'il avait pris en horreur la souffrance, dont le spectre l'épouvantait. Il avait dans le cœur des trésors de pitié, mais, plutôt que de regarder la misère en face, il préférait ouvrir vite et largement sa bourse pour la secourir.

Ce fut là son seul égoïsme.

Il était à la fois le plus oublieux et le plus fidèle des amis. Il avait dans ses affections des délicatesses infinies et des oublis inexplicables, des sommeils passagers où son cœur s'était endormi pour se réveiller brusquement, avec des transports de tendresse.

Il vous étouffait alors dans ses embrassements et

répondait à vos reproches par des charges si délirantes, si contagieuses, que vous vous preniez à les continuer vous-même en riant aux larmes...

S'il était parvenu à se soustraire à la douleur, il fut toujours impuissant à réprimer la violente irritation que lui causait toute injustice.

Comme artiste il ne fut jamais jaloux, il aimait à dire du bien de ses confrères, mais il fut toujours impitoyable pour la médiocrité triomphante.

Lorsque ses amis lui demandaient des avis, il leur jetait à la face sa franchise qui pouvait aller jusqu'à la brutalité.

Oh les précieux conseils! Il ne viendra plus nous les donner, ces braves conseils, et nos toiles, au moment critique, l'attendront en vain au fond du village où il apporta tant de fois sa lumière, de ce village de Courrières qui aimait tant à le voir, et où il aimait, le dimanche, à partager les jeux des paysans ses amis, dont il serrait si cordialement les mains durcies par le travail de la terre.

Et les humbles aussi l'ont pleuré.

Depuis 1861, de Winne habitait Bruxelles; il y avait acheté l'agréable maison bâtie par Otto de Thoren, le peintre autrichien qui tout récemment vient de mourir à Paris où quelques beaux tableaux l'avaient mis en lumière.

Il avait fait les portraits de L. A. R. le comte et la comtesse de Flandre, du roi Léopold Ier, et sa réputation était définitivement établie.

Pour se préparer au portrait du roi il en avait d'abord fait une grisaille qui est maintenant au musée de Gand.

C'est un chef-d'œuvre : toute la finesse du diplomate, toute la pénétration de l'intelligence, toute la fierté royale respirent dans cette tête que j'ai revue cent fois avec une admiration nouvelle. Le modelé est

d'une délicatesse et d'une puissance extraordinaires. Quels accents incisifs et souples, quel frémissement de vie! Les traits de l'illustre vieillard ont été pour ainsi dire saisis au vol et fixés pour toujours. Le roi est là, éternellement vivant. Holbein eût été jaloux de cette grisaille.

Les Parisiens se rappellent ce fameux portrait d'homme qui portait un pince-nez et tenait un chapeau à la main, représentant un Américain. M. Sandfort. C'était peut-être le plus beau portrait de l'Exposition universelle de 1878. D'autres portraitistes étalèrent plus de pompe, plus d'habileté manuelle, mais aucun n'exprima avec des moyens plus honnêtes et une pénétration plus intense ce chef-d'œuvre de la création : l'être humain.

Ce qui apparaît d'abord dans ses divers portraits, c'est un je ne sais quoi d'austère et de familier, une sévérité calme et douce, une grande unité, de la variété, et cette aisance, cette tranquillité puissante qui résulte de l'accord harmonique de toutes les parties et qui est la qualité suprême des vrais maîtres. Point de miracles de facture, point d'efforts apparents; les personnages vous regardent paisiblement du fonds de leur âme et selon leur âme.

Telle est mon impression, telle fut celle du jury international qui, en 1878, lui vota d'enthousiasme une première médaille, après lui avoir donné onze voix pour la médaille d'honneur qui ne devait être accordée qu'à d'importantes compositions.

Ses derniers portraits, dont quelques-uns ont été interrompus par la mort, montrent que de Winne n'avait pas tout dit.

J'ai tâché de caractériser en deux mots ses autres toiles, mais que dire de celles-ci où l'art lui-même disparaît, où la pensée de l'artiste conduit seule sa main et domine tellement la matière, qu'elle semble

resplendir d'elle-même, pour ne montrer que deux choses : la personnalité du modèle et celle du peintre.

Je ne connaissais pas ces dernières œuvres sauf un portrait de mon frère Louis, non terminé, et qui est une des choses les plus mystérieusement vivantes que j'aie vues, lorsque j'arrivai à Bruxelles pour les funérailles.

Ce jour-là, tandis que la main créatrice était déjà glacée et que, secoué par les sanglots, je me précipitais sur cet escalier que j'avais tant de fois gravi avec de joyeux battements de cœur, lorsque ayant ouvert cet atelier encore rempli de l'existence du maître, je me trouvai en présence de ces superbes et modestes toiles, si dépouillées de matière et si chargées de vie, ma douleur se changea en pieuse extase et, touchant mystère ! il me sembla que l'âme de Liévin me regardait mêlée à celle des personnages dont il avait été le fidèle interprète. Je la sentais toujours présente, toujours en communication avec la mienne et, pensée consolante, je crus y sentir comme l'affirmation de son immortalité.

CI

J'arrête ici le récit de mes souvenirs.

Cependant, je ne veux pas terminer ce livre sans jeter un regard, au Champ de Mars, sur cette Exposition des tableaux du siècle qui vient de fermer ses portes.

Elle n'a guère modifié notre sentiment sur les œuvres dont nous avons parlé, elle n'a fait qu'affirmer

davantage l'autorité des vrais maîtres qui ont depuis longtemps notre admiration.

Mais quelle joie de pouvoir contempler, en quelques heures, des chefs-d'œuvre vus à différentes époques et dont les impressions successives s'étaient forcément un peu effacées l'une par l'autre !

Quelle leçon pour le public, que cette étude comparative ! Comme cela remet dans le bon chemin l'opinion qu'égarent souvent les engouements faciles des expositions particulières, et surtout l'encens des petites chapelles !

C'est ainsi que du haut d'un plateau on revoit, dans le repos, toute la route parcourue à la fatigue du jour.

C'est ce qui m'est arrivé dernièrement encore dans les Pyrénées, au col Aspin. Cependant à peine avais-je entrevu le merveilleux ensemble de la vallée d'Arrau, que des nuages peu à peu accumulés sous mes pieds, étendirent, devant mes yeux, leur voile épais, entraînant la pluie et l'obscurité d'une trombe.

Mais bientôt le sombre rideau s'ouvrit et la vallée apparut de nouveau plus resplendissante encore.

C'est ainsi que le temps dissipera le nuage moral dont l'Exposition universelle a été le simple prétexte.

L'Art français traverse le monde comme ces grands fleuves au cours libre et pacifique et partout irrésistible. Nous ne le diviserons pas en petits torrents que l'orage seul enfle et rend bruyants, mais qui ne laissent après eux, en temps ordinaire, que stériles sillons.

Plus de vaines divisions et que le grand concours de 1889 laisse longtemps briller la lumière qu'il a faite en permettant une vue d'ensemble sur tant de chefs-d'œuvre.

Mais si riche qu'ait été cette Exposition rétrospective, elle l'eût été davantage encore si, comme quel-

ques artistes privilégiés, tous les maîtres y avaient été représentés par des œuvres de choix.

Ainsi, si nous avons été heureux d'y revoir le *Sacre* de David, et le *18 Brumaire*, de Bouchot, nous nous sommes demandé pourquoi on avait laissé entrer certain *Jupiter* avec je ne sais quelle nymphe (je ne veux pas le savoir), l'une des plus grandes erreurs de notre grand dessinateur Ingres qui, on le sait, parfois, se trompait étrangement.

Le grand paysagiste, Th. Rousseau, figurait là avec plusieurs toiles datant de cette époque où, trop replié sur lui-même, le puissant solitaire en était arrivé, hélas ! à pointiller des œuvres de prisonniers.

Les deux ou trois petits panneaux dignes de lui ne consolaient pas suffisamment des chefs-d'œuvre absents.

Les Daubigny, dispersés au hasard ou mal en vue, ne donnaient pas non plus la mesure de ce talent si savoureux.

Je n'en accuse pas la commission d'organisation qui a eu sans doute à lutter contre des difficultés insurmontables.

Je n'ai pas revu là non plus les plus beaux Delacroix ni les plus beaux Gustave Moreau.

Pourquoi, au lieu de la *Lady Macbeth*, de Muller, ne pas avoir exposé son *Appel des condamnés*, tableau qui fait si bonne figure à Versailles, où il est enfin placé.

Mais pour beaucoup de gens qui ne connaissaient Charlet que par ses lithographies populaires dont, il faut bien le dire, beaucoup sont banales, sa *Retraite de Russie* a été une révélation. On ne s'attendait pas à une page si dramatique et si puissante. On s'est également intéressé au *Léonard de Vinci*, de Jean Gigoux, et à son portrait d'un général vivant comme un Reynolds.

Saluons en passant l'un de nos plus vaillants doyens,

Jean Gigoux, qui, à quatre-vingt-quatre ans, continue à produire, sans relâche, des peintures d'un sentiment tendre et simple, entre autres des têtes de jeunes filles d'une touchante ingénuité.

Notre cher Baudry était mal représenté par des portraits, la plupart de sa moins bonne manière : son chef-d'œuvre, l'admirable tableau de *La Perle et la Vague*, ayant été relégué loin de son panneau qui, comme celui de Bastien-Lepage, couvrait un pan latéral de la chapelle de Manet.

Depuis quelques années, les impressionnistes occupent l'opinion, et nous comprenons qu'on les ait placés en claire évidence.

Cependant, leurs amis, refroidis sans doute par le sentiment de responsabilité qu'amènent de délicates fonctions, n'ont guère admis que leurs toiles des débuts, celles qui se rattachent encore à la tradition, et je dois dire qu'elles n'ont guère paru hardies ; quelques-unes même semblaient en retard.

Donc, si d'un côté on a, de très bonne foi, sans aucun doute, exagéré l'importance de Manet, ce chef reconnu de ce que l'on a appelé l'*Impressionnisme*, on a peut-être montré trop de prudence à l'égard de ses prétendus adeptes.

On s'est rappelé les rires d'autrefois, on a craint le ridicule. Mais le public ne rit plus de ces choses-là ; d'ailleurs, le ridicule ne tue plus à Paris.

On a voulu ouvrir les portes aux novateurs et l'on s'est arrêté devant ceux qui auraient quelque raison de revendiquer ce titre ; ou plutôt on ne les a pas admis, je le répète, dans leurs œuvres caractéristiques.

J'ai peine à croire que la postérité reconnaisse un précurseur en Manet, mais bien plutôt un élève médiocre de Goya, de Velasquez, et, plus tard, des Japonais ; tandis que je me rappelle avoir vu quelques tentatives intéressantes et imprévues, au milieu de ces paysages

aux irisations fantastiques, vus à travers un bouchon de carafe, ou brodés au métier comme pour être offerts aux grands-papas le jour de leur fête; de ces vaches à trompe fabuleuse, de ces canotiers enduits de safran, barbotant dans le bleu à lessive (je ne veux pas parler de celui de Manet), au milieu de cette danse de Saint-Guy de la nature dans la pâmoison des fureurs hystériques, je me rappelle avoir vu, dis-je, à des expositions particulières, quelques fraîches éclosions dont l'étrangeté m'avait séduit, blancs étangs aux frémissements opalins, où de vrais frissons courent sous le ciel argenté et frôlent les blonds roseaux, toiles charmantes où il y avait un renouvellement de rayons connus.

Puisqu'on voulait faire à l'impressionnisme les honneurs du dôme bleu, pourquoi n'avoir pas choisi l'un de ses poétiques essais.

Aujourd'hui l'on invente plus de mots que de choses: en art, du moins.

Tous ceux qui ont cherché l'idéal dans le vrai, ne sont-ils pas des impressionnistes?

Mais les coteries ont toujours cherché à s'approprier l'usage exclusif des meilleures choses, y compris les beaux œillets rouges.

L'*impressionnisme* veut peut-être dire l'*impression* compliquée de *névrose;* car l'*impression*, elle est éternelle!

C'est l'art tout entier!

A d'autres époques elle s'est appelée inspiration, étincelle, feu sacré, sixième sens pour Topffer, influence secrète pour Boileau lui-même!

Il y a une chose tellement vraie qu'elle en est banale: rien de neuf sous le soleil! Pas même Manet.

On a dit que ce dernier avait débarbouillé la peinture française des roux de la cuisine bolonaise; c'est en plaisantant qu'on a offert ce cliché aux novices;

il y a longtemps que la France ne regarde plus du côté de Bologne.

Il a fait la guerre à l'ombre, a-t-on dit aussi ; autre plaisanterie! M. Prud'homme aurait-il raison, lorsqu'il dit que *l'ombre est une des imperfections de la peinture?*

Réponds, Rembrandt, ô sorcier qui rayonnes dans les ténèbres.

Mais M. Prud'homme, sans s'en douter, voulait dire les ombres noires et fausses; et l'ami auquel il s'adressait ne se serait pas plaint du tabac que le peintre était accusé d'avoir mis sous le nez de son portrait, si l'ombre avait été vraie; car alors il ne l'aurait pas vue, cette ombre, pas plus qu'il ne la voit dans la Nature.

Et nous, nous dirons à beaucoup de jeunes peintres qui, par horreur des ombres fausses, tombent dans les pâleurs d'une anémie blafarde pire que la sauce bolonaise; nous leur dirons : Faites de l'ombre que le bourgeois ne voie pas.

J'en dirai autant à propos de ces fameux violets dans les ombres dont M. Prud'homme a dû bien se moquer et avec raison devant certaines peintures impressionnistes. Si ces violets lui paraissent si extravagants, ce n'est pas parce qu'ils sont violets, ils pourraient l'être davantage; c'est parce qu'ils sortent de l'harmonie; qu'ils ne sont pas d'accord avec les tons voisins. Si les rapports harmoniques étaient justes, un bras, une jambe, une tête, reflétés par le ciel bleu, paraîtraient à M. Prud'homme dans leur simple couleur de chair ordinaire, bien qu'un pinceau logique y eût glissé du vrai violet.

Ce que j'appelle le *plein air* n'est que le jeu des reflets ambiants sous le grand ciel ouvert, et non ces toiles toutes blanches d'où toute *valeur* est absente.

L'harmonie naturelle, cette magicienne, peut jouer de tous les tons les plus intenses et les plus opposés,

en les accordant et les transfigurant dans son orchestration prestigieuse.

Ah ! que de prétendus impressionnistes n'ont inventé que le hurlement des reflets.

Mais arrivons aux peintres dont nous avons encore à parler.

Bastien-Lepage laissera une impression durable.

C'était un vrai chercheur que ce jeune homme si tôt enlevé à nos espérances.

Quelle conscience attentive !

Il débuta par un chef-d'œuvre : *le Portrait de mon grand-père;* intimité pénétrante, caractère de la forme simple et fouillée; admirable vérité du ton, harmonie douce et forte, juste relation du fond et de la figure, tout est là.

Mais pourquoi, dans ses tableaux, attachait-il une importance trop égale à tous les détails, même insignifiants, sans tenir assez compte de leur valeur relative? Cependant, si ce que nous appelons l'*enveloppe* fait défaut, là encore que d'accents vrais!

Enfin, comment assez admirer le merveilleux petit panneau où il a fait vivre pour toujours son frère Émile.

La France, en Bastien-Lepage, a perdu son Holbein.

Si Rousseau, Delacroix, Baudry et Daubigny n'étaient pas représentés par leurs meilleurs tableaux, on peut dire que les plus beaux Troyon soutinrent bien la gloire de ce maître animalier.

De même les Millet ont été choisis parmi les chefs-d'œuvre qui, réalisant plus que la sensation extérieure des choses, évoquent des rêves de rusticité primitive.

Il y avait là les *Glaneuses*, l'*Homme à la houe*, le *Parc à moutons* et un paysage moins connu, d'un charme pénétrant, où des collines arrondissent leurs verdures austères et leurs épaisses broussailles qui longent les routes ou bordent les prés en haies impénétrables,

tandis que les chauds rayons d'un soleil sourd reluisent dans les brumeuses infiltrations de l'air, toile rendue plus touchante par une sorte d'inhabileté émue, pleine de candeur enfantine.

Il y avait là d'humbles fermes d'où s'évaporent mille effluves agrestes dans la paix des mugissements familiers, et des plaines brûlées, fauves de poussière et d'émanations de froment.

Et les Corot, les incomparables Corot, si resplendissants d'idéal qu'ils transportent dans le ciel, si vrais qu'on croit les contempler à travers une fenêtre ouverte sur la nature elle-même.

Ce fut un cri unanime d'admiration. Que n'as-tu pu en être témoin, bon père Corot, comme on t'appelait de ton temps! Et, en effet, qui fut plus paternel que cet artiste de génie, resté célibataire, et qui, à première vue, avait l'air d'un bon fermier avec son large pantalon et son ample gilet boutonné jusqu'au menton? Quelle bonhomie! Mais quel éclat et quelle finesse dans son regard tendre! Quel front clair et serein! Quel amour, quelle charité dans cette bouche toujours mobile ou ramenée un peu sur elle-même, les coins légèrement tombants : car il n'avait pas cette bienveillance banale qui tient constamment retroussées beaucoup de bouches mondaines!

Et cet homme si modeste dans ses goûts, qui adressait des apostrophes de reconnaissance à sa chère *pipette*, ce frugal épicurien qui s'extasiait devant la succulence d'un simple pot-au-feu ou d'une grasse poularde, cet homme si ingénu et si peu fier, avait le sentiment de sa haute valeur d'artiste.

Il eût assisté tranquillement et sans étonnement à son triomphe de 1889. Cela ne veut pas dire qu'il l'eût jamais espéré; oh! non! il avait été trop longtemps dédaigné pour croire à la justice publique. Et pourtant sa vie fut un débordement de joie pure toujours

tenue en verve par le spectacle de la nature qu'il adorait.

Je crois encore le voir dans son atelier de la rue Paradis-Poissonnière, lorsqu'il me montrait une de ses toiles nouvelles, me disant : « Regardez ce ciel, mon petit *scélérat*, comme il s'éclaire de lui-même; on ne voit plus que lui! » Et puis à Douai chez notre camarade A. Robaut, ou à Arras chez son fidèle ami C. Dutilleux qui avait aussi un vif et fin sentiment de la nature; et ce jour que, faisant ensemble une étude des fortifications de la ville, j'osai faire remarquer au grand artiste qu'une de ses *valeurs* me semblait un peu pâle, il prit son chapeau noir et le comparant à la valeur correspondante dans la nature il me dit : « Voyez si je fais trop pâle! » Et comme je lui opposai qu'il n'avait pas le chapeau à peindre dans son étude, il me répondit : « Il a raison, le petit! »

Quelle bonne foi de brave homme et de grand peintre!

Il me fit le grand honneur de venir me voir à Courrières vers 1860. J'étais allé à sa rencontre; nous traversâmes nos bois et nos plaines et tout le temps ce fut une jubilation enfantine.

Un rien, un bourgeon fraîchement éclos, la tendre poussée d'une plante suffisaient pour exalter son lyrisme, et quel lyrisme!

Notre situation était encore bien modeste; aucun luxe à la table de mon oncle où il vint s'asseoir; mais nous connaissions ses goûts pour le gigot tendre et succulent, cuit à point, la bonne poularde bien ruisselante et le café fort; il trouva cela et de plus au fond du caveau une vieille bouteille de romanée conti.

Il fut tout le temps étincelant de verve et d'humour adorable.

Cependant, au milieu de nos rires, une pensée de sollicitude sérieuse vint un moment contracter

ses lèvres : il avait remarqué chez ma femme, qui depuis neuf mois nourrissait notre Virginie, des signes non douteux de grande fatigue et il insista pour qu'elle sevrât son enfant sans délai, ajoutant qu'il était grand temps de le faire. Puis, se tournant vers moi avec une expression sévère que je ne lui connaissais pas, il me dit : « Vous ne voyez donc pas ça, vous ! » Personne chez nous ne s'en était aperçu.

Ma femme suivit son conseil, et la preuve que le père Corot avait bien raison, c'est qu'elle tomba sérieusement malade pour plusieurs mois et que je crus un jour la perdre.

Dieu sait ce que je dois à notre grand artiste pour son charitable avis !

Corot, le grand initiateur de la poésie de l'air impalpable et des ciels infinis, est peut-être le génie le plus personnel de notre école moderne, bien que l'on retrouve ses origines dans Claude Lorrain et surtout dans le Poussin.

Il est le plus pur, le plus tendre, le plus charmeur, le plus immatériel, le plus vivant et, dans sa grande unité, uniforme en apparence, au fond, l'un des plus variés de nos peintres contemporains.

Chacun de ses paysages est un hymne de sereine chasteté où cependant tout vit, jouit, aime et palpite.

Son rêve a exprimé dans un ensemble naturel les réalités terrestres et l'idéal de l'Olympe et de l'Éden, gardant la naïveté candide jusque dans les subtils raffinements du goût. Génie fait d'aurore et de printemps ! Sourire éternel que la vieillesse n'a pu refroidir ! Enfant par la fraîcheur des vibrations enthousiastes, penseur par la sûreté d'une science profonde !

On dit le divin Mozart, on peut dire aussi le divin Corot, car il est le Mozart de la peinture !

Et tout cela dans une adorable bonhomie de propriétaire campagnard.

Paris peut être fier de lui avoir donné naissance.

O France, qui as produit de tels artistes, gloire à toi !

Gloire à toi aussi, pour avoir célébré le grand anniversaire en ouvrant la plus vaste arène aux plus beaux combats du génie humain !

O Patrie ! toi que nous avons pleurée, te croyant perdue alors que tu saignais de tous tes membres, voici que tu viens de donner la plus étonnante preuve de vie en créant cette immense ruche où, de tous les confins de la terre, ont afflué tant d'essaims d'industrieuses abeilles dont le pacifique bourdonnement a étouffé le vain éclat des clairons guerriers !

J'ai assez vécu pour voir ce miracle et j'en remercie le ciel.

La France ne s'arrêtera pas là et ma fille dira un jour à son cher mari, tous deux émus pieusement devant une nouvelle merveille due au génie de notre chère patrie, ce que j'ai dit bien souvent : « Si nos pères voyaient cela !... »

FIN

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE

VOLUMES IN-18 JÉSUS, IMPRIMÉS SUR PAPIER VÉLIN

Chaque volume : 3 fr. 50

Barbey d'Aurevilly	*Une Histoire sans nom*	1 vol.
—	*Ce qui ne meurt pas*	1 vol.
—	*Premier Memorandum*	1 vol.
Paul Bourget	*Psychologie contemporaine*	2 vol.
—	*Études et Portraits*	2 vol.
—	*L'Irréparable*	1 vol.
—	*Pastels*	1 vol.
—	*Cruelle Énigme*	1 vol.
—	*Un Crime d'amour*	1 vol.
—	*André Cornélis*	1 vol.
—	*Mensonges* (Éd. Guillaume)	1 vol.
—	— (Éd. ordinaire)	1 vol.
—	*Le Disciple*	1 vol.
—	*Cœur de Femme*	1 vol.
Jules Breton	*La vie d'un Artiste*	1 vol.
François Coppée	*Contes en prose*	1 vol.
—	*Vingt contes nouveaux*	1 vol.
—	*Contes Rapides*	1 vol.
—	*Henriette*	1 vol.
—	*Toute une Jeunesse*	1 vol.
A. Daudet	*Les Femmes d'artistes* (Éd. Guillaume)	1 vol.
—	— — (Éd. ordinaire)	1 vol.
—	*L'Immortel* (Éd. Guillaume)	1 vol.
—	— (Éd. ordinaire)	1 vol.
Mme Alphonse Daudet	*Enfants & Mères*	1 vol.
Jane Dieulafoy	*Parysatis*	1 vol.
Tola Dorian	*Ames slaves*	1 vol.
Ferdinand Fabre	*L'Abbé Tigrane*	1 vol.
—	*Ma Vocation*	1 vol.
E. de Goncourt	*Sœur Philomène* (Éd. Guillaume)	1 vol.
Paul Hervieu	*Les Yeux verts et les Yeux bleus*	1 vol.
—	*L'Alpe homicide*	1 vol.
—	*L'Inconnu*	1 vol.
—	*Deux Plaisanteries*	1 vol.
—	*Flirt*	1 vol.
Marcel Prévost	*Le Scorpion*	1 vol.
—	*Chonchette*	1 vol.
—	*Mademoiselle Jaufre*	1 vol.
—	*Cousine Laura*	1 vol.
André Theuriet	*Péché Mortel*	1 vol.
—	*Bigarreau*	1 vol.
—	*Les Œillets de Kerlaz*	1 vol.
—	*Amour d'Automne*	1 vol.
—	*Deux Sœurs*	1 vol.
—	*L'Oncle Scipion*	1 vol.
Léon Tolstoï	*La Sonate à Kreutzer*	1 vol.
Alfred de Vigny	*Cinq-Mars*	1 vol.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.